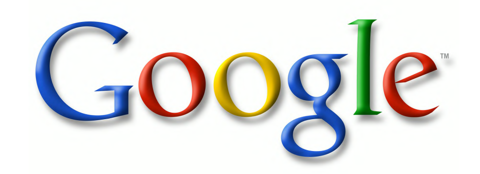


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

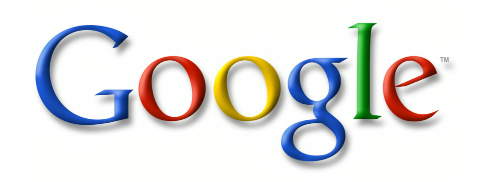
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

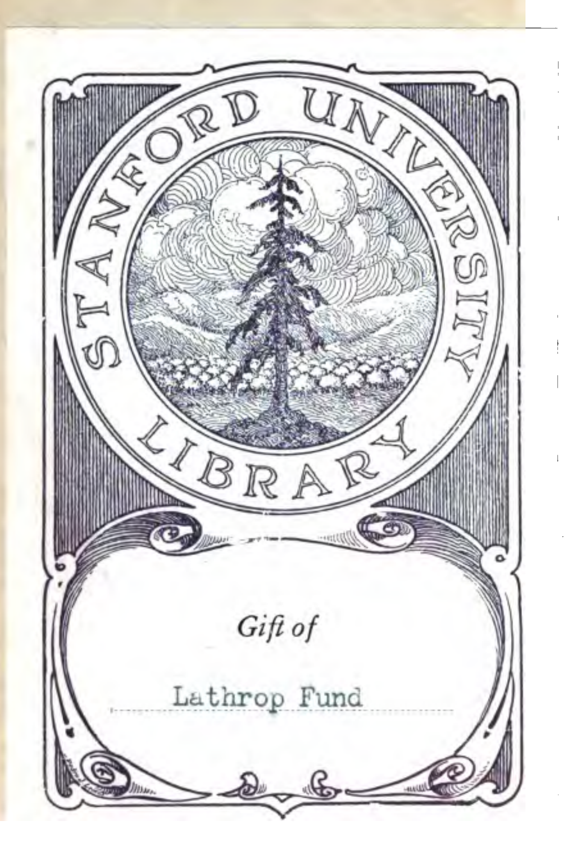
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Gift of
Lathrop Fund



LA CALIFORNIE

ET

LES ROUTES INTEROCÉANIQUES

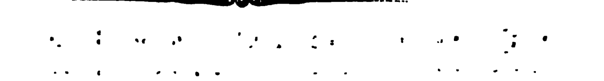
PAR

Alexandre Holinski,

CITOYEN AMÉRICAIN.

Toutes les familles ne seront qu'une famille et toutes les nations qu'une nation.

LAMENNAIS.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853

917.94
H741

206573

Gift of
[illegible] Fund

STANFORD LIBRARY

INTRODUCTION.

Un Russe tomba un matin à New-York, arrivant d'Archangel ou du Kamtschatka, avec l'ignorance fabuleuse que maintient le knout. Quelqu'un le promenait dans la ville pour la lui faire connaître :

— Maintenant que j'ai vu les rues et les maisons, dit le nouveau débarqué, montrez-moi, je vous prie, l'empereur.

— Quel empereur ?

— Mais l'empereur des États-Unis...

— Il n'y en a point.

— Comment ! reprit l'Hyperboréen d'un air d'incrédulité, pas d'empereur ni de roi ?

— Ni de roi.

— Quel étrange pays, si ce que vous me dites n'est pas

une plaisanterie! Je n'aurais jamais supposé qu'il pût y avoir de l'ordre sans un souverain qui commande.

Quelques mois plus tard, le Russe, initié aux rouages simples de la Constitution américainere, marquait judicieusement :

— Tout bien considéré, les choses n'en iraient que mieux en Europe, si l'on y fondait partout des républiques. C'est un impudent mensonge de dire, comme on me l'a répété souvent dans mon enfance, qu'il y avait la même impossibilité pour une nation de se gouverner elle-même que pour l'univers de subsister sans Dieu.

Semblables à des aveugles dont les yeux s'ouvriraient soudainement à la lumière, les étrangers, de quelque contrée qu'ils arrivent, sortent des ténèbres traditionnelles, sitôt qu'ils abordent aux États-Unis. Ils prennent en horreur le passé. A tous la forme monarchique semble odieuse. Aucun n'a des velléités de retour à sa vieille foi politique. C'est que cette foi n'en était pas une, dans la véritable portée du mot. Imposée à l'ignorance par la tyrannie, elle n'avait pas pour base une conviction volontaire. La raison ne l'avait pas soumise à son examen.

Prenez une lanterne et cherchez un monarchiste dans toute l'étendue de l'Union américaine; vous n'en trouverez pas un seul parmi vingt-cinq millions d'habitants. Citoyens indigènes et citoyens étrangers n'évaluent une couronn qu'à la valeur de son métal; s'ils y voient un symbole, c'e celui de la dégradation à l'état de sujets. Quand on a goût dans sa plénitude le charme d'être son maître, on ne redevient pas volontairement valet.

Si une nation passe de bon gré, ou sans une protestation énergique, de la liberté à la servitude, cette liberté ainsi répudiée était, soyez-en certain, plus apparente que réelle; c'était une fausse liberté. La France, qui semble se jeter d'un extrême à l'autre, tourne dans le cercle vicieux du despotisme. Elle n'a jamais pu se fatiguer de la liberté, car elle ne l'a jamais possédée, malgré ses efforts constants pour l'obtenir depuis soixante ans. Dire qu'elle s'en est *enivrée*, c'est mentir à l'histoire. A quelle époque la France a-t-elle été libre, s'il vous plaît?

A aucune, si par liberté nous entendons, comme en Amérique, l'exercice de tous les droits, sans en excepter un seul, qui émanent de la nature de notre être. Mais dans toutes les péripéties du drame révolutionnaire qui se poursuit, je vois une tendance décidée vers cette liberté rationnelle, que la première République n'a pas eu le loisir d'établir, que le premier Bonaparte a étouffée, que les Bourbons des deux branches ont jésuitiquement faussée, que la seconde République a promise sans pouvoir la réaliser, et qu'un second Bonaparte a criblée à coups de baïonnette. Mais ces germes immortels, aucun autocrate n'a la puissance de les anéantir. Dispersés aujourd'hui par les vents, un ouragan subit peut les réunir demain en un corps animé. L'Europe continentale a, dans trois dates de la France, 89, 30 et 48, des preuves de cette vitalité merveilleuse.

La persévérance à poursuivre un but qui s'éloigne lorsqu'on croit y atteindre, prête à rire aux sceptiques, aux égoïstes, aux corrompus : « La liberté, disent-ils, ne serait-

elle pas une chimérique élucubration, née des vapeurs du cerveau? Comme un feu follet, n'entraîne-t-elle point ses amants, de fondrière en fondrière? »

S'il en est ainsi, à qui la faute? D'abord à ces sceptiques, à ces égoïstes, à ces corrompus : habiles à donner le change à la foule, ils lui font prendre des lueurs fantasmagoriques pour l'étoile du mage, qui doit conduire au berceau de la rédemption.

Trop souvent aussi les guides intellectuels de la foule l'égarent, malgré leurs bonnes intentions. On les a vus, après 89, après 30, après 48, viser à une liberté gouvernementale, tandis que la liberté digne de ce nom rend inutile ce qu'on entend dans le vieux monde par gouvernement, c'est-à-dire une concentration de pouvoirs, se résumant dans la dictature, franche ou déguisée, d'un homme ou d'un groupe d'hommes. La liberté véritable demande, au contraire, à s'éparpiller partout comme l'air ; elle se multiplie en se divisant ; elle est unique dans ses fractionnements ; pour embrasser la société entière, il faut qu'elle appartienne en même temps et au même degré à chaque individu de cette société. S'arroger le droit de la répartir, de la régler, de l'organiser, c'est déjà la méconnaître.

Partant de la théorie, et non pas de l'expérience, des réformateurs français ont cru élargir la liberté en la réduisant en système : ils l'ont amoindrie. Différemment formulé par différentes écoles politiques, le dogme de la liberté, si simple et si clair, s'est embrouillé et obscurci. Les rivalités sectaires ont opposé liberté à liberté, comme elles opposent Dieu à Dieu.

La multitude, voyant que ses instructeurs se perdaient de plus en plus dans les raffinements de la pensée et qu'ils ne pouvaient s'entendre entre eux, a cessé de les écouter, indécise et troublée. Voilà ce qui advient de la liberté moulée en systèmes !

En Angleterre et aux États-Unis, la liberté a toujours été conçue comme un principe incontestable ; c'est pourquoi elle est la vigoureuse racine d'où s'élève, comme un arbre magnifique, la glorieuse société anglo-saxonne. Une telle liberté s'injecte dans les mœurs, ainsi qu'une séve vivifiante; elle trouve elle-même la meilleure forme gouvernementale du moment; elle se développe, en tirant les meilleurs résultats possibles des éléments qui l'environnent et qu'elle s'assimile. Elle s'adapte au progrès humanitaire et l'accélère puissamment.

La liberté ne saurait être féconde, qu'étant admise comme le point de départ, la source, l'inspiration, et non comme un des résultats de la vie sociale. Toute tutelle protectrice compromet son existence. A un moment donné, cette liberté incomplète et douteuse peut être écrasée. C'est ce qui est arrivé dernièrement chez une grande nation, descendue du piédestal où l'élevait l'admiration du monde, et tombée si bas, si bas, qu'un sujet de l'Autriche ou de la Russie se croit obligé de se baisser pour la regarder. D'où vient cette pitoyable chute? De l'absorption de la liberté dans l'autorité, mot sonore qui n'exprime que l'arbitraire brutal et le despotisme avilissant.

Immense erreur que celle des penseurs continentaux du vieux monde, d'avoir cru la liberté possible avec la centra-

lisation ! De là, toutes nos défaillances ; de là, toutes ces aberrations systématiques qui nous ont fait tant de mal.

Si l'Amérique du Nord, cette noble fille de la Grande-Bretagne, s'était laissée entraîner par une semblable erreur, elle ne serait aujourd'hui qu'un colosse stupide, qu'un corps sans âme, qu'une masse lourde et inerte, destinée à se briser en tronçons. Au lieu de cela, elle grandit, en montrant à l'univers étonné l'Humanité organisée en nation. Le principe de cohésion est d'autant plus fort en elle, qu'elle ne l'a pas cherché dans la tradition romaine ou féodale.

« Une tradition fière et sympathique, observe fort bien M. Ph. Chasles, devenue *self-government,* c'est-à-dire le gouvernement de la société par elle-même, se résout en gouvernement de la province par la province, de la commune par la commune, de la municipalité par la municipalité, de chaque groupe par lui-même, et enfin de l'homme par l'homme. »

« La vraie devise des États-Unis, ajoute le même écrivain, n'est pas chacun *pour* soi, devise de destruction ; mais chacun *par* soi et pour les autres, devise de création et de sympathie. »

Ne vaudrait-il pas mieux emprunter aux États-Unis cette liberté, éprouvée par la pratique, que de l'attendre d'une présomptueuse élaboration de systèmes ?

Le bon sens dit *oui*.

Les vanités nationales disent *non*.

A ceux qui déclarent que la Constitution américaine n'est pas applicable à l'Europe, je demanderai :

Peut-il répugner à l'homme, quelque part qu'il vive, de se développer sans entraves, suivant les lois de la nature comprises de mieux en mieux, et suivant la raison éclairée chaque jour par l'expérience?

Or, c'est là tout l'esprit de la Constitution dite américaine. En quoi est-il donc exclusivement américain?

Liberté d'aller et de venir, liberté de croire ou de ne pas croire, liberté d'exprimer sa pensée par la parole et la presse, liberté de s'associer, qu'y a-t-il dans toutes ces libertés qui soit contraire aux facultés européennes? N'avons-nous pas besoin de toutes ces libertés pour nous ouvrir la route à tous les progrès visibles et invisibles? Ces libertés ne découlent-elles pas de la sagesse de l'Europe? Lancées sous la forme d'idées à travers l'Océan, elles nous reviennent traduites en faits.

L'étude de ces faits est la plus efficace de toutes les propagandes; car cette propagande procède de la réalité et non pas de l'hypothèse.

Il m'a semblé qu'il appartenait aux voyageurs dévoués à l'Humanité, de devenir les émissaires du nouveau monde, instruisant l'ancien. Mais, émissaires consciencieux, ils doivent soigneusement dégager du mensonge la vérité. Leur admiration pour la grandeur américaine doit être froide et réfléchie. Critiques compétents, ils ne doivent pas craindre d'indiquer les défauts, tout en faisant ressortir la beauté d'un chef-d'œuvre.

Ainsi, la République fédérale des États-Unis est souillée d'une tache hideuse, qu'il ne faut pas hésiter à flétrir. L'esclavage est une honte pour laquelle les langues hu-

maines n'ont pas de paroles de réprobation assez énergiques. Crime partout, l'esclavage dans une contrée qui proclame *jure et facto* l'égalité humaine, est la plus scandaleuse de toutes les contradictions, la plus atroce de toutes les anomalies.

Atténuer, pallier, excuser cette infamie, ce serait se méprendre sur le véritable esprit américain, qui tend logiquement non pas seulement à la liberté de la race anglo-saxonne, mais de l'Humanité entière.

Le cosmopolitisme le plus absolu caractérise le mouvement républicain du nouveau monde, que dirigent les États-Unis. Or, ce cosmopolitisme travaille à supprimer toute hostilité d'individu à individu, de nation à nation, de race à race. Il est donc impossible qu'il ne se débarrasse pas bientôt de l'esclavage, ce droit brutal de la barbarie et de la guerre, perpétué au milieu de la paix et de la civilisation. L'esclavage n'a pas de plus grand ennemi que la Constitution américaine, issue de la déclaration d'indépendance, et se servant d'une longue périphrase pour ne pas admettre dans son texte le mot *esclave*. Croire que l'esclavage se concilie avec la liberté des États-Unis, c'est outrager cette liberté, qui a proclamé *tous* les hommes libres et égaux. C'est confondre un triste legs du passé avec les aspirations de l'avenir; c'est faire d'un accident éphémère une permanente nécessité.

Le caractère cosmopolite de la grande République apparaît surtout en Californie, où s'opère une fusion internationale sans précédent jusqu'ici dans l'histoire, et où s'explique comment l'Union de l'Amérique du Nord devien-

dra l'union des peuples des deux hémisphères. La jonction destinée à s'effectuer bientôt entre les deux océans, complétera le travail de fraternité et d'amour, si heureusement commencé par la Californie.

Telle est la pensée exposée dans ce livre ; elle se déroule sous la forme d'un itinéraire, après s'être emparée de ma conscience par une série d'observations, à travers des contrées dont la signification grandiose échappe encore à l'Europe.

Cette conviction ne résulte pas seulement d'un voyage de quelques mois, mais d'un séjour de cinq ans dans les diverses parties du nouveau monde.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'Europe reste encore quelque temps dans la nuit de la servitude, il sera consolant de porter ses regards par delà les mers, où brille le jour radieux de la liberté. L'homme aurait donc tort d'abandonner la croyance à sa perfectibilité, qui l'ennoblit et le relève. Les nations qui rétrogradent ne nuisent qu'à elles-mêmes. L'Humanité n'en continue pas moins sa marche ascensionnelle ; car la Providence trouve toujours un peuple pour accomplir ses desseins.

La France, heureusement, n'est pas le monde !

La plus belle mission que puisse s'attribuer un voyageur au XIXe siècle, c'est de rapporter des idées d'avenir, de constater les signes de régénération sociale, de raviver d'immortelles espérances. Mais à côté de cette tâche philosophique, il ne doit pas négliger d'offrir les impressions locales et les aventures personnelles. Les unes forment le fond du tableau, les autres en sont les accessoires explica-

tifs. Les détails, même utiles, peuvent avoir quelquefois, par leur ensemble, une haute valeur morale.

Dans ces études sur la Californie et les routes interocéaniques, j'ai tenté de réunir à la pensée dominante du progrès humanitaire, que l'Amérique met si bien en relief, l'intérêt topographique que l'on cherche dans un livre de pérégrinations.



LA CALIFORNIE.

LA CALIFORNIE

ET

LES ROUTES INTEROCÉANIQUES.

L'ILE DE CUBA.

I

LA HAVANE ET MATANZAS.

Panorama du port. — Place d'armes. — Les *volantes*. — Le jeudi et le vendredi saints. — Toilette des femmes. — Les églises. — *Dia de Gloria*. Le théâtre Tacon. — Bal masqué. — La *cubana* et la *sopimpa*. — Intermèdes dramatiques.—La cathédrale.—Sépulture de Christophe Colomb. — Promenade Tacon. — Le capitaine général don Miguel Tacon. — Ses successeurs. — Le choléra à la Havane. —Chemin de fer.— Insignifiance du paysage. — Matanzas. — Combat de coqs. — Galanterie aux fenêtres. — Bal nègre. —Accusation banale contre la race africaine. — La chemise de la reine Isabelle. — Le *Cumbre*.

La Havane est devenue la première étape de New-York à San-Francisco. Les steamers y trouvent du charbon ; les passagers y prennent du repos. Dans l'itinéraire de la Californie elle semble une auberge, bâtie sur la grande route de l'Océan, exprès pour les Nord-Américains. A ce titre,

leur pensée l'annexe déjà aux États-Unis; illusion qui prend de plus en plus les formes de la réalité.

Par une allégorie moins prosaïque on peut considérer la Havane comme le vestibule d'un temple d'or, dont l'isthme de Panama et l'isthme de Nicaragua figurent les deux couloirs. — Ainsi s'explique le point de départ de ce voyage et ainsi s'unissent en un ensemble harmonieux ses diverses sections.

Vive fut la première impression de la Havane sur mes compagnons de steamer. Ils admiraient les teintes chaudes du soleil levant; ils s'extasiaient à l'aspect de la végétation tropicale; ils savouraient d'avance les ananas, les curazols et autres fruits nouveaux pour eux; ils fumaient en imagination les meilleurs cigares du monde; et, grâce à toutes ces idées accessoires, auxquelles s'ajoutait le plaisir de mettre pied à terre après plusieurs jours de navigation, ils déclaraient ravissante la plage qui se développait en face de nous. Il en est des lieux comme des hommes : on les estime moins d'après leur mérite intrinsèque que d'après les avantages d'emprunt. N'en déplaise à la sagesse des nations, c'est l'habit qui fait le moine, c'est la pourpre qui fait le monarque, c'est le sanctuaire qui fait le Dieu.

La foule voit ordinairement les lieux à travers un prisme menteur. De même cependant qu'une femme laide ou insignifiante n'est pas embellie par le carrosse où elle se pavane, par les bijoux qu'elle étale , par les senteurs dont elle se parfume; de même, ni la splendeur du ciel, ni les dons de Pomone, ni l'excellence du tabac ne sauraient rendre la Havane vraiment agréable à la vue.

Voici la simple et courte analyse du panorama déroulé rapidement pendant la marche de notre steamer : d'abord, un étroit canal flanqué de deux châteaux-forts presque au niveau de la mer, — le Morro et le Puntal; leur aspect a quelque chose de lourd comme le despotisme dont ils sont

les dignes emblèmes. Ensuite, un port vaste, animé par une grande quantité de navires. La ville, avec ses maisons de toutes couleurs, bleues, jaunes, rouges, a un air assez gai ; mais comme le regard n'en peut saisir que des fragments, à cause de la surface basse et plate du terrain, elle ne trahit pas le quart de sa population qu'on évalue de cent cinquante à deux cent mille âmes. Au delà de la ville, de loin en loin, des touffes de palmiers. Rien de majestueux ou de gracieux à l'horizon, car les légères ondulations du sol ne parviennent ni à s'élever en montagnes, ni à s'arrondir en collines.

La physionomie intérieure de la Havane n'est point attrayante. Rues étroites, boueuses et souvent nauséabondes, — maisons auxquelles des fenêtres grillées donnent l'apparence de prisons, — boutiques sans goût et sans luxe, — aucun édifice remarquable, si ce n'est le théâtre Tacon : telle est la capitale, tant vantée, de l'île de Cuba. Comme ces prétendues belles qui ont beaucoup de défauts à cacher et peu d'attraits à produire, il vaut mieux la regarder de nuit que de jour. La lumière du gaz, laissant dans l'ombre beaucoup de détails, fait ressortir principalement la splendeur de deux ou trois cafés et celle de la place d'armes, où la musique militaire attire le monde tous les soirs. Une brise rafraîchissante, qui souffle régulièrement au coucher du soleil, rend surtout agréables ces heures de promenade, dont les dames, avec la nonchalance créole, jouissent sans descendre de leurs *volantes*.

Il n'y a pas d'équipage qui s'harmonise mieux que la volante avec le laisser-aller d'un climat énervant. On y est bercé comme dans un hamac, avec assez d'espace devant soi pour être plutôt couché qu'assis. Cette espèce de cabriolet ne verse jamais, ses roues, d'un diamètre énorme (1), étant

(1) Six à sept pieds.

très-séparées l'une de l'autre. Traînée d'ordinaire par un seul cheval, qui, de plus, porte sur son dos le postillon nègre (*calesero*), la volante fend l'air comme une légère nacelle, sans faire éprouver le roulis de la disgracieuse *calesa* de Lima. On y ajoute un second cheval pour les courses à la campagne. La volante est à la Havane ce que la gondole est à Venise, le caïque à Constantinople. En remplaçant ce curieux et commode véhicule par quelque innovation européenne, la Havane perdrait sa plus piquante originalité (1). Vive la volante! *Farniente* des Italiens, *Keff* des Turcs, doux repos de l'âme momentanément dégagée de tous les soins présents et futurs, où goûte-t-on mieux cette délectable sensation que dans une volante?

Est-il étonnant qu'un moyen de locomotion si voluptueux engage les señoras du bon ton à ne mettre presque jamais leurs petits pieds sur le sale pavé des rues, — si ce n'est par pénitence? J'eus l'heureuse chance (en 1850) d'arriver juste au moment où la Havane, perdant sa physionomie habituelle, se couvre d'un masque de deuil qu'elle ne garde que deux jours, — dans toute l'année, — le jeudi et le vendredi de la semaine sainte. En l'absence complète des volantes,— évanouies comme par enchantement, — une foule immense encombre les rues et court visiter les églises, décorées avec goût et éclairées, la nuit, comme des salles de bal. Hommes et femmes sont strictement habillés de noir. Celles-ci apparaissent beaucoup plus séduisantes qu'à aucune autre époque de l'année, à cause de la mantille de dentelle, si favorable aux figures espagnoles que la *gorra a la francese* enlaidit prodigieusement. Pauvre mantille! pour reprendre son empire, il ne lui faut rien moins aujourd'hui que la commémoration douloureuse de la mort de Jésus-Christ! Ainsi les modes de Paris, en bouleversant les modes parti-

(1) En exceptant l'île de Cuba, je n'ai vu des volantes qu'à Lisbonne.

culières des nations, tendent à produire dans le monde une révolution générale au profit d'une sottise!... Je ne saurais autrement appeler un chapeau féminin sur un visage andaloux!

Le deuil n'empêche pas une élégance coquette et un luxe somptueux. Il n'y a pas jusqu'aux négresses qui ne soient vêtues de soie et de satin ; on serait étonné de ces apparences de richesse, si l'on ne savait qu'elles portent, la plupart, un accoutrement emprunté à leurs maîtresses, qui mettent de la vanité à les voir briller dans cette occasion unique, sauf à les laisser en chemises et pieds nus, le reste du temps. Pavanez-vous, ô filles d'ébène de la blanche Ève (Ève était-elle blanche? C'est une question), en souriant avec vos dents d'ivoire; c'est une fête pour vous, et les fêtes sont rares dans la pénible monotonie de votre existence!

C'est aussi une fête pour tout le monde. Au milieu du va-et-vient incessant des églises, personne n'y songe à prier, si ce n'est quelque triste esclave qui élance sa pensée vers le crucifié dans le supplice duquel il peut reconnaître le symbole du sien. Les cavaliers frôlent en passant les robes des dames, — les œillades qui se cherchent se rencontrent, — et il règne un échange de paroles badines, folâtres, amoureuses! Ces églises, animées par une gaieté insouciante, ressemblent à des cafés, avec la différence seulement qu'on entre dans ceux-ci pour se rafraîchir et dans celles-là pour étouffer. Je ne saurais dire lequel de ces deux genres d'établissements est plus favorable à la galanterie havanaise. Théâtrale au suprême degré, la religion catholique excite et amuse les sens, même lorsqu'elle affecte de les mortifier. Ce n'est pas un reproche que j'adresse à cette vieille religion, c'est un fait que je constate en passant.

De pompeuses processions varient les agréments du jeudi et du vendredi, qui, de plus, sont relevés par la musique du soir sur la place d'armes.

Le samedi s'appelle le jour de gloire — *dia de gloria*. A dix heures du matin, une salve de canon annonce la résurrection. Les volantes reprennent possession des rues, où les señoras ne daigneront plus se promener à pied que pendant la semaine sainte de l'année suivante.

Le jour de Pâques commence par une brillante procession, entremêlée de prêtres et de militaires. Les boutiques sont ouvertes. Un magnifique bal masqué — au théâtre Tacon — couronne le programme des réjouissances publiques.

Pour parler d'abord de l'édifice, le théâtre Tacon est sans contredit le plus beau théâtre de l'Amérique. L'architecture en est svelte, gracieuse, admirablement adaptée au climat. L'air y circule librement partout. La salle est éblouissante de blancheur, comme celle de la Pergola à Florence. Au lieu d'être surchargée d'ornements qui alourdissent l'effet de l'ensemble, elle n'a que de légères dorures en parfaite harmonie avec son élégante simplicité.

Quatre à cinq mille personnes prirent part au bal, qui me permit de passer en revue le beau sexe de la Havane, dans ses diverses catégories sociales. Les représentantes de l'aristocratie, sans masques et en robes décolletées, occupaient les principales loges, se bornant au rôle de spectatrices. Je cherchai vainement parmi elles une jolie figure ou une jolie tournure. Jeunes, elles étaient chétives, courbées en avant, avec des yeux sans éclat et un sourire sans charmes ; développées par l'âge, elles présentaient, au contraire, une exagération de proéminences qu'un Turc aurait pu apprécier, mais qui me semblèrent choquantes. Faut-il conclure de cette remarque générale que la nature a été marâtre envers les sultanes de l'île de Cuba ? Je n'ai pas la présomption de répondre affirmativement et d'une manière absolue à une aussi délicate question : tout ce que ma sincérité de voyageur m'oblige à déclarer, c'est que, pendant trois

semaines de séjour, il ne m'a pas été donné de rencontrer une seule femme *blanche,* digne d'être admirée ou pour ses traits ou pour sa taille.

Les masques et les costumes de fantaisie sans masques étaient portés par la *gente de bronce*, espèce de bourgeoisie qui commence aux familles des petits boutiquiers et s'arrête aux frontières de l'esclavage et de la prostitution. Aucune femme ou fille de cette classe nombreuse ne se distingue par sa grâce ou sa gentillesse. Un misérable clinquant caractérisait toutes les toilettes.

On ne s'intrigue pas au bal et on n'y entend point ces piquants propos, ces vives reparties, ces frivoles badinages que Paris semble avoir seul hérités de Venise. Il n'y a pas de variété dans les danses. Point de polka, de redowa, de galop infernal. L'orchestre joue, sans interruption et sur un air monotone, l'éternelle *cubana*, pareille à la contredanse espagnole. Les mouvements lentement cadencés de cette espèce de menuet peuvent convenir à la paresse créole, mais doivent assoupir quiconque est initié au culte de la Terpsichore des sociétés européennes.

De même que le quadrille en France, sous l'influence de l'art ou plutôt de l'abandon de l'art, devient *cancan,* de même la cubana se change en *sopimpa* ou *ley brava*. A minuit, les mulâtresses, qui se distinguent avantageusement des blanches par la souplesse et la désinvolture du corps, se mettent à exécuter cette lascive pantomime dans une cour attenante à la salle. Qu'on se représente un couple entrelacé comme pour la valse. Les mouvements du danseur, auxquels répondent avec ardeur ceux de la danseuse, offrent la simulation frappante de vérité de ce dont l'arbre de la vie est le biblique symbole. La chose paraît toute simple dans son cynisme. Pourtant, ne brille pas qui veut dans la sopimpa. Quelques mulâtresses procèdent avec une timidité qui fait perdre à cette pygométrie (je n'ai pas besoin d'expliquer ce

néologisme tiré du grec comme l'adjectif *callipyge*) son accentuation ; beaucoup d'autres exagèrent d'une manière choquante. Les plus habiles restent dans un juste milieu, enivrent l'imagination sans produire le dégoût, et sont célèbres à la Havane, comme les Pomaré et les Mogador le furent jadis à Paris.

Les mulâtresses qui dansent la sopimpa sont travesties de manière à ne pas laisser voir la teinte de leur peau ; non par timidité, comme on peut bien le croire, mais pour ne pas enfreindre le règlement qui défend l'entrée des bals masqués à la race africaine, noire ou jaune. La mesure générale, à laquelle elles échappent exceptionnellement et par tolérance, dénote assez la crainte perpétuelle qu'éprouve la société coloniale. Le fantôme de la révolte,—toujours menaçant,— pèse sur la tyrannie, même au sein du plaisir.

La sopimpa, toute fille qu'elle est de la Vénus populaire, a pénétré dans le cercle aristocratique. Au milieu des parties de campagne, en sortant des joyeux festins, on voit les señoras des meilleures maisons s'assouplir parfois, dans les bras de jeunes élégants, aux excitantes ondulations d'une danse dont les suites ont dû affliger plus d'une mère ou d'un époux.

Les bals masqués de la Havane offrent divers intermèdes de déclamation poétique ou de danse de caractère, qu'exécutent, sur une estrade au milieu de la salle, des groupes bizarres. Ces hors-d'œuvre sont puérils au suprême degré, à en juger du moins par la farce que j'ai vue et qu'on m'a dit pouvoir donner une idée de toutes les autres : une troupe de diables affublés de cornes commença une ronde infernale ; puis, un orateur, qui figurait sans doute Satan, débita des vers, auxquels je m'efforçai en vain de trouver un sens. Une cohorte d'anges, ailes déployées, vint fort à propos mettre fin au discours, en engageant un combat les premiers arrivés, qui furent chassés de l'estrade.

Le chef victorieux célébra son triomphe dans un nouveau discours, et la farce se termina par une nouvelle danse. Le public rit et s'amuse beaucoup de tout cela.

Les bals de Tacon commencent à huit heures du soir et se terminent à quatre heures du matin, à l'*Ave Maria*. Le prix d'entrée est une piastre.

Après le théâtre, qui est la plus grande curiosité de la Havane, on ne peut se dispenser de visiter la cathédrale, enrichie des dépouilles mortelles de Christophe Colomb. Un simple buste en bas-relief indique le lieu de leur sépulture, auprès du maître-autel. Ce marbre, travaillé par un ciseau inhabile, n'a pas même le mérite de la ressemblance, si l'on admet l'authenticité du portrait, probablement contemporain, qu'on m'a montré dans les archives de Séville. Le grand homme qui donna un nouveau monde à la Castille et à l'Aragon aurait droit à un monument plus digne de lui et plus digne aussi de la reconnaissance de la monarchie espagnole. On dirait que les voyages qu'on fit faire au mort devaient aboutir à une déception, de même que les découvertes faites par le vivant ne lui avaient valu que l'ingratitude. Enterré d'abord dans le couvent de Saint-François à Valladolid, il fut transporté en 1513 dans le couvent de las Cuevas à Séville. Enlevé de là en 1536, il traversa la mer pour trouver un long repos dans la cathédrale de San Domingo, où il resta jusqu'en 1795. A cette époque, l'Espagne ayant cédé à la république française sa part de droits sur l'ancienne Hispaniola, les précieuses reliques furent encore déménagées et arrivèrent à la Havane.

L'art ne brille en aucune façon sur la pierre funéraire de l'illustre navigateur; on y lit ces trois mauvais vers :

« O restos y imagen del gran Colon!
« Mil siglos durad guardados en la urna
« Y en la remembrancia de nuestra nacion. »

Un autre monument, qui se rattache au souvenir de

Christophe Colomb, s'élève au milieu de la place d'armes, à l'endroit même où fut célébrée la première messe à l'île de Cuba. La simple cérémonie religieuse, rangée au nombre des sacrements, a obtenu un plus somptueux hommage que l'homme de génie auquel elle doit son importation.

La gracieuse promenade de Tacon (*el paseo de Tucon*) est le rendez-vous général des volantes, tous les après-dîner. Son fondateur n'a pas épargné les piastres pour en faire une rivale du Prado de Madrid. Il y aurait peut-être réussi avec des arbres moins chétifs, un paysage moins monotone et des femmes moins insignifiantes. Dans le voisinage de la promenade, on admire deux jolies villas (*casas de campo*) ornées de jardins gracieux, d'un goût semi-italien. Les deux plus belles de ces opulentes habitations appartiennent au comte de la Fernandina, le riche propriétaire d'esclaves, et à Cabañas, le renommé fabricant de cigares.

Tacon, qui a baptisé de son nom une promenade et un théâtre (sans mentionner d'autres fondations utiles), est une de ces célébrités locales avec laquelle les habitants s'étonnent que chaque étranger ne soit pas familiarisé. Si vous demandez aux indigènes d'éclairer votre ignorance, ils vous parleront de cette individualité avec un respect mêlé de terreur.

Don Miguel Tacon fut capitaine général de l'île de Cuba, de 1834 à 1838. Outre ses grands travaux d'utilité publique, il rendit à la colonie un service d'une importance immense, en débarrassant les villes et les campagnes des bandits et des voleurs qui les infestaient. Sa justice arbitraire, efficace et décisive, était tout orientale dans ses allures ; on en raconte des traits qu'on croirait empruntés à l'histoire du calife Haroun-al-Raschid. Mais son habile fermeté ne se borna pas à réprimer les actes reconnus coupables par la conscience générale. Despote par conviction, il mit au premier rang des crimes les aspirations à la liberté, soit qu'elles

provinssent des blancs, soit qu'elles se manifestassent chez les noirs. Il aggrava la subjection des uns et l'esclavage des autres. En se refusant à étendre à l'île de Cuba les garanties constitutionnelles promulguées en Espagne, il empêcha sans contredit cette colonie de faire un pas décisif vers l'indépendance et l'annexion aux États-Unis. Plus gouvernemental que le gouvernement, il désobéit aux ordres qu'il en reçut, et alla jusqu'à arrêter, destituer et exiler le général Lorenzo, lieutenant gouverneur de Santiago, qui s'était conformé aux instructions ministérielles. Les partisans de la constitution furent traités comme des rebelles et impitoyablement exterminés au nombre de cinq cents.

Dans cette affaire, le commandant de la croisière anglaise joua un rôle qui n'a jamais été bien éclairci. Il invita poliment Lorenzo à se rendre à bord du navire anglais et l'emmena, bon gré mal gré, à la Havane. Ainsi Tacon, faisant tout plier sous sa volonté de fer, réussit, on ne sait par quels arguments, à rendre la Grande-Bretagne complice de ses actes arbitraires, qu'il fit aussi approuver par la métropole.

Bien qu'ils tendent à la liberté, ce besoin de l'intelligence, les hommes, par un sentiment contraire, ne sont que trop portés à admirer la tyrannie, toutes les fois qu'ils lui reconnaissent ou lui supposent un plan tracé d'avance et poursuivi avec une persévérance énergique. De là vient l'admiration qui s'attache au règne de Tacon, qu'on entend prôner dans toutes les classes de la société. Il n'est pas jusqu'aux pauvres esclaves eux-mêmes, quoiqu'il en ait fusillé un grand nombre comme *marrons,* qui n'oublient ces exécutions rigoureuses et ne s'attendrissent en racontant qu'il incarcéra pour six mois son propre fils, coupable d'avoir frappé un nègre sans motif valable. Ce trait à la Brutus, la meilleure preuve de l'équitable jugement de Tacon, avait occasionné un immense scandale chez la caste privilégiée.

Un dictateur de cette trempe était difficile à remplacer. Ses successeurs, en maintenant comme lui l'intégrité du régime colonial, ne surent pas, à son exemple, se faire les promoteurs des progrès matériels du pays. On ne se souvient d'Espeleta que par l'épigramme suivante :

El general Tacon
Vale un doblon ;
El general Espeleta
No vale una peseta.

Pourtant, cet Espeleta, homme d'un caractère doux, vida les prisons que son prédécesseur avait remplies de jeunes gens accusés de libéralisme. De Valdès on ne parle ni en bien ni en mal. Le nom d'O'Donnel est devenu synonyme de rapacité. Il encouragea de tous ses moyens la traite, pour prélever à son profit une once d'or sur chaque tête de *Bozal* (1). Roncali se montra tour à tour faible et violent. Concha passait pour un administrateur capable. On s'accordait à le justifier de l'exécution sanglante de Lopez, « mesure qui aurait été indispensable dans la situation périlleuse de la colonie, » les intérêts de l'Espagne et ceux de l'humanité n'étant pas identiques, comme chacun sait.

L'arrivée du choléra asiatique à la Havane coïncida avec la mienne. Les premières victimes de ce fléau furent vingt soldats d'une des casernes de la ville. L'opinion publique voulut se persuader que ces soldats étaient morts empoisonnés par le vert-de-gris d'une vaisselle mal étamée. De simples bourgeois allèrent bientôt les rejoindre, passant fort brusquement d'une vie dans l'autre. On déclara, cette fois, que le caractère de la maladie dénotait le *vomito* ou la fièvre jaune, et les habitants se rassurèrent, tant la crainte d'un

(1) *Bozal*, novice, paysan fraichement arrivé de son village, nègre nouvellement importé de la côte d'Afrique.

fléau indigène est moindre que celle d'un fléau étranger, les résultats en fussent-ils les mêmes. On est généralement persuadé à la Havane que la fièvre jaune, quand on en combat les premiers symptômes, n'a presque jamais de conséquences fatales, tandis qu'il faut un miracle pour ne pas être tué par le choléra. Bientôt cependant il n'y eut plus moyen de nier l'invasion du mal tant redouté. La consternation se peignit alors sur tous les visages. Au lieu de chasser une pensée importune, ce fut à qui la nourrirait du souvenir de l'année 1833, mémorable dans les fastes mortuaires de l'île. En 1833, on avait compté jusqu'à sept à huit cents morts par jour, à la Havane seulement. Un planteur, en me parlant de cette première visite du monstre de l'Indostan, ajouta à demi-voix, comme s'il craignait d'être entendu, quoique nous fussions seuls : « Le choléra n'a pas accompli seul tous ces ravages ; le poison administré par les esclaves à leurs maîtres y contribua pour beaucoup. » Je rapporte la chose comme elle m'a été dite, sans me rendre garant de sa vérité. Mais en admettant même que c'est une supposition sans aucun fondement, elle donne une nouvelle preuve de la réalité de la peur qui s'introduit à tout propos dans les âmes devenues inaccessibles au remords. L'inquiétude incessante dont l'oppresseur est tourmenté venge l'opprimé d'une partie des maux qui l'accablent.

Laissant la Havane enveloppée d'un voile de deuil, je partis pour Matanzas, où le choléra n'avait pas encore fait son apparition. Pour ce trajet, je pouvais à mon choix prendre le steamer ou le railway. La voie de terre me parut préférable, car elle me donnait l'occasion d'observer la culture de la campagne. Nous mîmes huit heures et demie à accomplir un trajet de vingt lieues : moins de deux lieues et demie à l'heure ! Je n'aurais pas cru qu'on pût rouler aussi lentement sur un chemin de fer ; mais les Espagnols ne sont jamais pressés en voyage. Il se perd beaucoup de

temps aux escales, à cause de la nonchalance des employés esclaves. Qu'importe le temps? « *Time is money* » est un axiome compris seulement par un petit nombre de peuples de la grande famille humaine.

Les waggons de première classe sont exactement semblables aux uniques waggons des États-Unis. Ceux de seconde et troisième ont des banquettes sans dossiers. Le prix des premières est six piastres. Il est permis de fumer partout, et je remarquai que les dames, — jeunes et vieilles, — aristocrates et plébéiennes, — consommaient une énorme quantité de cigares. Peu d'entre elles se contentaient de l'innocente cigarette. Je crois avoir deviné pourquoi le beau sexe préfère la feuille de tabac roulée, à la feuille hachée et renfermée dans du papier. La cigarette laisse au bout des doigts une nuance brune. Or, l'apparence d'une semblable teinte pourrait faire supposer quelque goutte de sang africain, — idée révoltante pour des blanches qui s'enorgueillissent de leur blancheur comme d'une noblesse!

Le terrain était sans accidents, la végétation clair-semée, le paysage sans grandeur ni beauté. Je fus étonné de la quantité de champs incultes, entre les deux cités les plus importantes de l'île : aucune habitation notable ne surgit à l'horizon sur une étendue de vingt lieues. Je vis seulement quelques *casas de campo* sans luxe, sans élégance, sans propreté. Les nègres qui apparaissaient par-ci par-là étaient vêtus de guenilles malpropres, quand ils étaient vêtus. L'abjection et la misère se lisaient sur leurs visages. Un coup d'œil jeté sur la campagne en dit plus que des volumes contre l'esclavage, cette plaie sociale qui fait rougir l'honnête homme d'appartenir à l'humanité!

A Matanzas, je commençai par dîner dans une excellente *posada,* « *la Union* », tenue par une dame française, d'une figure avenante et de manières agréables. Je me serais également logé dans cette maison, préférable, suivant moi, à

tous les hôtels de la Havane, si je n'eusse été forcé d'accepter la somptueuse hospitalité de M. Brinkerhoff, qui, tout Nord-Américain et tout négociant qu'il est, unit l'exquise courtoisie espagnole à une largesse de grand seigneur. Il est l'associé de la riche maison Drake et C°.

Matanzas, dont la population (25,000 âmes) est inférieure à celle de Santiago et de Puerto-Principe, se range après la Havane, sous le rapport commercial. Les marécages qui l'entourent, et qu'on ne songe pas à dessécher, produisent des fièvres intermittentes, auxquelles pas un seul habitant n'échappe dans le courant de sa vie. Une place centrale, où joue tous les soirs la musique militaire, et un splendide *paseo,* qui longe la mer, sont animés quelquefois par le monde; mais le reste de la ville n'offre que des rues désertes, car elle s'étend sur un trop vaste espace pour sa population. Ses maisons, — ses établissements publics, — ses femmes (sauf de rares exceptions parmi les mulâtresses et les quarteronnes) n'ont rien qui plaise, qui intéresse ou pique la curiosité.

Un dimanche, j'allai assister à un combat de coqs. Malgré la valeur des nobles bipèdes, armés d'éperons, mon attention se porta moins sur eux que sur les spectateurs, excessivement absorbés par les péripéties de la lutte. Les paris se croisent — les rires se mêlent aux imprécations — les cris de victoire des uns contrastent avec la mélancolique résignation des autres. C'est comme à une table de jeu : l'âme est ballottée entre la crainte et l'espérance, pour aboutir, comme dans la vie, au triomphe ou à la déception. Ce n'est qu'un jeu, en effet, où des êtres vivants remplacent les cartes et les dés. Les chances en sont hasardeuses, comme au *monte,* avec cette similitude de plus, que le savoir-faire, ou, pour parler clairement, la mauvaise foi peut corriger la fortune.

Une commune passion établit une espèce de nivellement

dans un public où, à côté d'humbles nègres, se montrent de fiers planteurs. La cupidité efface en partie les distinctions de l'orgueil. Des sommes extravagantes sont aventurées sur les chances d'un coup de patte ou d'un coup de bec. Santa Ana, ce dictateur si fameux du Mexique, a laissé une grande réputation parmi les habitués des arènes de coqs. Il exposait jusqu'à quarante mille piastres en un seul enjeu, et la fortune, dans ce délassement belliqueux, lui fut généralement plus favorable que dans ses batailles contre les Nord-Américains. On l'accuse, probablement à tort, d'avoir possédé la science de ces habiles connaisseurs, dont on m'a montré quelques-uns, qui ont toujours le talent de se retirer de leurs paris avec bénéfice.

Les femmes, qui se portent ardemment aux courses de taureaux, ne viennent pas, sans que je puisse en deviner la raison, aux combats de coqs. Le théâtre, à moins qu'il n'y ait opéra italien, est aussi rarement orné de leur présence. J'assistai à plusieurs pièces espagnoles, traduites du français, dans une salle où il n'y avait guère que des hommes. Casanières de leur nature, les nonchalantes créoles, à Matanzas comme à la Havane, passent la plupart de leurs soirées, assises à leurs fenêtres, — soit en robe de bal, soit en peignoir, — dédaigneuses qu'elles sont d'une toilette intermédiaire. La chambre qu'elles occupent est laissée dans une obscurité profonde, pour augmenter la fraîcheur et éloigner les moustiques. Les fenêtres étant au rez-de-chaussée, les cavaliers s'en approchent, et de longues causeries s'établissent de la sorte. De quoi y traite-t-on? C'est le secret des parties intéressées. Mais comment ne le devinerait-on pas, sous le ciel des tropiques? Les barreaux des fenêtres empêchent les escalades, sans gêner en aucune autre façon les épanchements amoureux.

Les nègres et mulâtres libres donnèrent un joli bal, auquel je me fis un plaisir d'aller avec M. B*** et deux de ses

amis. La décoration de la salle ne manquait pas de goût. Les hommes portaient uniformément l'habit noir et des pantalons blancs. Les femmes, coiffées en cheveux, avec des guirlandes ou des bijoux sur la tête, étaient vêtues de mousseline blanche. On rencontrait parmi elles de gracieux visages et des tailles dégagées.

Au milieu de deux ou trois cents personnes accumulées dans un espace étroit, rien n'affectait désagréablement les organes olfactifs, de l'aveu même d'un Américain qui n'eût pas mieux demandé que de confirmer l'accusation banale faite à ce sujet — aux États-Unis — contre la race africaine en général. On a voulu voir un vice originaire dans ce qui n'est que le résultat de la misère et du dénûment. La vérité est que les sens ne sont pas moins blessés par d'impures émanations dans une maison de mendiants blancs que dans une réunion d'esclaves noirs. La saleté infecte la peau des uns, comme la peau des autres : voilà tout.

Mais le reproche n'est pas neuf. Il a pesé de tout temps sur les races proscrites. Les seigneurs russes le profèrent contre leurs serfs. Les juifs sont victimes de la même imputation en Orient, ainsi qu'ils l'ont été en Europe, dans les siècles où florissait la foi romaine. La tradition rapporte qu'un jour Isabelle la Catholique établit en sa présence une discussion théologique entre un prêtre et un rabbin. Ce dernier développa en faveur de l'hébraïsme de meilleures raisons que son adversaire contre. Alors, Sa Majesté, levant la séance, dit au champion qui paraissait victorieux : « Vous avez, je l'avoue, répondu éloquemment aux justes attaques dirigées contre votre horrible religion ; je vous défie toutefois de répondre à la question que je vais vous poser. Si ce n'est pas l'effet de la colère de Dieu qui vous condamne, dites-moi pourquoi vous sentez si mauvais, vous et votre peuple maudit? » On ne donne pas la réplique du rabbin ; mais l'historiette, telle qu'elle est, prouve qu'on a toujours de-

mandé à la Providence ou à la nature de justifier une répulsion factice, créée par la tyrannie. Les hommes aiment volontiers à ériger en arguments leurs plus sots préjugés.

La même Isabelle fit vœu à la Vierge de ne pas changer de linge, tant que durerait le siége de Grenade, et elle remplit sa promesse. Jaunie par son épiderme royal, sa chemise prit cette teinte qu'on a appelée depuis « couleur isabelle. »

En faisant un retour sur soi-même, il eût été facile alors à l'épouse de Ferdinand de trouver la cause du défaut qu'elle attribuait aux juifs. La *chemise isabelle* explique sans peine la fâcheuse conséquence qu'on attribue, toujours et partout, aux nations persécutées, aux castes dégradées, aux races proscrites. Mais ceux qui vivent dans la propreté sont portés à oublier ce qu'entraîne à sa suite une habitude contraire, forcément maintenue.

La partie la plus aisée de la population de couleur composait le bal auquel je fus présent. La méfiance coloniale, toujours vigilante, pèse sur les assemblées de ce genre, qui doivent obtenir une permission préalable, rarement accordée. Le plaisir, dont ailleurs le despotisme se fait une aide et un appui, convaincu qu'il est avec raison que les danses, les chants, les rires folâtres, étouffent les sérieuses préoccupations, le plaisir lui-même est suspect au despotisme cuban. Brutal et sot système! Il devrait apprendre, dans son propre intérêt, l'application de ce simple vers de Béranger :

« Bons esclaves, amusez-vous! »

Vers que Metternich, et d'autres après lui, ont si bien su mettre en pratique. Pour ne pas donner prétexte à la malveillance, — représentée par plusieurs agents de police, — hommes et femmes gardaient un silence complet. En revanche, les pieds s'agitaient aux sons d'une joyeuse musique.

La cubana, exécutée avec le plus grand décorum, la valse et la polka, furent les danses dominantes de la soirée, qui aurait dû se terminer à dix heures, mais qui se prolongea jusqu'à une heure du matin, grâce à notre intervention auprès des autorités. Quoique ces messieurs et ces dames nous en remerciassent beaucoup, il nous fut impossible d'obtenir de leur reconnaissance l'exhibition de l'intéressante *sopimpa*. Deux ou trois mulâtresses, aussi attrayantes qu'aimables, répondirent d'un ton d'orgueil piqué à nos vaines instances : « Ce n'est pas ici le théâtre Tacon. »

Il n'y a pas de ville tant soit peu importante qui n'exalte quelqu'une des localités de ses environs comme une des merveilles du monde. Matanzas s'enorgueillit de *Cumbre,* qui, à en croire de pompeuses descriptions, ne serait rien moins qu'un petit paradis terrestre. Étrange hyperbolisme de langage! Je trouve dans mes notes, réduite en peu de mots, la fugitive impression de ce prétendu lieu de délice.

La route est une montée continuelle de trois ou quatre milles. J'avais sous les yeux une terre blanche et pierreuse, des champs incultes et peu cultivables, et de temps en temps une cabane délabrée. Le soleil me brûlait à son gré ; quelques arbres, clair-semés sur un mauvais sol, ne produisant pas d'ombrage. Pour me distraire, Matanzas et son port se présentaient dans toute leur étendue. Mais ce panorama se voila peu à peu sous les détours irréguliers de la colline. Quand j'eus atteint le sommet, un vallon fertile, tapissé de champs et de jardins, se déroula à mes pieds. De coquettes maisons de campagne enjolivent ce site champêtre, auquel, par un malheureux oubli, la nature n'a pas octroyé le moindre courant d'eau visible. C'est là *el Cumbre,* où les planteurs opulents viennent, comme on dit en Italie, faire leur *villegiatura*. Le vallon, sans mériter toutefois les éloges qu'on lui prodigue, enchante par sa végétation au sortir du quasi-désert qu'on vient de traverser. L'île de Cuba con-

tient, je n'en doute pas, sur sa vaste surface de 32,807 milles carrés (1), des sites infiniment plus pittoresques.

(1) Estimation de M. David Turnbull (*Cuba with notices of Porto-Rico and the slave trade.* London, 1840). Elle diffère de celle de Humboldt, suivant lequel Cuba aurait 43,380 milles carrés. L'illustre voyageur a pu facilement être induit en erreur, dans le temps où le gouvernement espagnol n'était pas à même, comme aujourd'hui, de donner des renseignements exacts sur une colonie alors comparativement mal explorée.

II

LE TABAC ET L'ESCLAVAGE.

Le tabac de la *Vuelta de Abajo*. — Préparation des cigares.—Prix courant. — Dégradation du travail. — Le code noir espagnol comparé au code noir américain. — Condition des esclaves. — La traite. — Le célibat forcé. — Politique gouvernementale. — Droit sur l'importation des nègres. — O'Donnel. — La reine régente Christine. — Loi contre loi. — Complicité nord-américaine. — Statistique de l'esclavage. — Lettres de *blanchissement*. — Placido, le poëte mulâtre. — Le despotisme colonial. — Son triple caractère. — L'annexion aux Etats-Unis.

Cuba exporte quatre fois autant de sucre que de tabac; ce qui n'empêche pas ce dernier produit, si recherché sur les marchés d'Europe et des États-Unis, d'être la branche caractéristique du commerce de la colonie. Le tabac croît partout dans les Antilles; il est cultivé sur une vaste échelle dans le Maryland et la Virginie ; et la province Esmeraldas, dans la république de l'Équateur, envoie ses cigares à toute l'Amérique du Sud. Cependant ces diverses contrées, et l'île de Cuba elle-même dans le reste de son étendue, n'offrent rien de comparable au cru d'un petit coin de terre, qui s'étend au nord-ouest de la Havane. Cet espace qu'on parcourt, m'a-t-on dit, en une journée, s'appelle la Vuelta de Abajo , dont le nom sonne aussi harmonieusement aux oreilles du fumeur que Château-Lafitte, Clos-Vou-

geot, Johannisberg, aux oreilles de l'amateur de vins exquis.

Une singulière paresse, que comprendra le Parisien qui d'ordinaire connaît d'autant moins bien son Paris qu'il est à même de l'approfondir dans les détails, cette paresse à laquelle le voyageur n'est que trop enclin, m'empêcha de visiter la localité privilégiée, où naît et se développe l'aristocratique feuille, en passant par l'éducation élémentaire de la culture, pour recevoir ensuite, détachée de la tige paternelle, un dernier perfectionnement dans une manufacture. Là seulement, je suis venu étudier la transformation de la feuille en cigare. La veille du jour où elle prend cette forme définitive, on la lave dans de l'eau rougie avec du vin catalan. Tout autre vin produirait de mauvais résultats. Il est inutile d'entrer dans les procédés de la fabrication, qui sont les mêmes que partout ailleurs, avec la différence qu'à la Havane ce sont les hommes qui accomplissent la tâche, généralement confiée aux femmes en Europe, de rouler la feuille. Il ne m'a pas été donné, comme à madame Merlin, de voir quelque propre et gentille mulâtresse exécuter l'opération sur sa cuisse nue, ce qui prêterait — au moins en imagination — plus de saveur au tabac que les doigts d'un nègre laid et sale. Je n'accuse pas l'intéressante voyageuse (1) d'avoir commis une erreur d'optique, mais je prétends que la chose, au lieu d'être d'un usage général, est purement exceptionnelle.

La classification des cigares en trois qualités, *primera, segunda, tercera*, ne tient nullement au mérite intrinsèque

(1) Le livre de madame Merlin, intitulé *la Havane* (3 vol. in-8°), est écrit avec cette finesse dont quelques femmes privilégiées possèdent le secret dans ce siècle. Je n'aurais que des éloges à lui donner, n'était un choquant préjugé de créole en faveur de l'esclavage. Il est triste de voir un sexe, dans l'âme duquel la pitié devrait trouver un sanctuaire assuré, s'égarer dans l'apologie de la plus révoltante de toutes les cruautés sociales.

du tabac, comme on le croit ordinairement; elle est établie d'après l'apparence plus ou moins élégante de la feuille extérieure. Les nuances de couleur, *colorado obscuro*, *colorado amarillo*, sont démêlées ensuite dans chacune des trois catégories.

Le même tas, pour les cigares de la même forme, renferme ceux qui se vendront à deux ou trois prix différents; et du même tas sortent aussi les cigares forts, moyens et faibles.

Cabañas, la veuve Carbajal, Partagas et quelques autres maisons qui jouissent d'une vogue méritée, achètent d'avance, suivant la mesure de leurs besoins, la meilleure partie de la moisson de la Vuelta de Abajo. D'autres manufactures prennent ce qui en reste, et quand elles n'en ont pas assez pour fournir aux commandes, elles ne se font pas scrupule de mêler au tabac, dit de la Havane, celui des environs de Santiago, ou même celui de Maryland et de la Virginie. De là, tant de semi-havanes, quarts de havanes, ou faux havanes, qu'on rencontre sur les marchés étrangers. Souvent le tabac est envoyé d'Europe et des États-Unis pour être métamorphosé en cigares de la Havane, dont il prend ainsi le cachet local au point de tromper les regards les plus experts. A combien d'autres supercheries le consommateur n'est-il pas exposé par une spéculation aussi peu scrupuleuse que lucrative! Les fabricants belges, allemands et nord-américains poussent la fraude jusqu'à mettre le nom et la marque d'une manufacture en vogue à la Havane, sur des cigares faits dans leurs établissements avec un mélange méphitique comme la blague d'un troupier napoléonien. Il y en a parmi eux qui ont imaginé d'imiter avec des acides ces taches claires que l'ignorance considère comme une qualité, quoique en réalité ce soit plutôt un léger défaut maladif de la feuille. Aussi, à la Havane, les feuille qui portent ces taches sont-elles rejetées dans la catégorie de

la *tercera*. Le prix-courant des cigares (1) montre l'estimation relative des diverses classes de la même espèce, rangées, comme je l'ai dit, en première, seconde et troisième qualités, seulement d'après l'aspect plus ou moins agréable qu'a le cigare au sortir de la fabrication. Ainsi, en achetant des *imperiales* à 85 piastres au lieu de 60, on paye 25 piastres de plus pour un avantage presque fantastique. Au goût, personne ne distinguera la primera de la segunda ou de la tercera, car c'est tout à fait le même tabac.

Partagas, ainsi que ses confrères en renom, confectionne, en outre, des cigares qu'il vend 160, 170 et 200 piastres le millier. Ces prix élevés se fondent en partie sur le choix recherché des feuilles et en partie sur les dorures des bouts et la coquetterie des boîtes.

Le tabac, comme toute autre production de l'île de Cuba, excite naturellement à réfléchir sur la dégradation du travail. Pour quiconque souffre des souffrances de l'humanité,

(1) Voici un prix courant de Partagas, qui peut donner une idée de la valeur des meilleurs cigares à la Havane, en l'année 1850 :

FABRICA DE PARTAGAS Y COMPANIA, CALLE DE LA INDUSTRIA, Nº 146.

Le millier.		1ª	2ª	3ª
Imperiales	Piastres	85	60	»
Cazadores	»	60	50	»
Regalia Britannia. . .	»	50	40	30
Regalia comun . . .	»	40	30	20
Regalia de Londres. .	»	34	26	20
Galanes	»	22	18	14
Millar de Londres . .	»	20	16	13
Millar comun	»	17	13	10
Brevas	»	20	17	»
Cazadores de calidad .	»	28	»	»
Celindrados de Londres	»	18	»	»
Celindrados de millar .	»	16	»	»
Panetelas	»	22	18	11

il est triste de songer qu'une colonie, qui s'enorgueillit de sa richesse, n'obtient les jouissances du luxe qu'aux dépens d'un demi-million d'habitants, resserrés dans la pauvreté comme dans une camisole de force.

La législation espagnole, plus douce que les codes noirs des autres nations, s'efforce de pallier les horreurs de l'esclavage, disons-le tout d'abord. Elle favorise l'affranchissement. Un esclave qui apporte 500 piastres à son maître devient libre. S'il ne peut pas fournir toute la somme à la fois, il lui est loisible de se racheter graduellement par sixième de sa valeur, et chaque sixième qu'il paye lui acquiert la propriété d'un jour par semaine. Une mère affranchit l'enfant encore dans son ventre pour 25 piastres, et pour 100 piastres l'enfant né, jusqu'à l'âge d'un an. Les esclaves mécontents de leur maître sont en droit de l'obliger à les vendre, à condition qu'ils lui présentent un acheteur. On ne saurait s'empêcher de louer toutes ces clauses bienveillantes, surtout si on les compare aux mesures décrétées aux États-Unis, non pas pour encourager la rupture des chaînes, mais pour les river davantage, — comme si cette voie lactée républicaine voulait offrir au monde, à côté d'une liberté plus grande qu'elle n'a jamais existé nulle part, le contraste saisissant d'une servitude sans pareille peut-être dans l'antiquité et au sein des peuples barbares.

Malheureusement, la législation espagnole, dans ses excellentes dispositions, ne profite qu'à un petit nombre d'individus et n'améliore en rien la situation de la masse des victimes. Il est rare, l'esclave capable de faire une épargne de cinq cents piastres qu'exige son inscription au rang des hommes! Le revenu annuel qu'un maître avide prélève sur le travail de ses esclaves, laisse peu de marge aux économies; et si l'énergie du travailleur triomphe de tous les obstacles, en ramassant sou par sou, c'est quelquefois dans les villes, jamais dans les campagnes. La faculté concédée aux mères

de racheter les enfants nés ou à naître, parvient difficilement à être mise en pratique. Les travailleuses des champs ne sont pas à même de se procurer cent piastres, ni vingt-cinq. Les couturières urbaines y réussissent dans les occasions où le père blanc de l'enfant recule devant l'idée d'avoir procréé un esclave. Un tel scrupule n'est pas fréquent parmi les libertins qui ne cherchent qu'un brutal plaisir et se rient des conséquences dont ils ne souffrent pas eux-mêmes. Quant à l'autorisation de changer de maître, comment ne serait-elle pas illusoire hors des cités, puisqu'elle exige l'office d'un magistrat et qu'il n'y a pas de magistrat sur les plantations? D'autres stipulations, qui prescrivent la forme du fouet et limitent le nombre des coups, sembleraient devoir être d'une utilité plus générale. « Mais l'esprit qui a dicté les lois, dit Humboldt en parlant du système colonial de l'Espagne, n'est pas celui qui préside à leur exécution (1). » Et ce sont de vains règlements, me permettrai-je d'ajouter, que ceux qui affectent de contrôler un pouvoir préalablement déclaré absolu.

De la théorie je passe à la pratique. Quoique mal logés, mal vêtus, mal nourris, les esclaves de l'île de Cuba sont encore, en général, mieux logés, mieux vêtus et mieux nourris qu'aux États-Unis, si l'on prend en considération les avantages relatifs d'un climat tropical. Telle a été mon impression personnelle; mais il est possible que la différence se réduise à zéro.

Moralement, les maîtres espagnols sont loin de dégrader leurs esclaves comme le font les maîtres anglo-américains. Ils n'ont pas songé à promulguer des lois pour défendre de leur enseigner à lire et à écrire; ils ne s'efforcent pas de considérer des êtres humains comme des créatures intermédiaires entre l'homme et le singe, et beaucoup plus rappro-

(1) *Voyage dans les régions équinoxiales*, t. III, p. 224 et suiv.

chées de ce dernier... On ne rencontre pas parmi eux des physiologistes qui, comme ceux de Charleston, opposent une ignorance anonyme à la science des Blumenbach, des Humboldt et des Pritchard, et croient, en combattant l'unité de la race humaine, apporter un solide argument en faveur de l'oppression. Ils ne cherchent pas, par la subversion complète de la lettre et de l'esprit des textes de la Bible, à baser une inique domination sur la parole de Dieu, dont le fameux Calhoun (1), entre autres, osait se faire un complice. Moins hypocrites et moins brutaux que leurs confrères des États-Unis, les planteurs de Cuba ne sentent pas le besoin d'établir une infranchissable démarcation entre la couleur noire et la couleur blanche, — démarcation que franchit sans cesse la nature, en se formulant dans une foule de nuances intermédiaires, là même où le *mot* d'amalgamation inspire une sainte horreur.

Le préjugé de la peau, enfant légitime de l'orgueil anglo-saxon, n'a jamais pu faire la conquête du bon sens espagnol. De là, des rapports plus familiers, plus affables, plus humains entre le maître et l'esclave; plus humains pourtant jusqu'à un certain point, car l'esclavage et l'humanité s'excluent mutuellement, comme l'eau et le feu. Un état de choses violent ne saurait se maintenir que par la violence. Quelles que soient la mansuétude des lois et la générosité comparative des propriétaires, l'infernale logique de la conservation se rit de ces lois et paralyse cette générosité. Les liens de la servitude se dissoudraient, s'ils n'étaient pas fréquemment resserrés sur le corps. L'esclave finirait par oublier qu'il est esclave, si des châtiments humiliants ne lui rappelaient de temps en temps sa condition abjecte.

A la Havane et à Matanzas, les planteurs, tout en procu-

(1) Homme d'État, beaucoup trop vanté. Il était de la trempe de ces individus qui se passionnent pour les abus sociaux dont ils savent tirer profit.

rant à leurs domestiques une existence meilleure que celle des nègres des champs, croient devoir fouetter périodiquement ces privilégiés dans le malheur, afin de leur inculquer, disent-ils, le sentiment de la soumission. Telle opulente dame, partant du même principe ou d'un caprice momentané, ordonne souvent de fustiger jusqu'au sang, en sa présence, quelque jeune mulâtresse, qu'elle traitera, du reste, en favorite, l'aimant, la choyant, la caressant presque autant que sa petite chienne blanche. Outre les corrections à huis clos, on a assigné, dans chaque ville, un lieu spécial où un exécuteur public fouette les esclaves des deux sexes, envoyés avec un écriteau qui désigne non le délit qu'ils ont pu commettre, mais seulement le degré de la peine qui doit leur être appliquée.

Dans les grands centres de population, le respect de l'opinion d'autrui et la présence des autorités arrêtent l'exercice effréné d'un pouvoir exorbitant. Sur les plantations, il n'y a ni convenances sociales, ni règlements de police à respecter. Qu'importe à la tyrannie que la loi ait fixé la mesure des châtiments? Qu'est-ce qu'une loi dont l'exécution n'est assurée par aucune espèce de surveillance et dont la flagrante violation reste impunie?... Qu'un esclave périsse de la rigueur du supplice que lui inflige le maître ou son suppléant, rarement le meurtre du malheureux sera le sujet d'une enquête quelconque. Si des circonstances extraordinaires amènent une enquête, elle aboutira à cette déclaration étrange : « Mort d'un châtiment modéré. »

L'histoire du travail sur les plantations est le martyrologe le plus douloureux que l'imagination puisse concevoir. Le tableau en est révoltant au suprême degré : sans entrer dans ses affligeants détails, qu'il nous suffise d'en citer les traits caractéristiques.

Il dépend des propriétaires de faire travailler chaque esclave autant d'heures que cela leur convient, et ils usent de

ce despotisme avec une exagération inconcevable, n'ayant à cœur que d'augmenter leurs profits et n'étant nullement arrêtés par la crainte que les forces ne se brisent sous le fardeau. La traite est là pour remplir les vides que fait la mort. Grâce à ce moyen de remplacement à bon marché, il est plus avantageux de tuer un nègre en peu d'années par l'excès du travail, que d'en avoir l'usage pendant de longues années en ménageant ses forces.

La traite entraîne encore d'autres conséquences douloureuses. Elle a établi et tend à augmenter chaque jour la disproportion des sexes. Les femmes sont aux hommes, sur la plupart des plantations, comme 1 est à 3. Dans les cafeteries, il y a des troupeaux de mâles sans une seule femelle. Cette vie monacale, antipathique au tempérament africain, est strictement maintenue par le règlement assez général d'enfermer les esclaves sous clef, pendant la nuit, dans une prison attachée à la hacienda et appelée *baracon*. Plus infortunés que des brutes que la domesticité n'a point mutilées, voilà des êtres humains qui n'ont pas dans leur carrière animale la consolation de l'accouplement! De toutes les tortures que subit le nègre, celle d'un célibat forcé, sous les ardeurs d'un soleil tropical, n'est peut-être pas, à son jugement, la moins pénible.

L'abolition de la traite, en doublant et triplant la valeur des esclaves (1), apporterait quelque adoucissement à leur sort. Les heures de travail se proportionneraient à la vigueur des individus que l'avarice aurait intérêt à ménager. Cette même avarice, spéculant sur la propagation de l'espèce, ne s'opposerait point aux penchants de la nature, comme elle le fait aujourd'hui. Si la condition des nègres, sous ce double rapport, est meilleure aux États-Unis qu'à Cuba, il ne

(1) La valeur moyenne d'un esclave à l'île de Cuba est de 500 dollars; aux États-Unis, de 1,000 à 1,600 dollars.

faut pas en chercher la cause ailleurs que dans l'abolition du plus odieux de tous les trafics.

Malgré les efforts de la philanthropie, l'Espagne n'est pas disposée à renoncer à une spéculation qui entre dans les vues gouvernementales de sa politique, et remplit les poches de ses employés. Par les arrivages continuels d'Africains barbares, elle rend nécessaire, aux yeux des Cubanos énervés, son protectorat militaire. Seuls en face de leurs esclaves, ces créoles blancs, mal disposés, par leur éducation, à manier les armes, se croiraient perdus. Quand ils ont des velléités d'indépendance, ils ne la comprennent pas autrement qu'en substituant à la protection actuelle une protection plus puissante. Ces aspirations vers l'annexion aux États-Unis, la métropole les étouffe en proclamant, ce qui est vrai, qu'elle est maîtresse de provoquer une révolte servile, à l'instar de celle de Saint-Domingue. La peur de voir une telle menace mise à exécution explique l'avortement de l'expédition de Lopez, que, malgré leurs engagements secrets, beaucoup de Cubanos n'osèrent pas soutenir au moment décisif. Il en sera toujours ainsi tant que l'Espagne aura sous la main ces fraîches cargaisons de *bozals*, bien plus redoutables que les esclaves créoles, domptés et brisés sur les plantations par des labeurs accablants et un fouet impitoyable.

Les employés du gouvernement ont l'habitude de prélever une once sur chaque nègre importé. Ce droit, équivalant à 85 francs, est divisé en quatre parts égales, dont une revient au capitaine général, la seconde au capitaine *del Resguardo* (garde-côte), la troisième au capitaine du port de l'endroit où s'effectue le débarquement, et la quatrième à l'administrateur de la douane. Tel est l'usage établi ; mais la rapacité proverbiale d'O'Donnel ne se contentait pas d'un quart d'once. Il exigeait une once pour lui seul, et le droit dut nécessairement être augmenté en sa faveur. Malgré ce surcroît

d'impôt, la traite, encouragée d'un autre côté par tous les moyens possibles, prospéra sous l'administration de l'avide capitaine général, autant, si ce n'est plus, que sous l'administration de ses successeurs, satisfaits de leur quote-part.

Des sociétés par actions exploitent, sur le principe d'une assurance mutuelle, une branche commerciale dont le bénéfice est certain. Il suffit que de trois cargaisons une seule arrive à bon port, pour donner un bénéfice de 25 p. c. sur les trois entreprises. Or les captures faites par les croisières sont dans une proportion qui permet aux actionnaires de gagner plus de 100 p. c. de leur argent. De riches négociants, des propriétaires respectables et des fonctionnaires publics prennent part, sans en faire grand mystère, à l'abominable trafic, dans lequel la régente Christine, au su de tout le monde à l'île de Cuba, est fortement engagée. La royale veuve de Ferdinand VII, qui trouve bons tous les moyens de grossir ses revenus, croit, comme l'empereur Vespasien, que l'or tiré d'une source impure n'en brille pas moins pour cela. Son puissant patronage encourage de la sorte un acte que les cortès, d'accord avec le gouvernement de sa fille la reine Isabelle, ont assimilé à la piraterie. Mais cette loi générale, jetée comme un vain compliment à l'Angleterre, est amortie par une loi locale de Cuba, laquelle stipule que les nègres, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, amenés de la côte d'Afrique ou de l'intérieur, ne peuvent pas être saisis comme une contrebande, une fois qu'ils sont placés sur une plantation. Aussi dès qu'un négrier débarque sa marchandise humaine, elle est immédiatement transportée dans la *baracon* de la hacienda la plus rapprochée, où les autorités n'ont pas le droit de faire des recherches à ce sujet. L'efficacité d'une loi ne pouvait pas être plus ingénieusement détruite par une autre loi. On voit que l'esprit d'Escobar n'est pas mort dans l'Espagne actuelle.

Le succès de la traite est encore favorisé par la marche

rapide des navires négriers, la plupart construits à Baltimore, à New-York et à Boston. Les spéculateurs de ces grandes cités nord-américaines sont donc sciemment les complices d'un crime, que les États-Unis, avant toute autre puissance, stigmatisèrent du nom de piraterie. Mais chez les nations comme chez les individus, les faits ne correspondent pas toujours aux paroles (1).

Des citoyens des États-Unis se sont quelquefois plus directement impliqués dans la traite, en osant faire des chargements pour Cuba ou le Brésil à leurs risques et périls. Dans ce cas même, les délinquants ont eu rarement à comparaître devant la justice du pays. Pour que celle-ci remplisse son devoir, il faut que la culpabilité soit d'une scandaleuse évidence. En 1847, deux individus d'un État du Nord, convaincus d'être allés chercher des nègres sur la côte d'Afrique,

(1) A l'appui de ce que j'avance, je tombe sur le passage suivant dans le *New-York Herald* (March 8, 1852); témoignage d'autant plus irrécusable que ce journal, loin d'être abolitioniste, est complétement dévoué à la cause des planteurs des États-Unis :

« Correspondance de Matanzas, fév. 28, 1852.

« ..... The eight hundred slaves to whom I alluded in my last letter, as having been successfully landed at a place called Camarioca (a small river between Matanzas and Cardenas), were brought to this island in the brig *Hanover*, the same vessel which was denounced by the editor of the *New-York Herald*, fitting out at that port for the coast of Africa. The *Herald* was careful to point out to the authorities of New-York the nefarious character of the vessel ; *but no notice having been taken of the circumstance*, she was permitted to sail on her inhuman voyage, and the result is that eight hundred more unfortunate wretches had been torn from their home to eke out a miserable existence in Cuba. »

« .. Les huit cents esclaves, dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre, comme ayant été débarqués sans difficulté dans un endroit appelé Camarioca (petite rivière entre Matanzas et Cardenas), ont été apportés dans cette île par le brick *Hanovre*, le même navire qui fut dénoncé par le *New-York Herald* pour être destiné à la côte d'Afrique. Le *Herald* signala aux autorités de New-York le caractère suspect de ce bâtiment; mais, *sans avoir le moindre égard à ce fait*, il lui fut permis de mettre à la voile pour son voyage inhumain, et il en est résulté que huit cents malheureux de plus ont été arrachés à leur sol natal pour traîner une misérable existence à Cuba. »

furent condamnés au long emprisonnement que prescrivait la loi; mais M. Polk, alors président, s'empressa de les relâcher après quelques semaines de détention. Propriétaire de nègres lui-même, ce magistrat ne pouvait avoir que de la sympathie pour des marchands d'hommes.

Quel est le nombre d'Africains annuellement importés dans l'île de Cuba? M. Buxton et M. Turnbull l'ont exagéré en le portant, l'un à 60, l'autre à 25 mille. Les renseignements que j'ai été à même de me procurer s'accordent avec le chiffre récemment présenté au parlement britannique. Ce document répartit de la manière suivante les arrivages pour ces dix dernières années :

En	1842 —	3,630
»	1843 —	8,000
»	1844 —	10,000
»	1845 —	1,300
»	1846 —	419
»	1847 —	1,450
»	1848 —	1,500
»	1849 —	8,700
»	1850 —	3,500
»	1851 —	5,000
Total. . .		43,499

Divisé par dix, ce total donne en moyenne par année 4,350 *bozals*.

Malgré la traite, la population esclave tend à devenir stationnaire. En 1841, on comptait dans l'île de Cuba 418,291 blancs, 152,838 hommes de couleur libres, 436,495 esclaves. En 1850, tandis que les blancs se sont élevés à 565,560, et les hommes de couleur libres à 204,570, les esclaves sont tombés à 436,100; ce qui donne pour les blancs une augmentation de 146,279, pour les gens de couleur libres 51,732, et pour les esclaves une diminution de 395 individus. Ainsi, la mortalité parmi ces derniers équivaudrait aux naissances et à l'apport de la traite réunies ensemble.

Le chiffre de 436,000 restant le même au bout de dix années, en présence des causes qui devraient l'accroître considérablement (1), indiquerait une destruction de 50 p. c. au moins, pendant ce laps de temps. Dans cet intervalle, aucune épidémie meurtrière, qu'on le note bien, n'est venue exercer des ravages marquants dans l'île, et les affranchissements volontaires ou forcés n'ont pas beaucoup contribué à la formation des 51,732 individus de plus qu'on trouve dans la catégorie de la population libre de couleur. En face de la statistique, qui dénonce éloquemment la misère affreuse des esclaves de Cuba, il y a légèreté ou mauvaise foi à écrire des idylles, comme madame Merlin ou M. Granier de Cassagnac (2), sur le prétendu bonheur dont jouissent les souffre-douleur du système colonial.

Le suicide est très-fréquent sur les plantations et prend quelquefois le caractère d'une maladie contagieuse parmi les nègres bozals, qui, en se pendant à des arbres, s'imaginent retourner en Afrique. Un tel dégoût de la vie ne prouve pas la satisfaction à laquelle on voudrait nous faire croire en représentant ces plantations comme des lieux de réjouissances, les jours de fêtes. De ce que les esclaves chantent et dansent avec une sorte de frénésie, quand il leur est permis de danser et de chanter, qu'en faut-il conclure? Qu'ils cherchent l'oubli de leurs maux dans un étourdissement momentané, et rien de plus. La nature africaine a, d'ailleurs, l'aptitude de se donner une véritable ivresse avec le mouvement et la musique.

(1) Cuba ne se borne pas à recevoir des esclaves de la côte d'Afrique; Porto-Rico tend à lui transmettre sa population noire, et lui a envoyé, dans la seule année 1849, de 4,000 à 5,000 esclaves.

(2) *Voyage dans les Antilles*, 2 vol. in-8°. Je n'ai pas ce livre sous les yeux, mais il m'est resté dans la mémoire comme un long et fastidieux sophisme en faveur de l'oppression. M. Granier de Cassagnac préludait dignement, par cette défense du despotisme colonial, à l'apologie du despotisme monarchique en Europe. Il est resté logique : c'est une justice à lui rendre. Il y a une analogie parfaite entre tous les abus sociaux.

La population de couleur libre, très-variée dans ses nuances, se signale par la forte progression de 34 p. c., de 1841 à 1850. La majorité prépondérante des femmes sur les hommes explique cet accroissement. Les naissances illégitimes, suite du commerce fréquent des blancs avec les négresses, les mulâtresses et les quarteronnes, ont beaucoup aidé à ce résultat. Quelque condamnable que soit en lui-même le relâchement des mœurs, ses conséquences ne sauraient être déplorées dans une société organisée sur l'esclavage. La nature humaine regagne par la luxure les droits qu'elle ne peut obtenir de la simple équité. Qu'à côté de l'état stationnaire de la classe asservie, la même progression continue dans la classe affranchie, et celle-ci sera au niveau de l'autre, en moins de vingt années. Forte par le nombre et supérieure à la blanche aristocratie des créoles, autant par l'énergie morale que par la vigueur musculaire, il dépendra d'elle alors de mettre un terme aux douleurs de l'Afrique enchaînée. Ce sont les mulâtres qui ont donné le signal de la délivrance de Saint-Domingue.

Le gouvernement craint cette éventualité, comme le disent assez ses efforts pour absorber dans la race blanche la race de couleur. Les mulâtres ont un moyen facile d'obtenir pour leurs enfants ce qu'on appelle à l'île de Cuba des lettres de *blanchissement*. Quand un nouveau-né est présenté au baptême, comme provenant d'un père et d'une mère inconnus, le prêtre lui assigne un nom, et y ajoute la qualification de *blanc*, sans examiner la nuance plus ou moins foncée de la peau et sans soumettre à des questions embarrassantes les vrais parents, présents à la cérémonie. Le but de cette supercherie, secrètement encouragée, est de substituer à la sympathie du sang l'orgueil de la caste dominante.

Sous le soleil des tropiques, la promiscuité des races contribue à l'amélioration physique et intellectuelle de l'espèce

humaine. Nier le fait, c'est nier l'évidence. Dans toute l'étendue des Antilles, comme dans l'Amérique du Sud, c'est du mélange du sang caucasien avec le sang africain que sortent les hommes les plus doués de qualités viriles et les femmes les plus attrayantes par leurs charmes.

Parmi les mulâtres de Cuba a surgi un poëte qui, malgré le petit nombre de ses productions, occupe une place éminente dans la littérature espagnole, et que des critiques compétents n'hésitent pas à mettre au-dessus de tous les poëtes du nouveau monde, « pour le génie, l'inspiration, la noblesse et la dignité (1). » Ce fils de l'harmonie, qui s'appelait Gabriel de la Concepcion Valdes, est plus connu sous le simple nom de Placido. Il naquit dans l'esclavage, à Matanzas, et c'est dans les fers qu'il exhala ses premiers chants. Il fut rendu à la liberté par l'entremise de quelques admirateurs de son beau talent. Doué d'une âme généreuse et aimante, il ressentit avec une amertume douloureuse l'infortune de ses frères opprimés et jeta dans sa poésie, non des provocations à la révolte, mais des aspirations vagues vers un avenir meilleur. Sa phrase ne pouvant être incriminée, sa pensée, dont le général O'Donnel interpréta arbitrairement les mystérieux replis, se traduisit en complot contre l'État. Un tribunal réuni pour condamner d'après une accusation absolument fausse, prononça contre Placido et dix-huit de ses prétendus complices la peine de mort. Sur le point d'être fusillé, le sublime mulâtre improvisa deux pièces remarquables, l'une intitulée « Fatalité, » l'autre « Prière, » (*Plegaria*). En marchant au supplice, il récita la dernière, d'une voix mâle et sonore. Puis, au moment où les balles meurtrières allaient percer son front que Dieu avait marqué du sceau du génie, il se tourna, d'un

(1) Salas y Quiroga, dans ses « *Viajes á Cuba*, » cité par J. M. Gutierre dans l'excellente collection intitulée *America poetica* (Valparaiso. 1846).

air calme, vers un groupe de blancs postés en spectateurs et dit : « Personne pour défendre l'innocence ! (1) »

(1) Voici cette « *Plegaria* » qui passe à juste titre pour un chef-d'œuvre dans la poésie espagnole :

Ser de inmensa bondad, Dios poderoso,
A vos acudo en mi dolor vehemente,
Estended vuestro brazo omnipotente,
Rasgad de la calumnia el velo odioso,
Y arrancad este sello ignominioso
Con que el mundo marcar quiere mi frente.

Rey de los reyes, Dios de mis abuelos,
Vos solo sois mi defensor, Dios mio :
Todo lo puede quien al mar sombrio,
Olas y peces diò, luz á los cielos,
Fuego al sol, jiro al aire, al norte hielos,
Vida á las plantas, movimiento al rio.

Todo lo pudeis vos, todo fenece
O se ranima á vuestra voz sagrada.
Fuera de vos, señor, el todo es nada
Que en la insondable eternidad perece;
Y aun esa misma nada os obedece,
Pues fue de ella la humanidad creada.

Y no os puedo engañar, Dios de clemencia,
Y pues vuestra eternal sabiduria
Ve al traves de mi cuerpo el alma mia
Cual del aire a la clara transparencia,
Estorbad que humillada la inocencia
Bata sus palmas la calumnia impia.

Mas si cuadra á tu suma omnipotencia
Que yo perezca cual malvado impio,
Y que los hombres mi cadaver frio
Ultrajen con maligna complacencia,
Suene tu voz y acabe mi existencia;
Cumplase en mi tu voluntad, Dios mio.

Il me semblerait téméraire de risquer une traduction de cet hymne où la langue castillane s'étale dans toute sa sonore magnificence. M. Madden a reproduit en anglais une partie des œuvres de Placido, et il donne, dans des pages d'une critique enthousiaste, une belle appréciation du poëte esclave. Je renvoie le lecteur, pour des détails qui ne peuvent trouver place ici, au livre de M. Madden, *the slave Poet of Cuba*. London.

Le martyre de Placido s'accomplit le 28 juin 1844. Il marquera d'une flétrissure éternelle le gouvernement colonial de l'Espagne. Cette gloire américaine, sacrifiée sur l'autel de la peur, crie vengeance contre un régime dont rougit l'humanité, et la vengeance viendra, ayant son heure marquée dans les décrets de la Providence.

L'île qui a volé à Saint-Domingue son titre de reine des Antilles, comme si ce titre était attaché au plus grand nombre de têtes d'esclaves, se trouve, par le système colonial espagnol, régie sous l'impression d'une triple méfiance : méfiance à l'égard des noirs et des mulâtres dont l'affranchissement et l'émancipation tariraient les sources impures d'un magnifique revenu (1) ; méfiance à l'égard des blancs indigènes, oppresseurs opprimés, auxquels la confédération américaine offre un moyen de devenir libres, en conservant leur bétail humain; méfiance à l'égard des étrangers, suspectés d'agir, ou dans le sens des États-Unis, ce qui signifie annexion, ou dans le sens de l'Angleterre, ce qui veut dire liberté des esclaves. Tremblant sans cesse pour son existence, l'autorité croit ne pouvoir vivre que par la terreur qu'elle sème autour d'elle. Sa méthode de conjurer les périls auxquels son imagination malade est en proie, c'est de recourir à la violence. Les nègres sont fustigés, les mulâtres fusillés, les blancs nationaux ou du dehors enfermés au Castillo Morro. Cette bastille de l'Amérique se dresse à l'entrée du port de la Havane, comme pour apprendre aux voyageurs que le gouvernement étouffe dans de profondes casemates l'exubérance de la parole.

Les Cubanos, qui ne savent encore montrer leur esprit d'indépendance qu'en repoussant le nom d'Espagnols, sont soumis à la plus stricte surveillance. Malheur à ceux qui

(1) L'Espagne entretient à Cuba une garnison de 26,000 à 30,000 hommes et une masse innombrable d'employés civils, aux frais de la colonie, qui lui donne, en outre, un surplus net de plusieurs millions de dollars.

raisonnent sur la situation de la colonie, à ceux qui fréquentent les Américains et à ceux qu'on a vus à New-York ou à la Nouvelle-Orléans se promener avec des compatriotes proscrits! Arrêtés brusquement, sans aucune formalité légale, ils sont jetés dans un infect cachot. Là, suivant le caprice du capitaine général, ils dépérissent corps et âme, des mois ou des années. Après cette espèce d'expiation, quelques-uns sont rendus à leurs familles, tenues dans l'ignorance de leur sort pendant tout le temps de la réclusion ; d'autres, en plus grand nombre, sont embarqués pour l'Espagne, et leurs propriétés sont confisquées au profit de la couronne et de ses rapaces représentants. Un fait récent démontre combien le despotisme de Cuba est prompt à soupçonner et à persécuter. Vers la fin de l'année 1849, un navire de guerre nord-américain jette l'ancre à Matanzas. Des jeunes gens de la ville se réunissent et forment une souscription afin d'offrir un bal aux officiers étrangers, suivant une coutume hospitalière, toujours suivie en pareille circonstance. Le général Roncali, le pacha d'alors, élève le simple projet de la fête dansante à la hauteur d'une trahison. Par son ordre, tous les signataires sont immédiatement saisis et enfermés au Morro, d'où ils ne sortirent que sous l'administration plus bénigne du général Concha.

Rien n'est épargné pour dégoûter les étrangers de fixer leur séjour à Cuba : visas chèrement payés et strictement exigés, minutieux et vexatoire examen des passe-ports au moment du débarquement, exigence d'un répondant (*fiador*) pour le permis de séjour, nécessité de faire longue antichambre à la police. La moindre infraction à ces règlements ridicules est punie d'une forte amende; des agents provocateurs circonviennent les nouveaux arrivants pour dénoncer toute opinion censée dangereuse. Un mot de pitié sur l'infortune des esclaves, un mot d'éloge par rapport aux institutions des États-Unis, s'interprètent également comme

des délits qui déterminent, au choix de l'autorité, soit l'expulsion, soit l'emprisonnement. Les plus insignifiantes manifestations de la pensée entraînent quelquefois une de ces deux mesures. Un vétéran de l'empire vint s'établir, il y a quelques années, à Santiago de Cuba, où il ouvrit un hôtel. Impossible de voir un homme plus tranquille et plus inoffensif, quel que fût son culte pour le dieu moderne de la guerre, culte qu'il exprimait surtout en tapissant les murailles de gravures coloriées, représentant l'histoire impériale, depuis les Pyramides jusqu'à Sainte-Hélène. L'image de Napoléon, en peinture ou en plâtre, se trouvait non-seulement dans chaque chambre, mais encore dans les endroits où l'on n'a pas l'habitude de déposer des souvenirs de gloire. Un tel fétichisme, dont il n'y avait qu'à rire, éveilla l'inquiète sollicitude du lieutenant gouverneur, qui chassa de la colonie le brave vétéran, comme un homme capable de compromettre la paix publique par ses tendances belliqueuses. Je tiens l'historiette de l'exilé lui-même que j'ai connu tenant un hôtel à Kingstown (à la Jamaïque), où il continuait à encenser son idole comme auparavant, sans que les autorités anglaises en prissent le moindre ombrage.

La cessation du despotisme espagnol est certainement désirable, mais il ne s'ensuit pas qu'on doive, en partant d'un point de vue humanitaire, hâter de ses vœux l'annexion de Cuba aux États-Unis. Une telle mesure aurait des conséquences funestes et pour le nouvel État et pour la puissante fédération elle-même.

Les trois classes qui composent la population de l'île recueilleraient des fruits amers d'une révolution qu'une seule d'entre elles travaille, quoique faiblement, à produire. Sous la bannière nord-américaine, qui malheureusement rive les fers des noirs en apportant la liberté aux blancs, l'abolition de l'esclavage, immanquable dans un avenir rapproché si le *statu quo* continue, serait repoussée dans un lointain,

invisible même à l'œil de l'espérance. La législation impitoyable de la Caroline du Sud ou du Texas, substituée à la législation comparativement humaine de l'Espagne, prohiberait les rachats forcés, les changements volontaires de maîtres, etc., clauses qui, sans affecter le système d'une manière générale, ne laissent pas d'avoir partiellement d'heureux résultats. En effet, qu'on se représente un Placido qu'un propriétaire, par un de ces caprices que se permet la cruauté, serait en droit de ne pas libérer, malgré l'offre d'une rançon, et l'on comprendra les abominables effets d'un accroissement de tyrannie. A l'heure qu'il est, les noirs, esclaves ou affranchis sans distinction, sont autorisés à former des associations, qui, au moyen de cotisations individuelles, brisent, tous les ans, les liens de quelques captifs, jugés dignes de la sympathie de la peuplade à laquelle ils appartiennent. Cette prime touchante, donnée par l'infortune à la vertu et au talent, serait anéantie. La prohibition de la traite commanderait, il est vrai, d'un autre côté, plus de ménagements pour la santé et la vie de l'esclave. Mais celui-ci, dont la triste abjection tendrait à se perpétuer, au lieu d'avoir, comme aujourd'hui, son terme marqué, trouverait-il, dans l'amélioration matérielle du moment, une compensation suffisante aux promesses de l'avenir?... Cette amélioration matérielle elle-même, je ne crains pas de le dire, multiplierait les maux de l'esclavage, en activant la propagation des esclaves. La misère, par cela même qu'elle serait moins intense, s'étendrait sur un plus grand nombre de victimes, dont les souffrances, moins vives peut-être, auraient une plus longue durée. Or, il me semble qu'on peut parfaitement poser la question : Une torture qui tue vite n'est-elle pas préférable à une agonie à petit feu? Je n'hésiterais pas, pour ma part, à choisir la première.

La population de couleur libre aurait tout à perdre et rien à gagner à la domination nord-américaine. Sa position

sociale, qui tend à s'élever au niveau de celle des blancs, empirerait au point de s'assimiler à celle des nègres esclaves. L'aristocratie de la peau,— la plus barbare des aristocraties, — rejetterait dans l'abjection tout individu chez lequel se trahirait la moindre goutte de sang africain; — ainsi que cela se pratique aux États-Unis, sans qu'on puisse décider où le préjugé a plus de force, au nord ou au sud. Les lettres de *blanchissement,* si facilement obtenues, cesseraient de métamorphoser les enfants jaunes en enfants blancs, et par la suppression de cette politique tolérante, l'abîme, prêt à se fermer, entre deux classes de la société, s'élargirait de plus en plus, — produisant d'un côté des sentiments de haine, et de l'autre des sentiments de mépris : — d'un côté, des parias; de l'autre, des bramines.

Les blancs, du moins, n'auraient-ils pas à se louer d'être devenus les citoyens indépendants d'une république, au lieu d'être les vassaux d'une monarchie? Oui et non! Oui, car la valeur de la propriété s'accroîtra tant par l'impulsion donnée au travail que par l'extirpation de la traite. Non, car l'orgueil anglo-saxon étendra son ostracisme de la couleur jusque dans les rangs de la caste censée blanche aujourd'hui, et écrasera par une supériorité génériquement fausse, si elle est pratiquement vraie de peuple à peuple, le restant de la race créole, considéré comme exempte de tache. Des flots d'émigrants, parlant la langue anglaise, inonderont le pays; leur énergie et leur savoir-faire lutteront avec avantage, soit par le commerce, soit par l'industrie, contre les créoles d'origine espagnole, qui seront forcés d'abandonner leurs places aux envahisseurs. Ainsi déjà les Mexicains du Texas ont dû fuir du sol natal devant l'avalanche nord-américaine.

Certes, l'acquisition de Cuba serait avantageuse pour les États-Unis, s'il n'y avait à y voir qu'une augmentation de territoire, avec un accroissement de revenu public. Mais se

borner à envisager la chose ainsi, c'est la réduire à de trop mesquines proportions. La vraie grandeur des États-Unis ne repose pas uniquement sur ce qui faisait jadis la grandeur des monarchies : le sol et l'argent. Sa base la plus solide est le principe de liberté que cette contrée républicaine représente aux yeux des nations. Par un déplorable compromis avec l'esclavage, ce glorieux principe perd en partie sa force et son influence. Or, tout ce qui tend à le dégager de l'alliage impur, élargit dans le monde le pouvoir de la vaste fédération ; tout ce qui au contraire tend à augmenter la monstrueuse contradiction, diminue ce pouvoir. Ahrimane et Ormusd — Satan et Christ — le génie du mal et le génie du bien — sont en lutte, quoique enveloppés du même manteau. Soumis à la même constitution, les États du Sud et les États du Nord constituent un véritable dualisme. L'instinct des uns les pousse naturellement à étendre la sphère de leur constitution délétère ; l'instinct des autres, à en arrêter le développement. La prépondérance des premiers est aussi à craindre que la prépondérance des seconds est à désirer. Toutes les idées basses partent des États à esclaves ; toutes les idées nobles jaillissent des États libres, — quand ceux-ci ne sont pas influencés par ceux-là.

L'annexion de Cuba ferait prédominer à Washington le sud rétrograde sur le nord progressif. Le triomphe serait temporaire ; — mais qui peut dire les blessures qu'en recevrait la liberté générale des nations, et l'affaiblissement réel qui en résulterait pour l'ensemble de l'Union?......

La cessation immédiate de la traite est-elle suffisante pour consoler l'humanité des pas en arrière que ferait le pays le plus avancé du globe? L'abolition immédiate de la traite mérite-t-elle même d'être achetée par le sacrifice de la prochaine émancipation des noirs, et au prix de la dégradation des affranchis, sans parler du sort des blancs? — Je ne le crois pas.

Si l'Espagne comprenait bien ses propres intérêts, elle se hâterait de cesser un commerce inhumain, par lequel elle foule aux pieds la première prescription du christianisme : « Ne faites pas à autrui ce que ne vous voudriez pas qu'on vous fît. » Elle inaugurerait un gouvernement plus modéré et plus juste. La politique contraire dont elle s'inspire fatalement, et qui lui a déjà si mal réussi ailleurs, doit livrer, en moins de dix années, l'opulente île de Cuba aux *flibustiers* des États-Unis. Le *garote,* les fusillades, les incarcérations dans le Morro, toutes les mesures violentes exaspèrent les habitants au point qu'ils finiront par trouver, dans leur désespoir, le courage qui leur a manqué jusqu'ici pour une vigoureuse levée de boucliers.

L'ISTHME DE PANAMA.

I

TRAVERSÉE DE L'ISTHME.

Le steamer *Georgia*.—Chagres.—Indigènes et Yankees.—Navigation de la rivière.—Légende : el santo Padre. — Pape et roi. — Peña blanca. — La feuille de vigne. — Mon bateau chavire. — L'ilot désert. — Autre embarcation. — Les mœurs des Istmeños. — Barbarie et civilisation. — Triste influence des Nord-Américains sur la race indienne. — San Pablo. — Indisposition locale. — Comment les faibles se vengent des forts. — Gorgona. — Encombrement de voyageurs. — Charlatans et aubergistes.— Le chemin du cimetière. — Mes Rossinantes. — Deux Californiens exceptionnels. — Une nuit dans les forêts tropicales.—Les fausses Cordillères. — Half-way-house. — Songes d'or.

Je m'embarquai à la Havane pour Chagres sur le steamer *Georgia,* colosse de trois mille tonneaux, pourvu de deux machines, de la force de mille chevaux chacune. Quoiqu'il y eût huit cents passagers à bord, mon trajet s'accomplit

très-commodément. Je me fis un ami du *purser*, en trinquant avec lui, et il m'accorda la possession pleine et entière d'une cabine à trois lits, moyennant 70 piastres, prix fixé pour un seul lit. Ce que c'est que la protection !

La table était bien servie, infiniment mieux que sur les steamers anglais des Antilles et de l'océan Pacifique. Plus des deux tiers des passagers, appartenant au *deck* (entre-pont), mangeaient séparément, ce qui nous réduisait, aux repas, à deux cent cinquante environ, et nous mettait fort à notre aise. On ne souffrait de l'encombrement que sur le pont, où toute espèce de promenade était presque impossible; car pendant le jour, le pont était rempli de groupes stationnaires, et la nuit, il se métamorphosait en véritable tapis d'hommes. J'admirais la constitution vigoureuse de ces modernes Argonautes, qui, après toutes sortes d'excès, commis à la Havane avec un parfait oubli du choléra, dormaient sur la dure, exposés aux intempéries de l'air, sans qu'un seul d'entre eux tombât malade durant une traversée de quatre jours.

Quand le vent et la mer nous étaient favorables, le steamer filait jusqu'à quinze nœuds à l'heure. Je ne sache pas que cette vitesse ait jamais été surpassée jusqu'ici. De nouveaux perfectionnements sont sans cesse apportés à la navigation à vapeur, et un jour peut-être les steamers glisseront sur l'Océan avec la même rapidité que les waggons sur les railroads.

Chagres ne peut pas se vanter d'avoir un bon port. Les vagues y sont toujours agitées, et des brisants redoutables obligent les navires à jeter l'ancre à une distance respectueuse du village. Le fort de San-Lorenzo — veuf depuis longtemps de sa garnison et tombant en ruine — se dresse pittoresquement sur un monticule qui intercepte la brise de mer et contribue beaucoup sans doute à l'insalubrité du climat, devenue proverbiale dans le lac des Antilles. Les

miasmes des marécages environnants y produisent des fièvres intermittentes et pernicieuses, qu'attrapent au passage bon nombre de voyageurs.

La rivière de Chagres divise le village en deux parties. A droite de son embouchure, sont les huttes de roseaux des indigènes, — race semi-noire, semi-indienne ; — à gauche, les boutiques et les restaurants, en bois ou en toile, rapidement improvisés par les Nord-Américains ; le tout plongé dans la végétation tropicale présente un coup d'œil varié.

La population est diversement évaluée (de 1,000 à 2,800 âmes). Ce qu'il y a de particulier dans son existence, c'est qu'elle vit en l'absence de presque toute police administrative ou municipale. Abusant de telles conditions sociales, le fort opprime impunément le faible. Des aventuriers, sans peur et sans vergogne, arrivant des États à esclaves avec leurs barbares préjugés contre le *damned niger*, et confondant sous ce nom toute nuance de couleur qui s'éloigne du blanc, rendent la vie dure aux natifs, que le gouvernement de la république de Grenade n'a pas la puissance de protéger. Deux ou trois jours avant mon arrivée, un de ces chenapans avait tué de sang-froid avec son *revolver* un malheureux habitant, qui l'avait *ennuyé*, en lui proposant ses services pour porter un sac ou une malle. Il ne fut pas même question d'arrêter le délinquant.

Cette fois-là, les indigènes montrèrent assez de patience ou de timidité pour ne pas tirer vengeance d'une provocation si brutale. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et on a pu lire, dans les journaux de la fin de 1851, le récit d'une terrible mêlée entre les bateliers du pays et les bateliers yankees. Ces derniers avaient jugé à propos de monopoliser la rivière, en empêchant les autres de louer leurs embarcations. Il résulta de cette exorbitante prétention un soulèvement général des Indiens de Chagres, qui parvinrent à maintenir un droit que des intrus voulaient leur arracher.

Le sang coula de part et d'autre, et il y eut parmi les morts plusieurs Californiens, venus tout exprès pour se battre en amateurs.

A peine hors du steamer, je songeai, comme mes compagnons de voyage, à me remettre en route le plus tôt possible. Les canots dont on se sert sur la rivière depuis la création du monde, sont tout bonnement des troncs d'arbre creusés. Leur longueur démesurée, jointe à une rude simplicité, leur donne une apparence sauvage, avec laquelle s'harmonise parfaitement la nudité des rameurs. La forme de ces canots primitifs ne s'adapte que mieux à une navigation semée de difficultés ; et grand mal m'en prit, on le verra bientôt, de lui avoir préféré une forme plus moderne. Un Yankee me séduisit par l'offre d'un élégant bateau, peint en vert et provenant de la baie de New-York; sur sa demande de cent piastres, je lui en proposai soixante, et le marché fut conclu à ce dernier prix. Pressé de quitter Chagres, comme si chaque minute de plus m'exposait à des dangers de maladie mortelle, je m'embarquai sans même m'accorder le temps de déjeuner. Je ris aujourd'hui de la terreur nerveuse à laquelle mon imagination était en proie, et je ne la comprends pas, tout en la constatant. Malgré le fond de vérité qu'il y a dans les rapports désavantageux qu'on fait de Chagres, cet endroit n'est pas plus malsain que d'autres, — soit en Amérique, soit en Orient, — où j'avais vécu dans une quiétude musulmane. Mais nous sommes singulièrement organisés, vous et moi, mes frères en humanité : notre raison et notre sentiment suivent quelquefois des courants contraires, sans que ni vous ni moi puissions expliquer comment cette divergence funeste prend possession de notre être, réduit à une puérile passivité.

Mes deux rameurs — Yankees tous les deux — m'apprirent, au début de notre voyage, qu'ils étaient fraîchement arrivés de New-York et qu'ils allaient explorer la

rivière pour la première fois. C'était une triste perspective. Je ne songeai pourtant pas à rebrousser chemin, ce qui m'aurait fait perdre trente-deux piastres payées d'avance au patron du bateau; — et d'ailleurs, le fatalisme, vraie sagesse du voyageur, avait d'une manière brusque repris son empire sur moi. Me chargeant du gouvernail, je me dis avec le sang-froid d'un *reïs* du Nil : Allah Kerim (1)! — petite phrase arabe qui inspire de la confiance dans la destinée!

N'étaient les restaurants-tentes, dont les Nord-Américains ont parsemé le rivage toutes les deux lieues ou à peu près, on se croirait, en contemplant le paysage des bords de la rivière, revenu au temps de la découverte. Une végétation des plus tropicales forme, comme alors, une épaisse muraille de verdure, rarement ébréchée par quelque modeste hutte d'Indiens, construite en roseaux. Les perroquets, les singes, les chats-tigres, les *pumas* (lions d'Amérique, beaucoup moins redoutables que ceux d'Afrique et d'Asie) continuent à proclamer leur sauvage sécurité par un unisson de cris discordants. Les tortues se dorlotent au soleil. Les caïmans s'amusent à nager entre deux eaux; le caïman, diminutif du crocodile d'Égypte, ne mérite pas la réputation de voracité qu'on lui fait sur la Madeleine et l'Orénoque. Les Indiens, qui l'affrontent de jour et de nuit avec la plus parfaite insouciance, expliquent son humeur bénigne par une tradition : Un *santo padre*, c'est-à-dire un pape quelconque, naviguant sur la rivière Chagres, donna sa bénédiction aux diverses espèces d'animaux qui l'habitent et les rendit ainsi complétement inoffensives. Mais, par une malheureuse distraction, il oublia de pratiquer son opération religieuse sur un certain poisson, dont le nom m'échappe, et qui conserva seul la faculté d'infliger de cruelles morsures.

(1) Dieu est grand!

L'indigène, qui me raconta la curieuse et naïve légende, m'ayant entendu dire que j'étais catholique et que je connaissais le pape actuel, s'écria :

— O señor! ne pourriez-vous pas engager ce santisimo padre à venir parmi nous, pour contenter le poisson, qui nous tourmente, parce qu'il est fâché d'être le seul habitant de l'eau, privé de la faveur d'avoir été bénit!

— Volontiers, répondis-je, je parlerai au pape à ce sujet.

— O señor! *muchisimas gracias!* reprit mon crédule interlocuteur, d'un air satisfait, comme si la demande était déjà accomplie ; et le pape étant ici prendra peut-être davantage pitié de nous autres *pobrecitos* (1), en corrigeant aussi le caractère des serpents, des tigres, des pumas...

— Quant à cela, dis-je avec beaucoup de gravité, il ne faut pas l'espérer. Les serpents, les tigres, les lions, sont les rois de vos forêts, et le pape accorde aux rois la permission d'agir comme bon leur semble.

— Et pourquoi cela?

— Parce que le pape est roi lui-même.

Ainsi se conclut le dialogue.

La rivière, avec ses incessantes sinuosités, peut avoir 50 milles de long jusqu'à Gorgona. A une hutte d'Indiens qui s'élève sur un petit promontoire appelé *Peña blanca*, on est à moitié chemin. Jusque-là, le trajet n'avait offert aucune difficulté sérieuse et je n'avais eu qu'à me louer de la marche de mon bateau. La nuit était survenue ; mes hommes, qui avaient ramé dix heures consécutives, voulaient se reposer quelques instants ; et le couple qui habitait la hutte, mari et femme, s'engagea à préparer un souper avec une poule et des œufs. Tous ces motifs réunis me décidèrent à m'arrêter sous un abri, proprement entretenu quoique por-

(1) Pauvres petits malheureux. Les Indiens et les Créoles de l'Amérique espagnole se servent sans cesse de termes diminutifs.

tant le cachet du dénûment. Le costume de mes hôtes n'avait pas exigé beaucoup de frais. Le mari, beau garcon de dix-huit à vingt ans, se promenait nu comme l'Apollon du Belvédère, mais sans la feuille de vigne. La femme, plus âgée en apparence, se couvrait des lambeaux d'une chemise percée à jour; sa figure était agréable et riante. Ni l'un ni l'autre ne semblaient avoir le sentiment de pudeur, dont on prétend faire l'attribut de la nature humaine, tandis qu'il est le produit d'une civilisation conventionnelle. L'Indienne me déclara qu'elle portait ses guenilles pour se garantir quelque peu de la fraîcheur des nuits, et l'Indien m'assura qu'il était propriétaire d'un vêtement qu'il endossait les jours de fête.

— Et vous ne sentez aucune honte d'être ainsi l'un en face de l'autre?...

— Honte de quoi? répondirent-ils à ma question par une autre question, en me regardant d'un air naïvement étonné.

En repartant, sur les deux heures du matin, nous franchîmes sans encombre les premiers obstacles suscités par un courant rapide sur un lit de rocs et de pierres. Les choses allèrent bien jusqu'à *Palanquillos*. Mais après ce hameau il devint impossible de ramer. On avance lentement au moyen de longs bâtons (*palancas*) qu'il s'agit d'enfoncer avec force et de retirer avec rapidité. Cette manœuvre, qui exige de l'espace, était pour mes Yankees une étude toute nouvelle, et qui les prit tellement au dépourvu, qu'ils n'avaient pas même songé à se munir de palancas. Ils s'en procurèrent sans peine; mais ce fut pour me prouver combien ils étaient inexpérimentés, et combien leur bateau, trop court de moitié, s'adaptait mal à ce mode de locomotion. Le pied glissa à l'un d'eux, dès les premiers essais : en tombant à la renverse, il fit pencher l'embarcation de manière qu'elle se remplit d'eau. Une demi-minute de plus, et nous coulions.

Un banc de sable à sec se trouvait là fort à propos. J'y

fis échouer le bateau, par un mouvement subit du gouvernail. Le dommage ne fut pas grand. Les malles étant retirées avec précipitation ne se mouillèrent qu'à l'extérieur. Une centaine de cigares se laissèrent entraîner par les ondes. Moi-même je pris un bain involontaire, presque complet, ce qui m'obligea de me changer de la tête aux pieds. Bref, l'aventure n'eut rien de fâcheux. Toutefois, en se répétant, elle aurait pu avoir des suites différentes. Et comme j'avais perdu toute confiance en mes Yankees, je leur payai la somme convenue et les congédiai. J'étais persuadé que je ne tarderais pas à voir quelque canot s'en revenant vide, ou qu'au pis aller, quelques-uns de mes compagnons du steamer, qui me suivaient de près, m'accorderaient l'hospitalité.

Resté seul, avec mon bagage, sur l'îlot désert, j'en mesurai l'étendue. Il avait cinq pas de large sur vingt pas de long. Aucune espèce de végétation ne le tapissait. Pensant qu'à défaut de botanique, l'occasion se présenterait de me livrer à la zoologie, j'essuyai mon fusil, et j'y glissai une balle, dont j'aurais volontiers fait hommage à quelque caïman. Mais justement parce que je les attendais, aucun de ces amphibies ne jugea à propos de s'approcher de mon asile.

Après une heure peut-être de solitude absolue, je vis les bateaux remontant la rivière se succéder comme les waggons d'un même convoi ; ils étaient encombrés de Californiens. Ces chercheurs d'or se blottissent par demi-douzaine dans un espace à peine suffisant pour deux individus qui aimeraient le confort, mais au moyen de cette association, le voyage ne leur coûte que 5 à 6 piastres. M'annexer à eux me sembla une cruelle extrémité, car ce que j'aime le mieux, sur eau comme sur terre, c'est d'avoir mes coudées franches. Heureusement je pouvais attendre : le soleil atteignait à peine à la moitié de sa course, et mon rôle de Robinson ne m'avait pas encore ennuyé.

Je me trouvais, d'ailleurs, dans un de ces moments de plénitude, qui ne laissent pas de prise à la supposition que ce qu'on désire puisse ne pas arriver. D'où provient une semblable conviction? *Quien sabe?* Une bonne santé, sous un beau ciel, doit y contribuer, sans le moindre doute, — et je jouissais de ces deux biens à une dose exubérante. Mon imagination vagabondait dans de douces rêveries, quand je fus comme réveillé par le cri particulier aux Indiens de l'Isthme, dont la voix, rhythmée comme un chant, gémit et hurle tour à tour. C'était ce qu'il me fallait. Un canot vide, descendant la rivière, apparut, conduit par deux hommes habillés seulement de leur peau couleur de bronze. Ils avaient mis de côté l'espèce de petit tablier qu'ils jettent quelquefois négligemment sur les parties appelées honteuses par une civilisation ingrate envers la nature. Je leur offris d'emblée quinze piastres pour me conduire à Gorgona, — éloignée encore de 18 à 20 milles, — en posant la condition expresse d'arriver avant le coucher du soleil. Le marché se conclut sans difficulté, et mes vigoureux Indiens, reprenant leurs cris bizarres, qu'ils variaient par une espèce de hennissement, se mirent à manier leurs *palancas* avec tant d'énergie qu'ils ressemblaient à des athlètes engagés dans une lutte herculéenne. Tout ruisselants de sueur, ils plongeaient dans la rivière, et ce bain réfrigérant les reposait de la fatigue. Ils avaient encore une autre manière de se délasser, c'était de marcher dans l'eau, quand elle ne dépassait pas leur ceinture, et de traîner le canot après eux. A chaque restaurant-tente, je leur proposais quelque boisson fortifiante : ils se contentaient de café, témoignant une aversion décidée pour l'eau-de-vie. J'admirai l'éclectisme raffiné de leurs fréquentes libations aquatiques. Ils dédaignaient l'eau de la rivière Chagres et choisissaient avec discernement entre ses nombreux et limpides affluents. Cette distinction était rationnelle : le courant

principal, encombré de débris végétaux, doit naturellement contenir plus d'éléments impurs et malsains. Parmi les courants tributaires, il faut encore préférer ceux dont l'embouchure se rapproche davantage de la source. Sans expliquer la chose, comme je le fais, mes Indiens me dirent :

— L'eau de la grande rivière rend malade ; l'eau des petites rivières est bonne pour la santé.

Les idées hygiéniques locales sont presque toujours basées sur l'expérience, et le voyageur prudent, au lieu de les rejeter dédaigneusement, s'empresse de s'y conformer. Tel est mon principe, et, à mes yeux , le plus sot des préjugés parmi les hommes éclairés, c'est de se refuser à être souvent instruit par l'ignorance.

Quelques mots sur la race qui peuple l'Isthme : elle se compose, en majeure partie, du triple mélange des Espagnols, des nègres et des Indiens indigènes. Sa couleur mixte, plus ou moins foncée, montre les divers degrés de cette origine compliquée. Les hommes, sans être grands, sont musculeux et allongés. Les femmes, petites en général, ont la taille bien prise, les hanches prononcées et le pied mignon. Les deux sexes ne portent pas sur leur physionomie l'empreinte du sang africain, ayant la plupart des nez aquilins et des lèvres moyennes ; mais la présence de ce sang se trahit par une chevelure presque crépue, quoique assez longue pour tomber sur le cou. Plus d'une jeune fille conserve, à travers toutes les combinaisons de sa généalogie, le regard ardent, vif et voluptueux des Andalouses.

Les habitants de l'Isthme scandalisent parfois les Nord-Américains par leur paresseuse nonchalance. Mais, quand on y réfléchit, pourquoi travailleraient-ils activement? Le climat ne les oblige pas à chercher d'autre abri qu'une cabane de roseaux, couverte de feuilles de palmier ; le sol, par sa féconde spontanéité, les nourrit, sans être arrosé de leur sueur ; l'état social dans lequel ils vivent les dispense de se

vêtir, si ce n'est par vanité ou par luxe. Comment se fatigueraient-ils sous un soleil ardent, quand ils sont sûrs de ne jamais manquer du nécessaire? Malgré cela, le besoin instinctif de sortir d'un monotone repos les arrache par moments au *farniente* du hamac. Ces hommes, accusés de ne pas chercher à se procurer un confort dont ils n'ont pas la moindre idée, se transforment quelquefois en laborieux canotiers, sachant vaincre par leur persévérance les obstacles d'une pénible navigation, ou en portefaix qui enlèvent sur leur dos la charge d'une bête de somme. L'argent qu'ils gagnent ainsi n'a qu'une destination : le plaisir. Passionnés pour la danse, la musique, le jeu, ils se livrent à ces jouissances avec ardeur et ne se sentent vivre qu'au milieu de l'exaltation des sens, qui les éveille d'une espèce de végétation contemplative. Le jeu est leur principal vice; mais par une heureuse disposition, si le gain les rend d'une gaieté joviale, la perte ne les attriste pas, comme on pourrait le croire. Imbus d'une résignation fataliste, qui n'est pas surpassée par celle des Arabes, ils montrent dans l'infortune une héroïque indifférence.

Ces demi-barbares, comme on les considère, sont en voie de se corrompre, bien plutôt que de s'améliorer, au contact de la civilisation nord-américaine, telle qu'elle est trop fréquemment représentée par des aventuriers, querelleurs et ivrognes. La douceur et la patience dont mes excellents bateliers étaient doués, ainsi que la plupart de leurs confrères, ne peuvent pas continuer à exister sous la pression des menaces brutales et des mauvais traitements. La sobriété, que l'Espagne a léguée à tous les peuples qui ont de son sang, s'anéantira par la contagion du mauvais exemple. Ainsi l'on voit l'homme policé pervertir l'homme sauvage afin de le détruire. S'il en avait été autrement, l'isthme de Panama aurait offert une exception à la règle générale : partout, le souffle de la race anglo-saxonne a été funeste aux abori-

gènes de l'Amérique. C'est le triste côté d'un progrès magnifique du reste dans sa marche triomphale.

Au hameau de San-Pablo, il est d'usage de laisser le canot achever avec le bagage les circuits de la rivière, qui tourne sans cesse sur elle-même, et de se rendre à pied à Gorgona, en se frayant un chemin à travers les forêts vierges. On substitue ainsi une heure de marche à trois heures de navigation. Mais outre la chance de s'égarer, les précautions à prendre contre les reptiles et les insectes, et les conséquences de la fatigue, toujours dangereuse sous le ciel des tropiques, les voyageurs sont exposés à attraper dans ces parages, même avec un exercice modéré, une indisposition spasmodique, connue sous le nom de *vuelta*. C'est une horrible souffrance, qui tient du mal de mer et de la *puna* ou du *sorroche* de la Cordillère. A la difficulté de respirer s'ajoutent des maux de tête, des nausées et des vomissements. Le découragement moral s'empare du malade ; la vie perd à ses yeux tous ses prestiges ; il ne demande qu'à s'étendre au pied d'un arbre pour y mourir, et ses paupières se ferment à jamais, s'il est abandonné à lui-même. Un Français de mes amis, dans sa promenade de San-Pablo à Gorgona, éprouva tout ce que je viens de dire, et il me le raconta depuis en ces termes : « Au milieu de mes tortures physiques et de la dépression de mon esprit, j'en voulais à mes compagnons de ne pas me laisser finir une existence qui me semblait insupportable, et c'est malgré moi, pour ainsi dire, qu'ils soutinrent et guidèrent mes pas débiles jusqu'à une cabane, où je recouvrai la santé, après quelques heures de repos. »

Je n'avais pas entendu parler de la *vuelta* quand les bateliers m'apprirent que je pouvais à mon choix terminer le trajet par terre ou par eau. Préférant toujours dans les pays nouveaux le connu à l'inconnu, je répondis :

— Non, *amigos*, j'aime mieux rester avec vous jusqu'à la fin, car votre société me plaît.

Le compliment parut flatter mes peaux de bronze ; ils jetèrent des cris perçants, s'éloignèrent du rivage, et, dans leur humeur joyeuse, ils entonnèrent une chanson d'amour, en langue castillane.

Nous eûmes bientôt devancé toutes les embarcations que j'avais vues passer, de mon îlot désert. Les passagers de l'une d'elles, piqués d'amour-propre, crurent trouver un moyen certain de me vaincre de vitesse, en proférant une kyrielle de *God damn* et en montrant la pointe des *revolvers* à leurs hommes d'équipage. Soit que ceux-ci perdissent la tête par peur, soit qu'ils voulussent se venger d'une brutale provocation, ils s'arrêtèrent brusquement, après une courte joute, cloués sur un bas-fond. Ils se jetèrent à l'eau, suivant l'usage, pour pousser l'embarcation, mais leurs efforts réels ou simulés étant insuffisants, les matamores californiens se virent obligés de se plonger également jusqu'à la ceinture. Je les laissai dans cette comique situation ; ils continuaient de jurer, mais sans plus faire parade de leurs armes à feu.

— Voilà, me dit un de mes bateliers, ce qui arrive à ceux qui ne se conduisent pas avec nous comme des *caballeros*.

Traitant toujours mes semblables, quelles que soient leur langue, leur religion et leur couleur, en hommes et non pas en brutes, ce système me réussit admirablement cette fois-ci. J'entrai à Gorgona avant qu'aucun passager du steamer *Georgia* y eût fait son apparition. J'avais remonté la rivière en trente heures, y compris cinq ou six heures de halte ; deux milles par heure en moyenne, c'est tout ce qu'on peut exiger de la rame et de la palanca contre un courant excessivement rapide. Le trajet exige, en général, trois et quelquefois cinq jours.

Une incroyable animation régnait dans le *pueblo*. Là se termine la navigation de la rivière, pendant les six mois de

saison dite sèche (novembre à avril inclusivement), Cruces, situé plus haut, jouant le même rôle pendant les six autres mois de saison humide. Pour Gorgona, c'étaient les derniers jours (nous étions à la fin d'avril) d'une domination semi-annuelle, et les voyageurs y affluaient par centaines; comme des sauterelles, ils avaient affamé l'endroit. On ne put m'offrir que du porc salé, dans une immense tente, surmontée d'une bannière étoilée et portant pour enseigne : « Hôtel américain. » Je refusai la mangeaille proscrite par Moïse et Mahomet, convaincu qu'elle dérange l'estomac et prédispose aux maladies cutanées, surtout dans les pays chauds. Deux autres hôtels en toile, moins spacieux, n'avaient plus aucune espèce de provision. Enfin, à force de chercher, je découvris une *fonda* en *adobes* (1), tenue par un Gascon espagnolisé, qui me servit un morceau de bœuf, une bouteille de vin catalan, vendu pour du bordeaux, et une tasse de chocolat.

Gorgona, dressée sur une hauteur d'où l'œil embrasse une grande étendue de la rivière, présente un aspect agréable. Son nom infernal lui convient cependant : beaucoup d'individus affectés de la *malaria* de Chagres ou de celle de Panama s'arrêtent en ce lieu, où ils rencontrent plus souvent la mort que la guérison, en l'absence de véritables médecins et de soins convenables. Des charlatans, — barbiers ou dentistes de leur métier, — qui prennent le titre de docteurs, sans connaître les premiers rudiments de la science, administrent aux malades l'eau-de-vie comme une panacée universelle. Les aubergistes, héritant de l'argent et des bagages des locataires, les entassent par douzaines dans le réduit d'une tente, ou dans une pièce en planches mal ajustées, et secondent par une détestable nourriture une cure dirigée en dépit du sens commun.

(1) Briques cuites au soleil.

Un de ces aubergistes jouit à cet égard d'une sinistre renommée. Arriver souffrant dans sa maison, c'est, dit-on, prendre le chemin infaillible du cimetière, et il devrait sa fortune, d'après la même version, au grand nombre de voyageurs qu'il a enterrés. On l'accuse d'avoir hâté par l'emploi du poison quelques-unes de ces morts; c'est possible, mais d'autres personnes assurent que sa cuisine seule lui mériterait l'épithète d'empoisonneur. Je ne me permettrai pas de donner le nom de l'individu, n'osant pas me faire garant des bruits qui ont été rapportés sur son compte.

Quoique Gorgona soit un hôpital de moribonds, ce n'est pas un séjour malsain par lui-même. On y respire, à cause de l'élévation du sol, un air plus pur qu'à Chagres et à Panama. Néanmoins, j'étais impatient de quitter cette étape, m'y croyant moins en sûreté pour mes effets, pendant la nuit, que sur la grande route, et de sortir de cette mêlée confuse, au sein de laquelle la confrérie des voleurs établit son quartier général.

Toutes les mules de la place, qui, suivant la saison, voyagent de Gorgona à Cruces, et de Cruces à Gorgona, étaient de service pour le moment; je me contentai donc de prendre trois chevaux, maigres comme le coursier de don Quichotte, moyennant 13 piastres chacun. Les bêtes ne valaient pas le prix du loyer, mais je dus m'estimer heureux de les avoir à ce prix. Un *peon* (1), dont le pourboire était laissé à ma générosité, fut adjoint à la cavalcade.

Deux Californiens, vrais arsenaux ambulants, partaient au même instant; ils me proposèrent leur société, et je l'acceptai; il n'aurait pas été possible de les refuser sans impolitesse, et d'ailleurs leurs physionomies ouvertes me plurent de prime abord : l'un était avocat, l'autre docteur (médecin ou dentiste). Leur manière d'être était exceptionnelle

(1) *Peon*, manœuvre, journalier, paysan, etc.

au milieu de la cohue de Gorgona, où il semble que la règle soit, au départ, de se mettre en *ribote* par une série de *drinks* alcooliques. Ni le docteur, ni l'avocat ne portaient le moindre signe d'ivresse, à ma grande surprise; et cette sobriété, si rare parmi les Nord-Américains qui traversent l'Isthme, me fit soupçonner qu'ils devaient appartenir à quelque État de la Nouvelle-Angleterre : ils ne tardèrent pas à m'apprendre qu'ils étaient tous deux du Massachusetts. Gloire au Massachusetts pour avoir produit à mes yeux un phénomène inattendu!

Le soleil se couchait quand nous quittâmes Gorgona. Si ma plume se plaisait à se changer en pinceau, caprice qui ne lui prend guère, elle serait impuissante à esquisser le paysage que je parcourus la nuit, une de ces nuits tropicales, comme on les rêve, et qui semblent tenir plutôt de la fiction que de la réalité. La lune resplendissante et les étoiles enflammées jetaient un coloris fantastique sur la nature. Les feuilles des arbres reflétaient une lueur pâle et transparente : on les aurait crues éclairées par des becs de gaz. Puis, il y avait le chant des oiseaux nocturnes, le rugissement des bêtes fauves et d'autres sons étranges. On monte pour descendre et on descend pour monter : succession de collines, où le sentier, quelquefois taillé dans le roc en forme de gradins, quelquefois interrompu par des troncs d'arbres et des ruisseaux fangeux, simule les difficultés des vraies Cordillères, quoique ces géants du nouveau monde s'abaissent dans ce passage de l'Isthme, au point de pouvoir être considérés comme anéantis. On n'a, pour ainsi dire, que leurs éclaboussures; mais il y a de la majesté dans ces éclaboussures-là!

Nos chevaux avaient le pied sûr, quoiqu'ils marchassent si lentement qu'il leur fallut, y compris deux heures de repos, quatorze longues heures pour arriver à Panama. La distance est de neuf lieues tout au plus (27 milles).

A moitié chemin, sur un petit monticule, se dressait une tente-hôtel, tenue, n'est besoin de le dire, par un Yankee. C'est le campement des Californiens, qui, par économie, font la route à pied en deux jours, portant eux-mêmes leurs sacs et chargeant leur malle sur le dos des Indiens, métamorphosés ainsi en bêtes de somme pour six à huit réaux (1). Deux à trois cents individus bivouaquaient dans le *Half-way-house,* quand nous y passâmes vers minuit; tous n'avaient pas trouvé refuge sous le coutil, et beaucoup couchaient dans des hamacs tendus entre les arbres, ou bien à terre, avec quelques hardes pour oreiller. C'était un orchestre de ronflements sur tous les tons. La plupart des dormeurs voyaient sans doute, dans leurs songes dorés, ces trésors de la Californie, qui ne devaient enrichir à souhait que quelques-uns seulement. Combien d'autres étaient destinés à une cruelle déception! A ceux-là je ne pus m'empêcher de souhaiter mentalement de ne plus s'éveiller. Car mieux vaut mourir drapé de son illusion, qu'en froissant avec rage les guenilles de cette pourpre à jamais ternie!...

(1) Trois ou quatre francs.

II

PANAMA.

Vasco Nuñez de Balboa. — Découverte de l'océan Pacifique. — Fondation de Panama. — Son antique prospérité. — Les attaques des flibustiers. — Henri Morgan. — Dampier et David. — Leurs pirateries. — Décadence de Panama. — Sa renaissance. — Anciennes ruines. — Arbre stylite. — Affluence des Californiens. — Une chambre garnie. — Études d'histoire naturelle. — La *nigua*. — Centipèdes et scorpions. — La fascination du serpent. — *Mosquitos* et *sancudos*. — *Cucarachas*. — Araignées. — Rats. — Restaurant de M. Victor. — Les vins et les vivres. — Cherté du blanchissage. — Amusements publics. — La belle *Dolores*. — Buvettes. — État des rues. — Vols et meurtres. — La campagne. — *Coco-Grove*. — Le général Garibaldi. — L'île de Taboga. — Petit archipel. — Climat. — Précaution hygiénique. — Le chemin de fer à travers l'isthme.

Vasco Nuñez de Balboa, un des plus héroïques aventuriers des premiers temps de la découverte de l'Amérique, avait été, vers l'an 1512, par le libre suffrage de ses compagnons d'armes, élu gouverneur de la colonie de Sainte-Marie, dans la province de Darien. Il sollicitait de la cour d'Espagne la confirmation de sa dignité, et afin de mieux mériter cet *exequatur*, il faisait des incursions dans les contrées adjacentes, soumettait diverses peuplades indiennes et recueillait de nombreux tributs en or.

Un jour, comme cela arrivait souvent, une dispute éclata entre les soldats espagnols à propos du partage d'une certaine quantité du brillant métal que leur chef était occupé à peser. Un jeune cacique, présent à la scène, renverse d'un coup de poing le contenu de la balance et s'écrie :

— Si c'est là ce qui vous a fait abandonner votre terre

natale pour venir troubler la tranquillité des nations étrangères, je puis vous conduire dans une région où l'on boit et l'on mange dans des ustensiles en or, et où l'or abonde plus que le fer parmi vous.

Balboa et ses camarades, émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre, demandèrent avec un vif intérêt où se trouvait la région désignée. Le cacique leur apprit qu'en se dirigeant au sud, ils arriveraient, après six soleils, c'est-à-dire après six jours de marche, sur le rivage d'une mer qui leur était inconnue. De là, il leur serait facile d'atteindre l'empire riche, vaste et puissant, dont il avait voulu leur parler.

Telles furent les premières notions qui arrivèrent à la connaissance du génie européen, relativement au grand océan Pacifique, ainsi que Magellan devait le nommer, et à la contrée qui devait plus tard s'appeler le Pérou.

Balboa conjectura immédiatement que cet océan était le même qu'avait cherché et cru découvrir, à son premier voyage, l'illustre Génois auquel l'Amérique n'avait d'abord semblé qu'un appendice des Indes orientales. Il se sentit séduit de l'espérance de décorer son front d'une auréole qui manquait à la gloire du plus grand des navigateurs. Avec l'esprit de décision des hommes d'action de son époque, il ne perdit pas de temps à réfléchir sur les chances de succès, et se mit en marche, à la tête de cent quatre-vingt-dix Espagnols, suivis d'un millier d'Indiens, portant des vivres, et d'une certaine quantité de chiens (1), adversaires redoutables pour des ennemis presque nus.

Sa persévérance triompha des immenses difficultés du terrain et de la disposition hostile des indigènes. La vue d'une mer nouvelle que l'œil d'aucun homme civilisé n'avait encore contemplée, récompensa amplement Balboa des fatigues et des dangers qu'il avait affrontés. Chrétien, il ren-

(1) Voir à la fin du volume la note A.

dit grâces, à genoux, de cette faveur céleste; chevalier, il entra dans les vagues jusqu'à la ceinture, armé comme pour le combat, et déclara « qu'il prenait possession de cet autre océan, avec tout ce qui y était contenu, au nom du roi de Castille et d'Aragon, dont il défendrait les droits contre tous ceux qui oseraient les contester, fût-ce chrétiens ou infidèles. » Le lieu où retentirent ces pompeuses et magnifiques paroles s'appelle le golfe de San Miguel.

Outre un abondant butin d'or et de perles, Balboa obtint des différents caciques la confirmation de l'existence du Pérou. Il songea à en faire la conquête, en recrutant un plus grand nombre de soldats dans la colonie de Sainte-Marie. Mais cette tâche glorieuse était réservée à son intrépide lieutenant, François Pizarro.

Quatre ans après la découverte d'une mer nouvelle, Pedrarias, le successeur et le bourreau de Balboa (1), fonda la ville de Panama, à 70 milles N.-O. du golfe San Miguel.

Cette ville, étant comme la porte d'une région sur laquelle l'ambition, l'amour du renom et la soif de l'or avaient jeté leur dévolu, devint le rendez-vous des hommes qui, poussés par ces trois puissants mobiles, découvrirent, renversèrent et colonisèrent la merveilleuse monarchie des Incas. Point de rencontre des métaux précieux de l'Amérique du Sud et des marchandises d'Europe, — foire continuelle d'échanges entre les deux mondes, — siége d'une *audiencia real,* — à tous ces avantages Panama joignit celui d'avoir des pêcheries de perles, qui, bien qu'inférieures à celles des Indes orientales, n'en constituèrent pas moins pendant longtemps une branche importante de commerce.

Le luxe et l'opulence des habitants, dont la richesse était

(1) Pour les détails de la curieuse vie du *conquistador* des mers du Sud, je renvoie le lecteur aux deux remarquables biographies, écrites l'une par Quintana, l'élégant Plutarque espagnol, l'autre par Washington Irving, le classique historien du nouveau monde.

proverbiale, tentèrent la rapacité de ces hardis écumeurs de mer, qu'on voit dans le XVIIe siècle venir disputer à l'Espagne le monopole qu'elle s'arrogeait sur le nouveau monde. Exerçant la piraterie pour leur propre compte, ils déchirèrent au profit de la France et de l'Angleterre la fameuse bulle d'Alexandre VI. Cromwell et Louis XIV recueillirent les fruits de la bravoure éclatante des *Frères de la Côte,* connus aussi sous le nom de *boucaniers* et de *flibustiers* (1), qui constituèrent pendant près de cent ans une république flottante; république libérale s'il en fut jamais, elle recevait dans son sein toutes les nations sur un pied d'égalité, quoiqu'elle se recrutât surtout d'Anglais et de Français, parmi lesquels les plus dignes étaient admis au commandement par le choix de leurs camarades. Il n'y avait pas rivalité, mais émulation de peuple à peuple. Le costume des chefs et des soldats ne se composait que d'une chemise rouge, semblable à celle des mineurs de la Californie. Le butin se distribuait d'après le mérite que chaque membre de la communauté avait su déployer dans le combat. Une telle société, ne pouvant pas admettre l'embarras du mariage, considérait la femme, à laquelle ne s'attachait que l'idée de plaisir, comme un attrait vers les entreprises difficiles. Les flibustiers n'avaient pas l'habitude d'employer des nègres qui auraient pu les gêner. Des engagés blancs entraient à leur service pour trois ans; chaque année Dieppe en envoyait un nombre considérable. Le contrat une fois accompli, ces engagés devenaient flibustiers à leur tour, à moins qu'ils ne préférassent retourner chez eux. Ce noviciat ne différait pas de celui que les mameluks d'Égypte imposaient aux esclaves achetés dans les bazars de Constantinople, et destinés à remplacer leurs maîtres.

(1) Boucanier, de *boucan*, gril de bois employé par eux, à la mode des Caraïbes, pour sécher et fumer leurs viandes. Flibustier, corruption du mot anglais *freebooter*, forban, pirate.

Telle était la redoutable engeance à laquelle appartenait Henri Morgan, natif du pays de Galles, et chef fameux des Frères de la côte. Il ravagea Panama en 1670. A la tête de 1,500 hommes, tant Anglais que Français, il commença par s'emparer de l'île de Santa Catalina, et du fort San Lorenzo, qui fut emporté d'assaut. Il laissa des garnisons dans chacune de ces places. Une marche pénible de dix jours, à travers les forêts et les marécages de l'isthme, l'amena avec le reste de ses forces en présence d'une troupe bien disciplinée de 2,000 à 3,000 Espagnols, défendant l'entrée de Panama. Il gagna la bataille et prit la ville, qui contenait alors 7,000 maisons, une splendide cathédrale et huit couvents. Le tout fut livré au pillage. Afin d'augmenter son trésor, Morgan emmena comme prisonniers les habitants les plus considérés, et les obligea par la suite à lui payer de fortes rançons. Insatiable dans son avidité, il n'eut aucun scrupule de violer les statuts des Frères de la Côte, en frustrant de leur part de butin les Français qui l'avaient accompagné : pendant que ceux-ci se livraient à la gaieté sur le rivage, il se mit en route avec ses navires pour la Jamaïque. Établi dans cette île, il ne tarda pas à en recevoir le gouvernement du roi Charles II, qui, de plus, le nomma président de la cour de l'amirauté, et lui octroya la particule *sir*. Alors comme aujourd'hui, les rois ne savaient récompenser que le brigandage.

Un tremblement de terre aurait renversé Panama de fond en comble qu'il ne l'aurait pas ruiné autant que le fit sir Henri Morgan. Les habitants abandonnèrent les décombres de la ville, et la reconstruisirent à deux lieues de son premier emplacement, dans une position mieux abritée contre les incursions des flibustiers. Mais ceux-ci ne laissèrent pas écouler dix années sans revenir tenter sur la nouvelle Panama l'entreprise qui avait si bien réussi à leurs prédécesseurs sur l'ancienne ville. Commandés par Dam-

pier, ils se frayèrent facilement un chemin à travers l'isthme, ayant obtenu l'aide efficace des Indiens de Darien, toujours disposés à nuire aux Espagnols. Au nombre de trois cents, ils jugèrent trop chanceux d'attaquer une cité entourée de fortes murailles, et se bornèrent à saisir quelques navires dans la baie, et à rançonner plusieurs villages le long de la côte de l'océan Pacifique.

Dampier décrit la nouvelle Panama comme étant construite principalement en briques, et ayant, avec ses hautes maisons, ses églises, ses monastères et ses édifices publics, un aspect qui surpassait tout ce qu'il avait vu dans les Indes occidentales.

Cinq ou six ans plus tard (1686), les forbans, comptant, cette fois, onze cents hommes répartis sur dix navires, vinrent de nouveau terrifier Panama de leur présence. Conduits par le Hollandais David, qu'ils titraient d'amiral, ils avaient passé le détroit de Magellan, avec l'intention de se saisir des galions qui apportaient annuellement les métaux précieux du Pérou. L'île de Taboga leur parut un endroit favorable pour attendre la riche proie. Au milieu d'une luxuriante végétation, ils y réalisèrent les voluptés que Camoëns, dans le neuvième chant de son immortel poëme, imagine pour le délassement des Portugais. Après quelques semaines de plaisirs sensuels, l'apparition de la flotte espagnole fut signalée, et il fallut se préparer au combat,— brusque transition à laquelle les flibustiers étaient habitués par leur existence. Ils mirent à la voile en arborant la sinistre bannière de la confrérie de la Côte : une tête de mort avec des ossements en sautoir. Les galions parvinrent à se placer sous la protection des remparts de Panama ; des canons de gros calibre ne permirent pas aux assaillants d'avancer, et l'amiral David dut recourir alors au blocus ; mais la patience de ses hommes se lassa avant celle des Espagnols. N'espérant plus réussir dans son projet, il con-

sentit à se retirer, non sans avoir obtenu la restitution des prisonniers, des provisions fraîches, et une somme de vingt-cinq mille piastres en argent. Moyennant ces conditions, accomplies avec empressement, Panama put dormir en paix. Les flibustiers se dédommagèrent de ce qu'ils considéraient comme un échec, en saccageant au nord huit cents milles de côte. Leur rage s'assouvit principalement sur Realejo, d'où ils emportèrent un immense butin.

L'histoire des forbans du nouveau monde touchait à sa fin, en même temps que la prospérité renaissante de Panama. L'Espagne se mit à communiquer avec le Pérou et le Chili par le détroit de Magellan et le cap Horn. La langue de terre qui unit les deux Amériques perdit la vitalité qu'elle recevait d'un commerce actif. La nature sauvage reprit possession d'une route pavée que les conquistadores avaient établie d'une mer à l'autre et dont les traces apparaissent aujourd'hui par endroits, comme celles des voies romaines sur le vieux continent. Le port de Panama tomba dans un abandon complet. Les voyageurs même, comme Humboldt, quelque préoccupés qu'ils fussent de la jonction des deux océans au moyen d'un canal, ne daignèrent pas faire une visite de condoléance à la cité déchue, dont le nom appartenait moins à l'actualité vivante qu'à la géographie historique ou spéculative. Ce nom aurait acquis une splendeur nouvelle, si Bolivar, l'homme aux sublimes idées, avait pu accomplir son projet de convoquer dans un lieu central le congrès de l'Amérique affranchie. Mais cette imposante réunion, qui aurait immortalisé Panama dans les fastes de la liberté, ne s'effectua pas.

Elle dormait donc, l'antique cité des conquistadores, d'un sommeil qui ressemblait à la mort, quand la navigation à vapeur, établie vers 1840 par une compagnie anglaise, sous les auspices de l'entreprenant M. Wheelwright, pour rapprocher de l'Europe le Chili, la Bolivie, le Pérou et l'Equa-

teur, fit reprendre aux métaux et aux passagers la route de l'Isthme. Mais ce transit n'était que mensuel et galvanisait, à des retours périodiques, la Juliette de la mer Pacifique, sans lui rendre une existence continue. Sa résurrection réelle, avec un avenir plus brillant que son passé, elle la doit à la Californie.

Revenue à la surface du monde civilisé, Panama est semblable au serpent qui, se rajeunissant par une peau nouvelle, abandonne sa peau première, comme une dépouille usée; les preuves de la dépouille de Panama gisent aussi sur le sol. De quelque côté qu'on dirige ses pas dans la curieuse cité, on voit le travail de la destruction : maisons construites d'après le vieux goût espagnol, églises aux dentelures moresques, spacieux couvents où les moines menaient joyeuse vie, remparts jadis garnis de formidables canons ; toutes ces incarnations en pierre d'une société qui a vécu, ne présentent que des ruines dont les unes se dressent encore de toute leur hauteur fantasmagorique, comme des spectres sans âmes, tandis que les autres sont dispersées par-ci par-là comme des ossements calcinés, auxquels l'imagination cherche en vain à rendre une forme complète. Ces ruines-là, couvertes d'une végétation profuse, on serait tenté, dans l'ignorance de l'histoire et du climat, de les faire remonter aux premiers âges de l'ère chrétienne : mais des dizaines d'années opèrent, sous les tropiques, ce qui exigerait des siècles, avec un climat moins prolifique et des pluies moins abondantes.

Ce ne sont pas seulement des plantes grimpantes ou des arbrisseaux, qui prennent racine sur les débris en pierre et en brique des édifices humains : je ne me lassais pas d'admirer, entre autres bizarreries du même genre, un svelte palmier, juché sur un ancien pan de muraille, à une élévation de trente pieds au moins, et se soutenant en l'air avec une aisance qu'aurait pu envier un acrobate. Le saint qu'une

légende catholique dit avoir passé de longues années au sommet d'une colonne (1), n'avait sans doute pas l'apparence heureuse de l'arbre que l'on aurait pu supposer fier de son étroite plate-forme comme d'un pompeux piédestal. Le même phénomène, je l'avais déjà vu dans les somptueuses demeures des planteurs de Saint-Domingue, renversées il y avait un demi-siècle à peine, par une terrible quoique juste révolution. Ainsi la nature jette son manteau d'éternelle fraîcheur sur les ravages désordonnés de la colère humaine, et pare de sa jeunesse riante une vétusté d'autant plus mélancolique qu'elle est précoce.

Les signes de la régénération viennent contraster partout à Panama avec les signes de la décrépitude. Ici, la cité espagnole morte ou mourante ; ailleurs, la cité cosmopolite déjà vigoureuse à son berceau. Magasins pressés les uns contre les autres, circulation incessante dans l'espace que s'est alloué le commerce de détail, dix langues diverses frappant les oreilles en même temps, navires à voile ou à vapeur, qui arrivent des contrées lointaines ou sortent du port, liberté de penser, de parler, d'écrire : tels sont les témoignages du progrès social. La population, qui était tombée de vingt mille âmes à sept mille, tend rapidement à re-

(1) Siméon le Stylite naquit, dit-on, à Sidon (en Syrie), en 390, et mourut en 459. Vivant de bonne heure en ermite, il établit son domicile au sommet d'une colonne (en grec στυλος) à l'âge de trente-trois ans. De cette position élevée, il étonnait la multitude par ses austérités, et l'émouvait par ses pieuses exhortations. Il changea trois fois de colonne, mais il passa sur la dernière 22 années de suite. L'histoire de cet anachorète a été révoquée en doute ; elle n'est pas cependant incroyable, si l'on considère que des *saints*, dans les Indes orientales, s'astreignent à des gênes tout aussi extravagantes. La ferveur chrétienne a produit jadis une telle masse d'intelligences détraquées, qu'aucune folie ne peut être rejetée comme mensongère, par cela seulement qu'elle paraît trop excentrique. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que *saint* et *insensé* ont été et sont encore deux qualifications synonymes en Orient?

prendre son ancien chiffre, et à le dépasser sans doute dans un avenir prochain.

Le va-et-vient continuel de Californiens, dont on compte jusqu'à deux ou trois mille à la fois, a provoqué la création de nombreux hôtels, la plupart tenus par des Nord-Américains. Ils sont, d'ordinaire, tellement encombrés qu'on y entasse les individus par demi-douzaine dans chaque chambre. A ma première visite à Panama (avril 1850), je m'épargnai les tribulations d'un logis par trop inconfortable, en allant droit au steamer anglais, qui devait, dans la journée même, partir pour l'Amérique du Sud, où me portait alors mon esprit vagabond. A ma seconde visite (septembre 1851), qui, dans l'attente d'un bon steamer pour San Francisco, se prolongea de près quinze jours, je réussis, par un rare bonheur, à me procurer une chambre à moi seul, — faveur qu'aucun hôtel ne voulait m'accorder, — dans une maison datant de l'époque espagnole et appartenant à un alcade, el señor Maldonado.

La singulière chambre, grand Dieu! Un plancher pourri, des murailles remplies de fissures, un plafond courbé sous le poids de l'âge; pour tout ameublement, un pliant en guise de lit, une table prête à choir de faiblesse, et deux gothiques chaises en cuir, sur lesquelles avaient pu s'asseoir les flibustiers du XVIIe siècle. Voilà le gîte que les rats, les moustiques, les araignées et les cancrelas ou ravets partageaient avec moi, sans compter accidentellement des hôtes plus désagréables, tels que les scorpions, les centipèdes et les invisibles *niguas*.

Cette dernière vermine est la véritable plaie de toute la partie riveraine de l'Amérique tropicale. Pour sentir son atteinte, il suffit quelquefois de mettre un pied nu à l'air. L'insecte se glisse dans la chair, sous un ongle ou à côté, et ce n'est qu'après y avoir séjourné des heures entières qu'il fait connaître sa présence par une chatouilleuse dé-

mangeaison. L'endroit envahi se gonfle, rougit et présente ensuite une plaie purulente, hideuse à voir.

Moi, qui vous parle, j'ai éprouvé les divers symptômes d'un mal dont il m'eût été facile d'arrêter le développement, si j'en avais alors connu la cause réelle. J'attribuais à la piqûre des moustiques l'envie fréquente que j'avais de me gratter au pied, et mon alarme fut grande quand je me trouvai, un beau matin, avec une tache noire, d'où sortait une matière verdâtre. Je me crus en danger de perdre le doigt attaqué. Amputation, tétanos (1), mort; la perspective de ces trois phases qui se suivent me détermina à aller en toute hâte trouver un médecin français, renommé à Panama. Chemin faisant, une jeune mulâtresse m'arrête à la porte de sa buvette, en me demandant, rieuse et folâtre, le motif de ma course précipitée.

— Je vous le dirais, si vous étiez un docteur, répondis-je.

— *Quien sabe*? qui sait? Il peut se faire que je sois une doctoresse (*una doctora*).

— En ce cas, voyez mon pied.

Elle me déchaussa et s'écria :

— C'est une nigua ! Je voudrais posséder autant d'onces d'or que j'ai enlevé de niguas. Voulez-vous que je vous guérisse ?

Avec un penchant déterminé pour l'esculapisme local des femmes, j'accepte la proposition sans hésiter. Mon aimable *doctora* prend une aiguille, en enfonce la pointe dans ma tache noire, et la retire, d'une main légère comme celle d'un habile chirurgien, avec un bourrelet au bout.

(1) Le tétanos, dans les climats tropicaux, est la conséquence presque infaillible des amputations, mais il arrive souvent aussi, sans l'aide de la chirurgie, par suite d'une simple écorchure aux pieds ou aux mains. Un marchand de Panama en fut atteint et en mourut, pour avoir marché sur la pointe d'un clou qui ne lui fit qu'une légère piqûre à travers sa pantoufle. D'autres exemples du même genre se présenteraient en [illegible] sous ma plume, s'il était nécessaire de les citer.

Dans ce petit sac était renfermée la nigua, ainsi que sa nombreuse progéniture, éclose sous mon épiderme. La fécondité merveilleuse d'un insecte presque microscopique doit être rangée parmi les caprices les plus inconcevables de la nature. Pourquoi cette multiplication à l'infini d'une existence si infime? D'où vient l'instinct de se propager dans la peau humaine, etc., etc.? Oiseuses questions sur lesquelles la science ne sait pas répondre et qu'il est impossible de ne pas se poser!

Il restait un trou profond à la place occupée par la nigua. L'experte mulâtresse le remplit de cendres de cigare, en guise de caustique :

— Maintenant, une recommandation essentielle, me dit-elle d'un air grave, c'est de ne pas vous mouiller pendant trois jours le pied malade : une goutte d'eau vous occasionnerait un *pasmo* (tétanos), qui vous enverrait dans l'autre monde en trois heures de temps.

Cette injonction ressemblait à un préjugé populaire; néanmoins, je m'y conformai à la lettre. La cicatrice mit plus de huit jours à se fermer complétement et me laissa une trace indélébile.

La nigua (*pulex penetrans,* Linnæus) est une espèce de puce, qui s'appelle vulgairement *chique* en français, et *jiger* en anglais. On la rencontre rarement dans les villes, mais elle abonde à la campagne, depuis le nord du Mexique jusqu'au nord du Chili, ainsi que dans les Antilles (principalement dans les sucreries). Les nègres qui par négligence la laissent se propager à la plante de leurs pieds, finissent quelquefois par en devenir affectés de manière à marcher en boitant. On voit des conséquences plus fatales résulter de la longue présence de la nigua. La germification de ses œufs innombrables peut amener la gangrène, comme il arriva à un voyageur qui eut la fantaisie de rapporter en France le curieux animalcule et dut subir une amputation de la jambe,

après quinze jours de navigation. Le fait est authentique.

Dans le voisinage de Bonaventure (Nouvelle-Grenade), on extirpe la nigua par l'application d'une plante dont je n'ai pu apprendre le nom (1).

La liste est nombreuse des insectes qui pénètrent dans le corps de l'homme et des autres animaux, afin de s'y reproduire. Mes souvenirs de l'Arabie Pétrée me rappellent une grosse punaise, qui m'entrait partout, sans distinction privilégiée en faveur des pieds, toutes les fois que je couchais à l'ombre des palmiers. Cette même punaise, au dire des Bédouins, détermine souvent la mort des chameaux.

Je n'eus pas à me plaindre des centipèdes et des scorpions, qui n'ont pas l'habitude d'attaquer par surprise. La seule précaution à prendre contre ces insectes, c'est de ne jamais se coucher sans examiner s'ils ne sont pas blottis dans les draps du lit, et de secouer, avant de les mettre, les chaussures où ils cherchent souvent une obscure solitude. Ni les scorpions, ni les centipèdes, ne sont aussi redoutables qu'on se les représente avant d'avoir vécu dans leur familiarité. A Panama, pas plus qu'ailleurs, aucun exemple n'est parvenu à ma connaissance, qui me prouve que la piqûre du scorpion (*scorpio americanus,* Linnæus) ait jamais occasionné la mort, ou même une souffrance de longue durée. On en guérit en moins de vingt-quatre heures, en appliquant un caustique quelconque (2). Mes observations confirment parfaitement la déclaration suivante du savant naturaliste, sir Robert Schomburck (3) : « Je considère la piqûre d'une

(1) Don J. de Velasco (*Historia del reino de Quito,* t. Ier, p. 123) dit qu'on se préserve des niguas en s'enduisant de beurre les doigts des pieds ; ce qui est facile à croire, car tout corps gras bouche les pores.

(2) A l'île de Cuba on obtient de très-heureux résultats du remède suivant : on coupe en deux un oignon, dont on applique la moitié sur la blessure, en avalant l'autre moitié. Médecine populaire, mais réellement efficace.

(3) *History of Barbadoes.*

guêpe comme étant tout aussi douloureuse que celle du scorpion. »

La morsure du centipède (*scolopendra morsitans*) cause une plus grande irritation et produit quelquefois des symptômes fiévreux, mais elle disparaît aussi en peu de temps, par l'application des remèdes les plus simples, qui diffèrent suivant les localités. Cet insecte imprime la marque de ses pattes à l'endroit de la peau où il s'est posé. Ce dessin d'une teinte brune est plus durable que l'inflammation et provient du suintement d'une substance colorante.

Je n'ai pas été à même de constater jusqu'à quel point est fondée la croyance que le scorpion se perce de son propre dard, lorsqu'il est renfermé dans un cercle qui ne lui offre pas d'issue, comme ces héroïques guerriers du Caucase qu'on voit se percer de leur yatagan plutôt que de se rendre prisonniers aux Russes. Le fait, si on pouvait en prouver la réalité, serait d'une immense portée scientifique. Il prouverait que le libre arbitre raisonné n'est pas le privilége exclusif de l'homme dans la création, et qu'il y aurait dans la caste infime des insectes un Hamlet capable de se poser la question :

To be, or not to be.

Le suicide du scorpion, admis par la poésie, dont les comparaisons imagées se transmettent de peuple à peuple, n'est peut-être pas une fable. La fascination attribuée au serpent sur les oiseaux a aussi été jusque dans ces derniers temps considérée comme une fiction, et cette fiction se trouve être aujourd'hui une vérité. Le mystérieux reptile, comme m'ont raconté des témoins oculaires, dignes de foi, a dans son regard un pouvoir magnétique. L'oiseau qu'il fixe ne tombe pas dans sa gueule, mais reste cloué sur la branche, offrant ainsi une proie facile. Les terreurs de la

victime, lorsqu'elle voit grimper vers elle son redoutable ennemi, s'expriment par des cris douloureux et des efforts visibles, quoique impuissants, pour s'envoler. Cependant, quoique la chose soit possible, je ne pense pas que le scorpion soit capable de se tuer, parce qu'un mouvement de courage aussi élevé semble mal s'accorder avec ce qu'on sait de ses mœurs ignoblement barbares : il trouve un plaisir particulier à dévorer son semblable (1). J'ai vu en Amérique des enchanteurs de scorpions, produisant des actes tout aussi inexplicables que les enchanteurs de serpents en Orient. Un de ces prestidigitateurs mettait sur la paume de sa main le hideux insecte et prétendait être à l'abri de ses piqûres, en lui montrant la langue qu'il remuait avec rapidité. Sa puissance consistait, disait-il, tout entière dans cet étrange manége.

Les *mosquitos* et *sancudos* (vulgairement *cousins*) ne m'ont pas paru aussi venimeux sous les tropiques que dans le nord de l'Europe. Leurs piqûres disparaissent après une démangeaison de quelques instants. Les cancrelas ou ravets, — en espagnol, *cucarachas,* — en anglais *cockroaches*, — en russe, *taracann*, — ne sont incommodes que par l'odeur désagréable qu'ils exhalent. Les araignées de mon logis appartenaient à une petite espèce tout à fait inoffensive. Je ne reçus la visite d'aucune tarentule, ni plus ni moins dangereuse par sa morsure que le scorpion, et je n'eus pas la chance de voir sortir des trous de mon plancher une de ces araignées velues, grosses comme le poing, qui respectent l'homme et font une guerre acharnée aux rats, souvent vaincus dans la lutte, m'a-t-on assuré.

Le rat de l'Amérique du Sud est beaucoup plus gros que le rat d'Europe. Il atteint parfois la dimension d'un chat

(1) « I found one cannibal scorpion quietly devouring another, » dit l'éminent naturaliste Charles Darwin dans l'intéressante relation de son *Voyage autour du monde*, t. I, p. 212 (édition de New-York, 1846).

ordinaire. La lutte entre ces deux ennemis naturels ne se termine pas toujours à l'avantage du dernier.

Le vieux chroniqueur polonais, Kodlubek, raconte que le roi Popiel et toute sa famille furent mangés par les rats. Une légende des bords du Rhin attribue le même sort à un opulent évêque que ces singuliers adversaires poursuivirent dans son palais d'étage en étage, sans qu'il pût échapper à leur voracité. La population des rats est tellement innombrable à Panama, qu'elle serait suffisante pour consommer en un seul jour toutes les dynasties royales et tous les prélats du monde, y compris l'évêque de Rome, qui se considère comme le *papa* de ses confrères. Ces animaux, la plupart replets comme devait l'être le solitaire qui vivait retiré dans un fromage, ne sont pas anthropophages, et quoique dans les rues ni dans les maisons ils ne s'effarouchent nullement de la présence de l'homme, ils ne se hasardent point à lui ronger les pieds, ainsi qu'on les en accuse. On cite bien dans ce genre quelques tentatives isolées, mais sans résultats sérieux. Je ne sache pas même qu'aucun rat de l'Isthme ait jamais imité un rat entreprenant du Chili, qui vint mordre délicatement le nez à la plus charmante de toutes les demoiselles de Santiago, pendant qu'elle dormait bercée des doux rêves d'une brillante imagination. Une petite tache rouge marqua longtemps la place de cet insolent baiser qu'Arsenia ne fut pas à même de repousser ; — mais en me racontant la chose, elle ne pouvait s'empêcher de sourire agréablement à l'idée d'une galanterie que son humble auditeur eût été si désireux d'imiter. O rat heureux, si tu savais comprendre ton bonheur! que n'aurais-je pas donné pour être dans ta peau en ce moment! mais quel qu'ait été ton discernement artistique en présentant tes hommages à un nez que la sculpture chercherait en vain à reproduire dans sa perfection, moi, j'aurais cherché à me poser non pas sur le nez, mais sur les lèvres!

Les rats de mon domicile me surprenaient par la régularité de leurs habitudes. Je les voyais, tous les soirs à dix heures et quart, sortir du plancher, traverser lentement ma chambre et passer, par une fissure de ma muraille, dans la chambre voisine; après y être restés dix minutes, ils revenaient chez moi et rentraient dans leur cachette. Le motif de leurs excursions quotidiennes m'importait peu; mais avec une montre parfaitement réglée, je les guettai, pendant huit jours, pour voir s'ils ne se départiraient pas d'une exactitude inexplicable suivant moi. Je ne pus les prendre en faute une seule fois, et je suis encore à me demander d'où leur venait la connaissance précise des heures, que la cloche détraquée de la cathédrale s'abstenait de sonner.

En prenant en considération les avantages que j'avais pour étudier l'histoire naturelle, le prix de ma chambre — un dollar par jour — ne paraîtra pas trop élevé. Mon dîner et mon déjeuner à la carte, dans le restaurant français de M. Victor, me revenaient à quatre dollars, y compris une bouteille de vin, qui passait pour du bordeaux et sortait des magasins d'un négociant des bords de la Gironde, établi à Panama. Malgré sa respectable marque et la dorure de son étiquette, ce vin avait une acidité aussi en désaccord avec son titre que l'était sa couleur écarlate, beaucoup trop éclatante. Mais pourvu qu'une boisson soit rouge, les Nord-Américains la prennent pour du *claret,* de même qu'ils sont disposés à avaler comme champagne tout breuvage mousseux. L'usage fréquent du *brandy* rend le palais très-accommodant sur la qualité du vin, et fait même accepter comme du vin ce qui n'en est pas.

La carte du restaurant n'était ni abondante, ni variée. Le poisson y manquait souvent, quoiqu'il fourmille dans la baie de Panama, dont le nom même signifie « beaucoup de poisson, » en langage des Indiens de Darien. Rarement y trouvait-on des huîtres, qui ne sont pas rares dans les îlots

voisins; et quand il y en avait, la douzaine se payait un dollar. Ces huîtres sont petites comme celles d'Ostende, mais moins délicates au goût. Les pommes de terre, importées du Pérou, représentaient à elles seules la classe nombreuse des légumes. Parmi les viandes figuraient le bœuf ou la vache (entre lesquels il n'y a pas de distinction dans les boucheries hispano-américaines), le mouton et l'ignoble porc. La campagne regorge de gibier, mais comme personne ne chasse par profession, ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on en rencontrait sur la carte. Il aurait été injuste d'accuser le propriétaire du restaurant en vogue de ne pas tâcher de satisfaire ses nombreux visiteurs, commerçants les plus marquants de la ville et voyageurs les plus distingués de la Californie. La cause de la pénurie était dans le marché, qui n'a pas su encore se mettre au niveau de la consommation.

Mon blanchissage me revenait à six piastres (1) la douzaine, deux piastres de plus qu'à San Francisco, et encore étais-je obligé de courtiser ma lavandière, afin qu'elle me rendît le linge convenablement lavé et ne remplaçât pas mes chemises de toile par des chemises de coton.

Ces détails, qui paraîtront peut-être minutieux, montrent combien il est difficile de se loger, de se nourrir et de se vêtir proprement, dans une localité qui passe brusquement d'une léthargique somnolence à une fébrile activité.

Panama possède un théâtre où une compagnie de comédiens espagnols donne des représentations plusieurs fois par

(1) Il est inutile, ce me semble, d'avertir le lecteur que *piastre* et *dollar* sont deux noms pour désigner la même monnaie d'une valeur de 5 francs, au cours de Panama et de Californie. Il existe cependant une différence dans la valeur intrinsèque des piastres ou des dollars. Aux États-Unis, par exemple, il en faut, pour faire une once d'or, 16, au Pérou 17, dans l'Équateur 18, etc. L'argent de ces deux dernières républiques reçoit beaucoup d'alliage.

semaine. Tous les dimanches, il y a des bals dans la ville et aux environs: les femmes y étalent un grand luxe de toilette et exhibent dans leurs danses voluptueuses toutes les séductions dont les a enrichies la nature.

Le sang indien, le sang espagnol et le sang africain, confondus dans la constitution de ces femmes, en font une race à part, curieuse à étudier.

Dolorès, digne de poser comme le type idéal de ses compagnes, a les traits d'une régularité classique avec un teint de cuivre poli. Ses yeux brillent d'un éclat sauvage ; on croit y lire ces deux mots : Sensualité, fougue. Sa chevelure noire, qui descend à peine sur ses épaules, est d'une épaisseur qui triple le volume de sa charmante tête, en se crêpant non pas en boucles, mais pour ainsi dire cheveu par cheveu. Cette coiffure naturelle, portée constamment par les *Istmeñas,* hormis les rares occasions où elles s'efforcent de l'assouplir en tresses, semble se dresser plutôt que s'abattre sous le souffle de l'air. Ce n'est plus, si on veut, la laine de l'Afrique, mais ce n'est pas encore la soie de l'Europe. Cléopâtre, l'adorable courtisane couronnée, devait avoir une semblable chevelure, et sous tant d'autres rapports Dolorès faisait songer à la reine d'Égypte, que je l'engageai un jour à en prendre le nom, moins virginal et par cela même plus caractéristique que le sien. Elle agréa ma proposition, après avoir exigé que je lui racontasse la vie de sa profane patronne. M'ayant entendu mentionner deux chefs d'armées romaines, César et Antoine, elle me demanda si ces généraux avaient été les lieutenants du pape. Je repondis affirmativement, tant pour ne pas entrer dans de longues explications historiques que pour rehausser la gloire d'Antoine et de César, qui passèrent de la sorte pour bons catholiques aux yeux de Dolorès.

Son cou de cygne, par sa longueur s'entend et non par sa blancheur, s'attachait à des épaules sveltes; sa taille mince,

moelleuse, flexible, n'aurait eu qu'à perdre à l'usage du corset, et reposait sur des hanches auxquelles il eût été ridicule d'ajouter rien de postiche. Aussi —comme observation générale — l'habitude du beau sexe, à Panama, de roidir les jupons et les robes mérite la réprobation du bon goût, comme une exagération artificielle qui n'a pas la nécessité pour excuse.

Le pied mignon et finement contourné de Dolorès n'aurait-pas déparé une Limeña. Elle portait, dans la journée, une robe de mousseline de couleur, dont avec négligence elle laissait pendre le corsage sur la taille qui n'était pas agrafée, et jetait sur sa robe une écharpe de crêpe de Chine, qui ne dérobait pas toujours aux regards curieux les splendeurs d'un buste admirable. Vêtue pour le théâtre ou le bal, elle étalait une profusion de bijoux : des pièces d'or américaines de 2 1/2, 5, 10 et 20 piastres, lui formaient des diadèmes, des colliers et des bracelets. Le rouge du corail tranchait vivement sur sa peau d'un brun foncé, et quelques perles y ressortaient dans leur éclatante pâleur (1). Tous les doigts de ses mains étaient couverts de bagues. La vanité de produire tant de richesses enviées de ses compagnes, ajoutait de la majesté à la désinvolture hardie de sa démarche. C'était surtout dans ces moments-là qu'elle aimait à s'entendre appeler Cléopâtre.

Reine de beauté à Panama, Dolorès tient une buvette.

Ce commerce d'eau-de-vie, de vins et de bière est une

(1) La bijouterie fleurit à Panama. L'or dont se servent les ouvriers vient du district de Choco, dans l'isthme de Darien. On en fait des chaînes remarquables par le fini et la délicatesse du travail. C'est le long des îles de la baie de Panama que se pêchent les perles, portées quelquefois avec profusion par les simples villageoises du pays. Telle n'aura qu'une chemise pour tout vêtement et marchera pieds nus, qui portera des boucles d'oreilles et des bracelets de prix. Sous les tropiques , le luxe est le premier besoin du beau sexe. La coquetterie y domine toutes les autres passions.

espèce d'enseigne, qui met Vénus sous la protection du dieu des vendanges. Toutes les rues sont remplies de ces cabarets, qui reçoivent les chalands au milieu d'une certaine quantité de bouteilles, parfois complétement vides. C'était le plus souvent le cas avec Dolorès :

— Pourquoi, lui demandai-je, avoir une buvette où il n'y a rien à boire?

— Parce que, répondit-elle, c'est plus convenable.

Les femmes de l'Isthme (1) s'habillent par vanité et non pas par décence ; elles ont un langage d'une liberté excessive; elles affichent leurs amants et leurs enfants naturels; et— avec tout cela—elles tiennent, soit par orgueil, soit par raffinement, à jeter un certain décorum sur la facilité de leurs mœurs; les plus dissolues sont encore éclectiques dans leurs amours, se drapent du voile d'une susceptibilité délicate et repoussent les hommages présentés sans ménagements ni périphrases. Cela provient d'une certaine pudeur de sentiment, particulière à la race hispano-américaine.

Les buvettes sont fréquentées jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Les petites lampes ou les chandelles qu'on y voit briller ont cela d'utile qu'elles servent à diriger le passant au milieu des rues, qui ne sont pas éclairées, et qui deviennent, après la chute du jour, le réceptacle de toutes les immondices des maisons. Cette malpropreté contribue beaucoup, sans aucun doute, à l'insalubrité de Panama, comme de toutes les villes sud-américaines, en y comprenant surtout Quito et Lima (2). Certaines nations semblent vraiment ne pas se douter que les miasmes de

(1) En exceptant naturellement celles qui se seraient européisées par leur éducation ; mais celles-là je ne les ai pas connues à Panama. Existent-elles?... C'est possible.

(2) Santiago, capitale du Chili, ne mérite pas tout à fait le même reproche que les capitales de l'Équateur et du Pérou.

certaine nature exercent une influence délétère sur la constitution humaine. On peut espérer que la race anglo-saxonne réussira, par son exemple, à améliorer sous ce rapport les vieilles coutumes espagnoles; car, partout où elle met le pied, les *water-closets* sont, avec les journaux, les avant-coureurs de la civilisation. San Francisco et les cités minières de la Californie ont leurs rues parsemées de chapeaux, de bottes, d'habits, etc.; mais on n'y rencontre jamais les saletés qui infectent Panama.

L'écume de l'émigration californienne, à l'aller et au retour, se fixe sur la plage de l'Isthme. Des ivrognes invétérés, des joueurs de profession, des voleurs adroits, se sont organisés en bandes redoutables, à Panama. Leur présence s'est manifestée par de scandaleux déportements, des escroqueries exorbitantes et des meurtres hideux.

La rivière Chagres, dont la navigation me paraissait, en 1850, exempte de toute espèce de danger de la part des hommes, devint le théâtre, entre autres méfaits accomplis en 1851, d'un assassinat commis avec des circonstances horribles sur neuf personnes voyageant dans le même bateau,—quatre hommes, deux femmes et trois enfants. L'un des passagers, serrurier de son métier, avait un coffre rempli de ferraille, et ce malheureux coffre, lourd à soulever, éveilla la cupidité de plusieurs individus aux aguets de quelque entreprise lucrative. Deux des meurtriers furent appréhendés, jugés et fusillés; mais leurs complices échappèrent aux recherches de la police.

Le convoi de la poudre d'or de la Californie a déjà été attaqué trois fois,—toujours infructueusement. La dernière tentative de ce genre eut lieu pendant mon séjour à Panama (septembre 1851). La cavalcade, qui escortait une valeur de plus d'un million de piastres, reçut une volée de coups de fusil, en plein jour, sur la route de Cruces; deux *arrieros* (1)

(1) Muletiers.

furent blessés mortellement, et les bandits, profitant de l'effroi qu'ils avaient causé, s'efforcèrent d'emmener une mule avec sa précieuse charge. L'escorte opposa une vigoureuse résistance, qui permit à un certain nombre de voyageurs d'arriver sur le champ de bataille. Les assaillants se dispersèrent, le gouverneur vint leur donner la chasse avec un peloton de troupes, mais il ne put en retrouver que trois. Ils étaient Nord-Américains, ainsi que les complices qu'ils indiquèrent et dont on perdit la trace. Parmi les prisonniers il y avait un docteur en médecine, de la Nouvelle-Orléans, et parmi les échappés un autre docteur en médecine, de la même ville.

C'est une chose digne de remarque que les indigènes ne trempent pas dans les crimes marquants qui se commettent sur l'Isthme. Capables d'escamoter un objet insignifiant, ils reculent devant des actes dont la préméditation suppose une perversité profonde, et dont l'exécution exige une impitoyable énergie. La timidité de caractère a son bon comme son mauvais côté.

En sortant des portes gothiques de Panama, on découvre une campagne noyée dans la végétation tropicale. Ce sont de véritables allées de jardin que les charmantes routes qui se déroulent en tous sens. Sur l'une d'elles, un Yankee a établi un hôtel, qui s'appelle *Coco-Grove*. Le général Garibaldi, en route pour Lima, y séjournait, malade de la fièvre du pays. Tous ceux qui approchaient le glorieux proscrit étaient unanimes à vanter les excellentes qualités de son cœur et l'élévation de son intelligence. L'homme que MM. Tocqueville et Falloux se permirent d'insulter, à leur propre honte, du haut de la tribune française, s'était acquis depuis longtemps l'admiration de l'Amérique du Sud par son héroïque défense de Montévidéo, qu'on peut comparer aux plus belles pages de l'antiquité. Le steamer anglais *Bolivia*, sur lequel j'étais arrivé de l'Équateur, emmena

Garibaldi au Pérou, et les officiers du bord lui prodiguèrent toutes les civilités que l'étiquette britannique sait déployer envers l'aristocratie du mérite.

Un délicieux archipel embellit la baie de Panama. Dans ce groupe d'îles, — éblouissantes émeraudes dont on dirait que la coquette Téthys a voulu se faire un collier,—la principale est Taboga. Cette « île enchantée, » comme la nommaient les boucaniers, est aujourd'hui souillée, ternie, avilie. Voyageur! regarde-la de dehors et n'y entre pas, si tu veux en emporter un souvenir poétique... Sa dégradation tient à ce qu'elle possède deux avantages qui manquent à Panama : un bon débarcadère et une eau excellente. Les steamers anglais et nord-américains y ont établi leur dépôt de charbon, et les navires de toutes les nations viennent y faire leur approvisionnement. Une population de matelots, baragouinant les jargons des cinq parties du monde, s'est greffée sur la population indigène, et dans ce séjour de calme et d'innocence, ainsi que le caractérisaient de récents visiteurs, elle a importé l'ignoble vacarme et les vices abjects d'une fausse civilisation. Sites ravissants, luxuriante végétation, bains dignes de Diane et de ses nymphes, la dépravation de l'homme gâte tout cela de son souffle impur.

A la place d'agrestes petites cases, construites en bambou, couvertes de feuilles de palmier, et dispersées çà et là, une ville a été construite en planches et en toile, dans le goût nord-américain. Elle s'élève en amphithéâtre, autour d'un joli port, et on l'admirerait comme une décoration, si elle n'avait pas supplanté un paysage plus riant dans sa primitive sauvagerie. — *Non erat hic locus.* — Telle était mon objection contre l'architecture actuelle. Au milieu d'un amas de boutiques et de cabarets surgissent deux hôtels, tenus l'un par un Allemand, l'autre par un Français.

Je donnai la préférence à ce dernier, qui me loua, pour

une piastre par jour, une modeste petite chambre, de *six* pieds carrés. Mes repas quotidiens devaient me coûter trois piastres, le même prix qu'à Panama, et j'aurais préféré vivre à Taboga, si une seule nuit ne m'eût dégoûté de cet asile de tapageurs et de coquins.

Ce fut une nuit mémorable en effet! Quoique accablé de sommeil en me couchant, j'essayai en vain de dormir. A travers la mince cloison, retentissait le bruit de l'or et de l'argent, auquel se mêlaient des exclamations grossières, de brutales invectives, de violentes disputes. Une bande de joueurs prenait ses ébats dans mon voisinage immédiat. Peu à peu mon oreille commençait à s'habituer à cette orgie de la cupidité, quand éclata le charivari d'une infernale musique, accompagnée des trépignements d'une danse furibonde. Il y avait bal public dans l'hôtel allemand. La fête se changea bientôt en une affreuse bacchanale. Les matelots, dont j'entendaïs les vociférations avinées, se disputaient, à ce qu'il paraît, les filles jaunes et noires. Des paroles ils en vinrent aux coups, et les pierres se mirent à voler à profusion; la bataille commencée dans la salle continua dans la rue; effrayée de ce sabbat, une troupe d'énormes rats choisit ce moment pour accomplir du dehors une invasion dans mon réduit... C'était le coup de grâce. Je me levai, et rallumant ma bougie, j'attendis, tout habillé, la venue de l'aurore.

La déesse aux doigts de rose ouvrait à peine les portes de l'Orient, que M. Louis, mon estimable hôtelier, avait déjà ouvert les portes de son *bar-room* ou de sa buvette.

— Vous vous êtes couché? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il, car, les nuits de bal, il faut veiller à ce qu'on ne mette pas le feu à la maison, comme cela est déjà arrivé une fois.

— Quelle nuit insupportable!

— Oh! monsieur, ce n'est rien, comparé à ce que nous

aurons demain, dimanche... la canaille! la canaille! Pour la tenir en respect, j'ai toujours ces deux bijoux à côté de moi.

Et M. Louis me montra un *revolver* (1) avec ses capsules et un gigantesque *bowie-knife* (2) sur lequel était gravé : *California protector*. Un tel protecteur est réellement indispensable à un habitant de Taboga, beaucoup plus exposé à être maltraité, volé, assassiné, qu'un chercheur de mines d'or en Californie.

Ne me sentant pas curieux de faire la comparaison du dimanche avec le reste de la semaine, je quittai l'île de Taboga, dans la matinée même, complétement *désenchanté*. De ce point à Panama, la distance est d'environ trois lieues, qu'un petit steamer, aux départs réguliers, accomplit en une heure de temps. C'est un charmant trajet. Parmi les îlots de l'archipel microscopique, quelques-uns commencent à être cultivés, les autres ne le sont pas encore, tous portent l'empreinte de la fertilité. Dans l'*English Island* on remarque une maison de belle apparence : un Anglais avait été propriétaire de ce domaine qu'il légua, en mourant, à sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria; digne pendant à cette excentricité d'un autre Anglais, qui laissa, par testament, une forte somme d'argent et une galerie de tableaux au roi Louis-Philippe!

Je regrette d'autant moins de n'avoir pas su m'accommoder aux mœurs et aux coutumes de Taboga, qu'il n'y a aucune différence entre le climat de cette localité et celui de Panama. Même chaleur, même humidité, mêmes maladies. C'est bonnet blanc et blanc bonnet. Si les fièvres et les dyssenteries, attrapées à Panama, guérissent plus facilement à Taboga, il y a réciprocité complète à cet égard :

(1) Pistolet à cinq ou six coups.
(2) Couteau-poignard d'invention nord-américaine.

preuve péremptoire que l'amélioration est uniquement produite par le déplacement.

La réputation d'insalubrité qu'on a faite à Panama, est mal fondée. Le climat y est énervant comme partout sous les tropiques; les constitutions du Nord doivent en être affectées à la longue; mais le voyageur qui y passe quelques jours, jouit facilement d'une bonne santé, s'il ne s'expose pas au soleil, s'abstient de liqueurs alcooliques et ne goûte des fruits qu'avec une extrême modération. C'est à la violation de ces trois règles d'hygiène qu'est due la grande mortalité des émigrants californiens, sans parler de ceux qui, déjà infirmes, traversent l'Isthme et hâtent, par les fatigues de la route, une dissolution que le repos seul aurait pu retarder.

Une quatrième règle dont je me suis parfaitement trouvé, c'est de se priver des viandes grasses et des viandes salées. Les unes abîment l'estomac, les autres échauffent le sang. L'abus du porc frais et du jambon rend malades beaucoup de Nord-Américains : habitués à cette nourriture, ils ne veulent pas comprendre qu'elle puisse produire sur eux des résultats funestes ; mais ils oublient l'influence exercée sur leur faculté digestive par des conditions climatériques toutes nouvelles.

Ce n'est pas par un vain caprice que le sage législateur des Hébreux et le législateur tout aussi sage des Arabes ont défendu, à l'instar des prêtres d'Égypte, de toucher à l'animal le plus immonde de la création. Cette prohibition a été une haute mesure de police sanitaire. On considère dans l'Équateur la chair de porc comme une des causes principales de la lèpre.

Dans l'isthme de Panama, l'année se divise en deux saisons : la saison humide et la saison sèche. La chaleur, uniforme pendant toute l'année, est en moyenne, à midi, de 80° Fahr. Rarement la voit-on s'élever à 85 et jamais à 100°,

comme à la Havane, à Vera-Cruz et à New-York. C'est sa constance qui fatigue, non son intensité.

A l'aller comme au retour de la Californie, la pensée s'arrête avec effroi sur le passage d'un Océan à l'autre. Cette peur par anticipation abat l'énergie morale, et réagit dangereusement sur le physique. Dans les délais du trajet, tant par la rivière Chagres que par terre, de Gorgona ou de Cruces, l'imagination a le temps de s'alimenter de sinistres préoccupations; et qui ne sait que l'abattement de l'esprit détermine souvent les souffrances du corps? Je ne doute pas qu'un grand nombre d'individus, légèrement indisposés, aient laissé leurs os dans l'Isthme, en s'exagérant leur mal, au point de le rendre mortel. Que les pressentiments d'un cerveau affaibli se réalisent de la sorte, c'est un mystère de la nature, que des exemples journaliers obligent d'admettre malheureusement comme une vérité évidente.

Un chemin de fer interocéanique abrégera pour les passagers la partie du voyage la plus redoutée, en réduisant deux ou trois jours en autant d'heures. N'eût-il pas d'autres conséquences avantageuses, cette victoire sur le temps sera encore un immense bienfait public.

L'idée de l'entreprise fut suggérée par le célèbre voyageur John L. Stephens aux riches banquiers de New-York, W. Aspinwall et Chauncey, qui aussitôt organisèrent une solide compagnie. Un contrat entre cette compagnie et le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, signé à Bogota en avril 1850, établit un privilége exclusif de 49 années à dater du jour de l'achèvement des travaux, pour lesquels il est accordé six ans.

La ligne, habilement tracée, a pour point de départ l'île de Manzanillo, traverse la rivière Chagres à San Pablo, passe derrière Gorgona et vient aboutir droit à Panama. Ainsi le vieux pueblo de Chagres est complétement laissé de côté. Ce nom néfaste, qui s'accole à une fièvre de mauvaise nature,

et qui contribua, à lui seul, plus que tout le restant de l'Isthme, à évoquer de funèbres images, ce nom cessera de troubler la tranquillité d'une foule de passagers, qui, à cause de ce nom seulement, préfèrent aujourd'hui le passage beaucoup plus difficile par l'Isthme de Nicaragua. Un *de profundis* pour Chagres!

L'île de Manzanillo (1), d'un mille et demi de longueur sur un mille de largeur, flanquée d'une baie spacieuse (2) et d'un chenal, offre ainsi deux mouillages aux navires, qui y trouveront une sécurité complète. Déjà l'activité nord-américaine a déposé sur cet emplacement comme les germes d'une ville, destinée à une plus grande importance qu'aucun autre port dans la mer des Antilles, et provisoirement appelée Aspinwall, en l'honneur d'un des principaux fondateurs de la compagnie.

Les études préliminaires du chemin de fer durèrent un an et demi, et c'est après un consciencieux examen que le parcours actuel fut choisi. Les travaux sont aujourd'hui poussés avec énergie, sous la direction de G. Totten, ingénieur en chef. A la date du 1er décembre 1851, cinquante-huit navires, chargés du matériel nécessaire, étaient arrivés de la côte des États-Unis, sans compter plusieurs navires qui avaient apporté du fer directement d'Angleterre. Plus de 3,000 ouvriers, dont 1,000 seulement natifs de la Nouvelle-Grenade, ont été employés avec des engagements variant de trois à douze mois.

(1) Cette île a été formée par les coraux, mais le limon, lentement accumulé, y a développé une abondante végétation. Parmi les arbres pressés les uns sur les autres figure souvent le mancenillier (en espagnol manzanillo); de là le nom de l'île. Les Nord-Américains commettent une erreur ridicule en changeant le nom du masculin au féminin. Manzanilla, comme ils écrivent, signifie camomille.

(2) Appelée en espagnol Bahia de Limon, et en anglais Navy-Bay. Cette baie a une longueur de quatre milles et demi. Son entrée principale est large de deux milles et demi.

De grandes difficultés retardent les progrès d'une entreprise qui n'avance pas aussi vite que le voudrait la compagnie. Il y a d'abord à défricher le pays, couvert de forêts tellement épaisses que quiconque n'a pas visité les tropiques ne saurait s'en faire une juste idée; — et quand ces premiers obstacles sont franchis, quand le sol a été nivelé, de fréquents éboulements obligent à recommencer le travail, comme si c'était une véritable toile de Pénélope. Les ouvriers étrangers ont parfois déserté en masse, étant décimés à plusieurs reprises par le choléra. Il est fâcheux qu'on ne puisse pas se passer de leur concours; mais il est impossible de se procurer un nombre suffisant d'indigènes, dont la répugnance pour les engagements de certaine durée est difficilement vaincue par les plus hauts salaires.

On songe avec douleur au nombre de victimes humaines sur les cendres refroidies desquelles glissera enfin la locomotive (1). Mais si l'on met ces lamentables holocaustes de la civilisation en parallèle avec les holocaustes infiniment plus monstrueux de la barbarie antique ou moderne, il y a quelque consolation à se dire que l'œuvre américaine servira les intérêts généraux des peuples, et non l'orgueil vaniteux de quelques individus, comme les inutiles monuments de la théocratie et du despotisme. Ici le sacrifice est fécond; là il est stérile, quand il n'est pas pernicieux pour les générations à venir!

(1) On promet d'achever le railway dans le courant de l'année 1853. La partie livrée à la circulation exempte déjà de la navigation sur la rivière Chagres. La longueur totale du chemin sera de 74 kilomètres.

LA COTE DU MEXIQUE.

Chuvasco dans la rade de Panama. — Difficultés de l'embarquement. — Les passagers du steamer. — Le Sibérien enthousiaste de la Californie. — Chaleur suffocante. — Fièvre. — Acapulco. — Beauté du port. — Habitants des deux sexes. — Un bain d'Ulysse. — La honte provient-elle de la nature?—Question posée par le capitaine Cook.—Route d'Acapulco à Mexico. — San-Diego et Monterey. — Caractère de l'océan Pacifique.

Combien j'eus à maudire la détestable rade de Panama, le 1er octobre 1851, jour de mon embarquement sur le steamer *Tennessee!* Un *chuvasco* — les Mexicains désignent ainsi ce que les marins français appellent un grain — me retint près de trois heures dans une chétive embarcation qui se remplissait d'eau, et qu'une mer houleuse menaçait d'engloutir à chaque instant. Il s'agissait de gagner le navire, obligé de se tenir au large, à cause des dangereux récifs de la côte. Jamais de la vie je n'avais mis si longtemps à faire une lieue. J'atteignis enfin le steamer, sans ressentir aucune conséquence morbide d'une douzaine d'averses, dont mes habits s'étaient imbibés. Mes effets arrivèrent également sains et saufs, malgré les efforts des vagues pour les engloutir.

Sous ce rapport, plusieurs de mes compagnons de voyage ne furent pas aussi heureux. Neptune avait pris à l'un sa malle, à l'autre son sac ou sa boîte de cigares. Aucun d'eux

ne se souciait de sa perte, préoccupés qu'ils étaient tous d'aller en Californie. La précipitation fébrile du caractère nord-américain se manifestait par des scènes comiques, dignes du crayon du *Punch* ou du *Charivari*. C'était à qui sauterait le plus vite de son bateau sur l'échelle du steamer, qu'une douzaine d'individus voulaient escalader à la fois. On en voyait se suspendre en l'air avec leurs longues jambes, accrochés seulement par les mains à un fragile point d'appui; on aurait cru qu'ils voulaient exécuter une bizarre gymnastique. Les chapeaux s'en allaient de tous côtés, emportés par le vent. Les parapluies se renversaient brusquement, projetaient leurs baleines en dehors et simulaient de la sorte de gigantesques verres à champagne. Les possesseurs de ces inutiles appendices continuaient à les tenir au-dessus de leur tête; soit qu'ils n'eussent pas dans la cohue assez d'espace pour les replier, soit qu'ils ne s'aperçussent pas de la métamorphose. Mais à quoi bon s'efforcer de décrire ce qui seulement pourrait se dessiner avec le crayon de Cruikshank ou de Cham?

Nous étions environ 500 passagers à bord, et un autre steamer partant le même jour en emportait 400. Toutes les conditions sociales étaient représentées parmi nous : avocats, médecins, prédicateurs, commerçants, militaires, honnêtes travailleurs et fripons industriels; tout cela formait comme un petit monde qu'animait une douzaine de femmes, jeunes sinon jolies... La plupart allaient, quelle qu'eût été leur occupation première, pour arracher l'or à la terre; les autres, en nombre très-minime, songeaient à gagner de l'or sans fouiller dans les mines, en faisant valoir leurs divers talents: ceux-ci étaient plus sûrs que ceux-là d'arriver à la fortune. On pouvait dans notre cercle se familiariser avec vingt idiomes, et apprendre l'ethnographie du globe.

Dans cette réunion variée, deux hommes se rencontrèrent qui tous deux venaient de loin : un Sibérien et moi. Nous

eûmes bientôt lié connaissance, au moyen de la langue russe, seule langue européenne, ou quasi telle, que parlât l'enfant des neiges de l'Asie septentrionale. En revanche, il connaissait le kirguise, le tongouse, le tchouvasche et le tartare. Il m'apprit qu'une insurmontable envie de visiter la Californie lui avait été inspirée par la lecture d'un article sur cette région aurifère dans *l'Abeille du Nord*, l'unique feuille qui arrive de Saint-Pétersbourg à Irkoutsk, capitale d'une vaste région où le journalisme est encore à naître. Il franchit à la hâte, c'est-à-dire en un mois, voyageant par la poste jour et nuit, la distance qui le séparait du port de Cronstadt. A peine daigna-t-il, en passant, jeter un regard sur Berlin, Paris et Londres :

— Ces villes fameuses ne m'intéressèrent pas beaucoup, me dit-il, il y a trop de clinquant ; d'ailleurs j'étais trop pressé d'arriver en Californie.

— Et qui est-ce qui vous pousse vers cette Californie ?

— Rien... si ce n'est la curiosité de constater, par mes yeux, jusqu'à quel point sont vrais les rapports qu'on fait sur la merveille du siècle.

Comment nier l'avenir brillant d'un pays qui, à son berceau, émeut plus les imaginations vierges que les pays classiques de la civilisation dans leur splendide maturité ? Il ne se souciait pas, ce Sibérien, de l'Allemagne et de sa science, de la France et de son esprit, de l'Angleterre et de son industrie ; mais lorsqu'il entendit parler de la Californie, brusquement éclose au souffle du génie nord-américain, son cerveau devint un volcan sous les glaces du pôle.

La chaleur, au lieu de diminuer, alla en augmentant jusqu'au 25° de latitude. Les passagers, en grande majorité, éprouvèrent les atteintes de la fièvre ou de la dyssenterie, mais aucun ne mourut. Les poissons, qui suivaient notre navire avec mille gambades, furent ainsi frustrés d'une proie dont ils s'attendaient à priver les vers. Il est rare qu'une

traversée de steamer entre Panama et San-Francisco s'accomplisse sans trois ou quatre décès. Le Sibérien, homme d'une constitution robuste, se sentit malade par l'effet d'une température si contraire à celle de son climat natal. Ne pouvant se tenir debout, il crut de bonne foi que son heure dernière avait sonné :

— Mon seul regret, dit-il avec calme, c'est d'avoir donné trois jours à Berlin, quinze à Paris et deux à Londres : total vingt jours de perdus ! Si j'avais voyagé tout d'une haleine, comme d'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg, en ce moment j'aurais déjà vu la Californie, et je partirais satisfait pour l'autre monde, si telle est ma destinée.

Le docteur attaché au steamer pour traiter gratis les passagers, déclara que le prétendu moribond se porterait parfaitement dans quarante-huit heures. Je m'empressai de traduire, de l'anglais en russe, l'agréable pronostic qui rassura l'imagination du malade. Après quarante-huit heures de prostration complète, il se leva tout à coup, frais et dispos, suivant la prédiction du docteur. On n'aurait jamais soupçonné qu'il vînt d'être souffrant, tant il mit de vivacité à me raconter les habitudes nomades des Kirguises :

— Ils vivent, dit-il en concluant d'intéressants récits, plus heureux dans leurs steppes que les Allemands, les Français, les Anglais, dans leurs villes. Quant aux Nord-Américains, avec leur facilité à émigrer d'un endroit à l'autre, ils sont, à ce qu'il paraît, les Kirguises de la civilisation.

La monotonie de l'existence à bord fut agréablement interrompue par une halte d'une journée à Acapulco, où le steamer s'approvisionna de charbon. Ce port, fermé en apparence, comme un véritable lac, est de toute beauté. La ville, d'un aspect misérable, passe pour être malsaine. Ses habitants sont une race mélangée de blancs, de noirs et d'Indiens, comme ceux de l'isthme de Panama. Une telle amalgamation n'exclut pas la vigueur chez les hommes, ni la

grâce chez les femmes, ni l'intelligence dans les deux sexes. Trois ou quatre hôtels nord-américains, de vaste dimension, indiquent, au milieu des bicoques indigènes, qu'on est dans une escale de la Californie. Des passagers, les uns se précipitèrent sur des tables abondamment servies; les autres, avec la même ardeur, se hâtèrent de risquer des piastres et des onces au *monte*, dont la tentation se rencontre à chaque pas.

Pour ma part, séduit par l'aspect agréable de la végétation, je sortis dans la campagne. Une allée ombragée m'amena près d'un limpide ruisseau. Des jeunes filles, d'un jaune brunâtre, y lavaient du linge.

— Caballero, me demanda l'une d'elles, voulez-vous prendre un bain?

— C'est ce que je cherche; mais où est le bon endroit?

— Ici où nous sommes, et nous vous laverons, si cela vous convient.

La proposition était faite d'une manière si engageante, que la refuser m'eût semblé pousser le puritanisme à une exagération ridicule. D'ailleurs, pourquoi aurais-je eu des scrupules que les naïves enfants de la nature ne pouvaient pas comprendre? Mon refus les aurait désappointées et elles l'auraient attribué à l'avarice, car elles s'attendaient naturellement à quelque petite rétribution.

J'allais ôter mes vêtements, quand mon interlocutrice et ses compagnes m'arrêtèrent par cette question étrange :

— Vous n'êtes pas Yankee?

— Non! mais qu'importe?

— Cela importe beaucoup : si vous étiez Yankee, nous ne voudrions pas vous toucher du bout du doigt. Les Yankees sont des hérétiques grossiers et méchants!

Cette haine féminine, exprimée d'une façon énergique, ne provient point, comme on pourrait le croire, d'une superstition religieuse, inculquée par les prêtres, ni de l'hosti-

lité politique qui serait née de la guerre de 1846. Elle est de date plus récente, et prend son origine dans la conduite brutale de certains vauriens (*loafers*) qu'apportent les steamers, envers un sexe qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, a droit aux égards et aux bons procédés de la gent barbue. Or le *loafer* des États-Unis, imbu des préjugés orgueilleux de la race anglo-saxonne, est habitué à prodiguer l'insulte et le mépris à tout ce qui semble participer, de loin ou de près, au sang africain. Les filles et les femmes d'Acapulco, à cause de leur teint obscur, passent en général, à ses yeux, pour des *negro-wenches*, et il paye souvent leurs amabilités par des injures et des coups. De là, cette méfiance, mêlée de rancune, dont rayonnèrent plusieurs couples d'yeux brillants, fixés sur moi.

Je n'eus pas de peine à rassurer le groupe femelle, et la nymphe qui m'avait parlé la première, après avoir roulé sa robe sur ses jambes, de manière à s'en confectionner un court pantalon, me prit par la main et m'amena au milieu du ruisseau. Elle accomplit sa tâche avec le sérieux de l'habitude, quoiqu'elle fût fort jeune. Plus tard je sus que c'était un usage immémorial à Acapulco de régaler les voyageurs d'un bain semblable à celui que Nausicaa et ses suivantes procurèrent au fidèle Ulysse. Cette réminiscence mythologique me coûta quatre réaux ; tarif que fixa elle-même ma complaisante Mexicaine.

Les idées que suggère la scène dont j'ai hasardé l'esquisse, ont été bien posées par le célèbre navigateur Cook :

« La honte, qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude et de la coutume ? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit ; si cette honte est une suite

de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace (1). »

D'Acapulco à Mexico on compte cent lieues. C'est un trajet de huit jours à cheval. On dit la route fort mauvaise, mais moins fréquentée par les bandits que celle de Mazatlan à Mexico. Le danger ne commencerait sous ce rapport qu'à quinze ou vingt lieues de la capitale. Il y aurait d'immenses difficultés à vaincre pour construire un chemin de fer de Vera-Cruz à Acapulco; mais si elles étaient jamais vaincues, ce serait pour se rendre en Californie, de l'Europe ou des États-Unis, le plus agréable itinéraire à suivre. Par cette voie on irait facilement de New-York à San-Francisco en moins de vingt jours.

De petits steamers vont d'Acapulco à San-Blas et à Mazatlan. Je regrettai de ne pouvoir pas visiter cette dernière cité, renommée pour les charmes de ses femmes. Notre steamer ne toucha plus que deux ports, mais sans nous accorder le temps d'aller à terre : San-Diego et Monterey. Ces deux villes appartiennent à la Californie nord-américaine; la seconde en fut la capitale, au commencement de l'annexion. Depuis que la législature a refusé d'y siéger, Monterey s'est endormie si profondément dans le repos de la solitude que le voyageur Bayard Tailor la compare à la silencieuse Pise (2).

La mer Pacifique ne cessa de mériter son nom pendant notre traversée de quinze jours et demi, en exceptant un peu de roulis au passage de la large baie de Tchuantepec et du cap San-Lucas. Je fus assez confortablement à bord du *Tennessee,* et pour le logement et pour la nourriture. Mon passage de Panama à San-Francisco me coûta deux cent cinquante piastres, première classe ; la distance est d'environ 4,100 milles.

(1) La Harpe, *Histoire des Voyages*, édit. de 1820, t. XIX, p. 74.
(2) *Eldorado or adventures in the path of empire.* New-York, 1850.

LA CALIFORNIE.

I

SAN-FRANCISCO.

La baie de San-Francisco. — Douane. —Vingt-cinq dollars pour une course de voiture. — Raisonnement du Sibérien. — Imprécation contre les cochers. — Aspect de San-Francisco. — Quartier maritime. — La rue Montgomery. — Les changeurs d'or. —La Piazza. — Le théâtre de Jenny Lind. — *California Exchange.* — Le Bloomerisme. — Maison de jeu. — Opulence des *bar-keepeuses.* — La prostitution. — Les restaurants. — Littérature et journalisme. — Shelton's Museum. — Curiosités locales. — Merveilles végétales. — Les décrotteurs. — En plein Paris. — La Chine. — Miss Atoy. — Théâtre français. — Les actrices. — *Stockton street.* — Le petit Chili. — Incendies. — *Clothing-establishments.* — Absence de mendiants. — Luxe de toilette. — Les habitants. — Manière de vivre. —Pas d'éclairage. — Crimes. — *Comité de vigilance.* — Deux actes populaires. — Les cultes. — La campagne. — *Mission de Dolores.* — Combat d'ours et de taureaux.

La baie de San-Francisco n'a point de rivale dans les deux mondes, sous le rapport maritime. Les flottes de toutes les puissances civilisées et barbares y tiendraient à l'aise, comme on l'a dit, et ce n'est nullement une exagération. Ce port

incomparable se compose de deux lacs salés, formés par deux presqu'îles, qui venant l'une du nord, l'autre du sud, ne laissent entre elles qu'un étroit passage (1). Ces lacs sont circulairement bordés de collines et garantis de la violence des vents ; celui du nord, où débouche la rivière Sacramento, s'appelle la baie de San-Pablo ; celui du sud, où surgit San-Francisco, à l'extrémité d'une langue de terre, confond son nom avec le nom de la future métropole commerciale de l'humanité (2).

Là, ce qui me frappa d'abord, ce fut l'aspect de cinq à six cents navires, la plupart stationnant contre des quais en bois, ou enfermés dans des docks, où le mouillage est facile et sûr. Notre steamer, si majestueux dans la solitude de l'Océan, se perdit, amarré à terre, au milieu des mâts, comme un arbre dans une forêt.

Les passagers, avec l'impatience distinctive du caractère nord-américain, se précipitèrent pour débarquer. Les officiers de la douane, postés à la sortie, n'exercent pas cette visite longue, minutieuse, inquisitoriale, dont l'Europe a fait l'apanage de sa civilisation. Ils se contentaient d'entr'ouvrir les gros coffres et laissaient passer, intacts presque toujours, les modestes sacs où il semble mesquinement absurde d'aller chercher une microscopique contrebande. O douane modèle, ton bon sens suffit pour révéler toute la féconde sagesse des institutions du nouveau monde! En passant par tes mains une minute ou deux, on n'a point le loisir, comme en Angleterre et en France, de ruminer dans

(1) C'est une tradition parmi les Indiens de la Californie que la baie de San-Francisco formait jadis un lac intérieur d'eau douce, qu'un tremblement de terre aurait, par une révolution soudaine, uni avec la mer. Cette hypothèse a toutes les probabilités pour elle ; mais la science n'est pas encore venue lui donner sa haute sanction.

(2) La baie de San-Pablo, presque circulaire, a dix milles de diamètre. La baie de San-Francisco a trente-six milles de long sur une largeur moyenne de six. (*Wilkes' exploring Expedition.*)

son esprit la théorie de la liberté du commerce. Ce n'est pas toi, douane pleine de convenance, qui songerais jamais à palper les poches des hommes, et à déshabiller (*proh pudor!*) les femmes dont l'embonpoint te semblerait produit par une cause artificielle. Pourquoi cette différence avec ses sœurs? Parce que celles-là sont imbues du sentiment monarchique, vexatoire par plaisir; tandis qu'en toi le républicanisme, libéral par nature, a modifié ce que ton institution pouvait avoir de répugnant à la dignité du citoyen.

Lorsque la cohue se fut écoulée, je songeai aussi à quitter ma demeure flottante. Mon bagage aurait nécessité quatre ou cinq porteurs; j'ignorais, ce que j'appris plus tard, qu'une charrette de transport ne coûtait qu'un dollar et demi, d'un bout de la ville à l'autre. Un cocher me proposa de me conduire, avec un autre passager et mes effets, à l'hôtel que nous lui désignerions, pour la bagatelle de dix dollars. Cinquante francs!

— Dix dollars, dit cet autre passager, qui était le Sibérien, ce n'est point cher. Il n'y a pas longtemps, m'a-t-on assuré, qu'on payait la même somme au porteur qui voulait bien se charger d'une seule malle.

— Prenons la voiture, répondis-je.

A l'*Oriental hotel*, immense bâtiment en bois, à trois étages, on ne put pas, ou l'on ne voulut pas, nous donner à chacun un *single room*, une chambre à soi. Ce fut la même histoire dans une autre caserne, un peu plus petite, appelée *Rassett's hotel*. Nous réussîmes enfin à nous loger au *Jones' hotel*, comme nous désirions. La pièce qui m'échut en partage avait douze pieds de long sur huit de large. D'une apparence propre, elle contenait, outre un lit spacieux et les ustensiles de toilette en porcelaine, deux chaises, une table, une commode et un petit miroir. Les murs étaient tapissés de papier, le plafond tendu de toile, afin de dérober à l'œil les fissures entre les planches. Le *Jones' hotel*,

on l'a deviné, est un palais en bois. — Mon logement avec la nourriture, sans le vin, me coûtait vingt-cinq piastres par semaine, ou cinq piastres par jour, à mon choix.

Lorsqu'il s'agit de payer le cocher :

— C'est trente dollars, dit le maroufle, d'un ton décidé et impératif. Et dépêchez-vous de me payer, car je suis pressé de retourner au steamer.

— Comment! trente dollars pour vingt minutes?

— Il ne s'agit pas du nombre des minutes, mais de trois courses. Du *Wharf* à l'*Oriental :* dix dollars; de l'*Oriental* au *Rassett's :* dix dollars; et du *Rassett's* au *Jones :* dix dollars de plus; total trente dollars. Est-ce bien calculé ou non? Pour ne pas perdre mon temps à discuter, je veux bien rabattre la somme à vingt-cinq dollars.

La prétention était d'autant plus exorbitante que les trois hôtels susmentionnés se touchent presque. D'ailleurs, le cocher ne nous avait pas prévenus, à la première halte, qu'il en agirait ainsi. Mais c'était un homme sur qui les raisonnements les mieux fondés ne produisaient aucun effet. Élevant la voix, il menaça d'emporter une de nos malles, s'il ne recevait pas à l'instant son payement... Une telle brutalité me révolta, et j'étais disposé à commencer une lutte, s'il le fallait, plutôt que de céder.

Alors le Sibérien émit l'opinion suivante :

— Je serais bien aise de faire administrer une volée de coups de bâton à ce misérable. Mais nous ne sommes point dans l'empire du Czar, où nous pourrions, sans crainte, solder notre compte intégralement de cette manière. Je paye mes douze dollars et demi. Faites comme moi, car le résultat de la lutte pourrait nous être fatal, surtout si ce *moujik* (1) tire de sa ceinture un *California protector,* dont

(1) Chacun sait qu'on appelle ainsi le paysan en langue russe.

la lame n'est pas bonne à connaître. Pour ma part, je ne serais pas fâché de commencer mes impressions de la région de l'or, adressées à mes amis d'Irkoutsk, par les mots : « La voiture qui nous conduisit du steamer à l'hôtel nous coûta vingt-cinq dollars. » Ceci donnera à mes compatriotes une plus haute idée de la Californie que tout ce qu'ils en ont lu dans *l'Abeille du Nord*.

Convaincu par ce discours éloquent, je m'exécutai.

Maudite classe que celle des automédons au service du public! maudite dans tous les pays où elle existe. L'*izvoschtchik* russe résume en lui les vices les plus saillants et les plus abjects de sa nation, étant fripon comme un juge, menteur comme un courtisan, intempérant comme un *pope* (prêtre gréco-russe). Capable de toutes les bassesses et de toutes les infamies, il vole quand il peut, il tue quand il ose. Le *Kutscher* allemand se plaît à vous torturer par une lenteur systématique ; il puise dans la bière qui l'enivre une incommensurable dose de stupidité qu'il révèle par ses grognements, ses jurons, ses grossières répliques. Le cocher français perd, en exerçant son métier, la gaieté spirituelle du caractère national, et exhale, en termes ennuyés, une humeur morose. Il appartient au grand parti de l'ordre, et par intérêt et par conviction. Le *vetturino* italien conspire contre ses pratiques avec les aubergistes, comme le *cochero* espagnol avec les bandits du grand chemin. Le *coachman* anglais, plein de morgue et d'orgueil, traite avec moins d'égards les hommes que les chevaux, à moins qu'il ne conduise un lord ou un évêque. Le *driver* américain cultive avec prédilection les mauvaises habitudes yankees, et la chique de tabac, qu'il tient dans sa bouche et dont sans crier gare il lance autour de lui le résidu aux yeux et au visage des voyageurs, cette chique dénote suffisamment le *loaférisme* de sa manière d'être.

A quelque contrée qu'il appartienne, le cocher se distingue désavantageusement des autres fonctionnaires publics, par son impolitesse ; d'où provient-elle? Probablement du contact incessant de l'homme et du cheval; contact dans lequel s'opère un échange entre les deux natures : tandis que la brute s'humanise, l'homme se brutalise, au moyen d'une influence qui nous sera peut-être expliquée un jour par le magnétisme. Mais à cette cause suffisante en elle-même, on doit en ajouter une autre : l'habitude du pouvoir absolu, qui le déprave sur son siége, comme un potentat sur son trône.

De dehors, on voit mal San-Francisco. Le quartier central et élégant de la ville est dérobé par le port et par les collines qui se dressent de tous côtés. La première impression est celle d'un ensemble confus : les maisons paraissent dispersées çà et là, comme des châteaux de cartes qu'un enfant placerait sur une table, sans ordre et sans méthode. C'est une erreur d'optique, produite par l'inégalité du terrain. San-Francisco est bâti sur un plan admirablement régulier, à l'instar de toutes les cités et de tous les villages des États-Unis.

Voici d'abord le quartier maritime, élevé en entier sur des pilotis et conquis sur la plaine liquide, comme Amsterdam et Venise.

De longues jetées où les steamers et les navires à voiles, amarrés de chaque côté, forment comme une double rangée de maisons, des boutiques de *dry goods* (marchandises sèches), des hôtels, des *bar-rooms* (cabarets), quelque part que se portent les yeux ; les charrettes qui se croisent et les passants qui se bousculent : tel est l'aspect de ce qu'on peut appeler l'entrée de San-Francisco.

De ce quartier maritime, d'où l'on est pressé de sortir, lorsque l'on n'affectionne pas l'odeur du goudron et celle de l'eau croupissante, on débouche dans la longue et belle rue

Montgomery. C'est le *Broadway* (1) du quartier mercantile. Là, les magasins s'étalent avec une élégance parisienne. Les restaurants y attirent les amateurs de bonne chère, en rivalisant de propreté et d'élégance. Tous les principaux changeurs d'or, qui sont banquiers en même temps, y ont leurs comptoirs, depuis l'agence respectable et respectée, d'un bout du monde à l'autre, de la maison Rothschild, jusqu'au *saving-bank* (banque de consignation) de quelque Yankee rusé, qui attire les mineurs au moyen de sa pompeuse enseigne en anglais, en français et en espagnol, voire même en chinois. Tous ces accapareurs de poudre jaune promettent les prix les plus élevés et n'en font pas moins des profits considérables. Leurs expéditions mensuelles (qu'il faut répartir entre une douzaine de maisons) pour les États-Unis et l'Europe sont de cinq à six millions de dollars. Ils payent maintenant 17 dollars l'once d'or brut, qu'ils avaient dans les premières années à 16 et même à 15 dollars.

La rue *Clay* et la rue *Washington* conduisent de la rue *Montgomery* à la *Piazza*, qui serait plus commode mais moins originale, si elle n'occupait pas une pente escarpée. Cette place, rendez-vous du désœuvrement et du plaisir, contient le joli théâtre de Jenny Lind (dont le nom, très-populaire en Californie, a été appliqué à des steamers, à des magasins, à des rues, à des ours, etc.), construit en briques et décoré à l'intérieur avec le meilleur goût. On y joue en anglais tous les soirs, sans excepter le dimanche. Comme succursale du théâtre, se trouve à côté le *California-Exchange*, salle dont je ne pourrais pas dire au juste les dimensions, mais qui paraîtrait extrêmement vaste à Londres ou à Paris. On y donne des bals travestis et masqués, deux fois la semaine. Les dames, appartenant toutes à la

(1) La superbe rue dite Broadway, à New-York, rappelle, sous mille rapports, les boulevards de Paris.

première profession de sainte Madeleine, apparaissent souvent, dans ces occasions, vêtues en *bloomer-dress,* charmant costume emprunté aux harems d'Orient, avec de chastes modifications (1).

Le *California-Exchange* (bourse de Californie) est en permanence un *bar-room* et une maison de jeu. Sous ce dernier rapport, d'autres établissements sont préférés. Pour n'en citer que deux, sur la place même, nous avons *l'Eldorado* et *la Bella Union.* Ces *hells* (enfers), comme diraient les Anglais, retentissent, du matin au soir et du soir au matin, du son de l'or et de l'argent. *Monte,* trente et quarante, baccarat, lansquenet, pharaon, vingt-et-un, roulette, etc., etc., etc., il y a des jeux pour toutes les nations, pour tous les goûts, pour tous les caprices.

Aux flambeaux, le coup d'œil de ces lieux de perdition, baptisés de noms séduisants, est vraiment féerique. Les murailles sont ornées de peintures érotiques, grandeur naturelle, représentant des femmes nues. « Gagnez de l'or, » semblent dire ces images en vous regardant, « et nous deviendrons des réalités pour vous. » Et comme pour mieux confirmer ce leurre, des femmes en chair et en os, habillées avec le plus grand luxe, président au tapis vert, engageant les flâneurs, par de lubriques sourires et de lubriques œillades, à essayer la fortune. Comment résisteraient-ils à ces amorces, quand leur raison est déjà égarée par les boissons alcooliques et étourdie par une musique joyeuse, égrillarde,

(1) Cette nouvelle manière de s'habiller a été introduite par miss Bloomer (d'Ohio) et a passé des États-Unis en Europe ; comme toutes les réformes salutaires, elle a soulevé dans les deux mondes une violente opposition. Le ridicule lui a été déversé à pleines mains et s'est épanché en caricatures grotesques, en quolibets moqueurs, en vaudevilles insolents. Malgré le déchaînement de la réaction dans le domaine des modes, la judicieuse Américaine a la gloire d'avoir suggéré à son sexe un costume qui concilie la décence et la grâce, le bon goût et l'économie, et qui est favorable à la santé, tandis que le costume usité généralement lui est préjudiciable.

sautillante, qui semble répéter sur des tons divers : L'or est une chimère !

Les provocantes sirènes viennent de Paris, et la plupart d'entre elles pourraient se rappeler défunt Frascati, mort, comme on sait, le 1er janvier 1838. Toutes surannées qu'elles sont, elles paraissent attrayantes grâce aux ressources de la toilette et à la prévention favorable, qui se prend pour leur sexe après un long jeûne dans les mines, où les femmes sont encore si rares ! Aussi font-elles une abondante moisson d'octogones (pièces d'or de 50 piastres), et j'en pourrais citer qui amassent par leurs charmes (?) de 15,000 à 20,000 piastres par an (75,000 à 100,000 francs) !

Les appointements alloués aux *bar-keepeuses* des maisons de jeu, pour paraître seulement le soir dans l'établissement, sont de 500 dollars par mois ! Sur vingt-quatre heures, elles n'en donnent que six à l'exercice de leur emploi.

La Californie est le paradis des femmes en général et des Françaises en particulier, de vingt à quarante ans inclusivement. Quoique le sujet soit assez délicat, je dois l'approfondir davantage, en tâchant d'esquisser la physionomie de la Piazza — ce compendium de San-Francisco, comme San-Francisco est le compendium de l'Univers.

A la tombée du jour, je m'approchai d'une jolie maison dont la porte s'entr'ouvrait à chaque instant pour de nouveaux visiteurs ; j'étais curieux de connaître la cause de cette affluence de monde. Les volets des fenêtres à fleur de terre étaient dépliés et me permirent de plonger mes regards au fond d'un salon somptueusement meublé. Sur des sofas et des fauteuils de velours reposaient des bacchantes, dont l'accoutrement et les gestes révélaient assez l'occupation.

Nulle part la prostitution ne se produit aussi publiquement qu'en Californie. Ailleurs, elle cherche les quartiers retirés ; ici, elle s'étale au milieu de la place la plus fréquentée. L'absence de la vie de famille fait perdre à cette triste

nécessité sociale de notre mensongère civilisation toute apparence de pudeur. Le haut prix que la femme obtient de ses faveurs vénales, élève, dans sa propre opinion, un négoce dont elle cesse de rougir. Vingt-cinq piastres : tel est le tarif des élégants lupanars, qui se recrutent à New-York et dans les villes de la Nouvelle-Angleterre.

Les aventurières, qu'amène de loin l'amour du gain, amassent des fortunes en quelques mois ; mais avec l'imprévoyance et la dissipation attachées à leur carrière, elles ne savent guère garder l'argent qu'elles obtiennent trop facilement. Celles qui ne se marient pas, s'en retournent aux États-Unis, pauvres comme elles étaient parties, après avoir dissipé des sommes fabuleuses.

L'homme a tellement besoin de vivre en communauté avec la femme, qu'il la recherche laide quand il ne peut l'avoir belle, souillée quand il ne la trouve pas chaste. La principale qualité de la femme aux yeux de l'homme, c'est son sexe, et l'homme s'en contente, au pis aller. Voilà pourquoi en Californie la prostitution n'est pas un obstacle au mariage, et il n'existe peut-être pas une fille, dans ce singulier pays, au moment où j'écris, quels que soient son âge, sa figure et sa conduite, qui ne puisse pas devenir une honorable épouse, pour peu qu'elle ait envie d'abandonner sa précaire position sociale. Mais le vice a un indicible attrait, une fois qu'il est exempté de la réprobation publique. Amnistiées par l'opinion générale, les prêtresses de la vagabonde Vénus se soucient rarement d'accepter des propositions matrimoniales.

Mais si les besoins du luxe ont une valeur exagérée, les besoins indispensables sont satisfaits à bon marché comparativement.

Sans sortir de la place, arrêtons-nous au restaurant Lafayette, qu'on peut prendre comme type des meilleurs restaurants. Une carte abondante est livrée à la discrétion

de chacun, et un dîner, dont on choisit les plats, ne coûte qu'une piastre et demie; le déjeuner, dans la même condition, une piastre; par abonnement hebdomadaire, les deux repas coûtent seize piastres. On a avec cela une bouteille de très-bon bordeaux ordinaire, pour une piastre. Le champagne Cliquot ou Aï se paye deux piastres et demie. On rencontre rarement sur le marché de la Californie des vins gâtés, frelatés ou falsifiés.

Il existe à San-Francisco d'autres restaurants, où l'ouvrier qui veut faire des épargnes ne dépense, en huit jours, pas plus d'une journée de son travail. Une maison située près du port, appelée *Dime house*, fournit chaque plat à dix sous seulement.

« L'homme ne se nourrit pas que de pain, » dit l'Évangile. Aucune maxime n'est mieux gravée dans l'intelligence américaine que celle-ci. La Piazza contient à elle seule trois ou quatre librairies, et il y en a beaucoup d'autres répandues dans la ville. Chaque steamer leur apporte les feuilles périodiques et les publications à bon marché de *Harper and brothers*, de Putnam, Scribner et autres éditeurs populaires des États-Unis. Dickens, Bulwer, Douglas Jerold, Reynolds, E. Sue, Dumas, G. Sand, etc., se voient dans les mines les plus reculées et forment ainsi comme un lien mystérieux entre le vieux monde pensant et le nouveau monde agissant. Le *New-York Herald*, le *New-York Tribune*, le *New-York Times* et le *Courrier des États-Unis* publient expressément pour la Californie des numéros semi-mensuels, qui se vendent 25 cents (1 fr. 25 c.). La circulation de ces journaux à la mode augmente sans cesse dans toute l'étendue du pays. Le *Courrier des États-Unis*, je le tiens d'une autorité irrécusable, expédie pour San-Francisco deux mille exemplaires par malle. Les émigrants français préfèrent en général cette feuille indépendante, rédigée sous le régime sincère de la liberté, à toutes les feuilles de la presse restreinte

et contrainte de Paris. Un libraire reçoit néanmoins *les Débats, la Presse, le Charivari*, qu'il vend un franc le numéro; cette entreprise ne prospère pas. Les émigrants allemands se reportent au souvenir de leur *Deutsches Vaterland*, par l'*Allgemeine Zeitung*, non d'Augsbourg, mais de New-York. Les émigrants de race espagnole lisent, de préférence à tous les autres journaux, le *Diario*, de Valparaiso.

La presse locale a pris un grand essor en Californie. San-Francisco compte sept à huit journaux, parmi lesquels l'*Alta California*, de la dimension du *Times* anglais, jouit d'une vogue méritée. Les autres villes, Sacramento, Stockton, Marysville, Nevada, San-Jose, etc., publient, chacune, un ou plusieurs *newspapers*. Rendant politesse pour politesse, l'*Alta California* et deux ou trois autres journaux font paraître, au départ du steamer, des numéros expressément imprimés pour les États-Unis.

Dans la pensée nord-américaine, la littérature, la politique et la science sont inséparables. Elle se plaît, dans sa marche progressive, à constater continuellement l'espace qu'elle a parcouru. Le passé, sur lequel elle s'arrête avec complaisance, lui déchire le voile de l'avenir. Merveilleuse nation, qui sait où elle va, et qui cherche, par ses études, le chemin le plus court vers le bien-être social.

Pour satisfaire cette tendance féconde, voici une contrée, lancée depuis quatre ans à peine dans la voie de la civilisation, qui étale à mes regards surpris une exposition agricole, minérale et industrielle: le *Shelton's Museum*, situé vis-à-vis de l'Eldorado, n'est rien moins que tout cela. On y voit un herbier de mille plantes, presque toutes particulières au sol de la Californie; plusieurs racines bulbeuses, parmi lesquelles celle qui remplace parfaitement le savon mérite une attention particulière (1); des légumes d'une dimension

(1) Cette racine ressemble à un oignon et appartient à une plante appe-

énorme : pommes de terre pesant sept livres et demie, oignons de trois ou quatre livres, tomates de deux livres, etc.; des spécimens d'or et d'autres métaux; des objets manufacturés dans le pays, etc. L'art y est représenté par d'admirables daguerréotypes, et on y montre comme une curiosité d'imprimerie le premier ouvrage publié à San-Francisco : *California as it is, and as it may be, or a guide to the gold region,* by F.-P. Wierzbicki, M.-D.

Un Polonais a eu la gloire, et je l'en remercie au nom de la Pologne, de commencer la littérature californienne par un livre qu'on lit avec plaisir et qu'on consultera toujours avec intérêt. Conformément aux prix élevés de toutes les choses à l'époque de sa publication, ce livre, de 78 pages in-8°, se vendit à cinq dollars l'exemplaire et rapporta à son auteur, par ses deux éditions, une somme de huit à dix mille dollars. On se le procure aujourd'hui à 25 cents (1), non qu'il ait été discrédité, mais parce que la contrée change de face avec tant de rapidité, que ce qu'on en dit aujourd'hui devient de l'histoire ancienne au bout de six mois.

L'entrée du musée est d'un dollar. Pour en augmenter l'intérêt, M. Shelton y a dernièrement montré des sauvages de la Nouvelle-Hollande, fort curieux à comparer avec les sauvages indigènes. Il est à désirer qu'une entreprise, qui constate une infatigable énergie, se développe de plus en plus. Les habitants de la Californie y trouveront un champ

lée dans le pays *amolé*. Non-seulement elle nettoie parfaitement le corps et les étoffes, mais elle passe pour guérir les maladies cutanées. C'est un remède souverain, dit-on, contre l'éruption douloureuse produite par le chêne vénéneux, dont le simple contact empoisonne le sang. Ce chêne vénéneux, en anglais *poison oak*, en espagnol *hiedra*, n'est qu'un arbrisseau de quatre à cinq pieds de hauteur. Le savon végétal, doué de propriétés curatives, a été prodigué par la nature sur la côte de l'océan Pacifique. Au Pérou et au Chili on l'a sous la forme d'une écorce que l'on appelle *tarzana* à Lima et *quiliay* à Santiago. Les femmes de cette dernière ville s'en servent pour laver leurs belles et épaisses chevelures.

(1) 1 fr. 25 cent.

d'utile émulation ; les nouveaux arrivants, en jetant un coup d'œil sur les produits de la nature, fécondée par le génie de l'homme, comprendront, comme par enchantement, ce que beaucoup de livres, beaucoup de voyages, beaucoup d'interrogations ne leur feraient peut-être pas connaître aussi bien ; ce sera pour tous une étude à la fois agréable et féconde dans ses résultats.

Les citoyens de l'heureuse et libre Amérique savent accomplir avec dévouement et sagesse ce que les gouvernements monarchiques de l'Europe essayent d'une manière souvent irréfléchie et folle.

M. Shelton s'est déjà posé, à lui seul, comme le promoteur de l'agriculture et de la fabrication californiennes. A une séance solennelle, le 13 novembre 1851, il a distribué deux prix adjugés par un comité de juges compétents : une coupe d'argent à M. Horner pour son assortiment de végétaux, et un petit chapeau en or à MM. Boyd et Dolsen pour avoir confectionné les meilleurs chapeaux de San-Francisco. A cette occasion, M. A. Williams prononça un éloquent discours, mêlé d'instructifs détails relativement à la Californie. En preuve de l'étonnante vigueur de la végétation d'une terre qui n'a encore attiré l'attention générale que par ses richesses minérales, il cite les faits suivants, basés sur les témoignages des plus estimables citoyens du comté de Santa-Cruz :

« Dans la propriété de James Williams, un oignon atteignit l'énorme poids de 21 livres. Sur la terre possédée et cultivée par Thomas Fallen, il y eut un chou mesurant un diamètre de 13 pieds 6 pouces, un arbre (*redwood tree*), dans la vallée dite l'arbre de Frémont, a 50 pieds de circonférence, et à peu près 300 pieds de hauteur (1). »

(1) Dans la forteresse de Ross, m'a raconté un de ses anciens habitants, un seul arbre (*pinus californicus*, que les Espagnols appellent *palo colorado* et les Russes *tchaga*) a suffi à construire une maison composée de huit

L'orateur ajoute qu'à sa propre connaissance il apparut à Stockton un navet pesant 100 livres, et que, dans la même ville, une pomme de terre alimenta douze personnes à un dîner et resta à moitié intacte.

Les productions du Nord et du Sud se confondent dans la délicieuse vallée de *los Angeles*, où la banane, l'orange, le citron, croissent à côté de la pêche, de la poire, de la cerise, de la prune et de la pomme. « J'ai été dernièrement informé, dit M. Williams, par un de nos adoptifs célestiaux, dont le développement phrénologique de l'*auri sacra fames* prédominait sur son *amor patriæ,* que notre sol, notre climat et nos saisons, étaient parfaitement adaptés à la culture du thé. »

Après avoir fait le tour de la place, en nous arrêtant à lire quelques curieuses enseignes, comme celle-ci : « Mesdames Napoléon et Comp., marchandes de modes », nous revenons au *California-Exchange,* centre d'un mouvement incessant. C'est le seul endroit où stationnent les voitures de louage, qui n'ont pas de prix fixe, mais se payent ordinairement cent francs la journée et cinquante francs la demi-journée. Cette coutume n'est pas scrupuleusement observée, comme on l'a vu par mon propre exemple. Les diligences et les omnibus partent du *California-Exchange*. Profitant du concours des allants et des venants, une industrie parisienne, inconnue jusqu'à présent en Amérique, y occupe tout le bord du trottoir. Une vingtaine de décrotteurs offrent leurs services moyennant 25 cents ; ils sont tous Français, et la plupart se livrent à cette humble occupation, la moins rétribuée en Californie, parce qu'ils relèvent de ma-

pièces spacieuses et un immense hangar pour la farine. C'était l'habitation du gouverneur de la colonie russe, qui se servait, en guise de table à manger, du tronc de ce même arbre dont la circonférence mesurait environ 18 pieds. Ce *pinus californicus* n'existe pas, que je sache, en Europe. Son nom de *tchaga* a été probablement inventé par les colons venus de l'île Sitka.

ladie ou parce qu'ils n'ont pas d'argent pour se rendre dans les mines.

Le cirage des bottes rapporte cependant assez de quoi vivre : une piastre et demie à 2 piastres les jours ordinaires, et 4 à 5 piastres le dimanche.

La rue *Kearney* coupe la place et s'allonge parallèlement à la rue *Montgomery,* avec laquelle elle rivalise par la quantité des boutiques et l'affluence du monde. Entre ces deux principales voies publiques, se trouve la coquette et joyeuse rue Commerciale, où le voyageur est transporté en pleine France. C'est la promenade de prédilection des représentants de la *grande nation,* comme on l'appelait jadis, non sans motifs valables. La langue française y retentit du matin au soir. Les enseignes sont en français. Voici d'abord Bonhomme, coiffeur français, qui peut rivaliser avec les meilleurs coiffeurs de Paris ; puis, madame Payot, café et billard français ; puis encore d'autres cafés et d'autres billards, également français.

Brillante entre tous les établissements d'un genre analogue, resplendit la « *Polka,* » maison de jeu, tenue par M. Baroilhet, frère du célèbre chanteur de ce nom, et président d'une société française de bienfaisance, nouvellement organisée. Ce n'est pas le dieu hasard qui compte tant de dévots, ni la bonne qualité des boissons, pour lesquelles il y a tant d'amateurs, qui attirent uniquement cette foule compacte que vous voyez se presser dans ce spacieux et magnifique salon. Deux reines de beauté y figurent, tantôt au comptoir, tantôt au lansquenet. L'une s'appelle *la belle Lucienne,* et parut autrefois sur le théâtre des Variétés, à Paris. L'autre est la belle madame Touchard. Les appâts proéminents de ces dames tournent la tête des mineurs qu'une vertu de longue durée a rendus Turcs dans leurs goûts. Mais ne prodiguons pas des détails par trop mahométans.

La rue *Kearney* possède un club où les estimables négociants et avocats qui le composent, se livrent à la lecture des journaux, au whist et au billard. Par cette enjambée à travers un terrain neutre, je saute de la France en Chine.

Les enfants de l'empire céleste demeurent presque tous dans la rue *Sacramento*, où ils ont construit des maisons dans le style chinois, vendent des marchandises chinoises, blanchissent le linge à la chinoise, et vous servent, dans des restaurants spéciaux, des mets chinois. L'émigration de ces Asiatiques augmente tous les mois, malgré l'ukase de leur empereur, aussi peu porté que le czar de Russie à tolérer les voyages au dehors. Le magnanime souverain, menaçant ses sujets de sa colère paternelle, les prévient que les Yankees ont perforé le sol californien de trous profonds, où ils obligent tous les étrangers à travailler sans rétribution, et privés à jamais de la lumière du jour.

Mais les Chinois ne sont pas aussi Chinois qu'ils en ont l'air. L'esprit d'incrédulité, auquel l'humanité doit sa gloire et ses progrès, commence à s'infiltrer dans leur intelligence. Ils ne croient pas les fruits de « l'arbre défendu » aussi amers qu'on le leur dit, et la preuve, c'est que chaque semaine apporte une nombreuse cargaison de ces Asiatiques. La plupart se rendent aux mines, où ils se signalent par une rare patience dans les procédés lents et minutieux de l'exploitation de l'or; ils deviennent d'actifs travailleurs, soit en piochant pour leur propre compte, soit en se louant à d'autres, à 4 ou 5 piastres par jour.

Ennemi de l'oppression sous toutes les formes, et sur quelque race qu'elle s'abatte comme un hideux vautour, je suis heureux de constater que personne en Californie n'a songé à abuser de l'ignorance des Chinois, afin de les engager par contrat à cinq ans d'un véritable esclavage, ainsi que cela se pratique au Pérou. Je ne sais jusqu'à quel point les lois américaines, impitoyables seulement pour l'Afrique,

auraient pu permettre un semblable abus à l'encontre de l'Asie. Mais il aurait pu être tenté, et il ne l'a pas été. Aujourd'hui, il est devenu impossible. Libres comme tous les autres habitants de la Californie, sous la bannière de l'Union, les douze à quinze mille Chinois répandus dans le pays se sont bien vite renseignés sur leurs droits qu'ils ne laisseront pas méconnaître vis-à-vis de leurs novices compatriotes : ces droits ils les comprennent parfaitement. L'arbitraire seul est difficile à comprendre (1).

Ces hommes, qu'on représente chez eux comme profondément démoralisés, et qui, dans la misère et l'abjection où ils vivent, méritent sans doute leur triste réputation, ces hommes, élevés à une existence plus digne d'êtres rationnels, deviennent d'honnêtes et paisibles citoyens. Que les rois et leurs suppôts te jettent l'anathème, ô sainte Liberté ! chaque pas dans le voyage du temps me montre que la haine de cette engeance provient uniquement de ce qu'elle reconnaît en toi l'école de la vertu. Or, ce n'est pas sur la vertu que se fonde un pouvoir iniquement exercé.

Je ne sais trop m'expliquer comment il n'y a que trois ou quatre femmes sur un si grand nombre de Chinois transplantés, d'autant plus qu'ils ne semblent pas avoir d'arrière-pensée de retour. Est-ce par égard pour ce sexe faible qu'ils

(1) Aussi j'espère qu'une loi qui vient d'être rendue par la législature de Californie, afin de déclarer valables les engagements contractés à l'étranger avec des ouvriers destinés à travailler dans le pays, j'espère que cette loi, susceptible d'une infinité d'abus, sera comme non avenue, même si elle n'est pas révoquée. On ne comprend pas que, dans l'État le plus démocratique du globe, les représentants choisis par le peuple émettent une mesure aussi antidémocratique ; ce n'est ni plus ni moins que l'esclavage sans distinction de race ni de couleur ; c'est une prime donnée à la cupidité des exploiteurs ; c'est la dégradation du travail. Quel serait le résultat de cette loi? Une baisse immédiate du salaire. Au profit de qui cette baisse? Au profit des capitalistes qui placent facilement leur argent à 2, 3, 4, 4 1/2 par mois. Ne dirait-on pas qu'ils sont à plaindre ces capitalistes ?

n'ont pas voulu exposer aux éventualités hasardeuses d'une région qui leur était inconnue? Est-ce par répugnance du sexe lui-même à quitter le sol natal?

L'unique Chinoise que j'aie vue à San-Francisco jouit d'une grande vogue, non parmi ses compatriotes qui ne la fréquentent pas, mais parmi les Américains qui assiégent sa porte, du matin au soir. Chez elle, elle se montre vêtue du costume national; dans la rue, elle porte une toilette à la mode européenne. Sans qu'elle soit jolie, sa physionomie est piquante. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas des pieds microscopiques pour être un type parfait de la femme du céleste empire. Mais, à ce que j'ai appris, c'est un privilége de la haute aristocratie, obtenu par beaucoup de soins, d'art et de tortures. Miss Atoy, qui fut probablement une humble batelière à Canton ou à Hong-Kong, sans avoir les extrémités des jambes aussi développées que les filles du Nord, dans les deux mondes, ne les a pas aussi mignonnes, tant s'en faut, que les Andalouses et les Liméniennes. La pudeur des Chinois a été choquée par les agaceries que cette courtisane fait, de sa fenêtre ou de sa porte, aux *barbares* de toutes les nations, et dernièrement ils envoyèrent une députation au fameux *Comité de vigilance* pour le prier d'y mettre fin, soit par le bannissement, soit par toute autre punition qui réprimerait les fredaines de l'aimable créature. Il va sans dire que la plainte ne put être prise en considération ; car le comité, institué contre les voleurs, les incendiaires et les assassins, aurait trop à faire s'il devait s'occuper de peccadilles comparativement peu dangereuses. On fit entendre aux scrupuleux Chinois qu'il était impossible d'excepter miss Atoy de la tolérance accordée par la police de San-Francisco à mille femmes au moins, américaines, françaises, allemandes et espagnoles, dont la conduite n'est guère plus édifiante. La députation, quoique désappointée dans son but, se retira hautement édifiée de l'équité du tri-

bunal des *barbares*, qui pèse dans la même balance et avec les mêmes poids les femmes de la ville, de quelque contrée qu'elles arrivent.

Barbares ! Ils ont le droit en quelque sorte de nous titrer ainsi, quand ils nous voient étonnés de ce que le plus humble d'entre eux sait lire et écrire. Barbares ! comment ne le serions-nous pas à leurs yeux encore, quand ils comparent leur sobriété à l'intempérance de la population chrétienne? Graves, calmes, reposés, ils sourient de pitié en contemplant l'excitation fébrile dont nous sommes agités. Une singulière manie les fait cependant sortir de leur habituelle quiétude : ils ne perdent jamais, aux jours de fête, l'occasion de lancer des fusées et des pétards qu'ils savent admirablement confectionner. Le 4 juillet, ils prodiguent tellement ces signes de réjouissance publique, qu'on dirait que la déclaration de l'indépendance américaine a été faite principalement en leur faveur (1).

Planant dans les hauteurs de la ville, les rues *Dupont* et *Stockton* la coupent parallèlement à la rue *Montgomery*. Quoique pourvues de nombreux magasins, de *bar-rooms* et autres lieux publics, ces rues n'ont pas l'éclat, l'animation, l'entrain de celles qui se rapprochent du port.

Dans la rue Dupont se trouve un théâtre français, ouvert

(1) L'émigration chinoise va tellement en augmentant qu'on a calculé qu'elle compterait à la fin de l'année 1852 une population de quarante à cinquante mille âmes. Elle se concentre de préférence dans les mines, où on lui doit la construction de plusieurs bourgs, appelés Pekin, Canton ou Hong-Kong. N'est-il pas remarquable de voir les Asiatiques, immobiles dans leur engourdissement tant que la civilisation leur venait d'Occident par l'Europe, se réveiller soudainement dès qu'elle leur arrive d'Orient par l'Amérique? N'est-ce pas la confirmation de cette loi par laquelle les peuples n'influent efficacement et salutairement les uns sur les autres qu'en leur apportant la lumière, comme le soleil, de l'est à l'ouest?... Les exceptions qu'on voudrait citer contre cette règle ne sont pas des exceptions, si on les envisage de près. Ni la Turquie, ni la Russie ne se sont réellement développées au contact de la civilisation occidentale.

le dimanche. Quatre actrices, mesdemoiselles Alexina, Racine, Adalbert et Éléonore, sont à la fois les propriétaires et les directrices du théâtre. La fortune de ces dames, dont trois n'avaient pas ensemble vingt francs en débarquant à San-Francisco, prouve avec quelle merveilleuse facilité des femmes tant soit peu expérimentées peuvent se tirer d'embarras sur ce lointain rivage. C'est une mine féconde que la mine des Parisiennes dans la région de l'or! Éléonore, Adalbert, Racine et Alexina jouisssent en Californie d'un confort, d'une élégance, d'un luxe, qui ne doivent pas leur faire regretter les bords de la Seine. La haute protection de quelques-unes des principales maisons de commerce leur assure une solide position pour le moment et des épargnes pour l'avenir — cet avenir froid et ridé qui arrive sitôt, lorsqu'il arrive!

On joue au théâtre français les petits vaudevilles égrillards des boulevards, et les actrices ainsi que les acteurs s'acquittent de leurs rôles à la satisfaction d'un public composé de Français, portés à applaudir, ne fût-ce que par patriotisme de souvenir. Malgré l'exiguïté du local, la recette monte ordinairement à sept cents piastres par représentation. On paye aux loges quatre piastres, trois à l'orchestre et deux dans la galerie. Cela ne semble pas cher en Californie, et les deux théâtres américains mettent leurs places aux mêmes prix.

Le théâtre français donne quelquefois des bals. Ces réunions manquent de gaieté, car c'est à peine s'il y a une femme pour dix hommes. Les danseuses sont obligées de se multiplier, étant assaillies d'invitations par d'avides danseurs.

Stockton street s'étend sur des collines culminantes, d'où l'on jouit d'un panorama de toute beauté. Avec ses rues transversales, c'est le quartier le plus paisible qu'on puisse désirer. Il est remarquablement salubre, car les miasmes du port ne montent pas à sa hauteur.

Dans une des rues qui grimpent sur ces hautes régions, les habitants de langue espagnole ont groupé leurs chétives maisons de bois. Les Chiliens y dominent par leur nombre, et le quartier est appelé, d'après eux, « le petit Chili. » C'est l'Amérique du Sud avec ses mœurs, ses costumes, sa gaieté. Quoique la population n'ait pas reçu une éducation soignée, elle se distingue par une exquise politesse, qui lui vient de son origine. Les hommes se promènent avec ce *couvre-tout,* si commode, qui s'appelle *sarape* au Mexique, et *poncho* depuis Panama jusqu'au cap Horn. Les femmes portent des robes négligemment agrafées, quand elles les agrafent, et jettent par-dessus ce laisser-aller le luxe d'un *panuelon* (châle de soie) d'éclatante couleur. Les uns et les autres fument du matin au soir, et quelquefois du soir au matin; mais les hommes donnent la préférence à la cigarette, et les femmes au gros cigare. Beaucoup de ces dernières sont venues de Valparaiso afin d'exercer ce métier, si joyeux en apparence, si triste au fond, auquel la majorité du sexe féminin est condamnée dans le monde. Mais, dégradation pour dégradation, leur existence, du moins, au lieu d'être en butte à la faim, est comparativement assurée et embellie par de fréquentes pluies d'or.

Les buvettes du « petit Chili » retentissent, la nuit, des vifs trépignements du *fandango* et de la *samacueca* (1). Les Nord-Américains se mêlent à ces *tertulias* (2), — vrais Jupiters qui vont chercher des Danaés. — Ils payent leur entrée en sacrifiant sur l'autel du *monte,* qui ne discontinue pas pendant la danse. Parmi les habitudes du sol natal, les Chiliens ont importé une passion puérile, comme celle des Chinois pour les feux d'artifice. Ils s'amusent, des heures entières, à faire manœuvrer dans les airs des cerfs-volants

(1) La danse nationale de l'Amérique espagnole.
(2) Réunions, soirées.

et engagent, entre eux, des paris sur les chances de ces ascensions.

Le temps est passé où les rues de San-Francisco se transformaient en profonds marécages pendant la saison pluvieuse. Elles sont toutes planchéiées et pourvues de trottoirs, quelquefois en pierre ou en marbre, mais le plus souvent en bois. La boue dans laquelle s'enterraient les charrettes et se noyaient les chevaux n'est plus qu'une tradition conservée dans la mémoire des vieux habitants de l'année 1849. La boue d'aujourd'hui est moins fangeuse que celle de New-York ou de Paris.

L'architecture de la ville réjouit le regard par son élégance et sa variété. On voit des maisons en briques rouges comme aux États-Unis, des cottages en bois dans le goût anglais; puis, ce sont des habitations à jour, qui rappellent les villas d'Italie, ou de véritables constructions chinoises, érigées et habitées par des Chinois. Il existe aussi des édifices en fer de fonte, et un négociant vient d'envoyer chercher à Canton des maisons en granit, toutes prêtes à poser. Beaucoup de grands hôtels en bois ont été apportés ainsi de Boston. Le cosmopolitisme de San-Francisco se traduit par son architecture.

En contemplant d'innombrables demeures, rangées les unes sur les autres, je n'eusse jamais pu croire, s'il y eût eu moyen d'en douter, au vide immense occasionné par un incendie, quatre mois avant mon débarquement (octobre 1851). Les ravages des flammes, dont la fureur n'avait épargné aucune rue, ne montraient plus nulle part leur trace. On construit, en quelques semaines, des bâtiments en briques, et les bâtiments en bois s'improvisent du jour au lendemain. L'incroyable empressement à rebâtir sur la cendre chaude et sur les ruines fumantes est stimulé par le prix élevé des loyers. Une maison rapporte de 35 à 75 p. c. De tels intérêts provoquent les capitalistes à risquer leur

argent sans avoir la garantie des compagnies d'assurances. Celles-ci ne se formeront pas encore de longtemps, à cause de la facilité avec laquelle se propage le feu dans une ville faite en majeure partie de matériaux excessivement combustibles et sujette à des vents violents qui portent les étincelles d'un quartier à l'autre. Par exception, on parvient cependant à assurer en Angleterre pour les deux tiers de leur valeur les maisons de briques, érigées dans de bonnes conditions. Peu de propriétaires ont recours à une sage précaution qui rendrait nuls leurs risques en les comparant aux avantages dont ils jouissent. San-Francisco a déjà subi six incendies, et le phénix, à chacune de ses résurrections, a reparu avec un plus beau plumage.

La population présente, en général, une propreté et une recherche de mise telles que la classe privilégiée seule se les permet dans les capitales d'Europe. A San-Francisco, chacun se considère comme un *gentleman*, un homme comme il faut, et veut le paraître. De rares mineurs se montrent encore, avec leurs chemises de laine rouge, dans les lieux publics, mais beaucoup d'autres déposent en arrivant la livrée du travail et se métamorphosent des pieds à la tête, dans les *clothing-establishments*, magasins d'habits, dont l'innombrable quantité produit une concurrence avantageuse au consommateur. Les Juifs et les Allemands se livrent surtout à ce genre de commerce, devenu très-chanceux, par la baisse des prix. En marchandant un peu, on obtient une redingote noire pour 16 piastres, un paletot pour 16 à 20, un pantalon pour 6, etc. Ces articles arrivent de New-York, de Paris ou de Bordeaux.

Le mineur n'aime point à s'embarrasser d'un lourd bagage; il rejette avec dédain ses vieilles dépouilles; aussi les rues sont-elles parsemées de chapeaux aplatis, de vêtements de toutes les formes et d'épaisses chaussures. Combien le chiffonnier de Paris s'estimerait heureux, si tous ces objets

étaient à sa portée! Comme le mendiant de l'ancien monde se parerait avec joie de cette défroque! A San-Francisco, il n'y a ni mendiant, ni chiffonnier. Un bien-être réel prévaut parmi les habitants, et personne, avec la libre disposition de ses bras et de ses jambes, ne risque de manquer du nécessaire. La pauvreté, dont une société qui se refuse à reconnaître le droit au travail, ou le droit à l'émigration, est plus coupable que l'individu qui en souffre, n'existe ici que par moments et par une seule cause : l'incapacité de travailler. Des associations de bienfaisance se sont organisées pour prendre soin des malades nécessiteux et réussiront probablement à prévenir cette misère occasionnelle.

Adorées commes des déesses, les femmes étalent, dans leur toilette, les modes les plus piquantes du jour. Chapeaux de Paris, crêpes de Chine, points d'Angleterre, etc., elles prennent à chaque pays sa spécialité, et de toutes ces spécialités elles forment un ensemble aussi harmonieux que riche. De nombreux bijoutiers, venus des États-Unis ou de France, sont laborieusement occupés à enchâsser pour elles, dans le bel or indigène, les diamants importés. Comment, avec le luxe qui les entoure, ne sembleraient-elles pas séduisantes? Qu'importe qu'elles ne soient plus jeunes, qu'elles ne soient plus belles! Elles paraissent et jeunes et belles à une meute de célibataires affamés, et elles exerceront une invincible fascination tant que chacune d'elles pourra réclamer pour sa part vingt ou vingt-cinq soupirants. Sur une population de trente mille âmes, San-Francisco compte douze à quinze cents femmes!

L'émigration californienne, par une caractéristique singularité, se compose principalement d'hommes de trente à quarante ans, qui ont laissé sur le sol natal leurs femmes et leurs enfants et sont venus chercher, tout à fait seuls, une fortune que l'espérance montre toujours prochaine et rapide. Songeant à revenir au foyer domestique en un bref

délai, ils restent, à peu d'exceptions près, comme l'oiseau sur la branche. A part, donc, un bien petit nombre de couples mariés, ce qu'on appelle la vie de famille n'existe point dans toute l'étendue du pays. Par conséquent, pas de société dans les villes. Les hommes, quand ils ne vivent pas dans les hôtels et les *boarding-houses* (pensions bourgeoises), se logent par douzaine dans la même maison, occupant à un ou à deux les chambres à coucher et ayant un salon commun pour les réunions du soir. Là, en l'absence de l'honnête mère et de la pudibonde demoiselle, la conversation, quand elle ne roule pas sur les spéculations courantes, ne saurait toujours garder les raffinements de la vie policée. Les femmes *libres* ont accès dans ces phalanstères masculins, mais n'en purifient pas le ton. Pauvres fleurs éparpillées et flétries, on les admire comme si elles étaient dans leur éclat et leur parfum. Mais, quel que soit leur prestige sur les sens, leur influence est nulle, sinon délétère, sur les sentiments qui ennoblissent les rapports sociaux.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Cette sage maxime, qui date de la création, commence à entrer dans l'esprit des émigrants, dont beaucoup parlent d'aller chercher leurs moitiés. L'arrivée des femmes astreintes au joug conjugal changera l'aspect moral de la Californie. Une brillante société se constituera à San-Francisco; composée d'une foule de nationalités, elle en résumera les traits particuliers dans une curieuse fusion. Encore quelques années, et le voyageur ne sera pas réduit, comme à l'heure où j'écris, s'il est ennuyé d'entendre sans cesse parler de la valeur de la poudre d'or et du prix des lots de terrain, à courir après d'uniformes distractions dans les théâtres, les maisons de jeu et les rues.

Alors, ne fût-ce que par égard pour les dames et leurs tendres rejetons, on songera à éclairer ces rues qui n'ont pas encore de lanternes et sont défoncées en maint endroit,

Il est difficile d'éviter ces trous dangereux au milieu des ténèbres des nuits sans lune. Je faillis être victime d'une de ces trappes, où je tombai à l'improviste. J'aurais pu me casser la jambe, mais j'en fus quitte pour une blessure au genou. Il arrive fréquemment des accidents semblables.

L'obscurité profonde de certains quartiers semblerait devoir inspirer le vol par surprise. Supposez un moment Paris ou Londres sans éclairage, que de malfaiteurs viendraient y demander aux passants la bourse ou la vie! Eh bien! à San-Francisco, les attaques nocturnes sont rares. En 1849, les mauvais sujets essayèrent de s'organiser en bandes, et paradèrent dans les rues en brisant les fenêtres, en insultant les passants, en violant les femmes. Sous le nom significatif de *Société des Chiens,* ils semèrent la terreur pendant quelques jours parmi les citoyens paisibles. Voyant l'impuissance des autorités, le peuple en masse se souleva comme un seul homme, et arrêta tous les délinquants qui furent sommairement condamnés au travail des briques. Depuis cet acte de vigueur, aucune institution semblable à celle des *Chiens* n'a troublé l'ordre public.

Il se commet aussi très-peu de vols avec effraction. Il y a dédain absolu de la part des filous pour les objets de petite valeur. Dans le *boarding-house* où je logeai durant deux mois, je laissai la porte de ma chambre impunément ouverte, quoique la maison contînt une quinzaine de locataires et plusieurs domestiques. Malgré l'opinion accréditée par la presse qui fait de la Californie un repaire de bandits, je ne crois pas que, proportion gardée, sa statistique criminelle soit au niveau de celle des vieilles contrées civilisées. La plupart des meurtres dont se souille cette terre nouvelle ne sont pas aggravés par la préméditation; la colère irréfléchie ou la vengeance soudaine, voilà les principaux mobiles de ces actes odieux, circonscrits la plupart dans le cercle des ivrognes et des joueurs.

Loin que la population californienne soit, comme on l'avance, d'une immoralité inouïe, elle pousse à l'exagération sa pruderie morale (1) ; elle semble ne pouvoir pas concilier sa raison avec l'existence dans son sein des délits contre la propriété, et des crimes contre les personnes. De tels actes n'ont pas, comme ailleurs, l'excuse du dénûment, et sont censés impardonnables. De là, la création spontanée du « Comité de vigilance, » qui, sous prétexte de salutaires exemples, enlève les délinquants à leurs juges légaux, les fait passer par une procédure expéditive, et exécute lui-même ses propres arrêts. La voix du peuple, *vox populi*, soutient et sanctionne ce tribunal, usurpateur sans aucun doute, mais qu'on ne peut pas accuser, depuis quatre mois qu'il existe, d'avoir abusé de son autorité usurpée. Les individus pendus par ses ordres avaient mérité la peine de mort, suivant toutes les législations en vigueur chez tous les peuples. Malgré cela, c'est un empiétement sur la justice légale que les circonstances particulières d'un pays nouveau peuvent légitimer comme un *abus* provisoire, qui empêche un abus plus déplorable.

Ainsi compris, « le Comité de vigilance » est le *Lynch Law* régularisé, modifié, amélioré. Quand on voit la terrible juridiction de la multitude régner avec toute sa brutalité dans l'intérieur, on ne peut que féliciter San-Francisco de lui avoir donné une forme plus polie. Sans le « Comité de vigilance, » qui se compose de citoyens honorables, et se plaît, sauf de rares exceptions, à respecter la stricte légalité, l'indignation populaire, puissamment surexcitée dans deux cas, en deux mois de temps, et partant d'un sentiment louable comme celui qui souleva les brasseurs de Londres contre le

(1) Bien entendu qu'il n'est question ici, ni de la débauche des femmes ni de l'ivrognerie, ni du jeu, — vices qui se produisent malheureusement à front découvert.

fouetteur de femmes, Haynau, cette noble et vertueuse indignation aurait pu entraîner de fâcheuses conséquences. Le premier cas est celui du capitaine Watterman, commandant du clipper *Challenge,* que ses matelots accusaient de les avoir soumis aux plus infâmes traitements. Le second cas est celui d'un autre capitaine, nommé Ellis, qui, après s'être engagé à emmener de Sidney à San-Francisco le martyr de la liberté irlandaise, Smith O'Brien, aurait fait avorter ce projet de fuite, en le dénonçant lui-même à l'autorité anglaise. Watterman obtint, grâce au Comité de vigilance, de paraître devant un tribunal ordinaire. Ellis fut protégé contre la colère de quelques Irlandais.

Il n'est pas étrange qu'une population que révoltent les actes violents soit portée à les punir d'une manière violente. L'homme n'est que trop disposé à se venger du crime en l'imitant; et ce penchant se manifeste dans les codes des vieilles nations comme dans la justice expéditive des sociétés naissantes. La Californie ne pouvait échapper à cette règle générale.

Les institutions bienfaisantes qu'il est question de créer à San-Francisco dénoteront bientôt le développement de l'esprit de fraternité, et prouveront que les meilleurs instincts du cœur peuvent se concilier avec le culte de l'or. Ce culte, corrupteur au suprême degré sous le régime monarchique, se purifie dans une atmosphère républicaine. Boston, la cité des millionnaires aux États-Unis, démontre ce que j'avance. Nulle part la richesse n'est plus prodigue de ses trésors envers l'indigence. San-Francisco est destiné à suivre un si noble exemple.

En attendant, le culte de l'or n'exclut pas la religion. San-Francisco possède quinze églises chrétiennes (deux catholiques, treize protestantes). Les Israélites y comptent deux synagogues. Une petite congrégration de Mormons a sa chapelle. Les Chinois se réunissent dans une de leurs mai-

sons pour assister quelquefois à un office religieux, accompli par des prêtres en robes flottantes bleu de ciel.

Au milieu de tant de croyances diverses en contact continuel, la religion tend naturellement à se relâcher de son intolérance. Le dimanche, au grand chagrin de quelques *clergymen* fanatiques, n'est pas observé à San-Francisco avec la sévérité exagérée du protestantisme. L'activité commerciale ne saurait chômer un jour entier sur la place la plus active du monde. Les magasins sont entr'ouverts dans la matinée, et si les maisons de jeu sont la plupart fermées, en revanche, les théâtres réservent pour ce jour-là leurs plus brillantes représentations. Passé l'heure du service, les rues se vident. Des diligences, des omnibus, des équipages de toute espèce emportent la foule à la « mission de Dolorès, » à deux milles de la ville. La route qui y conduit, en partie planchéiée et macadamisée en partie, est excellente. D'élégantes maisons de campagne, des champs cultivés, d'un rapport fabuleux (1), de petits restaurants à chaque pas, tout cela témoigne d'un progrès extraordinaire, et qui semble plus rapide que la pensée.

Un voyageur parti de la Californie en 1842, et revenu en 1851, me disait qu'il s'était opéré sur cette route une telle métamorphose, qu'il croyait véritablement rêver. Au lieu de passer entre une double rangée d'habitations, on suivait, il y a dix ans, les zigzags d'un sentier, au milieu d'un labyrinthe de broussailles. A la place d'un va-et-vient perpétuel de voitures, de cavaliers, de promeneurs à pied, régnait une morne solitude qu'interrompait rarement l'apparition d'un *padre*, chevauchant sur une mule, avec sa femme sur ses genoux (2), ou d'un Indien déguenillé et

(1) On m'a parlé d'un propriétaire qui s'est fait douze mille piastres en une année par ses seuls oignons.

(2) Le concubinage des moines et des prêtres est tellement général dans l'Amérique espagnole, qu'on y est tout à fait habitué. Les femmes d'ecclé-

abruti, que l'Église catholique prétendait civiliser en lui enseignant les principaux points du catholicisme et en le nourrissant de glands, — mince pitance, au moral comme au physique, accordée en guise de salaire d'un travail arbitrairement imposé.

Le bâtiment, en *adobes,* de la « mission » fondée en 1776, subsiste toujours; mais les moines ne l'habitent plus, depuis leur sécularisation par le gouvernement mexicain, en 1831. Son architecture sombre, lugubre, désolante comme la foi qui l'a créée, tranche avec l'architecture claire, gaie et vive, des *cottages* qu'on voit surgir de toutes parts comme les emblèmes d'une autre idée.

Si le vieil édifice doit être conservé, il fera, noyé dans un grand village, l'effet d'une carcasse de quelque reptile hideux qu'on jetterait parmi un essaim de colombes. Le reptile n'est-il pas le symbole de ce dogme, qui a pris possession de l'homme en rampant, afin de l'étouffer ensuite dans son étreinte? Les colombes, messagères de l'espérance suivant la Bible, messagères de l'amour suivant la Mythologie, n'expriment-elles pas, dans les deux cas, les vivaces sentiments sur lesquels notre siècle bâtira le temple de la foi future?

Arrière, vieil esprit espagnol! En avant, génie de l'Amérique républicaine!

La « mission de Dolorès, » pour ne pas se dénationaliser complétement, a remplacé les homélies de ses moines par des combats de taureaux, qui ont lieu régulièrement tous les dimanches. Ce spectacle convient surtout au goût de la race indigène du pays, sang castillan mêlé au sang indien. Elle y figure en majorité au milieu d'un public varié. On ne sait vraiment d'où viennent en telle quantité ces hommes en *sarape* et ces femmes en *reboso* (1), qu'on n'aperçoit pres-

siastiques avouent franchement leur condition, et ne passent pas pour des nièces ou des sœurs comme en Italie et ailleurs.

(1) Pièce de drap ou d'étoffe quelconque jetée sur la tête.

que jamais en d'autres occasions. Les hommes et les femmes portent les traits caractéristiques de leur double origine; ces dernières, sans être ni jolies ni bien faites, ont de fort beaux yeux. Comme ces yeux s'allument à la vue du taureau qui bondit! et quand l'animal reçoit de la main du *matador* le coup mortel, comme ces yeux expriment une cruelle satisfaction! Ainsi achève de vivre la Californie mexicaine, toujours avide d'émotions sensuelles. Sa trace disparaîtra dans la fusion internationale de la Californie universelle, et avec elle disparaîtront aussi ces jeux féroces, tristes legs des âges barbares, qui seront répudiés avec toutes les autres conséquences de la domination espagnole.

Les Anglo-Américains et les Européens prennent peu d'intérêt aux courses de taureaux. Ils n'y vont qu'avec répugnance, et c'est tout au plus si leur curiosité est momentanément éveillée par l'annonce extraordinaire d'une lutte entre un ours et un taureau, qu'on attache ensemble afin de les forcer à se battre jusqu'au premier sang. C'est un spectacle hideux qui est une particularité du pays.

La campagne immédiate de San-Francisco, dont il est facile de se faire une idée en allant à la « mission de Dolorès, » n'a rien qui charme la vue, si ce n'est ses échappées sur la mer. La terre ondule en collines dont la forme est constamment la même, sans soulèvement abrupt, sans accidents imprévus. Pas de rivière rapide, pas de forêts épaisses pour rompre la monotonie du paysage. L'eau coule paisiblement renfermée dans des bords prosaïques; les arbres sont tellement clair-semés qu'il est rare d'en voir une demi-douzaine associés dans le même groupe. Mais l'agriculteur ne se plaint pas d'un sol que l'artiste contemple avec indifférence, sinon avec dégoût. La nature a donné l'utile à la Californie; c'est à l'homme d'y créer l'agréable.

II

LA RÉGION DE L'OR.

Étendue de la région aurifère. — Le Sacramento et le San-Joaquin. — La ville de Sacramento. — Stockton. — Comment naissent les villes. — Monotonie des vallées. — Mode de voyager. — Zoologie. — L'approche de la Sierra-Nevada. — Les *placeres*. — Le gouverneur de la colonie russe. — Découverte de l'or. — Entraînement général. — Festins du roi Midas. — Ce que coûtait un déjeuner. — Prix des vivres. — Les lots de terrain. — Grass-Valley. — Travaux gigantesques. — Fouilles humides et fouilles sèches. — Durée probable des mines californiennes. — Leur produit annuel. — Ce que gagne un travailleur. — Qualités requises. — Ennuis, souffrances et dangers. — État social. — *Lynch Law*. — Démêlés internationaux. — Ethnographie : l'Yankee, l'Anglais, l'Allemand, le Français, l'Espagnol, le Polonais, le Magyar, le Chinois, l'Indien. — Puissance du génie collectif des peuples. — Ère nouvelle.

Depuis la Sierra-Nevada jusqu'à l'océan Pacifique et depuis l'Orégon jusqu'à la ville de los Angeles, la terre de Californie est imprégnée d'or. Cette région minérale est arrosée par deux rivières principales, le Sacramento et le San-Joaquin, qui confondent leurs eaux avant de s'épancher en nappe abondante dans la baie de San-Pablo, vestibule de la baie proprement dite de San-Francisco. Beaucoup de courants tributaires se perdent dans ces fleuves, que sillonnent de magnifiques steamers, comparables à ceux de l'Hudson ou du Mississipi.

Le Sacramento est la grande route des mines du nord ; le San-Joaquin, celle des mines du sud : division naturellement établie, suivant que les gîtes aurifères se rapprochent

de l'une ou de l'autre de ces rivières. La navigation du Sacramento s'arrête à une distance de 90 milles de San-Francisco, à la ville de Sacramento, construite sur l'emplacement d'une ferme qu'y avait établie le capitaine Sutter, sous le nom de « Nouvelle-Helvétie. »

Par son activité commerciale, sa population de 15,000 âmes et sa prospérité merveilleuse, Sacramento est la seconde cité de la Californie. Des navires de l'Océan viennent y déposer leurs cargaisons, afin d'éviter les frais du transbordement. Une demi-douzaine de steamers la mettent en communication journalière avec San-Francisco. D'autres steamers l'unissent, par le *Feather River*, à Marysville, qui est comme sa succursale. Des diligences la rapprochent des mines qui appartiennent à sa circonscription et dont elle est en quelque sorte la porte triomphale. Théâtres, maisons de jeu, femmes élégantes, etc., on trouve à Sacramento tous les agréments de San-Francisco. Même luxe d'architecture; même variété de visages, de langues, de costumes.

Il ne pouvait pas en être autrement d'un lieu de passage obligé pour toutes les nations du monde, qui se ruent sur l'or de la plus importante section de la Californie. L'entrée de ces trésors, loin d'offrir l'effrayante fantasmagorie des contes mythologiques, ravive l'espérance par son agréable aspect, redouble le courage, enivre l'imagination. En traversant Sacramento, l'idée que se font les modernes argonautes sur la toison d'or, dont chacun espère conquérir sa part, prend de gigantesques proportions, car voilà une florissante cité qui est née de quelques rognures de cette toison. Ils croient, ces entreprenants paladins, que le succès les attend tous; mais quelques-uns d'entre eux s'en retourneront de l'aventureuse expédition, tristes, pensifs, comparant ce qui leur avait paru une porte triomphale à cette porte de désespoir, où sont inscrits les fameux vers de Dante :

Per me si va nella città dolente,
Perme si va nel alto dolore,
Perme si va tra la perduta gente.

Ces déceptions complètes, ajoutons-le bien vite, arrivent par exception. Ceux qui en sont les victimes, doivent en accuser leur imprudence, leur inconduite, leur insatiable avidité, plutôt que le sort.

La navigation du San-Joaquin s'étend, si je ne me trompe, jusqu'à 120 milles de San-Francisco, et aboutit, par le *Stockton Slough*, à la ville de Stockton (1), qui progresse plus lentement que Sacramento; car les mines du sud, auxquelles elle sert de débouché, n'ont pas, tant s'en faut, donné les beaux résultats des mines du nord. Sa population est de cinq à six mille âmes. La boue de ses rues, qu'on n'a pas encore planchéiées, oblige les habitants à porter de grosses bottes par-dessus les pantalons, mode autrefois universelle à San-Francisco. Stockton communique par des diligences avec les mines de Sonora et Mariposa.

Les campements des mineurs deviennent des villes avec une étonnante rapidité. Le procédé au moyen duquel s'opère cette transformation est très-simple. Quelques individus plantent leurs tentes là où le sol semble aurifère. Si leurs recherches aboutissent à de bons résultats, le bruit s'en répand au loin, exagéré par les cent bouches de la Renommée, et les chasseurs d'or, pressés d'abandonner des fouilles ingrates, ou avides d'un meilleur succès que celui qu'ils obtiennent, accourent de tous côtés. Dans le voisinage de la tente première s'élèvent des dizaines d'autres tentes. Après un mois, deux mois, trois mois de cette existence

(1) De San-Francisco à Stockton les steamers mettent douze heures. Il ne leur en faut que neuf de San-Francisco à Sacramento. A l'aller et au retour, ils s'arrêtent à *Benicia*, ville d'un bel avenir par sa position maritime, et qui compte déjà trois à quatre mille âmes (janvier 1852).

pastorale, il passe par la tête de plusieurs habitants que le bois abrite mieux que la toile. Des sapins sont bien vite abattus, façonnés en planches, et c'est à qui se construira une maison plus ou moins confortable. La plus spacieuse de ces demeures se proclame hôtel, en hissant la bannière des États-Unis. Des pacotilleurs qui achètent à San-Francisco des marchandises dépréciées par la concurrence, s'empressent d'ouvrir des boutiques. Puis, quand la population a atteint un millier d'âmes, les intérêts de la place exigent un journal, ne fût-il qu'hebdomadaire. Le rédacteur était auparavant teneur de cabaret, boucher ou prédicateur ambulant, et il est prêt à reprendre son ancien métier, si la spéculation manque. L'Yankee n'est-il pas propre à tout, sauf à la servitude?

La ville nouvelle fait parler d'elle de plus en plus et les arts commencent à s'y propager; des musiciens sont engagés par le propriétaire d'une salle de jeu qui veut écraser ses rivaux; un de ceux-ci pare la botte, en engageant également des musiciens, et de plus, une Française pour présider à sa buvette. C'est souvent la seule femme de l'endroit, qu'on juge de la sensation qu'elle produit !

Une femme et un orchestre! Ce sont en Californie les signes certains de la transition des mœurs rudes du campement aux mœurs policées des cités.

Mais à mesure que surgissent les fortunes particulières et qu'augmente l'aisance générale, il y a comme une soif qui se réveille pour les plaisirs délaissés de la civilisation. Les danses des ours et les combats des ours avec les taureaux commencent à paraître d'insipides spectacles; un spéculateur vient au-devant des vœux publics, en érigeant un théâtre, où quelque compagnie d'acteurs ambulants donne une série de représentations. Des temples sacrés ont déjà précédé la construction du temple profane; une poste aux lettres a été depuis longtemps établie; les voitures publi-

ques communiquent régulièrement avec Stockton ou Sacramento. Sur la route de l'une et de l'autre de ces villes centrales, les auberges s'échelonnent, et la petite localité, qui comptait mille âmes tout à l'heure, en aura bientôt deux, trois, quatre, cinq mille, et ainsi de suite.

Le mouvement une fois donné, on ne peut plus prévoir où il s'arrêtera, avec le principe du « *Go ahead!* » des Nord-Américains. La région de l'or s'est couverte de villes d'une manière tellement soudaine, qu'il est impossible de ne pas s'en faire une fausse idée avant de les avoir vues. Vous vous attendez à trouver quelque chose d'informe, de dispersé par-ci par-là, de rustique. Vous êtes dans l'erreur. Plan régulier, rues tirées au cordeau, édifices d'urbaine apparence, voilà ce que vous offriront Coloma, Nevada-City, Downeville, au nord, — Sonora et Mariposa, au sud ; et combien d'autres villes minières, nées ou à naître, sont destinées à rivaliser avec celles que je viens de citer !

Les récits des Nord-Américains, qui n'ont pas le sentiment du pittoresque, m'avaient laissé l'impression que les abords de la région de l'or présentaient une succession de riants paysages. C'est une illusion habituelle à ces hommes, aux yeux de qui toute campagne, dont les produits agricoles ou métalliques promettent beaucoup de dollars, devient, par cela seul, éblouissante de beauté. Le fait est que la vallée du Sacramento, sur la route de Nevada-City, comme celle du San-Joaquin, sur la route de Sonora, est d'une désespérante monotonie. Ici et là ce sont des déserts de verdure, semblables aux prairies du Texas, aux steppes de la Russie, aux pampas de l'Amérique du Sud. Le terrain ondule sans changer de décoration. De loin en loin se dressent des chênes solitaires, comme des îlots sur l'Océan immense. Les rivières sont bordées d'arbres clair-semés ; mais entre les rivières, la rareté extrême de la végétation s'explique par l'absence complète de l'eau. — On peut voyager deux ou

trois lieues sans trouver de quoi se désaltérer. Telle maison de relais va chercher sa provision d'élément liquide à une ou deux lieues de marche. Telle autre dénote l'énergique esprit d'entreprise de son propriétaire yankee, par un puits creusé à cent pieds de profondeur et davantage.

Les diligences sont des chars à bancs, non suspendus. Chaque banquette, suffisante pour deux voyageurs, en reçoit d'ordinaire trois. D'autres voitures manœuvreraient difficilement sur des chemins qui se couvrent de mares fangeuses pendant la saison humide, d'avril à novembre; celles-ci même se brisent souvent, mais leur construction simple permet de les réparer sans beaucoup de peine. Cette manière de voyager, quelque lente qu'elle soit (quatre à cinq milles à l'heure, sauf les accidents) est un remarquable progrès, quand on la rapproche de la marche à pied qu'entreprennent encore les mineurs pauvres ou économes, ou de la locomotion à cheval, très-peu accélérée, parce qu'on est obligé de laisser respirer à chaque instant sa monture. Les diligences ont leurs relais régulièrement organisés.

Le long des trente, quarante ou cinquante milles de désert continu, que je traversai d'emblée dans mes diverses explorations, j'avais pour me distraire le règne animal à défaut du règne végétal. Les steppes de la Californie sont parcourues par des troupeaux d'antilopes, de cerfs et d'élans; le *cayote,* chacal plutôt que loup, quoiqu'on l'ait assimilé à cette dernière espèce, se présente à tout moment; il n'attaque jamais l'homme, mais il semble le narguer; non content de marauder autour des habitations, d'où il enlève volontiers un porc ou une poule, il flâne sur la grande route, et au lieu de fuir à l'approche d'une voiture, d'un cheval, d'un piéton, il s'arrête; sa curiosité, prudente pourtant, ne franchit guère, dans ce cas, la portée d'un fusil (1).

(1) Le cayote entre en copulation avec le chien.

L'ours (1) se montre rarement en campagne découverte : il gîte au fond des ravines boisées, où l'aventureux chercheur d'or le rencontre à l'improviste. Les histoires de ces entrevues terribles jouent un grand rôle dans la conversation des mineurs. Mais allez donc croire tout ce que les chasseurs racontent !

Le gibier est d'une abondance extraordinaire. Perdreaux, canards sauvages, coqs de bruyère, faisans, etc., se disputent l'honneur de passer des ennuis de ce monde à la transfiguration de la marmite. Mais l'ornithologie d'ornement n'est pas variée. Que dirai-je des reptiles? Il y a beaucoup de serpents à sonnettes, quoique aucune de ces vieilles connaissances n'ait frappé ma vue. En revanche, j'ai salué la grenouille cornue, que je croyais particulière au Texas. Des insectes de l'air, aucun ne m'a incommodé, la température (c'était en décembre) paraissant trop fraîche aux cousins ; mais il en fut autrement des insectes casaniers. Des myriades de puces ne cessèrent de me tourmenter, la nuit, dans toute la Californie, excepté à San-Francisco, où, par un rare privilége, elles m'épargnèrent, grâce à la propreté exquise qu'entretenait dans ma chambre mon aimable hôtesse, madame Ducloss. Mais à Sacramento, à Stockton, aux mines, ces exécrables suceuses de sang, je les trouvai partout. Ce qui aide à leur propagation, c'est l'habitude parmi les travailleurs de s'exempter autant que possible de linge de toile ou de coton et d'y suppléer par une chemise de laine rouge, portée quinze jours et plus, sans être lavée. Le blanchissage, qui était hors de prix au commencement de l'ère dorée (2), est tombé à six piastres la douzaine dans l'in-

(1) Le *grisly bear*, qui a 8 à 11 pieds de longueur et 4 à 6 pieds de circonférence. Sa couleur est celle de l'ours d'Europe.

(2) Au point que beaucoup d'individus envoient blanchir leur linge aux îles Sandwich ou à Valparaiso. Parmi les lavandières actuelles, il y a des Françaises, des Irlandaises, des Allemandes et des *Chinois*.

térieur, et à cinq à San-Francisco. Cela paraît trop cher encore à ceux qui préfèrent ajouter cette somme aux libations bachiques. D'ailleurs, on s'habitue aux puces, comme à d'autres petites misères de la vie, qu'on finit par ne plus sentir.

La mer a beau paraître illimitée au voyageur fatigué d'une longue navigation, elle se brise tôt ou tard contre quelque rivage. Ainsi des pampas, des steppes, des prairies, quel que soit le nom qu'on veuille donner aux plaines que j'aurais crues éternelles, en avançant vers les *placeres*. Le rivage de ces assommantes vallées, c'est la chaîne de montagnes appelée *Sierra Nevada,* qui, avant de s'élever en cimes neigeuses, s'éparpille en une innombrable myriade de collines. Des ruisseaux y serpentent avec profusion et se mêlent les uns aux autres pour apporter leur tribut au Sacramento et au San-Joaquin. Des ravines profondes ouvrent de toutes parts des bouches béantes. La nature du pays a brusquement changé. D'uniforme, elle est devenue variée. D'épaisses forêts de chênes, de cèdres, de sapins, se dressent autour de vous, sur votre tête et à vos pieds. Au sein de ces forêts, au fond de ces ravines, aux bords de ces ruisseaux, au haut de ces collines, des tentes ou des maisons de bois, qui saillent, descendent, s'allongent ou grimpent, forment des agglomérations, confuses quand ce sont des campements, harmonisées dans leur ensemble quand ce sont des villes. Ce sol, où la nature a déjà produit un beau désordre, comme par une révolution volcanique, est sillonné de fossés, perforé de galeries, bouleversé en tout sens par la main de l'homme. Avec la bêche, la pioche, la poudre, une masse d'individus est occupée à creuser la terre, à briser les pierres, à faire sauter les rochers ; d'autres, animés de la même ardeur, sinon plus intense, lavent le sable, la boue ou le quartz broyé. Jamais et nulle part il n'y eut autant d'activité à accomplir un labeur. Qu'est-ce que

tout cela? Où sommes-nous? Ce sont les *placeres* du moderne Eldorado; ai-je besoin de vous l'apprendre? Nous sommes à Nevada-City, à Sonora, à Coloma, n'importe! La description répond aussi bien à l'un de ces endroits qu'à l'autre.

Placer — plaisir! L'Espagnol, dans sa langue sonore, exprime par ce mot une mine d'or, comme s'il éprouvait par anticipation ce dont le jaune métal est le souverain dispensateur. L'espérance, la promesse, le gage du plaisir et le plaisir lui-même, ne sont-ce pas d'ailleurs choses identiques? Ne jouit-on pas autant, sinon davantage, en disant: Je jouirai! qu'en réalisant sa jouissance?... L'application de ce mot *placer* est d'une profonde philosophie! Que ce mot soit échappé pour la première fois des lèvres de la cupidité, extasiée par la révélation subite de richesses enfouies, qu'est-ce que cela fait? Les vérités les plus frappantes ne sont pas toujours celles qui ont la conscience d'elles-mêmes en se produisant.

Sur une longueur de quatre ou cinq cents milles, en traçant une ligne courbe du nord au midi, la Californie est semée de *placeres*. On ne voit que de l'or, encore de l'or, toujours de l'or. Le gravier, la chaux, le limon, rouge ou noir, en sont également imbus, sans que la science puisse déterminer à quel genre de terrain il accorde la préférence. L'or s'infiltre en veines dans le quartz; il dégoutte ou semble dégoutter, comme l'eau de pluie soudainement changée en glace, d'une agglomération compacte de divers minéraux; il se mêle en poussière et en pépites avec le sable des rivières. Tous les courants qui se précipitent dans le Sacramento et le San-Joaquin le charrient; il s'amoncelle principalement là où les courants sont obligés de serpenter autour d'un rivage projeté brusquement en forme de coude; saillie que les Américains appellent *bar*. Les collines rocailleuses de Nevada, et ces *bars*, voilà les localités où se complaît à séjourner le précieux métal; mais on le trouve, en moindre

quantité, dans la steppe que je décrivais tout à l'heure, et presque sur les bords de la mer, dans les environs de Bodega. Il n'a pas existé et il n'existe pas de mines d'or comparables par leurs richesses aux mines d'or de la Californie, si ce n'est celles de quelques districts de l'Australie. Les mines du Pérou, aujourd'hui épuisées ou abandonnées, ne les valaient point; celles de la Sibérie, activement exploitées par le gouvernement russe, leur sont inférieures. Et ces mines d'or, les premières du monde, sont restées inconnues tant que les Nord-Américains ne vinrent pas prendre possession du pays. On dirait que la Providence leur avait réservé une fortune dont ils étaient seuls dignes d'être les dépositaires, au profit de l'humanité travaillante. Des nations, aux regards desquelles échappèrent, comme par miracle, les dépôts du précieux métal, aucune n'en aurait fait bon usage. L'Espagne les aurait monopolisés pour ses prêtres nuisibles et ses saints inutiles; le Mexique s'en serait servi pour alimenter de déplorables guerres civiles; la Russie, grâce à un si énorme surcroît de revenu, aurait doublé de zèle à compléter la destruction de la liberté dans les deux hémisphères.

Peu s'en est fallu que n'arrivât cette dernière éventualité.

On sait qu'une colonie des sujets du Czar fut établie, de 1814 à 1842, sur la côte de la Californie. Soumise à un régime militaire, elle était despotiquement régie par des commandants que nommait la compagnie russo-américaine. Un jour, un de ces commandants entra en conversation avec un de ses subordonnés, humble laboureur, qui revenait de la chasse.

— J'ai vu, dans un ruisseau, dit le colon, quelques grains qui brillaient comme de l'or. Si votre haute noblesse le juge convenable, on pourrait assigner un peloton d'hommes pour explorer ce ruisseau.

— Belle sottise que tu as rêvée là! répondit le chef, ne s'imaginant pas un seul instant que la chose fût possible. Et ir-

rité de la persistance du paysan à parler de sa supposition : Occupe-toi, continua-t-il, du travail auquel tu es astreint par le règlement, et non pas de ce qui ne te regarde en aucune façon.

Il n'y avait pas à répliquer, et la chose en resta là.

Ce colloque, que je tiens d'un des interlocuteurs, aurait pu, en prenant une autre tournure, changer la face de l'histoire. Qu'on se représente seulement la Russie autocratique, au lieu de l'Amérique républicaine, maîtresse des *placeres* de la Californie! Cette perspective évanouie a effleuré, sans aucun doute, l'ambitieuse imagination du Czar. La disgrâce éclatante de l'amiral Wrangel n'a pas eu d'autre motif que le conseil qu'il donna à son maître d'abandonner complétement Bodega et Ross, — six ans avant l'apparition de l'or.

M. de Rotcheff, le dernier commandant russe, chargé d'opérer l'évacuation de la colonie, en transporta les habitants, bon gré mal gré, à Sitka.

Les explorations scientifiques faites de temps en temps en Californie ne constatèrent pas l'existence des mines d'or. M. Dana, géologue attaché à l'expédition commandée par le capitaine Wilkes, remarque seulement que les rochers des districts d'Umqua et de Shasté ressemblent, en beaucoup d'endroits, aux roches aurifères des autres régions : « Mais l'or, ajoute-t-il, *s'il existe,* reste à être découvert » (1). Ce n'est pas une affirmation positive, comme on le voit, mais un simple soupçon, l'indication d'une probabilité. M. Dana avait mis pourtant un soin particulier à observer le caractère minéralogique du pays, en passant de la rivière Columbie à San-Francisco, à travers la vallée du Sacramento, à

(1) «The talcose and allied rocks of Umqua and Shaste districts resemble, in many parts, the gold bearing rocks of other regions; but gold, *if any there be,* remains to be discovered.» (*Geology of Exploring Expedition*, 1846.)

quarante milles de l'emplacement où le hasard amena la découverte qui sera considérée dans l'avenir comme l'événement contemporain le plus influent sur les destinées de l'humanité entière.

Je n'hésite pas à le dire, l'année 1848 aura eu moins d'influence sur l'avenir de la société par ses nombreuses révolutions, dont la France donna le signal, que par le simple fait de la révélation des richesses de la Californie.

Comme si ce fait devait commencer une ère nouvelle, il précéda d'un mois les journées de Février. Deux ouvriers, Marshall et Bennett, étaient employés à construire une scierie pour le capitaine Sutter, sur l'embranchement méridional de la rivière Américaine (*American River, Rio de los Americanos*) (1), à cinquante milles environ de la « Nouvelle-Helvétie, » aujourd'hui Sacramento ; l'endroit était rempli de chênes, de pins, de cèdres, etc. Le moulin ayant été terminé, il se trouva nécessaire d'élargir l'espace alloué à la roue. Au milieu d'un tas de boue amoncelée, l'ouvrier Marshall vit luire quelque chose de brillant :

« C'est de l'or, » se dit-il ; et en peu de temps avec son compagnon il recueillit de cette poudre jaune pour une valeur de cent cinquante piastres, suivant l'estimation d'un essayeur de San-Francisco, qui confirma, de manière à ne laisser aucun doute, l'opinion que s'étaient faite les deux ouvriers sur leur trouvaille.

En vain le capitaine Sutter s'entendit avec ses employés pour garder la chose secrète ; elle vola de bouche en bouche. Une fièvre générale s'empara des habitants de la Californie, qui désertèrent en masse les villes et les campagnes et vinrent planter leurs tentes dans la belle vallée « Columa, » comme les Indiens appelaient l'emplacement de la scierie.

(1) C'est par ce courant que l'intrépide Frémont descendit dans la vallée du Sacramento, après une longue, pénible et aventureuse marche, qui occupa l'hiver et le printemps de l'année 1848.

Obéissant à une irrésistible impulsion, les marchands abandonnèrent leurs boutiques, les médecins leurs malades, les matelots leurs navires, les soldats leur drapeau, les *rancheros* leurs bœufs et leurs moutons. San-Francisco, qui comptait une population de quelques centaines d'âmes, ne compta plus que sept habitants. Partout les juges laissèrent chômer la justice, ayant été les premiers atteints par la manie de l'or. Le gouverneur lui-même, le colonel Mason, se sentit entraîné comme ses administrés, et vint piocher dans les mines avec tout son état-major. Les travailleurs furent généralement très-heureux dans leurs recherches. Ils gagnèrent, en moyenne, cent piastres (500 francs) par jour; et quelques-uns acquirent de grandes fortunes. Telle était, au commencement, l'abondance de l'or qui n'avait pas été troublé dans ses asiles mystérieux depuis sa formation.

L'exploration ne resta pas longtemps bornée à Coloma : les affluents du Sacramento et du San-Joaquin furent visités simultanément par des hommes avides de traverser des *placeres* vierges, et disposés à braver toutes les fatigues, tous les obstacles, tous les dangers. La passion de la richesse — la plus ardente de toutes les passions — faisait franchir des routes qu'on aurait dites inaccessibles, obstruées qu'elles étaient de forêts vierges, de rochers à pic, de fangeux marécages. La passion de la richesse chassait la terreur sous quelque forme qu'elle se présentât : l'ours avait beau se dresser de sa gigantesque taille en disant : — C'est mon domaine ! — C'est le mien ! répondait le chercheur d'or, en envoyant une balle meurtrière au monstre des bois; quand le sauvage errant protestait à son tour contre la violation de son asile avec ses flèches qui sifflaient aux oreilles de l'intrus, celui-ci abattait le sauvage et en emportait le scalpe sanglant. La passion de la richesse rendait insouciant des aisances et même des indispensables nécessités de la vie ; ceux qui tombaient sur de bonnes veines les pour-

suivaient avec tant d'intensité, qu'ils oubliaient de manger durant vingt-quatre heures de suite. Il y en eut, dans le nombre, qui, ayant songé trop tard à renouveler des provisions épuisées, moururent de faim, comme le roi Midas, au milieu d'un festin d'or.

Toutes les occupations étant abandonnées pour une seule, la cherté des vivres devint excessive. La carte suivante d'un double déjeuner, qui remonte à cette époque, donnera l'idée de ce qu'il en coûtait alors pour vivre fort mal :

Boîte de sardines.	16	dollars.
Livre de pain sec.	2	—
Livre de beurre	6	—
Une demi-livre de fromage .	3	—
2 bouteilles d'ale	16	—
Total . . .	43	dollars.

(Buffum's *Six months in the golden mines*. Philadel., 1850.)

Quarante-trois dollars, 215 francs, ou 107 fr. 50 c. par tête, sans viande, sans œufs, sans café ! Un autre compte courant nous montre la viande à 2 dollars la livre, les œufs à 1 dollar pièce (1), le café à 4 dollars la livre. Une bouteille d'eau-de-vie se vendit 48 dollars, un baril de farine 24 dollars, une boîte de poudre de Sedlitz 24 dollars, et une goutte de laudanum 1 dollar. Ces deux derniers articles peuvent entrer parmi les comestibles, car ils en étaient les correctifs. La nourriture salée, l'absence des végétaux, dérangeaient l'estomac et obligeaient, sous peine de scorbut ou de dyssenterie, à recourir aux remèdes de la pharmaceutique. Le scorbut et la dyssenterie décimèrent, dans l'origine, la population des mines.

Aujourd'hui qu'il y a des hôtels partout, chaque repas coûte 1 dollar, et, par abonnement, le mineur se nourrit et se loge moyennant 2 dollars par jour. Les habits, dont

(1) Encore aujourd'hui (1er janvier 1852) on paye dans les restaurants un dollar pour deux œufs à la coque. *C'est un extra.*

il se passait, et les bottes, qu'il payait 50 dollars et plus, s'obtiennent, grâce à la concurrence commerciale, presque à aussi bon marché qu'à New-York. — J'ai vu une telle abondance de marchandises sèches, *dry goods,* répandues en Californie, qu'il y aurait de quoi vêtir et chausser une population dix fois plus nombreuse que celle qui s'y trouve en ce moment. L'importation irréfléchie a ruiné une masse de spéculateurs. — C'est un revers de la médaille.

Le bruit du succès extraordinaire de quelques chercheurs d'or se répandit bientôt. On citait un Allemand qui, en faisant travailler des Indiens, avait amassé 4 à 500,000 dollars ; deux Américains, qui, également aidés par des Indiens, s'étaient procuré, en deux jours, une somme de 17,000 dollars ; un Irlandais auquel un *cañon* de la rivière Stanislaus fournit en quelques mois vingt-six mille dollars ; un Français qui retira d'une autre rivière trois mille dollars en quatre jours, etc., etc...

Ces histoires propagées et exagérées allèrent enflammer les imaginations aux États-Unis, comme dans le reste de l'Amérique, en Europe, en Asie, et jusqu'aux dernières limites de la cinquième partie du monde. Les émigrants commencèrent à arriver de tous les côtés, à travers les montagnes Rocheuses, par le cap Horn, par l'isthme de Panama, par le Mexique, des îles Sandwich, de la Chine, de Sidney, etc. Par où et d'où n'en vint-il pas?

L'histoire ne présente pas un autre exemple d'une telle agglomération d'hommes appartenant à tant de nations diverses. Quand fut prêchée la première croisade, Pierre l'Ermite ne réunit sous sa bannière que les peuples chrétiens d'Europe. Plus universellement vénéré que la tombe du Christ, l'or attira toutes les croyances, toutes les superstitions, toutes les incrédulités. Les divergences d'opinions religieuses et politiques s'harmonisèrent dans une foi commune, la foi à l'or.

Et, merveilleux phénomène! tandis que le vieux continent, ébranlé sur ses bases féodales, proclamait des utopies égalitaires, la région de l'or les réalisait. L'éducation et l'ignorance, les manières polies et les formes rudes, la classe élevée et la basse classe, se confondirent dans la fraternité du travail. Le travail! sa réhabilitation pratique se produisit au grand jour. Sous la chemise de laine rouge, on ne distinguait plus l'élégant dandy du grossier paysan; ni le maître du valet; ni celui qui se croyait né pour commander de celui qui se résignait à obéir. Plus de rang, plus de caste, plus d'aristocratie d'aucune espèce! Dans cette société soudainement improvisée, les fictions sociales, que la raison bat vainement en brèche partout ailleurs, se trouvaient d'elles-mêmes oubliées, abrogées, abolies. Le même système niveleur anoblit par l'élévation du salaire les labeurs considérés comme dégradants. Des charretiers, en transportant les bagages, gagnèrent jusqu'à cinquante dollars par jour. Un cuisinier nègre se faisait cent cinquante dollars par semaine. Une blanchisseuse octroyait sa main à un *gentleman* des mieux élevés, qui s'estimait heureux d'acquérir par ce mariage deux privilèges très-rares alors : une femme et du linge propre.

Au moment même où j'écris ces notes, aucune région au monde n'est imbibée de démocratie à l'égal de la Californie. Tous les métiers y sont honorables et honorés. Au Jones' hôtel, à San-Francisco, j'étais servi par un professeur de latin et un docteur en médecine; au restaurant Lafayette, un comte français, d'une famille légitimiste, et le fils d'un notaire de Paris me changeaient tour à tour d'assiette. La paye des domestiques est de cent à cent cinquante dollars par mois.

Un an après la découverte de l'or, il y eut dans les mines cinquante mille travailleurs. A l'heure qu'il est, le nombre va de cent à cent cinquante mille.

Une telle affluence de monde fit, en quelques mois, de San-Francisco une ville considérable. Les lots de terrain, qui avaient été distribués à raison de quinze dollars chacun, se vendirent de trois à cinq mille dollars. Les maisons surgirent de toutes parts. Le prix des loyers se maintint néanmoins à un taux incroyable. Le « *Parker-house* », hôtel sur la Piazza, fut loué à raison de deux cent mille dollars par an.

Sacramento, où les voyageurs n'avaient trouvé jusque-là d'autre logis qu'un navire démantelé, se couvrit de commodes habitations. Il y eut sur le prix des lots de terrain la même hausse qu'à San-Francisco.

Les principales mines se changèrent promptement en villes, et maintenant *Nevada-City, Grass-valley, Rough-and-ready, Coloma, Sonora, Mariposa* comptent chacune de trois à cinq mille habitants. A la fois pittoresques et luxueuses, elles ressemblent, avec leurs sombres forêts et leurs splendides maisons de jeu, aux bains d'Allemagne, qu'embellissent à la fois la nature et l'art. Rien d'enchanteur comme *Grass-valley* surtout ; en me promenant dans ses délicieuses allées, je ne pouvais m'empêcher de comparer cet endroit à Baden-Baden.

La région minière, à contempler les gigantesques travaux qui y ont été exécutés en trois ans, étonne d'un autre côté, comme un rêve extravagant, comme une fantasmagorie, comme une réminiscence des fées et des titans. Des puits pour chercher l'or dans les entrailles de notre mère commune, des galeries pour suivre la veine dans ses serpentements à travers de rocailleuses collines, des moulins aux incommensurables roues pour broyer le quartz, des rivières détournées de leur cours, des canaux creusés artificiellement, qui grimpent, descendent et grimpent de nouveau pour descendre encore : voilà les témoignages d'une énergique activité, d'une persévérance opiniâtre, d'une hardiesse inouïe, qui confondent l'imagination.

Nulle part le génie de l'homme n'a montré sa puissance comme sur cette terre merveilleuse. Les pyramides d'Égypte, les gothiques cathédrales, Saint-Pierre de Rome et autres monuments d'orgueil, de superstition, de vanité, n'inspirent que le mépris, quand on suppute les siècles qu'il a fallu pour les ériger, quand on songe aux milliers d'infortunés, esclaves, serfs ou manœuvres, qui ont sué sang et eau en mettant pierre sur pierre, et quand on réfléchit combien ces pompeux édifices ont contribué et contribuent à maintenir l'abaissement de l'intelligence, le respect stupide du passé et la terreur de l'avenir. Au contraire, en regardant les œuvres colossales du génie californien, l'admiration va *crescendo* : car elles se dressent là où il y a trois ou quatre ans régnait la solitude la plus absolue ; elles ont été conçues, entreprises et accomplies, par l'association libre et volontaire d'un petit nombre d'hommes ; elles manifestent enfin un progrès qui élève l'homme de plus en plus dans sa propre conception.

Les mines se divisent, d'après leur nature, en *wet diggings* et en *dry diggings*, fouilles humides (1) et fouilles sèches. *Wet diggings* : l'or est recueilli dans le limon des rivières, des ruisseaux, des torrents ; *dry diggings* : dans les crevasses des rochers. Les fouilles humides contiennent le métal distribué d'une manière plus égale partout ; les fouilles sèches le contiennent par-ci par-là accumulé en plus grande abondance. Les premières récompensent plus ou moins les fatigues du travailleur ; les secondes donnent beaucoup un jour, et un autre jour, rien. Se livrer à celles-ci, c'est compter sur le capricieux hasard ; s'abandonner à celles-là, c'est faire pacte avec la certitude.

Les précieuses particules se séparent du sable ou de la boue qui les renferment, par un procédé très-simple. Une

(1) *Lavaderos* en espagnol.

cuvette en étain, *tin-pan,* remplie d'autant de terre aurifère qu'elle peut en contenir, est plongée dans l'eau. A mesure que les cailloux se montrent à la surface, on les enlève avec la main, et un mouvement semi-circulaire diminue de plus en plus la masse demi-liquide. L'or, étant plus lourd que la terre, tend par son poids à rester au fond de la cuvette, où il se trouve, après une série de bains, en petits grains ou petites écailles, mélangé d'une poudre noire. Cette poudre s'enlève en soufflant dessus, et le métal presque pur est mis par le mineur dans un sac de cuir qu'il porte pour cet usage à sa ceinture, avec son *revolver* et son *bowie knife.*

Un homme qui exploite un lot à lui seul ne peut pas faire autrement que d'user d'un lavage excessivement primitif, comme on le voit. Trois hommes, en s'associant, manœuvrent, d'après le même principe, une machine en forme de berceau, comme l'indique son nom de *cradle.* C'est une boîte en bois, fermée de tous les côtés, hormis d'un seul pour laisser écouler la terre imbibée d'eau. Un des côtés fermés, qu'on appelle « la bouche », est pourvu d'un crible, et le tout est arrangé de manière à pouvoir être balancé. Des trois travailleurs, le premier jette la boue dans ce crible, le second y verse de l'eau, et le dernier imprime un bercement à la machine. On comprend le résultat.

Cette méthode est fort imparfaite, et on l'a modifiée de différentes façons, qu'il serait ennuyeux d'exposer, mais on n'est pas arrivé encore à un système de lavage tout à fait satisfaisant. Par le *tin-pan* comme par le *cradle*, le tiers de l'or se perd.

Pendant mon séjour en Californie, un Russe importa un mécanisme usité en Sibérie, et l'essaya sur les bords de la Yuba, à Sicard-Bar. L'invention asiatique sera-t-elle préférable aux inventions produites jusqu'ici en Europe et en Amérique? Je pose la question sans pouvoir la décider, n'ayant pas vu à l'œuvre le nouveau mécanisme. Il serait

étrange, quoique ce soit possible, qu'une suggestion utile vînt d'une contrée où la civilisation n'aurait jamais imaginé d'aller chercher des perfectionnements. Le Russe m'a assuré qu'avec le lavage sibérien, la perte n'est pas même d'un cinquantième !

L'amalgamation avec le mercure a été introduite. Ce procédé scientifique a contre lui l'objection d'être trop coûteux.

Ce n'est pas une vaine curiosité qui pousse à rechercher quelle révolution géologique a semé l'or sur le sol de la Californie. La solution de cette question est d'une importance pratique. Ceux qui s'en sont occupés (1) ont été amenés à conclure qu'originairement, par une opération volcanique, l'or a dû couler dans un état liquide. L'Eldorado porte partout la trace de la puissante action du feu ; la configuration abrupte et désordonnée des rochers, se dressant souvent dans une position horizontale, montre qu'ils ont été violemment arrachés des entrailles de la terre ; les rivières sont bordées d'excavations dans lesquelles il est facile de reconnaître d'anciens cratères ; l'aspect et l'aridité de certaines plaines ne sauraient s'expliquer autrement que par un cataclysme, semblable à celui dont la Judée, entre autres contrées du globe, conserve les vestiges désolants.

Que l'or ait été injecté dans le quartz, à l'état liquide, il est impossible d'en douter ; les interstices de la pierre, qui a dû craquer pendant l'ébullition, sont complétement remplis par le riche métal, soit en filaments, soit en pépites (2). Les uns et les autres aboutissant, comme tous les métaux fondus, à une forme lacrymale, on dirait des gouttes de plomb, qu'on ferait tomber dans un verre. L'eau, en lavant les rochers, en a emporté et en emporte encore des parcelles d'or au fond des ravines et des rivières, où ces parcelles

(1) Entre autres Wierzbicki, *California as it is*. San-Francisco, 1849.
(2) *Pepita*, pépin, pépie.

s'enfoncent par leur poids spécifique, jusqu'à ce qu'elles atteignent quelque corps dur, pierre, argile, ou racine d'arbre. Leur physionomie est alors naturellement déterminée par la friction qu'elles subissent; on les voit se microscopiser en grains, se bouffir en écailles, s'arrondir en feuilles (*ojitas*, comme disent les Espagnols), s'aplatir en pâte, ou se mouler en figures bizarres (1).

« Selon la force du courant d'eau, dit Wierzbicki, le poids des particules et les obstacles du chemin, l'or s'arrête dans un endroit ou dans un autre. Les particules les plus légères sont naturellement entraînées plus loin de leur lit primitif. Comme la distribution de l'or s'est faite à une période reculée de l'existence du globe, on rencontre tous ces dépôts, généralement parlant, enfermés à une plus ou moins grande profondeur, dans le sable, le gravier ou les pierres. Rigoureusement parlant, l'or n'appartient pas aux rivières : il y a été apporté des collines; il s'ensuit qu'il est inutile de chercher l'or à la source de ces rivières, quand les collines environnantes ne sont pas d'une nature aurifère; et pour corroborer ce fait, nous avons notre expérience personnelle. »

La conséquence claire et nette de cette théorie, c'est que les mines californiennes ne sauraient être inépuisables, comme on l'a avancé. Elles fournissent aujourd'hui plus d'or qu'on n'en recueille dans le reste du monde, l'Australie exceptée (2). . . .

L'augmentation incessante des travailleurs, la substitution de la mécanique aux hommes, un meilleur procédé de lavage,

(1) J'ai vu moi-même un curieux échantillon d'or presque pur, pesant une once et demie, qui simulait une statuette de femme sans tête. Les échancrures des pierres entre lesquelles on l'avait trouvé, expliquaient cette singulière plastique.

(2) On porte le produit total des mines d'or de la Californie, depuis leur découverte en 1848 jusqu'au 30 juin 1852, à 174,780,877 dollars. Le produit de cette année seule (1852) ira de 50 à 60 millions de dollars, 250 à 300 millions de francs. Toutes les autres mines d'or connues avant que les Anglais

des découvertes de dépôts vierges, toutes ces raisons réunies maintiendront sans doute, si elles ne l'accroissent pas pour quelque temps, la quantité de métal arrachée à la terre. Les choses pourront marcher ainsi pendant vingt-cinq ans, cinquante ans, un siècle peut-être. Mais il arrivera une époque, où les mineurs pour leur propre compte déserteront un travail de moins en moins lucratif; où les sociétés elles-mêmes ne pourront pas couvrir les frais d'une exploitation en grand, malgré l'économie des bras et du temps; où il n'y aura plus de découvertes à faire, le pays ayant été exploré dans ses coins et ses recoins.

L'histoire des mines de la Californie ne peut pas différer de l'histoire des autres mines anciennes et modernes. Beaucoup de fleuves, de rivières, de torrents, ont charrié de l'or dans le vieux monde. Le Tage avait une réputation proverbiale sous ce rapport. Les paillettes qu'on en retirerait aujourd'hui ne récompenseraient pas de la peine de les chercher, tant elles sont devenues rares. Ainsi du Danube, ainsi du Rhône, ainsi du Rhin. Les mines du Potosi, dont s'enorgueillissait la monarchie espagnole et qui procurèrent aux Incas du Pérou les moyens de confectionner des statues en or massif, des arbustes d'or et des jardins d'or, — ces mines qu'on aurait crues éternelles se sont épuisées après un demi-siècle d'exploitation régulière.

Tel sera le sort des mines de la Californie. Plus riches que

eussent trouvé un pendant à l'Eldorado américain, ne donnent qu'une somme annuelle de 32,500,000 dollars, répartie de la manière suivante :

Europe (en exceptant la Russie) . .	1,000,000	dollars.
Sibérie	20,000,000	»
Asie (à l'exclusion de la Sibérie) . .	2,500,000	»
Afrique	2,000,000	»
Amérique du Nord	1,000,000	»
Amérique du Sud.	6,000,000	»
Total. . .	32,500,000	dollars.

toutes les mines passées, leur existence sera probablement plus longue : voilà tout. Une foule de *placeres*, d'où les premiers arrivants tirèrent une abondance de pépites, sont vainement remués à présent.

En 1850, on évaluait à huit dollars par tête, en moyenne, l'or journellement recueilli. En divisant au prorata le produit de quatorze compagnies, contenant 344 membres, M. D. Woods (1) ne trouve comme résultat pour chaque homme que 3 dollars 16 cents. D'après mes propres informations, prises surtout à Nevada-City, on devrait porter le profit probable des mineurs de 5 à 6 dollars. Ce calcul paraît d'autant mieux basé sur la réalité que le salaire des travailleurs pour compte d'autrui n'est nulle part tombé au-dessous de 4 dollars. La paye générale est même de 5 dollars pour le travail à la surface du sol et de 8 dollars dans les souterrains — en forme de puits ou de galeries.

Vingt-cinq francs par jour — la solde des ex-représentants de l'ex-République française — voilà les appointements sur lesquels un mineur peut compter sans exception, en s'employant pour son propre compte ou pour celui des autres (2). Dans le premier cas, s'il a comme un billet de loterie sur les chances extraordinaires qui sont devenues de pur hasard, il peut se faire cependant que sa quote-part se réduise à 3 dollars et même moins. Dans le second cas, l'horizon d'une espérance, qui trompe le plus grand nombre, lui est fermé, mais il s'assure un revenu régulier dont il lui est facile d'économiser la moitié.

(1) *Sixteen months at the gold diggings*. New-York, 1850.

(2) L'opinion d'un récent voyageur (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1852) est tout à fait conforme à la mienne, par rapport à la moyenne journalière d'un mineur, *courageux* et *persévérant*, habitué d'ailleurs à remuer la terre : « L'émigrant de cette classe arrive ordinairement, dit cet observateur, à recueillir à la fin de la journée une quantité de métal représentant une valeur de 4 à 5 piastres en moyenne, ce qui correspond à 20 ou 25 francs, tandis que ses dépenses peuvent ne pas s'élever à plus du quart de cette somme. »

Réduisant à 240 les jours de travail (1), nous aurons par année une somme ronde de 6,000 fr. On peut prendre ce chiffre comme une moyenne facile à atteindre. Donc, en allant en Californie, tout ouvrier, que la concurrence réduit à la misère en Europe, améliore énormément son existence. Il a raison d'émigrer, s'il n'ambitionne qu'un accroissement de gages, qui lui permette de se créer, au bout de cinq ou six années, une modeste indépendance. Mais il se trompe follement, s'il croit qu'il prendra l'or à la pelle, comme des monceaux de cailloux, et s'il vise à devenir riche en quelques semaines ou en quelques mois.

Il semblerait que la Californie est une terre déjà assez merveilleuse par elle-même, pour qu'on n'ait pas besoin de s'exagérer ses merveilles. Cependant la plupart de ceux qui se déterminent à s'y transporter, obéissent à des idées chimériques : considérant les exceptions comme une règle, ils s'imaginent qu'une fortune soudaine les attend. La déception suit bientôt une enivrante expectative. De là, les chagrins amers, les désespoirs délirants, quelquefois le suicide.

Le découragement s'empare surtout de ces individus qui, par leurs occupations ou leur désœuvrement antérieurs, ne sont pas propres au travail des mines, qu'ils supposaient, avec une inconcevable légèreté, être une simple bagatelle. Le fait est que la vie du mineur est la vie la plus dure qu'on

(1) Dans les mines sèches, on ne peut travailler que six mois de l'année, de mars à juillet. Dans l'intervalle, la rareté de l'eau rend les fouilles improfitables. La meilleure saison pour exploiter les mines humides est, au contraire, dans le temps de la baisse des eaux, de juin à novembre. Le reste de l'année on en retire moins de profit, et la fonte des neiges au printemps rend quelquefois tout travail impossible. Six mois dans les mines sèches ou sept mois dans les mines humides ne constituent pas tout à fait 240 jours d'ouvrage; mais je suppose que le mineur peut bien employer un mois ou deux en passant d'une fouille à l'autre. De cette façon même il s'occuperait toute l'année, qui, réduite à 300 jours à cause du dimanche, lui donnerait une somme de 7,500 francs.

puisse concevoir. Elle exige la vigueur physique unie à l'énergie morale. Le corps doit savoir résister à la fatigue, comme le cœur aux désappointements. Le métier de mineur est la combinaison des divers métiers : terrassier, tailleur de pierre, laboureur, maçon, bûcheron, il faut que le mineur soit tout cela tour à tour. Sa tête est exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, ou à l'humidité des rosées et des averses; ses pieds, au saisissement d'une onde glaciale; ses mains, aux douloureuses excoriations, aux blessures sanglantes, aux plaies envenimées. Son estomac est destiné à supporter tantôt une nourriture indigeste, tantôt une faim dévorante. Ses membres fatigués d'un labeur de neuf heures, pour l'ordinaire, accompli dans les positions les plus difficiles, reposeront sur une couche dure, où les moustiques, les puces, les punaises, lutteront de toute leur puissance contre son sommeil.

Il n'est pas besoin d'orner ce tableau de traits accidentels : le contact avec une plante très-répandue, *Rhus toxicodendron,* qui occasionne une grave maladie cutanée (1); la rencontre inattendue, dans les explorations, du formidable monarque des forêts de la Californie, le *grisly bear;* l'embuscade que le sauvage est prêt à tendre à l'homme civilisé qui envahit son domaine, etc. Qu'on mette aussi de côté, si l'on veut, les catastrophes par lesquelles le mineur perd en un jour les fruits d'une persévérance de plusieurs mois : vols qui le privent soudainement de tout son trésor; inondations qui emportent ses machines, ses instruments de travail, sa tente; incendies qui dévorent tout, excepté ce qu'on porte sur soi. Et les incendies, les inondations, les vols, ne sont malheureusement que d'une occurrence trop fréquente.

(1) C'est le *poison oak* dont il est parlé dans une note précédente. J'ajouterai, à propos de cette plante curieuse, qu'elle est tout à fait inoffensive pour le bétail qui s'en nourrit.

Mais faisons abstraction de ces fatalités, de même que des épidémies plus ou moins difficiles à éviter, des querelles parfois inévitables, des séductions présentées à tous moments par le jeu, dont les étreintes spoliatrices sont autrement redoutables que celles du bandit à qui l'on peut opposer arme à arme. Dépouillée de toutes ces éventualités désastreuses, et réduite à son état normal, la carrière de mineur, que l'homme habitué depuis son enfance à des corvées pénibles n'hésitera pas à embrasser, comme une amélioration dans le présent et un affranchissement dans l'avenir, cette carrière, comment pourrait-elle convenir à l'homme qui n'a jamais remué le sol avec ses bras?

Il faut plaindre l'insigne folie des avocats, des juges, des médecins, des pharmaciens, des gens de lettres, des militaires, des *clergymen,* des coiffeurs, des élégants du *Broadway* de New-York ou des boulevards de Paris, et autres individus qui peuvent être habiles à débrouiller des dossiers, à décider les procès, à guérir les malades, à composer des drogues, à écrire des livres ou des articles de journaux, à manier l'épée, à improviser des sermons, à friser les chevelures, à captiver les cœurs des grandes dames et des lorettes, mais qui sont tout à fait impropres à creuser des canaux, construire des digues, percer des rochers, moudre des pierres, abattre des arbres, ériger des cabanes, etc. Hormis un fort petit nombre, doués d'une constitution privilégiée et d'une capacité universelle, tous ces hommes ne font que de la mauvaise besogne.

La propriété d'une fouille n'exige pas, en Californie, d'autres formalités que la prise de possession. Chacun a le droit de s'allouer ainsi quarante-cinq pieds au bord d'une rivière, avec la faculté de poursuivre la veine d'or aussi loin qu'elle s'étend dans les collines adjacentes. Toute exploitation d'un espace plus grand exige l'association de plusieurs individus. Dans les mines de quartz, le règlement ne

fixe aucune mesure de terrain par tête d'homme. La propriété existe tant qu'il y a travail ; un outil quelconque, qui y reste, suffit pour la faire respecter. Sans cette enseigne, ou s'il n'y a pas eu travail pendant dix jours, il est permis au premier venu de s'en emparer et de la maintenir aux mêmes conditions. C'est à ce système simple et rationnel à la fois qu'est due, en majeure partie, l'extension gigantesque des fouilles. Aujourd'hui, tel mineur commencera à explorer tel endroit, et passera de celui-ci à un autre, si cela lui convient. Point de règlement chicanier pour entraver la locomotion du travail, qui a des attraits irrésistibles dans la recherche de l'or.

Le Nord-Américain ne comprend pas les restrictions puériles apportées, sous prétexte d'intérêt gouvernemental, à l'activité individuelle. Il n'aurait pas souffert la clause des lois espagnoles, qui exige une nouvelle demande pour chaque nouvelle fouille, ni la méthode pratiquée par l'autocratie russe, en Sibérie, de répartir les mines en lots d'une étendue immense, qui ne sont accessibles qu'aux riches capitalistes ou aux riches compagnies. Le monopole, quelque masque qu'il prenne, répugne à une démocratie progressive comme celle des États-Unis (1).

(1) En Australie, le chercheur d'or est soumis à des formalités vexatoires et à des impôts onéreux, qu'on n'a pas songé à établir en Californie. Le gouvernement monarchique est toujours disposé à promulguer des règlements contre lesquels l'indépendance humaine proteste et protestera de plus en plus. D'après ceux que l'Angleterre a décrétés sur le vaste territoire, destiné à s'affranchir bientôt du joug colonial, chaque individu, qui se propose de faire des fouilles, doit obtenir un permis mensuel au prix de 30 schellings. La couronne s'adjuge de plus 10 p. c. sur l'or trouvé dans son domaine, et 5 p. c. sur l'or extrait dans les propriétés privées. L'infraction à cette obligation entraîne la confiscation de tout le métal amassé. Ceci ne s'applique qu'aux mines humides. Pour travailler les mines sèches, on exige un cautionnement de 2,000 livres sterling (50,000 francs !) Et les exploiteurs sont obligés d'entretenir, sur la concession accordée, un employé de l'autorité administrative qui veille à ce que Sa Majesté la reine ne soit pas frustrée de ses 10 p. c.! C'est presque pire qu'en Sibérie.

Au commencement de la découverte des mines, quand le travail individuel ou par petites compagnies de quatre à cinq individus s'opérait à la surface du sol, il y avait rarement des querelles par rapport aux *claims;* mais à présent que les mineurs, vu l'épuisement de cette première couche d'or, ont été amenés en certain nombre à constituer de vastes associations pour poursuivre les veines par des puits ou des galeries, il arrive que les puits et les galeries respectifs se rencontrent sous terre, où le droit de chaque partie est difficile à déterminer et occasionne des procès. Les avocats et les juges, de l'intervention desquels on se passait parfaitement jadis, trouvent actuellement de l'emploi, grâce à ces contestations de plus en plus fréquentes.—Telle est la marche de la civilisation : l'intérêt mutuel en l'absence des lois, et par la raison même de leur absence, établit parfois entre les hommes une harmonie édifiante. Cette assurance mutuelle contre la violation de l'équité, n'a eu, en Californie, qu'une durée éphémère. L'âge d'or de la région de l'or n'est plus qu'une tradition, qui, toute fondée qu'elle est sur la réalité, semble, après trois ou quatre années, fabuleuse comme l'âge d'or de l'enfance du monde, chanté par Ovide. Avec l'affluence de l'émigration, le caractère de la société minière s'est bien vite départi de sa primitive innocence.

Desperadoes du Texas et de l'Arkansas, *convicts* de Sidney, *ladrones* du Mexique, filous de Paris ou de New-York, et autres industriels *ejusdem farinæ*, furent bien vite attirés par l'or, comme les vautours par une charogne. Les vols, les assassinats, les déportements de tous genres, exigèrent, partout où la réunion des mineurs devenait considérable, une répression énergique, prompte, quelquefois terrible. Dracon semble avoir inspiré ce code, qui expose les délinquants au fouet, à l'amputation des oreilles, à la pendaison sur un jugement sommaire comme celui d'une cour prévôtale, quoiqu'il soit rendu en assemblée populaire. La peine

de mort est encourue non-seulement pour le meurtre avec préméditation, mais, comme dit un article : « Toute personne qui volera une mule ou autre bête de charge, entrera dans une tente ou maison, et volera de la poudre d'or, de l'argent, des provisions, des marchandises, et autres articles pour la valeur de cent dollars et au-dessus, sera pendue. Tout complice encourra la même punition. »

N'ayant assisté moi-même à aucune exécution de cette inexorable justice, j'emprunte le récit suivant à un témoin oculaire :

« Nous reçûmes, dit-il, la nouvelle que cinq hommes avaient été arrêtés aux fouilles sèches (*dry diggings*) dans les environs de Coloma, et qu'ils allaient être châtiés pour vol. Le fait rapporté était le suivant : Un jeune Mexicain, appelé Lopès, ayant en sa possession une forte somme d'argent, se retira dans sa chambre pour dormir et fut soudainement surpris, vers minuit, par cinq hommes qui se précipitèrent sur lui, et dont l'un le tint en respect avec son pistolet, tandis que les autres se mirent à visiter son coffre. La chose ne s'étant pas passée sans bruit, quelques citoyens forcèrent la porte, et arrêtèrent les bandits.

« Le lendemain, ceux-ci furent jugés par un jury, choisi dans la communauté, et furent condamnés à recevoir chacun trente-neuf coups de fouet, dans la matinée suivante.

« Curieux d'assister à une condamnation infligée par le *Lynch-Law,* je vins aux fouilles sèches, à l'aube du jour d'un radieux dimanche. Une foule nombreuse entourait un chêne, auquel un des coupables était attaché avec des cordes, pour recevoir sur son dos mis à nu l'application d'un vigoureux nerf de bœuf (*cowhide*). Une douzaine d'individus avec leurs *rifles* (longues carabines), chargées et prêtes à faire feu à la moindre fantaisie de fuite, tenaient en joue les autres prisonniers.

14.

« Après que l'exécution eut été accomplie en totalité, il surgit contre trois des délinquants de nouvelles accusations. On leur imputa d'avoir commis, quelques mois auparavant, un vol, accompagné d'une tentative de meurtre, sur la rivière Stanislaus. Ces malheureux, dont deux, Garcia et Bissi, étaient Français, le troisième, Manuel, Chilien, se trouvant, après leur fustigation, trop faibles pour se soutenir debout, furent étendus sur le plancher dans une maison voisine. Il leur fut impossible de se présenter devant le nouveau jury institué par une masse de deux cents hommes avec un juge *pro tempore,* et ils furent jugés malgré leur absence. Les accusations contre eux, quoique bien circonstanciées, n'équivalaient qu'à une tentative de vol et de meurtre; aucun acte accompli ne put être produit; mais ils étaient connus comme mauvais sujets, et la foule semblait avoir à cœur de se débarrasser d'eux.

« A la clôture du procès, qui dura trente minutes environ, le juge mit aux voix la question de la culpabilité des accusés. Il y fut répondu par un oui universel; ensuite vint la question : Quelle doit être la punition? Un chenapan à la physionomie brutale cria : Qu'on les pende! La proposition, étant appuyée, reçut l'approbation presque unanime de l'assemblée.

« Je montai sur une élévation, continue le narrateur, et au nom de Dieu, de l'humanité et de la loi, je protestai contre de tels moyens de procéder; mais la foule, excitée par de fréquentes libations, ne voulut pas m'écouter et menaça même de me pendre, si je ne cessais immédiatement mes importunes remarques. Tant soit peu effrayé d'encourir un sort semblable, et convaincu de l'inutilité d'autres arguments, je me tus et me préparai à assister au dénoûment de l'horrible tragédie.

« Une demi-heure de répit fut seulement accordée aux malheureuses victimes pour se préparer à la route de l'é-

ternité. Puis, au moment indiqué, on les plaça sur une charrette, au pied d'un arbre d'où pendaient trois cordes. Les condamnés essayèrent en vain de parler; aucun d'eux ne connaissant l'anglais, ils se servirent du français et de l'espagnol que presque personne ne comprenait; en vain ils demandèrent un interprète; leurs cris étaient étouffés par les hurlements d'une canaille enragée. On leur banda les yeux avec des mouchoirs noirs, on leur garrotta les bras, et à un signal donné, sans prêtre ni livres de prières, on retira de dessous eux la charrette, et on les lança dans l'éternité.

« Leurs fosses avaient été préparées, et lorsque la vie fut complétement éteinte, on descendit les corps en coupant les cordes, et on les enterra dans leurs couvertures. C'est la première exécution dont j'aie jamais été témoin. Puisse-t-elle être la dernière (1)! »

L'épouvantable impression produite par les verdicts du *Lynch Law* fait supposer en Europe, et même en Amérique, que les mines de la Californie sont le théâtre incessant d'épouvantables tragédies. C'est une grave erreur. Si l'on considère le chiffre de la population, et les éléments variés dont elle se compose, on a lieu d'être étonné qu'il se commette si peu d'actes coupables contre la vie et la propriété.

L'habitude générale d'aller armé, donne aussi à supposer que l'existence humaine y serait plus précaire qu'elle ne l'est en effet. Des querelles résultant du jeu et de l'ivrognerie aboutissent à de sanglants résultats, mais elles restent circonscrites, comme à San-Francisco, entre les joueurs et les ivrognes. Ce sont des bandits qui se blessent ou se tuent mutuellement.

Il arrive toutefois, mais rarement, qu'une balle mal diri-

(1) E. G. Buffum, *Six months in the gold mines*. Philadelphia, 1850. Cet ouvrage est, à mon avis, le meilleur de tous ceux qui ont été publiés sur les mineurs de la Californie. Je l'ai trouvé, en tout point, d'une parfaite exactitude.

gée, au lieu d'aller à son adresse, frappe quelque innocent spectateur, victime de sa curiosité. En déplorant le sort de l'infortuné, on ne peut s'empêcher de demander : Qu'allait-il faire dans cette galère? Les meurtres se produisent aussi par accident complétement involontaire. La singularité du fait suivant m'engage à le rapporter :

Les auberges en bois, dispersées sur la route, se composent en général, il est nécessaire de le dire d'abord, d'un rez-de-chaussée qui sert de buvette, de cabaret, de salon pour les voyageurs, et que les Américains appellent *bar-room,* et d'un étage superposé, en forme de mansarde, où les voyageurs passent la nuit. Dans un établissement de ce genre, aux bords de la rivière Stanislaus, un mineur s'arrêta pour se rafraîchir avec un verre d'eau-de-vie. Otant négligemment son pistolet, il voulut le poser sur la table. Le choc qu'il imprima à son arme la fit partir, et la balle, traversant un mince plafond, s'arrêta dans la poitrine d'un autre mineur tranquillement endormi dans la mansarde, avec sa couverture de laine rouge en guise de matelas. La mort fut instantanée. J'en appris les détails en arrivant à l'auberge, le lendemain de ce bizarre décès. Le plafond du *bar-room,* qui servait de plancher à la mansarde, pouvait avoir quatre pouces d'épaisseur.

Une entente assez cordiale règne habituellement entre les différentes nations qui se rencontrent dans les mines. Il s'est trouvé pourtant des citoyens des États-Unis, la honte et le rebut de leur noble patrie, qui ont voulu faire sentir aux étrangers une suprématie contraire à la loi de l'égalité dans le travail. Des Mexicains, des Chiliens, des Chinois, se sont vus obligés d'abandonner des *placeres,* dont on les chassa les armes à la main. Ces abus déplorables tendent à devenir rares, heureusement; et le gouvernement de la Californie, toutes les fois qu'il s'en est occupé, a montré un équitable discernement, qui lui fait honneur.

Des hommes appartenant aux pays les plus lointains se confondent dans une commune association. Ainsi, sur la *Yuba,* on voyait un Russe et un Chilien exploiter de concert, par un procédé sibérien, la boue aurifère. Cependant, les congrégations ouvrières sont plus souvent formées sous l'impulsion de la nationalité. Le meilleur lien entre les hommes, c'est l'usage de la même langue. La langue, sur la terre étrangère, c'est l'écho de la patrie absente, et les hommes ont beau se cosmopolitiser, ils aiment à se reporter au souvenir de leur berceau.

Chaque mine offre, de la sorte, les peuples séparés en groupes qui permettraient à un observateur d'étudier l'ethnographie des cinq parties du monde, dans un espace de quelques milles carrés.

Au milieu de l'uniformité du même labeur, apparaît la diversité des caractères nationaux :

L'activité, l'esprit d'entreprise, une persévérance indomptable à vaincre les obstacles, tels sont les traits distinctifs du Yankee, dans cette petite sphère comme dans la grande sphère de l'humanité.

L'Anglo-Saxon d'Europe participe des mêmes qualités, quoiqu'il se laisse distancer par son glorieux rejeton d'Amérique.

L'Allemand, laborieux et patient, avance d'une manière lente et sûre. C'est pour lui que semble avoir été fait le proverbe italien : *Chi va piano, va sano.* Il n'a pas la rapidité de conception de son cousin yankee ; mais il est tout aussi opiniâtre à lutter contre les difficultés.

L'Allemand, l'Anglais, le Nord-Américain paraissent tellement absorbés par leur besogne, que je ne m'aventurai point à leur adresser la parole.

Mais voici le Français, qui ne demande pas mieux que d'entrer en conversation ; je l'entendais de loin mêler d'une manière étrange des fragments de chansons grivoises à des

tronçons de *la Marseillaise;* le sublime et le ridicule, est-il homme au monde qui sache mieux les allier que le Français ? Son principal vice, comme sa principale vertu, c'est la mobilité. Il change de mines, en Californie, comme il est porté, dans sa terre natale, à changer de gouvernements. Il est trop révolutionnaire (je ne dis pas républicain) pour rester en place. Cela fait qu'il troque souvent le bon contre le mauvais, mais qu'il revient, par un nouveau tour de passe-passe, du mauvais au bon. O Français! tu es le prestidigitateur des peuples! tantôt c'est la liberté, tantôt c'est le despotisme que tu escamotes! Compter sur toi, c'est une sottise; mais désespérer de toi, est une sottise tout aussi grande.

Des espérances chimériques amènent le Français dans le moderne Eldorado. Il a cru tout bonnement, sur les annonces de quelque compagnie à titre mythologique, qui distribuait généreusement des millions dans l'avenir, afin d'empoigner dans le présent des pièces de cent sous, il a cru, enfant naïf, quoique malin, qu'il se ferait cinquante mille francs de rente, en ramassant de l'or comme on ramasse du sable; et après avoir payé son passage à un navire frété par la susdite compagnie et appelé *le Pactole*, *la Fortune,* ou *la Toison d'or,* il s'est trouvé désappointé à son arrivée. Vous le croirez peut-être au désespoir? Point du tout, il est le premier à rire de sa duperie. S'il réussit à se tirer d'affaire, il se sent plus vaniteux de quelques pieds; si l'infortune, pauvre passager de *la Fortune!* continue à le persécuter, il a contre les atteintes de la souffrance une homœopathique panacée, le bon mot!

J'aimais à causer avec le mineur français, qui dépose volontiers ses outils quand un nouvel arrivant l'aborde dans son idiome. Le contact de l'esprit français, aimable et frivole, me transportait, comme sur un tapis magique, dans ce Paris, que malgré sa frivolité on ne peut s'empêcher d'aimer toujours.

L'Espagnol, en comprenant sous ce nom tous les peuples issus de race espagnole, est grave, comparé au Français; mais au lieu d'être gouverné, à l'instar du Germain, du Breton et de leur descendant, par le froid bon sens, il suit le courant d'une ardente imagination. Cet or, qu'il cherche avec anxiété, à quoi le destine-t-il? Au plaisir! La vie n'est pas bonne à autre chose, suivant lui. Il rêve aux femmes et s'adonne aux frénésies, aux fébriles émotions du jeu. Perte ou gain, que lui importe? il pense, comme Talleyrand, qu'il est agréable de perdre — quand on ne gagne pas. Le *monte* et l'Espagnol sont inséparables dans les mines.

Une irrésistible sympathie m'entraîne vers ce visage martial, couvert d'épaisses moustaches et décoré de blessures. Mon pressentiment ne me trompe pas : c'est un Polonais de 1830! Ce serait une longue histoire à vous raconter que celle de ce vétéran, capitaine à la bataille de Grochow, colonel plus tard, qui, refoulé de pays en pays, parce qu'il fredonnait partout : « La Pologne n'est pas perdue, tant que nous vivons encore, » a été forcé, en dernier lieu, de quitter une terre qu'il avait crue hospitalière... Aujourd'hui, il achève de vivre en travaillant aux mines. Quand donc n'y aura-t-il plus de proscrits?

La résignation est écrite sur le noble front du vieux militaire. A côté de lui, un homme jeune, mais avec une figure où la vie des camps a marqué ses étapes, porte dans un regard rayonnant l'expression de l'espérance. Je reconnus un Magyar.

Le type le plus parfait de la patience, c'est le Chinois, étrange à voir avec sa longue mèche de cheveux en forme de tresse, ses yeux qui s'enfuient et ses pommettes saillantes. Nul ne met le même soin que lui à sauver le plus possible de paillettes, en lavant dans le *tin-pan* le sable des *lavaderos*. La position accroupie, à laquelle l'oblige cette opération, paraît lui plaire particulièrement, et même en se

reposant, il la garde, au lieu de se redresser. Il est bon enfant, ce docile Asiatique !

Entre le Chinois et l'Indien indigène, je ne puis m'empêcher de constater une parenté physique et de réduire ainsi à trois les principales variétés humaines, qui se subdivisent ensuite à l'infini. Le sauvage d'Amérique, depuis le Canada jusqu'au cap Horn, appartient, suivant moi, à la famille mongole. C'est le même regard, le même gonflement osseux des joues, le même teint cuivré. D'ailleurs, il est tout simple d'admettre que le nouveau monde a été peuplé par une émigration asiatique, quoiqu'il soit aujourd'hui de mode de rejeter cette hypothèse rationnelle. Moralement, l'Indien sauvage est un Chinois qui a perdu les habitudes d'une existence quasi civilisée. Par sa paresse acquise, il s'éloigne de son prototype. Quand il travaille, c'est par boutade, et il dissipe ses bénéfices en foulards, en verroteries et en friandises. On réussit à tirer quelque parti de lui, en le couvrant d'un habillement aux éclatantes couleurs : *sarape* mexicain, ou uniforme américain ; il n'est pas difficile sur le choix, et prendra indifféremment l'un ou l'autre. L'or, quand il en a, il le consacre aux jeux de hasard, autant qu'à de puériles dépenses. Sa prodigalité est allée jusqu'à payer seize dollars une grappe de raisin ! Était-ce parce qu'il était démesurément riche de poudre ou de pépites ? Non ! Il n'avait peut-être que ces seize dollars ; mais il croyait ne pouvoir mieux les employer qu'à les mettre dans son estomac sous la forme d'un fruit savoureux.

Jamais spectacle semblable au travail cosmopolite des mines de la Californie ne s'était vu dans le monde. A aucune époque aussi et nulle part, le progrès n'a marché à pas de géant comme dans cette contrée, dont naguère le nom n'était significatif que pour le géographe ou le navigateur, et qui est à présent dans toutes les bouches, traduit dans toutes les langues que parlent les hommes !

L'or a opéré en trois années ce qu'on croirait l'ouvrage des siècles!

Quiconque n'a pas vu de ses yeux cette civilisation merveilleuse, magiquement éclose à l'horizon, et répandant ses lumières aux limites les plus reculées de la terre ; quiconque n'a pas vu de ses yeux ce congrès des nations, fondant une société unique dans son ensemble varié ; quiconque enfin n'a pas vu de ses yeux la phénoménale apparition de San-Francisco, dès son berceau rivale de Liverpool, de Londres, de New-York, celui-là ne saurait concevoir l'avancement extraordinaire dont l'humanité est susceptible.

La découverte des mines d'or de la Californie ouvre une ère nouvelle dans l'histoire. Les événements qui illustreront les pages d'avenir surpasseront tout ce que pressentent vaguement les utopies socialistes. La réalité promet d'être plus hardie que la fiction. Les peuples ont trouvé un centre de réunion, où, dans un contact incessant, ils perdront les préjugés hostiles qui les séparent ; se comprenant mieux face à face que par l'intermédiaire de leurs gouvernements respectifs, ils tendront à s'harmoniser ; une paix durable, née du respect mutuel des droits, s'établira entre eux.

Magnifique perspective ! Et la porte d'or qui nous y conduit est ouverte à deux battants ! Un écriteau apparaît dans le lointain, avec ces caractères de plus en plus visibles : FRATERNITÉ UNIVERSELLE!

III

LA CALIFORNIE D'AUTREFOIS.

Découverte de la Californie. — La pieuse comtesse et les jésuites. — Établissement des Franciscains. — Les missions. — Vie des administrateurs. —Les Indiens *mansos*.—*Rancheria*.—*Tamascal*. — Farine du gland. — Éducation théocratique. — *Presidios*. — Sécularisation de la Californie. — Les anciennes villes. — La colonie russe. — Histoire du capitaine Sutter. — Ma visite à ce pionnier. — Conversation sur les Indiens. — Leur indifférence pour la mort. — Leur portrait d'après nature.—Diversité de langages. — Souvenir du Canada. — Supériorité du nègre sur l'Indien. — Mœurs des colons de race espagnole. — Les dettes de jeu. — Esprit de famille.

La haute Californie fut découverte en 1548 par Cabrillo, navigateur espagnol. Trente ans plus tard (1578), l'Anglais sir Francis Drake visita la partie septentrionale de cette région, et l'appela Nouvelle-Albion. Dans le siècle suivant, une très-pieuse comtesse espagnole, qui vécut et mourut à Mexico, légua une immense fortune aux révérends pères Jésuites, afin de répandre dans ce coin perdu de la vaste monarchie des deux Indes les dogmes de la religion catholique. La Compagnie de Loyola envoya un de ses membres parmi de pauvres sauvages, qui, ne sachant pas apprécier la charitable intention d'une noble dame, firent la sourde oreille aux exhortations du missionnaire et le renvoyèrent de leur territoire, avec sa suite de soldats et de colons. Cet événement se passait en l'an 1670.

Après un intervalle d'environ un siècle, les Franciscains réussirent mieux que les Jésuites. Sous les auspices du père

unipero Serra s'établit, en 1769, la mission de San-Diego, premier établissement catholique permanent que les sauvages permirent de fonder dans la haute Californie. L'année suivante, le même missionnaire prit possession de Monterey par une messe accomplie sous un chêne qui existe encore. Là surgit la seconde mission. Infatigable propagateur de la foi catholique, le père Serra fonda sept autres missions dans l'espace de trois ans, vit fructifier son zèle et mourut en 1784. Ses successeurs marchèrent sur ses traces, et le nombre des missions, y compris la dernière, créée en 1822, finit par s'élever à vingt et une (1). En voici la liste, du nord au midi : San-Raphael et San-Francisco Solano, au nord de la baie de San-Francisco; Dolorès, près de San-Francisco ; Santa-Clara et San-José, près du pueblo San-José ; San-Juan, Santa-Cruz et Carmel, près de Monterey ; Soledad, San-Antonio et San-Miguel, dans la vallée de Salinas ; San-Luis Obispo, la Purisima, Santa-Ynez, Santa-Barbara et San-Buenaventura, près de Santa-Barbara ; San-Gabriel et San-Fernando, près de los Angeles ; San-Luis Rey, San-Juan Capistrano et San-Diego, sur la côte au nord de Los Angeles.

Chacune de ces missions était comme une petite souveraineté indépendante. L'ordre de Saint-François déléguait le pouvoir à ses religieux, qui, avec le titre d'administrateurs, gouvernaient les apanages de l'Église, *proprio motu*. Ils disposaient de leurs Indiens comme bon leur semblait et faisaient valoir à leur convenance les produits de leurs champs richement ensemencés. Seigneur féodal dans son domaine, — pacha dans son pachalik, — rat de la fable dans son fromage, — l'administrateur était tout cela dans

(1) M. Bayard Taylor, tout en citant les vingt et une missions, dit ailleurs, par erreur, qu'il n'y en avait que dix-neuf en tout. Je relève cette petite négligence, afin de n'avoir pas l'air d'être en désaccord avec un voyageur généralement exact et scrupuleux.

sa mission. Les travailleurs humbles et soumis cultivaient pour lui des milliers d'acres de terre; les jeunes vassales étaient attentives à mériter ses bonnes grâces. Sa table, abondante et variée, pouvait défier l'appétit le plus monacal. Possesseur d'innombrables quantités de vaches, de chevaux, de brebis, il en échangeait la graisse, les cuirs et la viande, contre les marchandises manufacturées qu'apportaient assez régulièrement des navires étrangers.

Son habitation spacieuse et confortable était solidement construite en *adobes;* outre les appartements du maître et des employés attachés à sa maison, elle contenait des greniers, toujours remplis de blé et de maïs; des caves où les vins de la grappe indigène reposaient à côté des vins d'Espagne et de Madère; des ateliers pour la fabrication du savon, de la laine, etc.; des forges; des écuries pour les chevaux et le bétail; des parterres de fleurs et de fruits. L'agréable se mariait à l'utile dans cette confortable demeure, qui communiquait avec une église, où les images et les statues des saints, surchargées d'ornements, faisaient l'admiration des Indiens.

Et les Indiens? Au nombre de quelques centaines ou de quelques milliers, suivant l'importance de la mission, ils vivaient à deux cents toises ou environ de leur propriétaire, agglomérés dans des hameaux, appelés *rancherias.* Leur mode de se loger, sauvage au suprême degré, ne s'était aucunement perfectionné à l'ombre de la croix, et il est resté le même aujourd'hui. Les Troglodytes ou les Esquimaux ne se sont jamais casés plus misérablement.

A voir de loin une *rancheria,* on dirait un groupe de terriers creusés par des lapins. Les *wigwams* présentent la forme conique des tentes tartares, avec une élévation au-dessus du sol de cinq à huit pieds et une circonférence de dix à douze. Arbrisseaux, écorces d'arbre, badigeonnage de boue, ces simples matériaux suffisent à leur édification.

Il n'y a que deux ouvertures : par l'une on entre ou l'on sort en se baissant ; par l'autre s'échappe la fumée. La pièce unique de l'intérieur est à la fois la cuisine, le dortoir et le salon de la famille; hommes, femmes, enfants, couchent serrés les uns contre les autres sur la terre nue et roulés dans de sales couvertures, qu'ils portent le jour pour vêtement principal. Le dénûment le plus complet règne dans ces tanières, où se respire une chaleur animale, épaisse et nauséabonde.

Au milieu de chaque rancheria domine un wigwam, plus vaste que tous les autres et appelé le *tamascal;* temple ou maison de bain tour à tour. A certains jours de fête, les deux sexes s'y assemblent, dans un état de nudité complète, et en ferment hermétiquement les ouvertures. Cette reclusion de longue durée se passe à chanter, à danser et à célébrer en l'honneur de la procréation, on le suppose, des mystères semblables à ceux qu'on attribue à différentes sectes religieuses. D'autres fois, le but de la réunion est de transpirer en commun : un brasier est allumé au centre du tamascal; au milieu du feu, sans cesse ravivé, et de l'encombrement de corps humains, une sueur abondante coule de toutes parts. Puis, à un moment donné, le tamascal s'ouvre et la masse d'individus se précipite pêle-mêle dans l'eau de quelque rivière adjacente. Cet usage de passer brusquement du chaud au froid, universellement pratiqué, comme on sait, par le bas peuple en Russie, paraît produire sur la constitution une secousse salutaire. C'est le grand remède des Indiens de la Californie, qui l'emploient avec succès contre les rhumatismes et la syphilis, maladies auxquelles ils sont surtout en proie. Mais convaincus, à tort, que ce qui est quelquefois favorable à la santé, ne peut jamais être nuisible, ils abusent de leur remède, ces pauvres ignorants, et en éprouvent, sans aucun doute, des conséquences fatales.

Misérablement abrités et salement habillés, les Indiens soumis par les Franciscains n'étaient guère mieux nourris qu'ils ne le sont dans la vie sauvage. Leur aliment principal était, comme aujourd'hui, une espèce de pâte, faite avec la farine du gland et cuite au four, à l'instar du pain. D'ordinaire, ils ne mangent pas autre chose, et je n'ai jamais goûté, pour ma part, un mets aussi insipide : on croirait mâcher de la chaux. Ils savent aussi confectionner une espèce de gâteau avec la *mansanita,* petite baie rouge, particulière au pays.

De temps en temps ils pêchent du poisson, et le conservent séché pour les grands festins de l'hiver. Des viandes, ils n'en dédaignent aucune, depuis le cheval jusqu'au rat. Ils ont une singulière manière de chasser le cerf : ils se masquent avec la tête et les cornes de cet animal, et rampent à terre, déguisés ainsi. Quand le cerf réel s'approche sans défiance de son simulacre, celui-ci lui décoche une flèche à bout portant. Paresseux et imprévoyants, les primitifs possesseurs de la Californie sortent rarement d'une torpeur habituelle pour se procurer des provisions. Ils préfèrent, en général, être réduits à la farine des glands, et si elle leur manque, ils consomment toutes les racines qu'ils peuvent rencontrer. Sans gagner en raffinement gastronomique sous la tutelle des missionnaires, ils n'étaient, du moins, jamais exposés, comme dans l'indépendance sauvage, à souffrir les tortures de la faim. L'assurance de la nourriture accoutumée était l'unique salaire de leur travail et l'unique compensation du sacrifice de leur liberté : cette liberté au sein de la misère était d'autant moins regrettable qu'elle les exposait sans cesse à des guerres intestines de tribu à tribu ; ce travail, quoique arbitrairement réparti, ne dépassait point les forces de l'individu, comme dans l'esclavage colonial. Les châtiments corporels, que les *Padres* ne se faisaient pas faute de distribuer de temps en temps, n'avaient point le

caractère rigoureux des supplices qu'une cupidité impitoyable inflige aux nègres des plantations.

Rendons justice aux missionnaires : ils imprimaient à leur despotisme un cachet paternel. Les Indiens qui devenaient *mansos*, c'est-à-dire paisibles, obtenaient d'eux une vie comparativement tranquille. Mais quelle extravagance de prétendre transformer les missions en autant d'*utopies*, où les sauvages élevés à la civilisation auraient joui d'un bonheur enviable! Il semblerait, à lire ces éloges tant de fois reproduits, que les prêtres catholiques fussent des hommes de génie, unissant la sagesse de Lycurgue et de Solon à la science sociale d'Owen et de Fourier.

Que n'a-t-on pas dit, par exemple, des merveilles opérées par les Jésuites dans le Paraguay? Les peintures romanesques qu'on a faites de leur théocratie sont vives et attrayantes comme les conceptions de Thomas Morus ou de Campanella. On nous a montré la réalité s'élevant à la hauteur de l'imagination brillante de Platon, dans sa *République*, ou de l'imagination fleurie de Fénélon, dans son *Télémaque*.

Le fait est que ce triomphe de la religion, exagéré à plaisir par les historiens de la Compagnie de Jésus, n'était que la réduction d'Indiens vagabonds en Indiens fixés au sol. La substitution des habitudes stationnaires aux habitudes nomades, c'est peut-être le préambule de la civilisation, mais ce n'est pas encore la civilisation. Or, les travaux des missionnaires, soit franciscains soit jésuites, ne sont guère allés au delà. Je dirai même que les tendances de ces instructeurs ne visaient pas plus loin. Voulant conserver à jamais leur tutelle sur des pupilles qu'ils dressaient uniquement à l'agriculture, ils ne songeaient point à les élever dans *l'échelle intellectuelle*. Ce qu'ils fondaient, c'était le servage, au physique et au moral. Si, comme on l'affirme, il y avait bonheur dans une telle condition, ce bonheur diffère assurément de celui auquel ont droit des êtres doués de raison.

Sous la monarchie espagnole, l'Indien ne passait pas pour un être intelligent, *gente de razon,* engeance raisonnable : ce titre prétentieux distinguait les conquérants des indigènes vaincus. Ceux-ci étaient appelés mineurs, et on les assimilait aux animaux apprivoisés, lorsqu'ils vivaient soumis; aux bêtes fauves, lorsqu'ils maintenaient leur indépendance : *mansos, bravos.* Des brutes ne devaient pas aspirer à une existence meilleure ; il semblait même dangereux de développer en elles un sentiment de perfectibilité, inconciliable avec une docile sujétion. Cependant, contradiction étrange! on reconnaissait une âme immortelle à ces brutes. Il s'agissait d'enlever cette âme aux griffes de Satan. On se plaisait donc à les convertir au culte catholique, au moyen d'une recette très-simple : le baptême. En ajoutant à l'aspersion le signe de la croix, le *Credo* et les principaux points du catéchisme, les idolâtres étaient considérés comme excellents chrétiens. On leur inculquait la foi, non par la persuasion, mais par une crainte mystérieuse que le prêtre de l'Église romaine sait admirablement inspirer à des hommes simples et qui agit d'une manière efficace sur les intelligences grossières. Le christianisme, ainsi imposé, n'aboutissait qu'à des pratiques extérieures, et n'avait pour base aucune idée morale, si ce n'est l'intimation d'une obéissance aveugle et passive. L'Évangile, qu'on se gardait bien, conformément à la politique papale, de mettre dans les mains des prétendus néophytes, se trouvait réduit à un conte de fées par les prédicateurs, qui racontaient comment le Christ avait changé l'eau en vin, rempli de poissons les filets de saint Pierre, et donné plus tard à ce premier pontife les clefs du paradis,—mais laissaient dans l'ombre les principes sublimes de l'illustre révélateur. Puis, après les miracles de Jésus et de la Vierge mère, les merveilleuses légendes des saints avaient leur tour. Un tel enseignement pouvait amuser; mais au lieu de développer la raison, il en faisait la suivante

soumise de l'imagination. De là l'immobilité intellectuelle des Indiens apprivoisés, auxquels on n'apprenait jamais à lire ni à écrire.

La théocratie des Franciscains en Californie s'appuyait sur le pouvoir militaire. Entre l'édifice consacré au service religieux et la *rancheria,* s'élevait, dans chaque mission, un bâtiment occupé par un caporal et quelques soldats. La petite garnison suffisait pour maintenir la discipline parmi les vassaux de l'administrateur. En outre, les missions se trouvaient garanties des attaques des Indiens indépendants par des corps de garde plus respectables, appelés *presidios.* Le premier presidio s'établit à San Diego; ensuite, furent fondés les presidios de Santa-Barbara, de Monterey et de San-Francisco. Ces postes militaires, tous construits en *adobes* et sur le même plan, avaient une forme carrée, présentant de chaque côté une muraille haute de douze pieds et longue de douze cents pieds environ. L'intérieur contenait le logis du commandant, des magasins de vivres et une chapelle. Contre la muraille même étaient adossés les corps de garde. — A l'extérieur, de paisibles colons se mirent à construire des cabanes, et changèrent ainsi peu à peu les *presidios* en villes.

La garnison d'un presidio comptait de quatre-vingts à cent hommes de cavalerie, quelques fantassins et des artilleurs. Le commandant avait le grade de capitaine, et sa juridiction s'étendait sur le port maritime, construit dans le voisinage de chaque presidio.

Les Pères franciscains se considéraient comme les possesseurs de toute la haute Californie. Où finissait une mission, l'autre était censée commencer, quoiqu'il y eût entre elles d'immenses espaces inhabités et incultes. Les presidios qui les protégeaient *étaient seuls exclus* du domaine religieux. — Un essai de colonisation commença aux alentours des presidios, les prêtres ne permettant à aucun colon de s'établir

sur les terres qu'ils avaient accaparées théocratiquement.

L'Espagne ne contraria jamais ces prétentions de l'Église dont elle fut pendant des siècles l'esclave rampante. Un décret des Cortès en 1813, s'écartant des vieilles traditions, et enlevant aux missionnaires leur pouvoir temporel, ne fut exécuté que par les autorités mexicaines en 1833. Dans l'intervalle, la Californie avait été érigée en *territoire*, régi par un commandant général, d'accord avec une petite assemblée de sept membres, renouvelée tous les deux ans par moitié. Le conflit qui survint entre le pouvoir républicain et le pouvoir ecclésiastique devait avoir un dénoûment. Les missions de la haute et de la basse Californie furent sécularisées par une nouvelle loi du congrès de Mexico, et déclarées propriétés publiques. Elles se convertirent en simples paroisses, et les padres, déchus de leur despotisme temporel, devinrent les curés de leurs anciens serfs. Au lieu d'un revenu, qui, par le commerce des cuirs et du suif, équivalait en moyenne pour chacun à 6,666 piastres (33,330 fr.) (1), ils reçurent les uns 2,000 et les autres 2,500 piastres d'appointements fixes. Le curé hérita des chambres privées de l'administrateur, mais les autres parties de l'édifice sacerdotal se changèrent en tribunaux et en écoles. Le gouvernement accorda à chaque chef de famille indienne un lot de terre, sous la clause expresse de ne pouvoir le vendre à des tiers; l'infraction à cette clause faisait rentrer la possession dans le domaine public. Les Indiens, ainsi dotés, devaient concourir à la culture des

(1) Les peaux de bétail s'élevaient, suivant un écrivain du Mexique bien informé, à environ 40,000 piastres par an; le suif, à autant de milliers d'*arrobes* à peu près. En mettant le prix moyen de chaque article à 2 piastres, ce double produit, vendu aux navires, équivalait à 140,000 piastres. Divisez cette somme en vingt et une missions, et vous aurez le chiffre bizarre de 6,666 pour chacune d'elles. Ce calcul remonte à l'année 1822. Dans les années qui suivirent, il est probable que les padres accrurent leur commerce.

terres communales. Un ajuntamiento fut chargé de la direction temporelle des missions. En 1840, l'ajuntamiento fit place à de simples majordomes.

Cette mesure, qu'on a condamnée d'une manière irréfléchie, était on ne peut plus juste dans son principe. Elle prouvait que la République mexicaine, cédant à l'esprit progressif du siècle, voulait se dégager de la tutelle puérilisante des prêtres. Les villes s'étant développées, il fallait écarter les obstacles qui gênaient la colonisation d'un pays fertile, usurpé presque en entier par un seul ordre religieux, dont les terres ne contenaient pas moins de huit millions d'acres, d'après une évaluation modérée (1). Quel gouvernement sensé aurait pu souffrir plus longtemps cette immense usurpation par un petit nombre de moines, qui veillaient d'un regard jaloux à ce que personne ne s'établît sur des possessions qu'ils laissaient de préférence en friche quand ils ne pouvaient pas les faire valoir pour leur compte seul ? Ce monopole, cet *imperium in imperio,* qui avait duré soixante ans, ne devait-il pas cesser?

A moins d'appartenir à l'école de Montalembert et de Donoso Cortès, ces jésuites à robe courte, si désireux de subordonner les intérêts du peuple aux intérêts de la sacristie, il n'est pas possible de désapprouver la suppression des missions. Mais une mesure excellente en elle-même est quelquefois maladroitement exécutée. C'est ce qui arriva quand on entreprit de séculariser la Californie. La culture des champs, au lieu de prendre un nouvel essor, tomba en décadence, et les Indiens, qu'on négligea de guider vers la civilisation, reprirent les habitudes nomades. Le blâme de ces tristes résultats revient, comme de droit, à l'inhabileté des gouverneurs du territoire, et à la négligence de l'admi-

(1) La mission de San-Antonio se composait de 225 lieues carrées, et celle de San-Miguel de 532 lieues carrées. Les autres pouvaient avoir de 20 à 100 lieues carrées. (*Bayard Taylor.*)

nistration centrale ; celle-ci étant absorbée par la guerre civile, ceux-là songeant beaucoup à eux-mêmes et nullement au bien-être de leurs administrés. La haute Californie, avec sa population blanche de 4,500 habitants et ses 22,000 Indiens (1) baptisés, était une province trop éloignée et trop peu importante pour éveiller la sollicitude du pouvoir souverain, que les chefs militaires s'arrachaient les uns aux autres. Le gouvernement de cet apanage, n'excitant pas l'ambition des hommes d'élite, avait peu de chance de devenir le partage de la capacité. Il n'y eut aucune suite dans les idées des gouverneurs, qui ne restaient pas longtemps en place. Micheltorena s'efforça, par complaisance pour l'Église, de revenir sur la loi de 1833, dix ans après sa promulgation, et de ressusciter les missions dans leur primitive splendeur. Sa chute soudaine l'empêcha d'accomplir son projet. En 1845, au contraire, Pio Pico porta le dernier coup à la théocratie, en faisant vendre à l'enchère quelques-unes des missions, abandonnées par les Indiens. C'est alors seulement que la sécularisation de la Californie put être considérée comme accomplie. Les conséquences n'auraient pas tardé à devenir avantageuses au pays, mais la guerre avec les États-Unis ne leur donna pas le temps de se développer. — L'ancien régime étalant des murailles démantelées, des *corrals* (2) déserts, des habitations délaissées, a provoqué une sympathie d'autant plus exagérée parmi quelques observateurs superficiels, que le nouveau régime, à peine inauguré, n'avait encore rien produit pour contraster avec ces ruines et ces solitudes. Ils oubliaient, ces palinodistes du passé, que la transition d'un ordre de choses à un autre engendre toujours une crise momentanée. Même

(1) Recensement de 1831. En 1842, la population blanche s'élève à 7,000 individus, et la population indienne tombe à 5,000 environ, beaucoup d'Indiens s'étant confondus avec les bandes de sauvages errants.

(2) Vastes enclos pour le bétail et les chevaux.

sous le régime mexicain, l'émigration, délivrée de l'intolérance ecclésiastique, se serait portée vers des parages qui commençaient à être connus; mais ce qui n'eût été que le résultat d'une opération lente s'accomplit comme par magie, grâce à la force vivace de la race anglo-saxonne, accélérée dans sa marche par une découverte aussi extraordinaire que soudaine.

Quelque poétique idée qu'on se fasse des missions, leur existence, je le répète une dernière fois, était inconciliable avec les intérêts bien entendus du territoire de la Californie. L'avenir aurait justifié l'abolition de la théocratie catholique, qui n'est, au bout du compte, qu'une pétrification sociale, semblable à celle de la Chine.

Les sept mille habitants, d'origine espagnole, que trouvèrent les Nord-Américains, vivaient dans les bourgs ou dans les campagnes environnantes. De ces *pueblos,* le plus important était celui de Los Angeles, dont la population s'élevait à 1,200 âmes. Puis, venaient San-José de Guadalupe, Santa-Barbara, Monterey et San-Francisco, qui n'avait que des habitations clair-semées, et s'appelait Yerbabuena (1). Quelques marchands anglais, français ou yankees, habitaient ces divers endroits, et acceptaient dans leurs transactions commerciales, en guise de signe monétaire, les deux uniques objets d'exportation, le suif et le cuir du bétail. On ne voyait jamais ni or ni argent en circulation, si ce n'est sur les tables de jeu.

(1) « Ses maisons, dit le capitaine Wilkes qui y vint en 1841, peuvent être comptées. On y voit un vaste bâtiment de bois, occupé par l'agent de la Compagnie de Hudson-Bay; une boutique, tenue par M. Spears, Américain, un billard, un cabaret, une cabine de navire métamorphosée en habitation, une forge et quelques autres constructions en très-petit nombre. (*Exploring Expedition.*)

Ce nom de bonne herbe, *yerba buena*, qui s'appliquait autrefois à San-Francisco, désigne aujourd'hui une île inhabitée dans la baie de San-Francisco.

Au nord de San-Francisco, une colonie russe de six cents individus formait comme un monde à part : elle se prévalait d'une autorisation du gouvernement espagnol pour occuper le port de Bodega, la forteresse de Ross et trente milles carrés de terre labourable ; en vain le gouvernement mexicain aurait-il voulu se débarrasser de cette occupation étrangère ; elle dura de 1814 à 1842, et finit, non par les efforts des maîtres légitimes de la Californie, mais par une intrigue de la compagnie de Hudson-Bay, dont les détails ne peuvent intéresser la majorité des lecteurs. Les Russes, en quittant la Californie, vendirent au capitaine Sutter, moyennant trente mille dollars, leurs bestiaux, leurs maisons et leurs champs, sans aucun titre valable pour établir cette dernière propriété, la concession de la monarchie espagnole n'ayant jamais été approuvée, confirmée ou renouvelée par la République mexicaine.

Ce capitaine Sutter, de son côté, s'était aussi créé comme une souveraineté indépendante en Californie. L'histoire de ce hardi pionnier, dont le nom est accidentellement accolé à la découverte de l'or, est curieuse. Le capitaine Wilkes et d'autres navigateurs ou voyageurs l'ont racontée avec plus ou moins d'exactitude. La passer sous silence, ce serait laisser une lacune dans l'esquisse historique que j'essaye de tracer.

Jean A. Sutter est natif de la Suisse allemande. Comme beaucoup de ses compatriotes qui font de la carrière militaire un moyen d'existence, il entra de bonne heure dans le régiment suisse que Charles X opposa en 1830 à la colère du peuple français. Il se conduisit avec loyauté envers le roi qui le payait, il n'est pas besoin de le dire, la fidélité des Suisses à remplir leur contrat de service étant connue à Paris, comme à Rome et à Naples. Une blessure, que Sutter portait au visage, daterait, suivant quelques personnes, de la mémorable Révolution de juillet, dans laquelle il figura

en qualité de lieutenant. Congédié avec ses camarades par la nation victorieuse, le jeune militaire alla chercher fortune dans le nouveau monde. Il s'établit d'abord dans le Missouri, où il devint citoyen des États-Unis, passa ensuite, à travers les prairies, dans l'Orégon, de là à Sitka et aux îles Sandwich. Enfin, en 1839, il se fixa en Californie, avec la permission du gouvernement de ce territoire d'y établir son domicile. Il explora, pendant huit jours, la baie de San-Francisco pour trouver l'embouchure de la rivière Sacramento. Ayant étudié cette rivière et ses deux embranchements, connus aujourd'hui sous le nom de *Feather* et *American rivers*, il fonda une ferme à la jonction du Sacramento avec l'American river (*Rio de los Americanos*). On peut imaginer ce qu'il lui fallut de résolution, de persévérance, de courage, pour accomplir, avec un petit nombre de compagnons, un établissement permanent au milieu d'Indiens hostiles, contre lesquels il sut non-seulement se défendre, en réprimant leurs attaques, mais qu'il dompta au point de les changer en paisibles travailleurs : le récit des dangers qu'il courut, échappant tantôt à une embuscade artificieusement préparée, tantôt à la famine, réduit qu'il fut souvent à se nourrir de racines sauvages, ce récit, nul ne saurait le faire comme le héros lui-même, qui s'occupe en ce moment à écrire ses mémoires. Peu d'autobiographies seront aussi instructives et aussi romanesques à la fois que celle du capitaine Sutter ; elle montrera comment l'énergie d'un homme triomphe des obstacles les plus difficiles, et comment encore, dans certaines existences privilégiées, la réalité s'assimile à la fiction.

Entourant sa ferme d'une épaisse muraille d'*adobes*, l'audacieux aventurier la rendit imprenable à l'art militaire des tribus sauvages. Il l'appela, en souvenir de sa patrie, Nouvelle-Helvétie, et l'érigea en petite principauté. Des Indiens qu'il parvint à subjuguer, moitié par force, moitié

par persuasion, il en changea quelques centaines en laboureurs, il disciplina les autres en milice régulière. Il mit en culture des champs immenses, et compta dans ses *corrals* des milliers de chevaux et de bêtes à cornes. Afin d'éviter d'être attaqué, il fit de temps en temps de belliqueuses incursions parmi les peuplades ennemies, et répandit la terreur à plusieurs lieues à la ronde. Dans une occasion, il fusilla neuf Indiens dont il avait eu à se plaindre, et cloua leurs *scalpes* sanglants sur la façade de son fort. Au droit de la guerre, au droit de vie et de mort, il ajouta le droit de battre monnaie. Il payait ses sujets civils et militaires en espèces d'étain, échangeables dans ses propres magasins, contre des habillements, des ustensiles de ménage et des comestibles.

Le gouvernement mexicain agit vis-à-vis du capitaine Sutter comme le gouvernement turc envers les pachas révoltés et redoutables par leur puissance. Il le confirma, sous le titre de commandant de la frontière, dans l'autorité absolue qu'il s'était arrogée. Mais comme une émigration américaine commença à se former autour de la Nouvelle-Helvétie, une crainte vague éveilla dans l'âme de ce gouvernement inquiet le souvenir de l'annexion du Texas. La proposition formelle fut faite à l'entreprenant colonisateur d'échanger la Nouvelle-Helvétie contre la mission de San-José et une somme de cinquante mille dollars comptant. Mais Sutter, qui avait pris goût à son empire naissant, rejeta cette offre avantageuse. Une telle négociation aboutissant à un tel résultat, prouve à quel point l'autorité du Mexique était nominale en Californie.

La période brillante de l'existence de l'officier suisse se prolongea jusqu'à l'arrivée des Nord-Américains. Sa royauté devait naturellement se noyer dans les flots d'une émigration républicaine. On aurait supposé cependant que la richesse serait la compensation d'une puissance détruite par

la transformation d'une société demi-sauvage en société civilisée. En sa qualité de premier pionnier du pays, possesseur d'un vaste territoire et de nombreux troupeaux, comment ne pas croire que Sutter fût mieux placé que personne sur le chemin de la fortune, surtout lorsqu'il eut provoqué, par la construction de sa scierie, la révélation de l'or? Des milliers d'individus se jetèrent sur les trésors souterrains, avant qu'il eût le temps d'en prendre sa quote-part; les vols continuels, commis dans le désordre inhérent à la guerre et à la conquête, diminuèrent ses vaches et ses chevaux; ses propriétés se restreignirent en étendue, car leur seul titre était l'occupation, — et en produit, car les Indiens désertèrent leur ancien maître ou voulurent lui imposer des conditions trop onéreuses.

Sutter aurait pu s'attirer une haute estime parmi les possesseurs actuels de la Californie, s'il s'était posé comme leur précurseur dès le début de l'invasion, en osant donner le signal de l'insurrection à une contrée où sa puissance militaire était prépondérante et qui se sentait lasse de la domination mexicaine. Au lieu de cela, le fidèle Suisse de Charles X répudia toute idée d'initiative révolutionnaire et s'arma, avec quelques créoles de race blanche et les Indiens baptisés, en faveur d'un régime condamné à disparaître; soit loyauté innée, soit manque de prévoyance, il ne se rappela qu'à la onzième heure et après une lutte impuissante, qu'il avait été naturalisé Nord-Américain avant de devenir habitant du Mexique. Les conquérants l'admirent dans leur armée sans lui tenir rancune de son dévouement tardif. Ébloui par un accueil d'une générosité toute républicaine, Sutter commit l'erreur de croire que son influence politique pourrait se perpétuer sous une autre forme. Avec une connaissance très-superficielle de la langue anglaise, il brigua le poste de gouverneur de la Californie. Sa candidature, qui devait se résoudre en une déception, lui fit négliger ses

affaires particulières, et de la situation de riche propriétaire il descendit à celle de modeste *farmer*.

Malgré ces vicissitudes de la fortune, le nom de Sutter, si souvent mentionné par les voyageurs antérieurs à l'annexion, restera inséparable de celui de la Californie. Cet homme, dont la petite royauté féodale est un des plus étranges épisodes de l'histoire récente du nouveau monde, ne pourra jamais être dépouillé de sa juste célébrité; car il rattache les choses qui furent aux choses qui sont. Les individualités fortement trempées qui se survivent ainsi à elles-mêmes, deviennent comme des chroniques parlantes. Communiquer avec elles, c'est s'instruire. Vestiges curieux du passé, on doit les approcher avec respect et avec intérêt.

Une visite au capitaine Sutter me parut le complément indispensable de mes études rétrospectives sur la Californie. Le vétéran, après avoir quitté en 1847 la Nouvelle-Helvétie métamorphosée en ville de quinze mille âmes, s'est retiré à Hock-Farm, propriété sise au bord de la rivière des Plumes (1), dans le voisinage de Marysville. Je dis le vétéran, car on le désigne sous le sobriquet : *the Old Captain*. Néanmoins sa figure martiale ne porte point l'empreinte de la vieillesse. A en juger par son teint frais et ses cheveux à peine grisonnants, il doit être né avec le siècle. Son corps de stature moyenne, ne trahit pas davantage le poids des années et se dresse avec la roide prestance inhérente au type militaire. Cependant parlez à n'importe quel Nord-Américain du capitaine Sutter : — « Ah! le vieux capitaine! » reprendra votre interlocuteur. En y réfléchissant un peu, le sobriquet populaire, quoique prématuré en apparence, est vrai en réalité. Comment le représentant de la Californie d'autrefois ne paraîtrait-il pas âgé aux yeux des Californiens d'aujourd'hui? Le passé, quelque neuf qu'il soit,

(1) *Rio de las Plumas*, *Feather river*.

recule dans la pensée des hommes, quand ils n'en trouvent presque plus de trace au sein d'une société transformée.

Dans son allure, ses manières, sa conversation, le capitaine Sutter garde toute la vivacité de la jeunesse. Mon titre de voyageur était la seule recommandation que j'eusse à lui produire, et ce titre seul me valut l'accueil le plus aimable. Nous passâmes d'une bouteille de Xérès à une autre, en attendant l'heure du dîner qui fut très-proprement servi et animé par la présence de la femme, de la fille et d'un des fils du pionnier. Ce n'est pas une circonstance des moins curieuses, dans une vie romanesque comme une fiction de Cooper, que la longue séparation du Suisse aventureux et de sa famille. Madame Sutter, restée en Europe avec ses enfants depuis 1830, ne rejoignit son mari que vingt ans plus tard.

En nous levant de table, le *vieux capitaine* me proposa d'inspecter sa propriété. Rien n'y rappelle le potentat d'autrefois. La maison est celle d'un fermier aisé. Bâtie en *adobes* et composée de deux étages, elle se mire dans la rivière des Plumes, dont la sépare un riant parterre de fleurs. Au milieu d'un vaste enclos qui sert de cour, s'élèvent divers bâtis en bois. En dehors, une *rancheria*, avec son *tamascal,* contient une population de cent cinquante Indiens, des deux sexes et de tout âge.

— A la Nouvelle-Helvétie, me dit le capitaine, mille Indiens faisaient valoir mes terres, et ne demandaient pas d'autre salaire qu'une ration assurée de farine de glands, et de temps en temps quelque ustensile de ménage et quelque pièce de vêtement. Ils vivaient à leur manière, bien portants et heureux. Ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, la désertion qui les a réduits à un chiffre comparativement minime, c'est *la mort.* — Depuis l'invasion américaine, la mort a commencé à les décimer avec une rapidité effrayante, quoique je me sois efforcé de rendre leur existence plus confortable. A la farine de glands j'ai ajouté des pommes

de terre et de la viande ; j'ai augmenté de beaucoup le nombre des couvertures qui leur étaient allouées tous les ans ; ils ont reçu des distributions d'argent, non pas en étain, échangeables contre mes marchandises, mais en piastres du Mexique ou des États-Unis. L'abondance même, entraînant à sa suite un surcroît de gloutonnerie, d'ivrognerie et de débauche, a peut-être contribué à la mortalité que je m'efforçais en vain de combattre par tous les moyens possibles ; mais tout cela ne saurait expliquer de pareils ravages. Plus j'en cherche la cause rationnelle, moins je la trouve ; et je me sens disposé à croire, avec les victimes elles-mêmes, à une sorte de fatalité, qui anéantit la race indigène d'Amérique partout où s'établit l'Anglo-Saxon. Longtemps avant la guerre du Mexique, une espèce de prophétie circulait chez les tribus sauvages de la Californie ; elle annonçait l'arrivée de l'homme blanc de l'Ouest, par terre et par mer, et indiquait cette époque comme devant amener la disparition rapide des habitants primitifs de la contrée. Résignés au décret qu'ils attribuent au grand Esprit, les Indiens montrent une indifférence absolue à passer prématurément dans une autre vie, où ils espèrent renaître avec les mêmes goûts et les mêmes passe-temps qu'ils eurent ici-bas. Ils ne connaissent point, comme les hommes civilisés, la terreur de la mort (1).

(1) « L'indifférence pour la mort qui prévaut parmi les pacifiques Indiens de la Californie, dit un voyageur instruit, lientenant de la marine américaine, est vraiment remarquable, d'autant plus remarquable qu'ils sont pacifiques, faciles à dompter et à conquérir. Comme la plupart des sauvages raisonnent avec une philosophie simple mais bien fondée, ils se disent que la perte d'une existence aussi rude et aussi précaire que la leur est peu regrettable. Ayant demandé un jour ce qu'étaient devenus certains Indiens, employés au port de Sonoma, qui n'étaient pas revenus à l'expiration de leur congé, il me fut répondu qu'ils étaient *morts*. Je crus d'abord que ces gens-là se cachaient et qu'ils avaient suggéré un faux rapport à leurs camarades ; mais ensuite je sus qu'ils étaient réellement morts. Jamais la moindre émotion n'apparaissait sur le visage de ceux qui m'en communiquaient la nou-

Avec le petit nombre d'Indiens qui lui restent encore, Sutter ne peut mettre en culture qu'une minime portion de *Hock-Farm*. En me montrant sa possession qui s'étend à perte de vue :

— Sans la découverte de l'or, dit-il, je serais un homme extrêmement riche à présent.

Quelque plaisir que j'eusse éprouvé à voir mon estimable hôte aussi opulent qu'à l'époque où le connurent le capitaine Wilkes et d'autres navigateurs, je m'intéressai moins, je l'avoue, aux détails agronomiques relatifs à *Hock-Farm* qu'à l'ethnographie de ses travailleurs. — Cette curiosité qu'é-

velle, et la laconique réponse se faisait avec un ton indifférent comme s'il se fût agi d'un chien crevé. — *Es muerto,* il est mort, c'était là toute l'histoire, et si je demandais la cause de la mort, je recevais constamment la même réplique : *Quien sabe?* qui sait ? » (J. W. Revere's *A tour of Duty in California*. New-York, 1849.)

J.-J. Rousseau a fait la remarque suivante :

« Naturellement l'homme sait souffrir constamment et meurt en paix. Ce « sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs « préceptes, les prêtres avec leurs exhortations qui l'avilissent de cœur, et « lui font désapprendre à mourir. » (*Emile*, liv. Ier.)

Que les prêtres affaiblissent l'esprit dans un corps affaibli par les médecins, c'est parfaitement juste. Mais je ne vois pas comment les philosophes, à quelque école qu'ils appartiennent, contribueraient à inspirer une imbécile terreur, eux qui savent reconquérir par le raisonnement cette fermeté passive qu'inspire la nature et qu'ébranle une fausse civilisation. Les stoïciens, indifférents à la douleur comme au plaisir, ne pouvaient trouver dans la vie rien de digne d'être regretté; les platoniciens aspiraient à la mort, qui leur ouvrait les arcanes splendides de l'immortalité; les épicuriens ne croyaient pas qu'ils pussent renaître pour souffrir, ou rejetaient même l'idée de toute existence au delà de celle-ci.

Rousseau, en confondant les philosophes avec les prêtres et les médecins, oubliait, on le dirait, les derniers entretiens de Socrate, qui, par ses préceptes comme par son exemple, prouva à ses disciples que déloger de ce monde n'offre rien de déplaisant. Il oubliait aussi Caton d'Utique qui, avant de se percer avec son épée, lut attentivement le dialogue de Platon sur l'âme, intitulé *Phédon*.

Quant à la philosophie moderne, ses disciples ont montré, pendant la grande révolution de France, la sérénité qu'elle donne en face de l'échafaud.

Le sauvage, par instinct, et le philosophe par réflexion, arrivent à une quiétude d'esprit parfaitement semblable.

prouve la foule pour le condamné qui marche au supplice, le voyageur la ressent pour une race tristement destinée à une prompte extinction.

Petits yeux qui n'aiment pas à regarder en face, pommettes saillantes, bouche épaisse, nez grossièrement confectionné, tels sont les traits caractéristiques des Indiens de la Californie; et par ces traits ils se rattachent indubitablement, comme tous leurs confrères de l'Amérique, à la famille asiatique-mongole ou malaie, variétés entre lesquelles je ne vois pas une grande différence. Des tribus que je connais, tant au nord qu'au sud du nouveau monde, les *Araucanos* du Chili doivent être seuls exceptés de cette catégorie, car tout dénote chez eux une origine caucasienne : la vieille hypothèse qu'on semble vouloir abandonner aujourd'hui, et qui suppose une émigration d'Asie, procédant le long du Japon, des îles Kouriles et des îles des Renards, pour aboutir à la côte continentale de l'océan Pacifique, cette vieille hypothèse, qu'on n'a jamais pu combattre avec de bonnes raisons, a pour elle, suivant moi, indépendamment de sa probabilité géographique, une confirmation absolue dans la physionomie de l'immense majorité de ceux qu'on appelle les aborigènes d'Amérique.

Quelques milliers d'Indiens seulement, débris de ceux qu'avaient prétendu convertir les missionnaires, vivent au milieu de la civilisation californienne. On peut porter approximativement à 60,000 le nombre des sauvages qui se cachent et fuient à l'approche des blancs dans une contrée qui leur offre encore beaucoup de réduits inexplorés. Ils ont tous, avec le même visage, un teint basané et noirâtre qu'on ne s'attendrait pas à trouver sous un climat tempéré, et qui frappe quand on le compare au teint plus clair des Indiens pur sang du Pérou, vivant sous le soleil des tropiques (1).

(1) Suivant les physiologistes, les sauvages de la Californie seraient de

Avec les mêmes traits et la même couleur de peau, — signes évidents d'une parenté étroite, — il existe parmi les tribus de la Californie une grande diversité de langues, complétement distinctes l'une de l'autre. Je ne connais pas de mystère social plus difficile à éclaircir que la formation de tant de vocabulaires, qui ne s'empruntent rien mutuellement entre des peuplades issues de la même souche, éparpillées dans un voisinage rapproché, et continuant à vivre dans une dégradation identique.

Cet étrange phénomène se présente également, comme on sait, sur une plus grande échelle dans la région qui embrasse les États-Unis et le Canada, où l'on compte quatorze langues principales, n'ayant aucune analogie entre elles. Au contraire, dans l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et le nord du Chili, vastes pays constitués en une seule monarchie, la politique des Incas, papes-empereurs-absolus, avait réussi à réduire leurs sujets à parler un seul idiome, le *quichua*, sur une longueur de plus de trente-cinq degrés. Ceci prouverait que le sauvage abandonne facilement son idiome pour un idiome nouveau, si d'un autre côté il n'y avait des faits irrécusables en faveur de la ténacité avec laquelle le sauvage garde les syllabes de son enfance.

Près du lac des Deux Montagnes, magnifique expansion de la rivière Ottawa, dans le voisinage de Montréal, vivent resserrés, dans deux petits villages qui se touchent, les débris des Algonquins et des Iroquois, formant, au moment de ma visite en 1846, une population collective de huit cents âmes. — Les dimanches et fêtes, la même église réunit les deux nations au pied de l'autel; mais chacune prie dans sa langue natale, et quoique en contact pacifique depuis de longues années, elles ne se comprennent pas du tout et ne font aucun

race malaie, de même que ceux de la Polynésie, tandis que les indigènes de l'Amérique du Sud, comme ceux de l'Amérique du Nord, appartiendraient à la race mongole.

effort pour arriver à une fusion grammaticale. Ne pouvant amener les Algonquins à parler iroquois, ni les Iroquois à parler algonquin, le gouvernement du Canada a été obligé de leur donner deux curés, dont l'un prêche dans l'idiome des Algonquins et l'autre dans celui des Iroquois. Cet ordre de choses, m'ont dit les curés, promet de durer jusqu'à l'extinction des deux races. Une bizarrerie semblable se rencontre en Bolivie; des tribus que les Incas n'étaient sans doute pas parvenus à subjuguer et qui parlent l'*aimara,* habitent au milieu des tribus parlant le *quichua,* et chacune des langues respectives tend à se conserver dans sa pureté, sans empiéter sur l'autre.

Les Incas n'ont pas transmis aux conquérants venus d'Europe le secret d'uniformiser le langage parmi les peuples vaincus. Errants ou attachés au sol, dans l'Amérique du Sud comme dans l'Amérique du Nord, les Indiens répudient, en général, le langage de l'homme blanc. Soit qu'ils reculent devant la civilisation, soit qu'ils se laissent parquer par elle dans des demeures fixes, ils protestent contre son envahissement, et se cramponnent, comme des naufragés aux planches flottantes d'un navire brisé, au dernier symbole de leur indépendance.

Comment, avec une semblable persévérance à cultiver, de génération en génération, la langue maternelle, tous ces enfants d'une même famille sont-ils arrivés à produire une myriade de langues, qu'il est impossible de ramener à la même source? Je laisse à de plus savants que moi à résoudre, s'ils le peuvent, cette question. Pour ma part, je ne saurais avancer aucune réponse satisfaisante; mais quoi qu'il en soit, la communauté d'origine des indigènes du nouveau monde n'en reste pas moins, malgré ces difficultés, acquise à la science, car cette communauté d'origine, section de l'unité universelle du genre humain, se lit, en caractères incontestables, sur la configuration physique.

Des sauvages de la Californie, dont les missionnaires n'avaient qu'imparfaitement catéchisé le quart ou le cinquième, très-peu entendent l'espagnol. J'ai visité aux bords de la Merced, une *rancheria* composée d'environ deux cents individus ; le chef seul s'exprimait tant bien que mal en espagnol. Avec ses administrés des deux sexes, il me fallait recourir aux signes, qu'ils comprenaient beaucoup mieux. Cependant ces Indiens étaient comparativement policés, et vivaient sur la grande route des mines du sud.

Les Indiens de M. Sutter, depuis longtemps apprivoisés, connaissaient collectivement peut-être plus de mots espagnols que le chef de la Merced, mais individuellement il était impossible d'avoir avec aucun d'eux une conversation de longue durée. Je regrettais d'autant moins d'être privé ainsi d'un échange libre d'idées, que je n'avais plus à me convaincre de l'abjecte stupidité de ces malheureux.

L'infériorité morale de la race indienne relativement à la race noire est un fait hors de doute ; mais le Nord-Américain se plaît à le contester, afin de se donner un pitoyable argument de plus en faveur de l'esclavage. L'Indien s'étiole dans la civilisation, qui développe le nègre : tandis que l'éducation met, par degrés, celui-ci au niveau du blanc, elle échoue contre l'inerte apathie de celui-là. Les sujets de Montezuma et de Manco-Capac présentent dans l'histoire comme une double exception momentanée, dont on peut conclure seulement que parmi les Indiens cette impuissance à gravir l'échelle intellectuelle n'a pas toujours été aussi générale qu'aujourd'hui. L'abrutissement a aussi ses degrés. Des nombreuses peuplades sauvages que j'ai visitées dans mes pérégrinations, celles de la Californie m'ont semblé les plus inaccessibles au progrès. Hommes et femmes dénotent par leur physionomie une incurable dégradation bestiale.

La couleur obscurément olive, qui caractérise les sauvages californiens, a déteint sur les colons espagnols, agglo-

mérés en *pueblos* le long de la côte. L'amalgamation fréquente entre les deux races en est la cause. La laideur indienne a effacé chez les femmes leur beauté andalouse, si l'on excepte quelques familles, relativement opulentes, qui se sont conservées pures de tout amalgame.

Le caractère ne change pas cependant avec l'apparence physique. Si quelques *rancheros*, vivant au milieu de leurs troupeaux, et maniant sans cesse le *laso*, différaient peu ou point par leurs habitudes, tout blancs qu'ils se vantaient d'être, de leurs subordonnés complétement indiens, en revanche, dans les villes on retrouvait les mœurs que l'Espagne a transmises au Mexique et à ses autres filles de l'Amérique du Sud. Le plaisir était le principal but de la vie et se manifestait par des danses perpétuelles, un jeu effréné, de joyeuses cavalcades et de faciles amours. Il y avait au milieu de tout cela une seule particularité distinctive, qui me paraît assez piquante pour être rapportée sur la foi d'un de mes confrères en vagabondage.

La colonie blanche étant issue d'un petit nombre d'émigrés, beaucoup de familles se considéraient, avec raison, comme unies entre elles par un lien de parenté très-étroit. Il se forma ainsi quelque chose qui ressemblait aux *clans* d'Ecosse, et un point d'honneur, en vertu duquel la tache imprimée à une branche de la vaste tige rejaillissait sur les branches les plus éloignées. Cette solidarité s'étendait aux dettes de jeu. Quand un individu perdait au delà de son avoir, sa ruine pouvait entraîner celle d'un frère, d'un oncle, d'un cousin, ou d'une sœur, d'une tante, d'une cousine, sans parler de celle des auteurs immédiats de ses jours. Il lui suffisait de tirer un mandat à l'ordre d'un de ses parents plus ou moins rapprochés; la victime choisie s'exécutait de bonne grâce, participant, sans hésitation, à la peine d'une folie commise par autrui. Refuser de solder le mandat, dût-il en coûter à la personne désignée le sacrifice complet

de sa fortune, c'eût été se mettre au ban de la société, sans espoir de réhabilitation, et on ne cite presque pas d'exemple d'une infraction semblable à une règle extravagante, si l'on veut, mais qui révèle un touchant esprit de famille.

La franche simplicité coloniale de la Californie disparaît rapidement sous les flots d'une civilisation nouvelle. Pour se faire une idée de ce qu'étaient les habitudes locales, avant la venue des Nord-Américains, il faut aller vers le sud, à Santa-Barbara ou à Los Angeles. Il existe bien quelques familles anciennes dans les environs de San-Francisco, mais elles sont comme confondues avec l'émigration provenant du Chili et des autres régions où se parle l'harmonieuse langue espagnole.

IV

L'ANNEXION.

Préambules de la conquête. — Tentative prématurée. — Sentiment des colons mexicains.—La guerre entre le Mexique et les États-Unis.— Idée d'un protectorat européen. — La révolution de l'ours. — Le colonel Fremont. — Le commodore Stockton. — Le général Vallejo. — Trois escarmouches. — Soulèvement de Florez et Sanchez. — Le premier gouverneur. — Constitution. — Rejet de l'esclavage et acceptation de la loi d'extradition.

La conquête de la riche contrée que toutes les puissances du globe envient aux États-Unis, fut préparée longtemps à l'avance par le voyage maritime du capitaine Wilkes, par l'expédition audacieuse du colonel Fremont et par les débats du Congrès fédéral. Les discussions à propos des limites de l'Orégon portèrent l'attention générale sur cette partie du nouveau monde, dont le général Cass se plaisait, dans ses discours, à faire une brillante esquisse géographique, en indiquant San-Francisco comme le point le plus important de l'océan Pacifique. La conquête de ce point devint, non pas le prétexte, mais le but véritable de la campagne du Mexique.

Quant aux colons de race espagnole parmi lesquels vivaient depuis nombre d'années quelques dizaines de Nord-Américains, ils étaient préparés à un changement de domination, qui faillit s'accomplir en 1836. S'inspirant, sans aucun doute, de l'exemple du Texas, alors en lutte avec son impuissante métropole, un citoyen des États-Unis, Isaac Graham, se mit à la tête de trente de ses compatriotes et de soixante *rancheros* (1), s'empara de Monterey et proclama

(1) On appelle ainsi les colons mexicains vivant dans les campagnes.

l'indépendance de la Californie. Le pays se divisa en deux partis; il s'ensuivit une guerre civile, où le commandant conservateur Alvarado finit par vaincre en bataille rangée l'entreprenant Graham, non que le régime existant trouvât à l'intérieur plus de sympathie que la révolution, mais parce qu'il vint du Mexique des renforts de troupes. La population indigène ne cessa, dès cette époque, de s'attendre au renouvellement de la tentative avortée; la *gente de razon,* la gent raisonnable, c'est-à-dire la race blanche, espérait, plutôt qu'elle ne craignait, cette éventualité, qui prit chez les Indiens la forme d'une prophétie menaçante.

D'ordinaire, le patriotisme est assez faible au sein des populations dont l'existence s'écoule loin des agitations centrales, et qui, par leur isolement, forment comme un pays à part. Les Mexicains de la Californie, régis à distance par un pouvoir dont l'instabilité se révélait dans leur administration, changée à tout moment, étaient d'ailleurs fatigués d'être à la merci de dictateurs éphémères. Malgré leur petit nombre, l'éloignement avait déjà éveillé en eux cet esprit colonial qui regimbe contre une protection superflue parce qu'elle n'est point indispensable. Cet esprit-là, quelques intelligences à conceptions étroitement banales l'appelleront l'esprit d'ingratitude, moi je l'appelle l'esprit de liberté.

Un pronunciamento, qui aboutit à l'expulsion du gouverneur préposé à la Californie, le général Micheltorena, précéda de quelques mois la déclaration de guerre entre les États-Unis et le Mexique.

Parmi les moteurs principaux de ce mouvement tout local, José Castro et Pio Pico manifestèrent l'intention de mettre leur indépendance sous le patronage de l'Angleterre ou de la France, tandis que le général Guadalupe Vallejo, l'homme le plus estimé et le plus estimable du pays, se déclara en faveur d'une annexion immédiate aux États-Unis. N'ayant pu faire prévaloir son opinion au milieu de la junte, ce dernier

se retira dans ses propriétés situées près de la baie de San-Francisco. Castro et Pico, l'un en qualité de commandant général militaire, l'autre comme gouverneur civil, ordonnèrent aux Nord-Américains, résidant sur la côte et dans la vallée du Sacramento, d'évacuer dans les quarante jours, sous peine de mort, le sol de la Californie, où leurs fermes, leur bétail et leurs marchandises, faisaient l'envie de beaucoup de natifs.

Pour toute réponse, un certain nombre de citoyens des États-Unis, renforcés chaque jour par de nouveaux arrivants, s'emparèrent de Sonoma et arborèrent une bannière, portant un ours et une étoile avec l'inscription : *République de Californie*.

Cette révolution, connue depuis sous le nom de *bear revolution* (révolution de l'ours), coïncida avec l'arrivée du célèbre colonel Fremont au confluent du Sacramento et du Feather river. Échangeant volontiers le compas et la plume contre l'épée et la carabine, l'intrépide chef de l'expédition topographique se mit à la tête de ses compatriotes. Castro s'approcha de lui avec des forces supérieures et battit ensuite en retraite sans coup férir, se contentant d'exhaler son courage en proclamations fanfaronnes. Réuni à Pico, il se fortifia dans la ville de Los Angeles, d'où il fit de belliqueuses démonstrations, sans entrer pourtant en campagne.

Sur ces entrefaites, le commodore Sloat arriva avec la frégate des États-Unis, *Savannah,* dans les eaux de Monterey, y arbora la bannière américaine et annonça aux habitants de la Californie que leur territoire était destiné à devenir un État de l'Union. Le commodore Stockton, qui remplaça le commodore Sloat, débarque ses matelots, les change en soldats de terre, et marche, d'accord avec le colonel Fremont, contre Castro et ses associés. Le coryphée du protectorat de l'Europe monarchique ne brûla pas une amorce pour défendre Los Angeles et s'enfuit dans la province de Sonora.

Ainsi s'accomplit, sans bataille, sans protestation, sans résistance sérieuse, la conquête d'une contrée plus vaste que l'Italie.

Dans cette esquisse rapide, j'ai oublié de mentionner une bévue commise par les révolutionnaires de l'*ours*, mais qui heureusement n'eut pas les conséquences funestes qu'elle aurait pu entraîner. Malgré le dévouement sincère de Guadalupe Vallejo à la cause américaine, ils arrêtèrent le brave général et ses amis, et les gardèrent quelque temps prisonniers. L'ignorance de la langue anglaise d'une part, et de la langue espagnole de l'autre, aurait, dit-on, occasionné et prolongé cette erreur; Castro tâcha de s'en prévaloir en s'apitoyant, d'une manière hypocrite, sur ceux qu'il savait être des adversaires décidés de l'appel à la France ou à l'Angleterre; et il ne tint pas à lui que l'amour-propre national, étourdiment blessé, ne produisît quelques déplorables représailles. Heureusement, Vallejo parvint à informer ses nombreux partisans que sa captivité, d'ailleurs très-douce, était toute volontaire.

Mais c'est souvent quand la paix semble le plus assurée qu'elle est brusquement rompue. La proclamation du commodore Stockton, datée du 17 août 1846, annonçait que le drapeau des États-Unis flottait sur tous les points culminants de la Californie, entièrement dégagée de la domination du Mexique; cette nouvelle, portée à Washington, y rencontra le colonel Kearney, qui s'avançait à travers les Montagnes Rocheuses, venant de Santa-Fé. Le nouveau commandant, ayant ses instructions particulières, survint bien à propos pour combattre et vaincre une insurrection, conduite par Florez, à la tête d'environ six cents hommes, avec quatre pièces de canon. Plus intrépide que Castro, ce hardi vengeur de l'honneur mexicain accepta une bataille rangée, le 8 juin 1847, près de la rivière San-Gabriel, dans le voisinage de Los Angeles. Les Américains eurent une vingtaine de tués et de blessés, mais

ils mirent en fuite leurs ennemis, qui se dispersèrent pour ne plus se réunir.

Une insurrection simultanée, dirigée dans le nord par un certain Sanchez, coûta encore moins de sang, et se termina par une escarmouche dans la vallée de Santa-Clara; il n'y eut qu'un homme légèrement blessé et un cheval tué.

Dans un autre engagement, aux environs de San-Diego, entre le colonel Kearney et Andres Pico, frère de l'ex-gouverneur civil, quelques combattants périrent des deux côtés; Kearney perdit son aide de camp, et reçut lui-même deux blessures; mais le champ de bataille resta aux Américains, comme de coutume.

Cette rencontre et les soulèvements suscités par Florez et Sanchez prouvèrent que le *ranchero* n'était pas lâche comme le Yankee aurait pu le supposer d'après la conduite de Castro. Il y eut, dans cette velléité belliqueuse, amour-propre, vanité, forfanterie provenant du vieux sang espagnol, mais on y chercherait en vain le moindre attachement à la cause du Mexique. Aussi, après des capitulations honorables, les insurgés, fiers de s'être mesurés à forces égales contre leurs adversaires mieux armés, mieux disciplinés, mieux commandés, n'eurent à refouler au fond de leur cœur aucun sentiment de rancune : — Maintenant nous sommes tous frères, dirent-ils; et changeant volontiers leur qualité de colons d'un territoire despotiquement gouverné, en celle de citoyens d'un État libre, ils s'empressèrent de concourir à l'élection de l'assemblée populaire, réunie à Monterey, pour donner une constitution à la Californie.

Le premier gouverneur du plus splendide domaine des États-Unis fut le colonel Fremont, promu à cet emploi par le commodore Stockton. Un tel honneur revenait de droit à l'homme d'élite, coulé dans un moule de bronze, qui avait révélé à sa patrie comme un monde nouveau.

En étudiant ses trois merveilleuses expéditions, de l'em-

bouchure du Missouri à la mer Pacifique, pénibles et savantes campagnes qu'il a écrites lui-même, on éprouve, à chaque page, ce sentiment d'admiration qu'éveillent les entreprises audacieuses des *conquistadores* du XVIe siècle, — siècle où la valeur de l'homme s'est élevée à son apogée. — Sans les études consciencieuses du colonel Fremont, dont l'énergie sut vaincre les plus formidables obstacles, l'importance pour les États-Unis de s'étendre non pas nominalement, mais réellement, d'une mer à l'autre, n'aurait pas été aussi vite ni aussi bien comprise qu'elle le fut; plusieurs années peut-être se seraient écoulées avant qu'un nouvel Eldorado apparût dans la géographie, et qu'un progrès inattendu se produisît dans l'histoire; sans la coopération efficace du colonel Fremont, arrivant fort à propos pour soutenir ses concitoyens expulsés, les intrigues de Castro, au lieu de s'évaporer en vaines forfanteries, n'auraient pas manqué d'amener des résultats désastreux pour un grand nombre d'individus, et une annexion qui ne coûta presque pas de sang, au moins dans sa première phase, aurait exigé de sérieux sacrifices. La pensée, toutes les fois qu'elle se porte sur la Californie, rend un hommage spontané à celui qui, après en avoir été l'explorateur infatigable, en devint pour ainsi dire le conquérant avant-coureur.

Il semblerait qu'une vie toute consacrée à l'utilité publique ne devrait jamais être en butte à des tribulations de la part du pouvoir même qui en retire des avantages. Malheureusement, — et ceci accuse plus que tout l'imbécillité humaine, — la persécution s'attache de préférence à ceux qui, loin de la mériter à aucun titre, ont acquis le plus de droit à la considération universelle. La foudre, en épargnant le roseau dans le marécage, frappe le chêne de la vallée. On ne s'étonne nullement de ce qu'à une époque moins éclairée que la nôtre, Colomb fut mis aux fers, et Balboa décapité, quand on voit, de nos jours, Fremont, à la suite d'un con-

flit d'attributions avec le colonel Kearney, être destitué, arrêté et jugé par un conseil de guerre, qui prononça une sentence contre lui, en s'appuyant sur je ne sais quel principe de discipline militaire.

La Californie ne tarda pas à venger sa propre gloire en nommant Fremont sénateur au Congrès fédéral (1).

La facilité avec laquelle la Californie, sans tutelle d'aucune espèce, se constitua en État libre, est un argument de plus en faveur du *self-government*. Une Convention, sortie du suffrage populaire des nouveaux arrivés et des colons établis, ôta tout prétexte à la durée d'un régime militaire, qui répugne à l'Anglo-Saxon. La constitution mit fin aux débats orageux entre le nord et le sud, acharnés l'un à introduire, l'autre à prohiber l'esclavage en Californie. Une clause spéciale rejeta cette déplorable anomalie et réjouit les amis de la liberté pour tous.

Après un si noble début, il eût été beau de voir le jeune État donner une leçon d'humanité à ses aînés, en ne refusant point aux nègres fugitifs l'asile qu'il accorde à tous les proscrits. Mais repousser la loi d'extradition (2) votée par le Congrès, c'eût été en quelque sorte se mettre en rébellion contre l'Union entière ; c'eût été arborer le drapeau du divorce politique ; une telle rupture aurait trop compromis les intérêts matériels. L'infâme loi fut acceptée.

(1) Fremont, Jean-Charles, naquit dans la Caroline du Sud, en janvier 1813, d'un père émigré français, d'une mère native de la Virginie. Malgré la pauvreté de ses parents, il reçut une excellente éducation au collége de Charleston. Professeur de mathématiques d'abord, il obtint une commission d'officier du génie à Washington, où il fut employé à tracer des cartes géographiques. Ce fut lui-même qui suggéra au gouvernement l'idée de l'exploration à travers les Montagnes Rocheuses, aux bords de l'océan Pacifique. Chargé d'exécuter un plan habilement conçu, il accomplit sa première expédition en 1842, à la tête de quelques dizaines d'hommes, parmi lesquels il avait enrôlé surtout des Français du Canada, qui ont gardé avec la langue de leurs ancêtres l'amour des aventures périlleuses. Deux autres expéditions suivirent de près celle-ci.

(2) Voir la note B à la fin du volume.

Quoi qu'on puisse dire à l'excuse de la Californie, il n'en est pas moins déplorable que sa connivence ait étendu, des bords d'un Océan à l'autre, la chasse aux esclaves. Sur un espace vaste comme l'Europe continentale, l'infortune des rejetons de l'Afrique n'aura pas de refuge, à moins que l'État mormon de Utah ne reste fidèle aux enseignements de son prophète Joe Smith, et ne veuille prouver qu'il y a plus de fraternelle commisération dans son prétendu mahométisme que dans le faux christianisme des autres États de l'Union (1).

(1) Joe Smith, c'est une justice à lui rendre, a éloquemment flétri l'esclavage ; mais ses disciples d'aujourd'hui, si nous devons croire une récente pnblication du lieutenant J. W. Gunnison, qui a habité pendant un an le territoire de Utah, commencent à s'écarter des principes émis par leur remarquable prophète. « Le travail involontaire des nègres, dit cet observateur, est reconnu par la coutume. Ceux qui ont des esclaves les considèrent comme faisant partie de leur famille, sans aucune loi à ce sujet. La caste nègre doit naturellement naître de leur doctrine qui exclut les noirs de la prêtrise. » (*The Mormons or Latter Day Saints in the valley of the great Salt Lake.* Philadelphia, 1852, p. 143.)

V

LE CLIMAT ET LE SOL.

Douceur de la température.—Pluies et inondations.— Division des saisons. — Ciel et vent. — San-Francisco et Valparaiso. — Effets du climat sur le corps et sur l'âme. — Assertions mensongères. — Maladies. — Fertilité du sol. — Céréales, légumes et fruits. — Fabrication du vin. — — Agronomie industrielle. — Bétail. — Pâturages. — Richesses minérales. — Les mines de mercure.

Placée entre le 42° et le 32° de latitude, parallèlement à cette région qui comprend dans le vieux monde l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Grèce et la partie septentrionale de l'Afrique, la Californie jouit dans toute son étendue d'un climat tempéré. Tandis que les hivers y sont d'une douceur extrême, les chaleurs de l'été n'ont rien de suffocant. Au sud de Sacramento, c'est un phénomène que de voir tomber de la neige, et les fraîcheurs matinales en décembre et janvier ne méritent presque jamais le nom de gelée. A San-Francisco, on se passe de feu sans peine pendant tout le courant de l'année, et si les cheminées commençent à s'introduire dans les maisons, c'est plutôt par luxe que par nécessité. Rien n'empêcherait le mineur de camper sous une tente, au pied de la Sierra Nevada, s'il n'avait à craindre que le froid, dont il se garantit parfaitement avec le feu de sa cuisine. Mais le grave inconvénient pour lui, c'est la pluie torrentielle de la période hibernale, qui l'expose à voir entraîner son chétif refuge de toile par une de ces avalanches d'eau, que les montagnes lancent subitement du haut de leurs sommets.

Dans l'Eldorado américain le génie de l'homme est en lutte incessante avec deux éléments destructeurs : les incendies dévorent les villes; les inondations ravagent les travaux de la campagne. Heureusement, toute la population possède cette persévérance des habitants de Torre del Greco, au pied du Vésuve, qui reconstruisent sans cesse, sur la lave chaude du volcan, leurs demeures détruites; avec la différence que le paysan napolitain se borne à remettre les choses dans leur état antérieur, tandis que le Californien ne se lasse pas d'améliorer. Chaque nouveau désastre lui donne une nouvelle impulsion vers le progrès. De progrès en progrès, qui peut dire où il ira?...

Printemps, été, automne, hiver : cette quadruple division de l'année, vraie à l'égard d'une portion du globe, est loin d'être applicable à sa totalité. La plus belle moitié du globe terrestre ne connaît pas cette gradation marquée par la naissance des feuilles, l'épanouissement des fleurs, l'éclosion des fruits et l'anéantissement de toute végetation. Sur un espace de 70 degrés, 35 au nord et 35 au sud, la nature ne perd jamais sa verte toison, et les frimas n'ont pas besoin de cacher sa nudité sous une robe de neige. Plus au nord encore, et plus au sud aussi, certaines contrées participent à cette vie perpétuelle, qui permet de diviser l'année en deux saisons seulement, ou en deux époques : la saison ou l'époque sèche, la saison ou l'époque humide.

Cinq mois sur douze, quelquefois moins, la Californie subit les ondées du ciel. D'avril à novembre, il ne pleut qu'accidentellement, ou pas du tout. Pour ne parler que de ce que j'ai été à même d'observer et de comparer, je ne connais pas de climats plus semblables que ceux de San-Francisco et de Valparaiso, et je ne pense pas que leur salubrité puisse être surpassée. Les averses qui tombent périodiquement sur ces deux cités ne brunissent pas l'atmosphère, en engendrant un air épais comme à Londres,

ou une humidité pénétrante comme à Paris. Un nuage passe à l'horizon, et crève en cataracte. Les rues nettoyées et lavées sèchent, l'instant d'après, sous le feu d'un soleil brillant. Au milieu des plus mauvais jours, il y a des interstices d'une température douce, avec un ciel bleu. La pureté de ce ciel est admirable dans la saison sèche, et la chaleur est insensible, grâce à la brise qui souffle régulièrement, plusieurs heures de suite, et qui chasse les miasmes délétères, dont le sol a pu s'imbiber dans sa longue humectation. A vrai dire, la violence du vent est quelquefois telle qu'elle soulève des tourbillons de poussière, semblables au chamsin d'Égypte, ou même au simoun du désert de Sahara; mais les bouffées n'en sont jamais brûlantes. Les yeux peuvent s'offusquer de ces commotions atmosphériques, mais la gorge n'en est nullement affectée comme en Orient. Une journée sans vent et sans pluie, à San-Francisco ou à Valparaiso, est, en revanche, l'idéal du beau temps; c'est, entre le froid et le chaud, la juste mesure qui convient au corps de l'homme. Il en résulte un surcroît de vitalité, qui exhausse la valeur de l'existence et fait prendre à l'âme comme des ailes pour planer au-dessus des misères terrestres.

Le climat de la Californie en général repousse la mélancolie, guérit l'abattement et dore les illusions de l'espérance. Voilà pour le moral. Au physique, il active la circulation du sang, réprime les caprices des nerfs et donne aux muscles une vigueur pleine d'énergie. Tonique, comme le bordeaux, il produit par moment l'hilarité du champagne.

Les effets extraordinaires de ce climat se remarquent sur toutes les races humaines. Le rejeton amolli des populations asiatiques ou sud-américaines sent naître en lui une activité auparavant inconnue, lorsqu'il débarque sur les rivages où le Yankee, l'Allemand, le Français, sans rien perdre de leurs qualités génériques, se ruent au travail comme à

une partie de plaisir. Ce magicien de climat, qui enlève au Yankee et à l'Allemand quelque chose de leur flegmatique réserve, laisse au Français sa bienheureuse légèreté d'esprit. — On a remarqué que la race des colons espagnols s'est améliorée en Californie, et qu'en un laps de quelques générations, elle devient beaucoup plus forte et plus grande que dans les autres provinces du Mexique.

Quelques écrivains accusent pourtant ce climat, auquel l'Europe ne peut offrir de comparaison qu'en Grèce ou en Italie, d'être malsain! Assertion étrange, mais non pas inexplicable. Parmi les visiteurs qui se sont plu à dénigrer dans leurs récits une salubrité incontestable, les uns ont rendu le climat responsable des maladies engendrées par un labeur excessif, des fatigues outrées et une mauvaise nourriture, les autres ont argué de certaines localités fiévreuses — dont aucun pays n'est exempt — afin d'en tirer une conclusion générale; partant de ce point de vue, des écrivains anglais se sont efforcés d'établir entre la Californie et l'Australie un parallèle naturellement tout à l'avantage de la colonie de « Sa très-gracieuse Majesté britannique. » Sans déprécier l'une, il semble qu'on pouvait rendre justice à l'autre. Mais allez donc demander des balances équitables au patriotisme boutiquier de notre siècle!

Parmi les voyageurs aux mensongères impressions, il s'est trouvé un médecin d'un État du Nord, qui, n'ayant pas su, comme il l'espérait, conquérir une lucrative clientèle, se mit à fouiller la terre, et, trompé une seconde fois dans son attente, n'amassa même pas assez d'or pour payer les frais de son voyage et de son séjour. Aigri par le désappointement, affaissé sous un travail inaccoutumé, astreint pendant longtemps au régime des viandes salées, il tomba malade. Dans le livre qu'il a publié, à son retour sur le sol natal, il ne daigne pas prendre en considération tant de causes funestes à la santé, et il se borne à maudire le climat

de la Californie. Fils du docte Sangrado, vous auriez sans doute vanté ce climat, si, plus morbifique qu'il ne l'est, il vous eût procuré beaucoup de visites à une once d'or par tête; car alors vous n'auriez pas été obligé de vous transformer en mineur. Votre estomac ne se serait pas délabré par des mets grossiers, et vous pourriez vous féliciter d'être revenu bien portant vous-même, en attribuant à des causes accidentelles, nullement inhérentes au pays, la mort des pauvres diables que vous eussiez expédiés dans l'autre monde!

Médecin ou non médecin, l'homme n'est que trop porté à s'aveugler sur ses aberrations hygiéniques, et le plus souvent il rapporte les conséquences fatales qui en proviennent, à quelque hasard, indépendant de sa volonté. Transplanté sur une terre nouvelle, il prête volontiers au climat la même puissance, arbitrairement inexorable, que les tragiques grecs prêtaient au Destin. Excuse commode pour toutes les imprudences, tous les excès, toutes les anomalies! Cependant le climat — comme le Destin — ne sévit que d'après des lois fixes et déterminées. Sage est celui qui sait y adapter sa conduite! Il est semblable au nautonier dont l'expérience sait éviter les écueils où tant d'autres se sont brisés avant lui!

Les dyssenteries, le scorbut, les fièvres, qui sévissent sur les mineurs en Californie, sont entièrement dus à des circonstances particulières, telles que l'intempérance, le mauvais choix des aliments, la surexcitation morale et physique. La région montueuse est tellement saine par elle-même que l'érésipèle, qui se contracte sous l'influence d'une longue exposition à l'air, est la seule maladie locale qu'on ait pu me nommer. Les rives basses et marécageuses du Sacramento, du San-Joaquin, etc., exhalent des miasmes délétères; mais sous ce rapport, maint endroit en Italie, comme la campagne romaine, par exemple, offre beaucoup plus

de dangers. On ne voit pas errer dans les campagnes de « l'Italie américaine » des ombres livides, en proie à des souffrances incessantes, et qu'on dirait des âmes en peine, s'harmonisant avec les ruines. Les fièvres californiennes abattent pour le moment, mais cèdent généralement à quelques doses de quinquina. Les Américains les prolongent et les augmentent parfois en abusant du brandy, ordinairement adultéré, qu'ils considèrent comme un remède universel. La côte maritime est parfaitement salubre. Il ne m'a pas été donné, dans les quatre parties du monde, de visiter une ville dans de meilleures conditions de salubrité que San-Francisco, si l'on excepte ses docks qui exhalent une odeur d'eau croupissante. Ces émanations nuisibles, qu'il ne serait peut-être pas difficile de détruire, restent d'ailleurs concentrées autour des docks. La ville proprement dite, jetée sur des collines, aérée par des brises, se dorlote au sein d'une atmosphère aussi pure qu'on peut le désirer.

La fertilité du sol de la Californie, à la réserve des collines sablonneuses le long de la côte, est incontestable, quoiqu'elle ait été contestée par des observateurs superficiels ou de mauvaise foi. L'agriculture se développera promptement aux bords du Sacramento, du San-Joaquin et de leurs nombreux tributaires. Mais entre ces rivières, quelquefois sur un espace de plusieurs milles en long et en large, l'eau manque absolument; les pluies y suppléent mal, et le terrain, naturellement bon, ne sera apte à produire qu'au moyen de canaux d'irrigation. Au nord de San-Francisco, c'est la végétation des climats tempérés, froment, avoine, maïs ; et parmi les localités qu'on a commencé à exploiter, la vallée de Sonoma récompense déjà merveilleusement les travaux du laboureur. Les légumes, comme les céréales, y croissent en abondance et sont aussi remarquables par leur excellente qualité que par leurs dimensions souvent colos-

sales. J'ai cité plus haut quelques exemples de leur gigantesque développement.

La région des fruits est au sud de San-Francisco. Les délicieuses vallées de San-José et de San-Juan sont de véritables vergers. Raisins, pommes, poires, prunes, pêches, melons, figues, oranges, etc., produits savoureux des climats tempérés, mûrissent à côté de la banane tropicale. L'olivier abonde à partir du 35° de latitude, et l'huile qu'on en retire est comparable à la meilleure huile de Provence ou d'Andalousie. La rivière San-Gabriel, qui traverse la ville de Los Angeles, est garnie de vignobles. Le vin qu'on en retire rappelle au goût le bon vin des îles Canaries. Cette fabrication, à laquelle se dévouaient avec prédilection les Pères franciscains, négligée ensuite et reprise aujourd'hui, est destinée à un grand essor. La même grappe se transforme en eau-de-vie qui dispensera de l'importation étrangère.

Le sol généreux et exubérant de la Californie ne se refuse à aucune production nécessitée par la civilisation humaine. Le chanvre existe à l'état sauvage dans la partie septentrionale. Le tabac, qu'on a essayé de planter tout récemment, a très-bien réussi. La canne à sucre, le coton, le riz, l'indigo, d'après quelques expériences déjà tentées, ne dédaigneraient pas certaines portions du territoire. Reste à savoir s'il sera avantageux aux habitants de faire concurrence à la culture des tropiques. La même remarque est applicable au thé, qui, suivant ce qu'en ont dit quelques Chinois, enthousiastes de leur nouvelle patrie, y trouverait en maint endroit les conditions requises pour son existence.

La Californie est éminemment propre à l'élève des chevaux et des bêtes à cornes, qui constituaient sa seule richesse sous la domination monacale, et se multipliaient jadis à raison de 33 p. °/₀. Rien ne s'oppose à ce qu'elle rivalise avec l'Australie par la laine de ses brebis, avec la

république de la Plata par la quantité de ses vaches, avec le Chili par l'excellence de ses coursiers.

Est-il une contrée qui l'égale en richesse minérale? Je ne le pense pas. Les mines d'or récemment découvertes en Australie sont merveilleusement abondantes; mais dureront-elles autant que les mines d'or de la Californie? Question encore indécise. La ramification de la Sierra-Nevada renferme, à côté du plus précieux des métaux, de l'argent, du cuivre, et du plomb si pur qu'on peut le fondre immédiatement en balles. On a trouvé, sur la côte, du salpêtre et du soufre; et près de San-Diego, du charbon de terre, qui tient de la nature de l'anthracite. Le fer s'est montré en divers endroits.

Les mines de mercure, exploitées par la maison de Forbes, dans le voisinage de San-José, sont d'un prix inestimable. Ces mines affranchissent l'Amérique du tribut onéreux qu'elle payait à l'Europe et faciliteront l'exploitation de l'or de Californie. La maison de Rothschild, qui affermait depuis longues années Almaden en Espagne, avait le monopole du vif-argent dans le monde, avant l'apparition du nouvel Almaden, venu fort à propos pour compléter les trésors d'un pays réellement privilégié.

VI

IMPORTANCE DE LA CALIFORNIE.

Liberté universelle. — Prophétie de Chateaubriand. — Le *self-government*. — Plus d'armée permanente, plus de centralisation, plus de clergé salarié, plus de magistrature inamovible. — Enseignement pour l'Europe. —Application des idées américaines.—Paris et San-Francisco —Influence économique de l'or. — Avantages de la Californie. — Les mines. — L'agriculture. — Les capitaux. — Les professions libérales et serviles. — Les femmes. — Histoire de madame Violette. — Une Lucrèce mexicaine. — La tyrannie des masses et la tyrannie d'un seul. — Les travailleurs. — Droit a l'émigration. — Appel général.

Si l'on considère les bienfaits de tout genre dont la nature a été prodigue envers la Californie, placée au centre du monde élargi, comme un héritage dévolu à toutes les races de la grande famille humaine, on comprend, au premier coup d'œil, l'heureuse influence que cette noble région aura sur le progrès général des peuples. Dans une aspiration commune vers le bien-être social, indiquée par l'Amérique libre, elle ralliera l'Asie énervée et l'Europe abâtardie. L'astre de la civilisation, autrefois si lent dans sa marche, a traversé d'un seul bond les Montagnes Rocheuses ; il rayonne sur l'océan Pacifique et revient, par un magnifique périple, à son point de départ. Tandis que les despotes du vieux monde, empereurs et rois, se félicitant des résultats de leur fraude et de leur violence, s'imaginent avoir laissé la Liberté sans asile sur la terre, la Liberté se rit là-bas de leurs baïonnettes et de leurs canons.

Transformée dans le cerveau d'un petit nombre de fermiers, tels que Washington, Jefferson, Franklin, la fille

céleste a reparu, plus belle qu'autrefois à Athènes et à Rome. D'exclusive qu'elle était alors, dans ses amours païennes, elle s'est élevée, comme l'idée chrétienne, à l'universalité. Une et triple à la fois; car qui dit Liberté dit Fraternité, et qui dit Fraternité dit Égalité. Ses embrassements donnent aux nations une puissance vitale, jadis inconnue. Voyez ce que les États-Unis sont devenus, pendant la durée d'une seule vie d'homme. Voyez l'Amérique presque entière, échappée aux monarchies du vieux continent! L'amour de la divinité trois fois sainte engendre une irrésistible force. L'Angleterre cède à Washington, l'Espagne à Bolivar, la France à Toussaint Louverture, ce Spartacus des Noirs. La Liberté que vous vous plaisez à croire morte, empereurs et rois, la Liberté, assise entre deux mers, tend ses bras à l'Europe, à travers l'Atlantique, et à l'Asie, à travers le Pacifique. Anéantissez donc la vapeur, mes braves porte-couronnes, pour empêcher vos sujets d'accourir, les uns après les autres, aux agapes de la régénération sociale!

Chateaubriand vous l'a dit en 1822 : « Si le nouveau monde tout entier est jamais républicain, les monarchies de l'ancien monde périront (1). » Or puisque la crainte exprimée par le poëte va se réaliser, si elle ne l'est déjà, atten-

(1) Extrait d'une dépêche de Chateaubriand, pendant son ambassade à Londres. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, tome IV.) Dans une autre dépêche, il disait: « Si l'Europe est obligée de reconnaître les gouvernements de fait en Amérique, toute sa politique doit tendre à faire naître des monarchies dans le nouveau monde, au lieu de ces républiques révolutionnaires, qui vous enverront leurs principes avec les produits de leur sol. » L'Europe a suivi, autant qu'elle a pu, les conseils de Chateaubriand; mais ses efforts contre la destinée ont été inutiles. Le régime républicain s'étend depuis le Canada jusqu'au cap Horn. Les possessions anglaises se développent sous un système franchement libéral. L'empire du Brésil est une monarchie entourée d'institutions républicaines. L'empire d'Haïti doit être considéré comme un accident passager, et le royaume de Mosquito comme une éphémère plaisanterie. Les colonies européennes échapperont prochainement à leurs métropoles; car les États-Unis marchent d'une manière sûre à l'exclusion de tout protectorat transatlantique.

dez-vous, Majestés de toute espèce, à la réalisation complète de la prophétie. Comme votre prototype Balthasar, vous avez une journée pour les orgies; vous êtes à votre dernier festin, potentats imbéciles; les syllabes menaçantes, expliquées jadis par Daniel, se lisent non-seulement sur les murailles de vos palais, mais encore à l'horizon, visibles à toutes les intelligences.

Depuis que la Californie appelle tous les regards sur la République fédérale des États-Unis, les masses souffrantes et opprimées commencent à reconnaître les avantages du *self-governments* sur les gouvernements qui leur ont été imposés.

Comment se fait-il, se demandent déjà les ignorants et les savants les uns aux autres, qu'une colonie de trois millions d'habitants, sur la fin du siècle passé, en possède aujourd'hui vingt-cinq millions? qu'une contrée tout récemment défrichée surpasse par sa prospérité les plus vieux pays? qu'une nation sans roi ni empereur voie fleurir dans son sein l'ordre, la paix et la justice?

— A-t-elle une armée formidable?

— Quelques soldats volontaires, au nombre de huit mille, gardent ses frontières contre les incursions des sauvages.

— A-t-elle une administration rigoureusement centralisée?

— Divisée en trente États, qui se gouvernent comme bon leur semble, changent de constitution quand cela leur convient, et ne sont unis en fédération générale que par le tarif du commerce et la politique extérieure, cette nation est libre jusque dans son plus petit hameau.

— A-t-elle un clergé fonctionnaire?

— Avec la liberté religieuse la plus absolue, la faculté est laissée à chacun de contribuer ou non à un culte quelconque par une cotisation volontaire.

— Au moins, la magistrature y est respectée?

— D'autant plus qu'elle est élective partout, et amovible dans la plupart des États; les juges sont ainsi sous le contrôle incessant du peuple et ne peuvent pas conspirer contre ses droits, ni à leur propre profit, ni au profit d'autrui.

— A quoi sert une armée permanente, produite par une coupe d'hommes régulièrement organisée, sous le titre de conscription ?

— A maintenir le pouvoir arbitraire d'un seul ou de plusieurs sur l'immense majorité de la société active et intelligente; à nourrir dans les âmes l'amour stupide du meurtre et du carnage ; à perpétuer la haine mutuelle des peuples, qui s'embrasseraient demain comme des frères, si des haies de baïonnettes, de fusils, de canons, ne les retenaient, comme dans des cages, séparés les uns des autres.

— A quoi sert une administration centralisée?

— A permettre au despotisme de se reconstituer le lendemain d'une révolution, plus fort, plus brutal, plus violent que la veille.

— A quoi sert un clergé salarié par le gouvernement?

— A autoriser un homme à se proclamer le maître de ses semblables par la grâce de Dieu; à opprimer la liberté de conscience; à faire peser sur le pauvre un impôt onéreux; à énerver, puériliser, abrutir les masses, en substituant à leur tendance vers le progrès, vers le bien-être et la moralisation, un but ingénieusement placé en dehors de la vie réelle.

— A quoi sert enfin une magistrature inamovible comme en Europe?

— A établir une caste servile envers le pouvoir dont elle émane, solidaire de tous les priviléges, protectrice de tous les abus. Par l'intermédiaire d'une telle corporation qui rampe devant le fort et écrase le faible, il s'établit une confusion pitoyable entre le juste et l'injuste, le bien et le mal,

le vrai et le faux ; la loi se plie aux exigences du despotisme, et chaque Hérode est sûr de trouver des juges pour crucifier Jésus de Nazareth s'il revenait sur la terre.

— En supposant la suppression immédiate de l'armée permanente, de la centralisation administrative, du clergé salarié et de la magistrature inamovible, subordonnée au pouvoir exécutif, qu'aviendrait-il en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Russie ?

— Il aviendrait que le budget ne pèserait plus comme une continuelle menace de banqueroute nationale, que la liberté réglerait seule les rapports sociaux, que la pensée, indépendante de tout contrôle sacerdotal, se relèverait de l'abjection où elle croupit, et que justice ne signifierait plus iniquité. Il aviendrait que l'Europe se constituerait en république analogue à celle des États-Unis, moins l'esclavage des nègres.

— Comment ! en république ? Nous n'avons pas parlé encore de la suppression des empereurs, des rois et des roitelets ?

— Ce n'était pas nécessaire. Qu'arrive-t-il d'une voiture à laquelle on enlève les quatre roues qui la portent ?

— Sa boîte tombe à terre.

— Cette boîte, c'est la vieille autorité monarchique, de quelque nom qu'on l'appelle. Otez-lui les quatre abus sur lesquels elle repose, elle est renversée sans espoir d'être relevée. Si au contraire vous brisez ou fracturez la boîte seule, en laissant les quatre roues avec le brancard, il se trouve toujours des hommes qui sauront rapiécer les débris de la vieille boîte, ou fabriquer une boîte nouvelle, quelquefois plus pesante que la première.

— N'est-ce pas là l'histoire de la Révolution de 1848, d'abord triomphante à Paris, à Vienne, à Berlin, à Pesth, à Rome, ensuite vaincue tour à tour dans chacune de ces capitales ?

— Oui, malheureusement! le courage, le dévouement, la science, tout cela a été prodigué en pure perte, parce qu'au lieu d'emprunter aux États-Unis les bases de leur liberté, pratiquement éprouvée, ce fut à qui créerait un système nouveau, celui-ci parquant l'humanité dans un immense atelier d'où l'émulation est proscrite, celui-là métamorphosant par une baguette magique les passions en vertus, cet autre étouffant l'indépendance individuelle sous un communisme absolu, et cet autre encore réduisant le tout à une banque d'échange, pour arriver à la suppression de l'intérêt de l'argent. Louis Blanc, Considérant, Cabet, Proudhon, vous tous que j'estime comme de sincères républicains, vos théories particulières n'ont servi qu'à fournir des prétextes à la réaction qui a tiré à boulets rouges sur la liberté à travers vos doctrines (irréalisables, soit dit entre nous, car elles sont ou trop sages ou trop folles pour l'humanité). — Hommes puissants par l'intelligence, combien la réunion de vos efforts n'eût elle pas été féconde, au contraire, si, peu soucieux pour le moment de nous faire voguer sur des mers imaginaires, vous nous aviez seulement dirigés à travers l'Atlantique! Lycurgue empruntait des idées politiques à l'Égypte, Numa à la Grèce ; or, ce que l'Égypte et la Grèce étaient pour l'antiquité, l'Amérique anglo-saxonne l'est pour le moment actuel : une école de sagesse collective.

Aujourd'hui ce n'est plus au passé qu'il faut demander des leçons, mais à l'avenir que les États-Unis nous révèlent déjà.

Il arrive quelquefois que tel socialiste s'applaudit d'avoir tiré des arcanes de son génie une assertion hardie, ni vue ni connue de personne, et il ne sait pas que la logique du raisonnement l'a amené tout bonnement à découvrir ce qui se produit en réalité dans l'organisation constitutionnelle des États-Unis.

Ainsi, il est désirable que les ignorants comme les savants

apprennent qu'une majestueuse république destinée à montrer au genre humain le véritable chemin du progrès, grandit et se développe à vue d'œil ;

Sans armée permanente ;

Sans centralisation administrative ;

Sans clergé salarié par l'État ;

Sans magistrature émanant de l'exécutif, ou inamovible.

Avec cette quadruple lacune, le despotisme est impossible ; il ne peut même pas se produire à l'état de rêve, et voilà pourquoi, dans les trente États de l'Union, il n'existe pas un seul monarchiste. Avec cette quadruple lacune, l'Europe atteindra une harmonie complète, qui lui donnera des gouvernements à bon marché, établira la liberté dans l'ordre, anéantira les ambitions tyranniques, dépourvues de point d'appui, et ne couvera plus de révolutions, faute de motif qui les rende inévitables (1).

(1) Le meurtre de la liberté française, accompli le 2 décembre 1851, a fait comprendre à M. V. Hugo qu'une république ne pouvait pas vivre avec une armée permanente, une administration centralisée, un clergé fonctionnaire et une magistrature inamovible : « Ces quatre institutions énormes, antiques, solides, arc-boutées les unes sur les autres, mêlées à leur base et à leur sommet, croissant comme une futaie de grands vieux arbres, leurs racines sous vos pieds, et leurs branches sur vos têtes, étouffaient et écrasaient partout les germes épars de la France nouvelle. Là où il y aurait eu la vie, le mouvement, l'association, la liberté locale, la spontanéité communale, il y avait le despotisme administratif ; là où il y aurait eu la vigilance intelligente, au besoin armée, des patriotes et des citoyens, il y avait l'obéissance passive du soldat ; là où la vive foi chrétienne eût voulu jaillir, il y avait le prêtre catholique ; là où il y aurait eu la justice, il y avait le juge. Et l'avenir était là sous les pieds des générations souffrantes, qui ne pouvaient sortir de terre, et qui attendaient. » (*Napoléon le Petit*, p. 317 et suiv.) — Les vérités qu'exprime, dans un admirable langage, le grand penseur, sont éloquemment commentées et mises au jour par la déplorable catastrophe de la France, c'est certain ; mais, pour comprendre la portée de ces vérités, n'aurait-il pas suffi de jeter les yeux sur l'organisation démocratique des États-Unis? Si chaque nation ne conçoit les réformes qu'après une expérience chèrement payée, c'est, il faut l'avouer, beaucoup la faute de ses guides intellectuels qui se refusent à demander des leçons aux autres nations. La pensée française a eu le tort de

Les institutions américaines éprouvées par l'expérience n'attiraient jadis que l'attention de quelques penseurs d'élite. L'attention générale se porte aujourd'hui sur elles. L'ignorance et la mauvaise foi les avaient déclarées inapplicables à toute autre contrée. A mesure qu'on les connaît mieux, et qu'on les étudie dans de meilleures vues, on les trouve d'une application universelle, comme des axiomes de bon sens, qui sortiront, si on les cherche bien, de la philosophie du XVIIIe siècle. Jefferson et Robespierre ont puisé à la même source ; seulement le premier ayant les coudées plus franches, sur un sol qui n'était pas encombré, comme la France, des vestiges du passé, fut beaucoup moins conservateur que le second. Pour ne citer qu'un exemple, Jefferson, en rejetant une Église officielle, sépara complétement de l'État la religion et fit proclamer par Washington cette belle sentence : « Dieu n'a pas besoin qu'on le protége. » Robespierre, au contraire, tout en détruisant l'influence du clergé, se plut à couvrir de sa dictature l'Être suprême, au point de faire du panthéisme un crime digne de l'échafaud. D'une telle intolérance au Concordat, il n'y avait qu'un pas.

Mais cette digression deviendrait trop longue si j'accueillais toutes les idées qui surgissent naturellement, dans l'esprit d'un Européen, du parallèle politique de son vieux continent avec le nouveau monde. Par ces réflexions salutaires, provenant de faits palpables, la propagande démocratique se fortifie et s'étend plus que par toutes les théories qui jaillissent de la raison pure. La Californie, en attirant sans cesse la pensée des peuples sur la voie lactée dont elle est la plus brillante étoile, contribuera ainsi merveil-

ne pas franchir assez souvent l'Atlantique. Quelque riche qu'elle soit de son propre fonds, elle s'enrichira encore en devenant plus cosmopolite et moins locale. Il est heureux que la Californie la porte forcément sur la patrie de Franklin, et il est temps pour elle d'élargir les idées de Tocqueville, dont l'ouvrage remarquable a perdu beaucoup de son actualité. Le besoin se fait sentir d'une étude moins scolastique, plus claire et plus pratique.

leusement à hâter l'heure de la transformation politique du monde.

Paris, après tout, n'était un foyer de lumières (souvent nébuleuses, hélas !) que pour les nations policées de la race caucasienne. San-Francisco sera le phare, toujours éclatant, non-seulement des privilégiés de la civilisation, mais de ces parias des races mongole et malaie, qui semblaient condamnés à ne jamais sortir des ténèbres de leur barbarie séculaire. Dans sa baie aux colossales dimensions, les nombreux émigrants de l'Europe ou de l'Amérique rencontreront des myriades d'Asiatiques et d'Océaniens, les uns et les autres attirés par l'appât de l'or, mais rapportant dans leurs patries respectives quelque chose de plus précieux que l'or : le sentiment de la dignité humaine. C'est là le beau rôle que la géographie assigne à la Californie.

Quant à l'or, son abondance ne manquera pas de produire, à la longue, une révolution économique, avantageuse en définitive pour le progrès. Sans arriver à cette liquidation sociale que Proudhon prophétise avec tant d'assurance qu'on dirait qu'il y croit lui-même, l'accumulation du numéraire fera partout baisser l'intérêt du capital oisif, et hausser le salaire du travail. Les propriétés foncières, les fonds publics, les actions industrielles, augmenteront nécessairement de prix, car le besoin de placements ira toujours croissant : malgré la diminution de revenu, les possesseurs actuels auront donc en main, comme par compensation, des valeurs plus considérables. Cette consolation sera factice plutôt que réelle, cependant ; l'or déprécié et la main-d'œuvre mieux rétribuée devant amener la hausse des objets de consommation.

La réforme financière, provoquée par la Californie e accélérée par l'Australie, a commencé. Le retour des émigrants, avec leurs sacs de poudre jaune, a occasionné déj ew-York, à ma connaissance, une hausse sensible su

les terrains. La spéculation, sous ce rapport, tend à gagner tous les États de l'Union américaine. Les capitaux destinés, au bout du compte, à souffrir par ce mouvement, trouveront longtemps encore l'emploi le plus avantageux, en s'adaptant à l'activité des affaires. Ce n'est qu'en demeurant passifs, qu'ils s'amoindriront lentement pour les rentiers timorés. Il est des époques où l'audace devient prévoyance. Les mines d'or, soudainement découvertes dans de vastes contrées du globe, nous ont lancés vers une de ces époques. La prudence, pécuniairement parlant, a changé de nom : elle s'appelle esprit d'entreprise, et non pas parcimonieuse économie, comme autrefois.

Complice jusqu'à un certain point du socialisme économique, la Californie, comme on le voit, ne conspire que contre le capital qui persiste à se barricader dans les coffres-forts, ou à se cramponner au sol patrimonial. Elle récompense avec générosité, au contraire, le capital qui se mobilise à propos, et elle lui fournit elle-même un profit qu'on dirait fabuleux. Exploitation des mines, défrichement des terres, propagation du bétail, construction des maisons, prêt de l'argent : dans chacune de ces occupations, qu'il peut choisir à son goût, le capitaliste a en sa faveur toutes les chances d'immenses bénéfices.

Les sociétés minières qui se forment sur les lieux réussiront surtout quand l'ardeur de l'exploitation individuelle se sera un peu calmée, ce qui ne tardera pas à arriver. Mais que le public se défie de toute compagnie de ce genre, pompeusement annoncée dans les journaux d'Europe : ce n'est que le vol organisé sur une vaste échelle. Il est incroyable combien la crédulité du bailleur de fonds à Londres et à Paris a été exploitée, sous prétexte de la Californie. Les actions cotées à la bourse sont devenues de simples chiffons de papier ; l'argent des actionnaires, bercés de rêves à la Monte-Cristo, a passé dans les poches de

quelques bandes de chevaliers d'industrie, qui ne visaient qu'à métalliser, pour leur propre avantage, une fantasmagorie. La plupart de ces compagnies n'avaient même pas des concessions établies sur des titres solides, et, en supposant la possession réelle de quelques mines, le résultat ne devait pas être meilleur, car un état-major d'employés de tout grade en aurait absorbé tout le produit. La même déception n'attend pas ceux qui réuniront leurs capitaux, soit pour des moulins à broyer le quartz, soit pour des machines de lavage, et qui surveilleront eux-mêmes l'entreprise à laquelle ils seront intéressés. Des associations ainsi constituées existent déjà et quelques-unes d'entre elles prospèrent au delà de toute prévision.

Mais dans la carrière des mines, une large part doit toujours être faite au hasard. L'agriculture à peine naissante en Californie, qui est encore tributaire de Valparaiso pour ses farines, et des îles Sandwich pour ses légumes, promet un revenu plus certain. Des fortunes considérables gisent dans la campagne fertile des principaux districts du pays. Pour venir à la surface, elles ne demandent que des charrues et des bœufs. Le labourage des champs, justement parce qu'il est encore très-négligé, ne saurait manquer d'enrichir en peu d'années tout cultivateur intelligent. Le succès est immanquable aussi pour la propagation du bétail, qui, avec peu de soin, se multiplie d'une manière prodigieuse.

Si ce n'était la fréquence des incendies, il n'existerait pas en Californie de placement plus lucratif que la construction des maisons. Le moins qu'une maison rapporte à San-Francisco, malgré la cherté des matériaux et le salaire des maçons, c'est un intérêt de 35 p. c., tous frais d'entretien décomptés. Cet intérêt s'élève souvent à 50 p. c. et même quelquefois à 75 p. c. Celà explique pourquoi les maisons dévorées par les flammes sont immédiatement rebâties,

malgré l'absence des compagnies d'assurance, qui s'organiseront quand on cessera de construire un si grand nombre d'édifices en bois. Les bâtiments en briques peuvent dès à présent être assurés à Londres, et quelques propriétaires prennent sagement cette précaution, qui les garantit contre tout désastre. Il est un moyen encore plus prudent de posséder en ville, sans avoir rien à redouter du feu. On achète un lot de terre, avantageusement situé, et on le loue, tant par mois (de 2 à 4 p. c., c'est-à-dire de 24 à 48 p. c. par an), à quelque entrepreneur de construction. Aucun risque à courir, car les payements sont opérés d'avance, le 1er de chaque mois, et on a la première hypothèque sur la maison, qui, sitôt brûlée, est remplacée par une autre dans les mêmes conditions. Beaucoup de négociants consolident leur avoir, à San-Francisco, par le loyer des terrains; ils ont, en outre, la perspective de pouvoir les revendre avec un gain considérable, après quelques semaines, quelques mois ou quelques années.

L'intérêt de l'argent, sur d'excellentes hypothèques, qu'il faut savoir discerner des mauvaises, est actuellement (1), dans la grande cité californienne, de 2 à 3 p. c. par mois. Un Français de ma connaissance a su doubler un capital de deux cent mille francs, dans le cours de deux années, en le faisant valoir de la sorte. Sur la quantité de transactions qu'il a opérées, aucune, m'a-t-il dit, n'a mal tourné, grâce à la précaution très-simple de vérifier les titres qui lui étaient offerts.

Voilà ce que la Californie, ce puissant bélier de la révolution démocratique et sociale, est encore pour longtemps à l'égard des capitalistes.

Les professions libérales sont magnifiquement rétribuées aussi dans les villes et dans les mines. Les avocats, qui se

(1) 1er janvier 1852.

sont précipités comme de voraces sauterelles sur ce sol productif, prospèrent, en dépit de la concurrence qu'ils se font les uns aux autres. Le désordre de l'administration mexicaine leur offre sans cesse une pâture de titres de propriété, d'où il ne leur est pas difficile de faire surgir des procès. Quelques-uns, venus pauvres de New-York ou de Boston, se sont élevés à une opulence somptueuse. Les médecins, sans avoir beaucoup de malades à guérir, jouissent d'une position brillante, par le haut tarif de leurs consultations. Ils obtiennent de 5 à 16 dollars par visite, de 25 à 80 francs!

Éminemment salubre, la ville de San-Francisco donne cependant à vivre à quarante pharmaciens ou droguistes, ce qui étonne d'abord; mais la surprise cesse quand on songe que ces quarante aides de camp d'Esculape sont en même temps parfumeurs ou marchands de cigares.

Une population où chaque individu est lancé dans le *steeple-chase* de la fortune ne peut avoir, en fait de littérature, que le journalisme; en fait de peinture, que le daguerréotype; en fait de sculpture, que la bijouterie. La rédaction des journaux est d'un bon rapport; les portraits produits à l'aide d'un splendide soleil trouvent un débit facile; les ornements en or occupent beaucoup d'habiles ciseleurs, payés en artistes plutôt qu'en ouvriers. Les épingles et les broches, reproduisant des mineurs, des sauvages ou des ours, m'ont paru souvent remarquables par le fini de l'exécution.

Musique et chant, gymnastique et danse, drame et comédie : la foule, avide de délassements, recherche toutes ces jouissances avec avidité. De fort médiocres acteurs gagnent, à San-Francisco, cinq cents dollars par mois, et davantage. L'errant pianiste Henri Herz avait salle comble à huit dollars (40 francs) le billet d'entrée. Le plus mauvais racleur de violon, en jouant dans les théâtres et

les bals, se procure quinze à vingt mille francs par an. Les chanteuses de café, pour rouler sur l'or, ont moins besoin d'avoir de la voix qu'une figure passable.

Voilà pour les professions libérales ou artistiques.

Les coiffeurs et les modistes, les cuisiniers et les blanchisseuses, les garçons et les bonnes, ne risquent jamais de rester sans place ou sans emploi. La domesticité, au milieu d'une atmosphère égalitaire, ne sent point peser sur elle ce sentiment de servile dépendance qui la dégrade à ses propres yeux. Vous traitez avec égard l'homme qui vous change d'assiettes, car c'est quelquefois, comme je l'ai dit plus haut, ou un clerc de notaire, ou un maître d'école, ou un fashionable du Broadway de New-York ou des boulevards de Paris. La femme de chambre, qui vide votre cuvette et arrange votre lit, exige aussi qu'on la considère en *lady*, et il dépend d'elle de le devenir, du jour au lendemain; pour peu qu'elle ait une tournure agréable ou un frais visage, elle hésite, soyez-en certain, entre une demi-douzaine d'offres de mariage, plus avantageuses les unes que les autres.

Quatre vingts à cent dollars — quatre à cinq cents francs — par mois, tels sont les gages des domestiques des deux sexes, dont, malgré cela, l'occupation est toute provisoire, en attendant mieux ou en se consolant de pis.

Les blanchisseuses, qui lavent les chemises à raison de cinq dollars la douzaine, acquièrent vite une honorable aisance. La concurrence que commencent à leur faire les Chinois, portés volontiers aux métiers féminins, menace cependant de produire une baisse de prix. Les cuisiniers français et nègres, réputés avec raison pour être les meilleurs, obtiennent, suivant l'importance de leur travail, de cent à trois cents dollars par mois. Les modistes, dont je ne saurais dire au juste les appointements, doivent se trouver bien autrement heureuses que leurs sœurs nécessiteuses d'Eu-

rope, à en juger par leurs élégantes toilettes dans les réunions dansantes.

Sans approfondir un sujet délicat, effleuré plus haut, qu'on se rappelle qu'en Californie, il suffit à une femme de ne pas avoir atteint quarante-cinq ou cinquante ans pour mener à son gré une vie confortable ou luxueuse. Elle est tenue seulement de choisir entre l'hymen ou la *papillonne*. Il ne lui est pas permis de vivre en veuve ou en vestale. Les mœurs du pays lui défendent de n'appartenir qu'à elle-même. Se refuse-t-elle par hasard à se conformer à un usage tyranniquement établi par une multitude d'hommes coalisés contre un petit nombre de femmes, sa position devient insupportable. Pour qu'on ne m'accuse pas d'établir un raisonnement sur un fait qui ne se serait jamais présenté parmi les émigrants, on me permettra de raconter l'histoire d'une dame de ma connaissance.

Madame Violette (c'est un nom de fantaisie, bien entendu) avait contracté à Paris, où elle était artiste, une de ces liaisons libres et volontaires, qui simulent le mariage. Celui qu'elle considérait comme son époux devant son cœur, sinon devant M. le maire, lui dit, un jour, qu'il désirait lui demander une preuve d'affection :

— Laquelle? Je te l'accorde d'avance.

— Eh bien! ma chère amie, va-t'en en Californie.

— Parles-tu sérieusement?

— Très-sérieusement.

Certaines explications convainquirent madame Violette qu'elle devait s'éloigner.

Puisqu'il s'agissait pour la triste exilée de quitter Paris, elle ne protesta point contre le lieu de son exil. Et comme elle n'avait pas de prédilection géographique, l'eût-on envoyée en Chine, elle aurait montré la même résignation. Elle arriva à San-Francisco, fournie de quelques billets de mille francs qu'elle était censée devoir multiplier à l'infini,

en ouvrant un café ou un magasin de modes. Une vieille femme de chambre l'accompagnait, afin de la guider par ses conseils, et de la ramener, après une courte séparation, vers l'homme dont elle avait toujours été l'amie obéissante et dévouée, et qui lui avait promis de la reprendre au même titre. L'espérance de ce retour l'avait consolée des souffrances du mal de mer, et à peine débarquée, toute dépaysée qu'elle fût, elle avait songé au meilleur emploi de son petit capital.

— Un magasin de modes ou un café! C'est là la question, se disait-elle.

Le premier parti était plus conforme à ses goûts paisibles et à son humeur casanière. Mais elle apprit bien vite qu'elle ne pourrait pas se procurer de couturières, vu la disette de femmes, et le peu qu'il y en avait étant occupé à quelque chose. Restait l'idée du café; elle alla donc ouvrir son établissement dans une petite ville minière, où la conduisirent des compatriotes, coureurs d'or.

Le café, partout où règne la race anglo-saxonne, n'est pas, comme en France, le paisible refuge du désœuvrement, pour siroter avec lenteur une demi-tasse d'innocent moka, lire les feuilles publiques, ou jouer aux dominos. Le café, ou ce qui le remplace sous la bannière américaine, s'appelle *bar-room*. On n'y vient que pour s'ingurgiter une masse de *drinks*, différemment composés, mais se résumant tous par un effet enivrant. L'alcool, qui constitue le fond de ces breuvages, est d'autant plus apprécié qu'il rend plus vite *gloriously drunk*, glorieusement ivre, comme dit une phrase nationale. La modération est une vertu qu'on laisse à la porte d'un bar-room, tout en conservant le bowie-knife ou le revolver. La perte de la raison, produite par des défis à qui boira davantage, (où les hommes n'ont-ils pas imaginé de mettre leur émulation!) amène des disputes, les disputes des rixes, et les rixes quelquefois des meurtres.

Qu'on se représente la jeune Parisienne, qui avait vécu parmi les fleurs, obligée de respirer les exhalaisons perpétuelles de l'eau-de-vie! Elle se serait peut-être habituée à ce changement de parfum, mais elle qu'effrayaient autrefois les duels innocents entre son chien et son chat, il lui fallait assister à des combats bien autrement sérieux entre des athlètes qu'on ne séparait jamais qu'ensanglantés.

— Ce n'est pas un café que je tiens, dit-elle à un Français, c'est un cabaret!

— Comme vous le dites, belle dame, lui fut-il répondu, parce que café et cabaret c'est synonyme en Californie, et même aux États-Unis.

La *barkeepeuse* (1) ne tarda pas à être assaillie de galants propos; ne comprenant pas l'anglais, mais devinant par les gestes le sens des paroles, elle voulut se renfermer dans le mépris. La meute des mineurs, affolée par la première femme que la Providence leur envoyait, après deux mois d'existence strictement monacale, ne devint que plus ardente à la poursuite de la pauvre biche.

Ce fut d'abord une chasse qui n'aurait pas déplu aux courtisanes du monde policé. Des sacs de paillettes ou de pépites d'or, de plus en plus pesants, étaient sans cesse offerts à madame Violette, qui les repoussait avec d'autant moins de regrets qu'elle rendait plus méritoire à ses propres yeux la fidélité qu'elle avait juré de garder à son Thésée parisien. Étrange inexpérience que de croire accomplir un vœu si louable, dans une contrée où le beau sexe était alors si rare qu'on ne comptait qu'une femme au milieu de cent hommes!

— C'est incroyable! se dirent les adorateurs repoussés! voilà une Française qui n'aime pas l'or.

Réflexion toute californienne!

(1) Mot francisé par les Parisiennes de San-Francisco.

— Peut-être la bégueule, toute douce qu'elle est, opina quelqu'un de la bande, aime-t-elle les rudes attaques. C'est une fantaisie qui s'est vue ; moi qui vous parle, j'ai rencontré un jour une Indienne à laquelle j'offris des bijoux, des soieries, de l'argent, et qui refusa tout. « Je t'aime, lui dis-je, impatienté, et pour te le prouver, que veux-tu que je fasse ? — *Si mi quieres, por que no mi tumbas ?* » me répondit-elle en espagnol.

— Tu trouves de l'esprit dans l'eau-de-vie, Joe!

— Et de l'audace aussi ! répliqua-t-il en avalant son douzième *drink*.

Ce Joé était un personnage haut de six pieds et quelques pouces, fort comme Hercule, et passionné comme ce demi-dieu. Il laissa partir un à un les mineurs, et lorsque madame Violette lui fit signe qu'elle voulait fermer son bar-room :

— Un instant encore, s'il vous plaît ! un verre d'eau-de-vie et d'eau, et je vais me retirer.

Les bouteilles sur le comptoir étaient vides ; pour en prendre une nouvelle, madame Violette se tourna vers une armoire. D'un seul bond Joe fut derrière le comptoir : il allait se saisir de la frêle Parisienne, mais celle-ci, avertie par un cri d'alarme de sa bonne, s'esquiva, agile et légère, des bras du géant, qui croyait la tenir et n'embrassa que l'air vide.

Dans un espace de huit pieds carrés, l'escapade était difficile. Sortir du cabaret, il n'y avait pas à y penser. Les camarades de Joe pouvaient être dehors, et au lieu de défendre la victime, ils auraient prétendu sans doute partager la proie du chasseur.

La vertu ne fut pas vaincue par le vice, grâce à une mare de chiques de tabac, qui fit glisser et tomber Joe. Sans cet accident, qui permit à madame Violette de grimper dans sa petite chambre à coucher, au-dessus du cabaret, et de s'y

20

barricader avec un coffre, rien n'aurait pu la sauver, ni ses cris auxquels répondaient seulement les aboiements des chiens, ni les supplications de la vieille au chourineur des mines.

Quand il se releva, quelque peu meurtri et momentanément calmé par sa chute, il se traîna en chancelant jusqu'à sa tente. La vieille l'entendit murmurer :

— A demain la partie!

Le lendemain, vers le milieu du jour, un honnête Français vint trouver madame Violette qui avait veillé dans les larmes.

— Je vous annonce qu'un complot se trame contre vous, lui dit-il. Joe, avec une demi-douzaine de vauriens de sa trempe, doit vous prendre d'assaut, aujourd'hui même, à une heure avancée de la nuit.

— Monsieur, aidez-moi à fuir. Je veux retourner à l'instant même à San-Francisco.

— Impossible, madame. Joe vous attaquerait sur la grande route, car il surveille vos mouvements.

— Que faire? mon Dieu! mon Dieu!

— Pour mettre fin aux obsessions dont vous êtes tourmentée, il vous reste l'alternative suivante : ou accepter Joe, le matamore de l'endroit, pour amant, ou épouser le seul homme que craigne ce vaurien...

De façon ou d'autre, madame Violette, à peine depuis huit jours en Californie, devait renoncer à son héroïque résolution de vivre pendant deux ans dans le veuvage le plus absolu! Après avoir réfléchi :

— Le mari que vous me proposez, demanda-t-elle, n'est pas un ivrogne au moins?

— C'est le seul homme de l'endroit qui ne touche jamais à un verre d'eau-de-vie.

— Eh bien! amenez-le-moi.

Le prétendant arriva : c'était un brave gardien de trou-

peaux, plus grand et plus fort que Joe, qui le respectait depuis qu'il en avait reçu un coup de poing, dont un bœuf serait mort. Il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans; sa figure, assez laide, dénotait cependant la probité. Il se présentait pour la première fois devant madame Violette qu'il ne connaissait que de réputation. Introduit par le Français :

— Madame, dit-il dans un *speech* que j'abrége, mon ami m'a parlé du danger auquel vous êtes exposée; je n'ai pas hésité, sans vous avoir vue, à m'offrir pour être votre protecteur légitime. Depuis longtemps je désire entrer dans le lien conjugal, afin de vivre suivant le commandement de Dieu qui ordonne de croître et de multiplier. Il me suffit de vous avoir abordée pour être convaincu que vous serez une bonne petite femme. Votre ignorance de l'anglais et mon ignorance du français ne sont pas des objections sérieuses; nous parviendrons à nous comprendre. Ce que je gagne en élevant des vaches et des brebis, vous dispensera de toute occupation pénible. Vous habiterez loin d'ici, dans une jolie ville, aux bords du San-Joaquin. Restant moi-même à la campagne, je viendrai vous visiter une fois tous les quinze jours; je regrette que mon bétail ne me permette pas de m'absenter plus souvent. Je veillerai à ce que votre existence soit toujours douce, tranquille et confortable.

Transmis par l'interprète à madame Violette, ce discours fut son contrat de mariage. Elle se délivra ainsi des embûches d'un libertin, mais à quel prix! Tout en vantant le caractère accommodant de son époux, elle pleure à chaque lettre de Paris.

De ce simple récit qui peint les mœurs californiennes, il résulte qu'une région où ruisselle l'or ne convient pas provisoirement aux femmes exceptionnelles.

L'histoire de madame Violette se termine par un hymen. Mais voici un autre fait analogue, déplorablement tragique.

A Marysville vivait une jeune et jolie Mexicaine. Elle plut à un Américain, qui entra chez elle de nuit et de vive force. Tout en appelant au secours, elle tua d'un coup de poignard son brutal agresseur. C'était un cas de légitime défense. Un jury, émané du *Lynch Law*, décida qu'il y avait meurtre, sans circonstances atténuantes. Chose horrible à dire, une héroïne que l'antique Rome eût honorée comme une sœur de Lucrèce, subit pour sa courageuse action le châtiment réservé au crime. On la pendit, sans intervention de la justice légale, sur la place publique de Marysville.

La société grandiose qui se développe en Californie révèle des détails hideux. Le voyageur impartial est obligé de les montrer, de même qu'en décrivant le magnifique ensemble d'une forêt tropicale, il n'oublie pas de mentionner les plantes vénéneuses, les reptiles dangereux, les bêtes fauves. On peut, hélas! assimiler quelquefois à une bête féroce la multitude dans l'exercice du *Lynch Law*. La tyrannie du grand nombre, sans être jamais aussi monstrueusement révoltante que celle d'un seul, qui se substitue à tous et n'écoute que sa lâcheté personnelle, sous prétexte dérisoire de salut public; cette tyrannie collective, si elle a sur l'autre l'avantage de ne s'exercer qu'à de rares intervalles au lieu d'être incessante, n'en est pas moins un déplorable anachronisme au XIXe siècle et une tache sur le blason de la liberté américaine. — S'il faut choisir, j'aime mieux les aberrations éphémères d'un peuple, pris d'une rage soudaine, bientôt calmée, que l'oubli permanent de la sainte équité, où vivent les rois; mais il est fâcheux que le peuple se souille par des actes isolés, où les rois pourraient sophistiquement chercher la justification de leur habituelle conduite. L'abus de la force est en contradiction flagrante avec le principe de la démocratie, tandis que la monarchie n'a point d'autre principe que l'abus de la force. C'est le vieil

esprit monarchique qui renaît au sein des républiques, lorsque l'omnipotence populaire, par la transgression du droit, devient despotisme.

Comme le botaniste qui cueille sur son chemin toutes les herbes qu'il croit utiles à sa collection, j'admets toutes les pensées qui me paraissent rentrer dans mon sujet, à mesure qu'elles se présentent sous ma plume. Si l'on me reproche de vagabonder par monts et par vaux, je répondrai que ce livre ne vise qu'à être une causerie. Or, il est permis, dans une causerie sans prétention, d'entamer un sujet et de le quitter pour le reprendre plus tard.

Je reviens au beau côté de la Californie. Cette terre où le capitaliste, avec une faible dose de savoir-faire, peut doubler, tripler sa fortune, en un court espace de temps, où les professions libérales sont généreusement rémunérées, où les occupations serviles se réhabilitent par l'élévation du salaire, où la femme jouit d'un prestige sans égal, cette terre est la vraie terre promise de l'ouvrier qui n'a que ses bras pour vivre. Le travailleur que l'Europe antique tenait dans les chaînes de l'esclavage, que l'Europe du moyen âge clouait au sol en sa qualité de serf, que l'Europe moderne se vante, comme par dérision, d'avoir rendu libre en le refoulant dans une misère sans issue, le travailleur ne sort réellement de son ilotisme qu'en franchissant l'Atlantique. Les institutions de l'Amérique libre, autant que les ressources de son sol, émancipent ce paria, et lui montrent, par delà l'horizon du présent laborieux, un avenir de repos, avec une aisance à laquelle tout homme a droit de prétendre. La propriété, condition essentielle de la liberté, qui sans cela n'est qu'une jouissance mêlée d'amertume, chaque homme est à même de l'acquérir, avec ses bras, dans toute l'étendue des États-Unis, mais nulle part aussi facilement qu'en Californie.

Je n'ai rien à ajouter sur la condition des mineurs, sinon qu'elle influence puissamment la condition des ouvriers des

villes ou des laboureurs de la campagne. Cinq dollars par jour (25 francs), tel est le gain presque assuré du mineur, avec un billet de loterie sur l'infini. Or, comme chaque homme, à tort ou à raison, est disposé à se dévouer à la recherche attrayante de l'or, il n'est retenu dans son métier que par un salaire équivalent, d'après ses idées, à celui auquel il renonce. Encore arrive-t-il souvent, quand la découverte annoncée d'une mine nouvelle fascine les imaginations, qu'une désertion générale, contagieuse comme un *stampède* de mules ou de chevaux dans les prairies, entraîne les artisans, qui se précipitent en masse sur la localité désignée. L'entrepreneur de bâtiments est en peine alors de remplacer ses maçons, comme le marchand ses commis. Ces faits fréquents contribuent naturellement à maintenir des gages élevés.

Les villes qui surgissent de tous les côtés et les incendies qui les détruisent ne laissent jamais chômer le simple manœuvre. Sa paye varie de 5 à 10 dollars par jour. Son état n'a rien de chanceux comme celui du mineur. Plus d'individus ont été enrichis peut-être par la construction des maisons que par les fouilles d'or. San-Francisco compte des charpentiers, des menuisiers ou des maçons, qui ont fait fortune en quelques mois. Plusieurs habitent des demeures élégantes qu'ils ont contribué à édifier de leurs mains et qui leur appartiennent. Qu'on se tourne vers les magnifiques cités d'Europe : ceux qui érigent des palais à l'opulente oisiveté y languissent dans des taudis nauséabonds. Un chant lugubre sort de ces antres d'une impitoyable misère :

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres.

Pierre Dupont.

Quel changement s'opérerait dans l'existence de tant de malheureux, s'ils pouvaient être transplantés subitement de leur terre natale en Californie !

Aujourd'hui que tant de philosophes, autrement dits socialistes, cherchent, avec une louable ardeur, un remède à la plaie de l'indigence, et qu'ils préconisent tour à tour chacun un système de guérison, des mieux intentionné, mais d'une application plus ou moins contestable, moi aussi, qui ne crains pas de passer pour philosophe ou pour socialiste, c'est-à-dire ami de la raison ou ami de la société, j'apporte humblement mon idée médicale. Cette idée, qui a le mérite de ne pas être tout à fait nouvelle, c'est l'émigration rationnellement organisée.

Je considère la terre habitable comme l'héritage collectif de toute l'humanité. Or, qui doute un moment que notre domaine commun soit capable de subvenir abondamment à l'existence de sa population, même en la supposant beaucoup plus nombreuse? — Personne! — Qui ignore que la misère de certains pays provient d'une trop grande accumulation d'hommes dans un espace resserré, tandis que la richesse des autres pays ne se développe pas, faute de bras? — Personne! — Il s'agit donc d'accomplir ici une addition, là une soustraction. Mais on dira peut-être que l'expatriation volontaire ou la déportation produisent le même résultat. — C'est vrai, mais d'une manière insuffisante, irréfléchie, irrégulière. Des gouvernements, les uns, comme l'Angleterre, aident parcimonieusement l'émigration; les autres, comme l'Allemagne, l'entravent; d'autres encore la repoussent, comme fait la Russie, qui cependant atteindrait, en quelques années, une prospérité inouïe, si elle accordait la liberté d'entrer et de sortir (1). Quant à la France, en proie à une

(1) Avec cette liberté seule, la Russie perdrait quelques oisifs et gagnerait, par compensation, beaucoup de travailleurs.

hallucination fatale, elle se laisse persuader que le bannissement brutal, violent, criminel, de ses meilleurs citoyens, et leur confinement dans des colonies pénales, sont synonymes d'immigration. Est-ce là l'extinction de la misère que lui avait promise un programme ambitieux?

Non-seulement l'émigration, bienfaisante au pays dont elle sort, comme aux pays où elle aboutit, ne se développe pas sous le régime actuellement existant en Europe, mais elle ne peut être que la conséquence d'un régime tout différent. La transformation que je demande, au préalable, n'est pas une utopie; je me contente d'une organisation politique calquée sur celle des États-Unis, rien de plus.

Loin qu'un tel système, émanant des simples lois du sens commun, soit, comme on ose le prétendre avec légèreté ou mauvaise foi, opposé à l'intérêt des peuples, que la tyrannie dégrade, corrompt, appauvrit, c'est par ce système qu'ils sortiraient immédiatement de la dégradation, de la corruption, de la pauvreté. Ce dernier ulcère cicatrisé, les deux autres disparaîtraient naturellement.

Les ressources de l'impôt seront immenses, quand il n'y aura plus de cour, d'armée permanente, de clergé à entretenir. La première dépense de chaque République sera le transport gratuit, sur une quantité de steamers, de ses indigents qui demanderont à quitter leur pays. On les dirigera d'après leurs talents, leurs métiers, leur tempérament même, eux et leurs familles, sur tel ou tel point du globe où ces talents seront le plus en demande, ces métiers le mieux payés, ces tempéraments le mieux adaptés au climat. On n'enverra pas des artistes là où, pour le moment, il ne faut que des artisans, ni sous les glaces polaires des hommes habitués au soleil. La France et l'Angleterre ne s'efforceront plus uniquement de peupler leurs colonies respectives. Dans la fusion d'un même sentiment républicain, l'égoïsme national s'éteindra; quelque part qu'il aille, l'émigrant, sous

l'égide de la liberté, se considérera comme dans sa patrie; plus de terre étrangère, car il n'y aura que des provinces de la République universelle.

Chimère, dira-t-on! — Réalité, répondrai-je; car la fédération des États-Unis d'Amérique, cette collection de peuples qui n'ont même pas d'autre nom qui les sépare de leur continent, est le gigantesque embryon de cette République universelle, à la fois unique et multiple, unique par le commerce, la monnaie, les aspirations intellectuelles, multiple par l'administration, les langues, les coutumes. Que l'Europe contracte un mariage de raison avec l'Amérique. L'Australie et la Polynésie resteront unies avec elles. L'Asie, éveillée par l'intermédiaire de la Californie, tendra à s'y joindre, et l'Afrique s'empressera de se blanchir dans cette amalgamation générale.

Voilà la République universelle toute faite. Quelques nations récalcitrantes voudront peut-être troubler l'heureuse harmonie; leurs efforts seront impuissants, comme ceux des Iroquois et des Hurons contre les puritains de Cromwell, qui plantèrent dans le Massachusetts le premier germe d'une constitution, mise au grand jour par l'acte d'indépendance de quelques colonies anglaises, propagée par des annexions successives, et destinée, comme un arbre changeant sans cesse ses branches en nouveaux troncs, à abriter la caravane entière de l'Humanité.

Il faudrait un gros volume pour expliquer, avec les détails nécessaires, le plan d'une émigration, qui aurait pour but de répartir, conformément aux besoins des populations surabondantes et aux ressources de la nature généreuse, les enfants d'une même famille et de renouer, par cette distribution, les liens brisés de leur homogénéité. Il me suffit d'avoir indiqué ce plan, praticable sans aucun doute, car il ne s'agit que d'étendre et de régulariser ce qui s'est pratiqué de tout temps, même en remontant jusqu'aux Phéniciens.

Il doit concilier l'intérêt collectif avec l'intérêt individuel; la discorde desquels est la cause principale, peut-être la seule, des infortunes publiques et privées. Il donnera, comme on peut se le figurer, une impulsion puissante à l'agriculture, à l'industrie, au commerce; et la misère, toujours décroissante, si elle n'est pas bientôt extirpée, ne pourra plus accuser la civilisation, comme une mère barbare. A présent même, aux États-Unis, aucun indigent n'est en droit d'imputer au gouvernement ou aux institutions le dénûment où il végète (1). Pourquoi? Parce que dans ce pays le travail ne manque jamais à qui a des bras vigoureux; parce que le travail se règle sans entraves d'aucune espèce, et qu'il marche la tête haute, comme le fils et le soutien de la Liberté. Assimilons-nous donc aux États-Unis! Rejetons des fers dont nous nous garrottons à plaisir, en maintenant dans toute l'Europe (l'Angleterre exceptée) la chicanière inquisition de la police, qui ose faire de la faculté de circuler une sorte de faveur! Que rien ne gêne plus le va-et-vient des peuples! Que la sainte Liberté coule par toutes les artères du corps social comme un sang généreux! Dans ces conditions il sera aussi avantageux que facile de traduire le droit au travail, mal expliqué par les uns, mal compris par les autres, en un droit qui n'éveillera ni irréalisables espérances, ni craintes chimériques : LE DROIT A L'ÉMIGRATION.

Le droit à l'émigration, c'est tout simplement le droit à la vie, pratiqué par chaque nation au bénéfice mutuel de toutes les fractions géographiques de l'Humanité. Ce droit ressort des entrailles de la terre : il émane de la nature même, et la raison le sanctionne, comme la mise à exécution d'une loi nécessaire. Tant que l'égoïsme des gouverne-

(1) Abstraction faite, comme de raison, des malheureux esclaves nègres qui ont droit de maudire et le ciel et la terre.

ments et l'ignorance des masses se refuseront à admettre le droit à l'émigration comme une solution des misères sociales, les tiraillements actuels, guerre civile des riches et des pauvres, ne cesseront pas d'agiter la société, qui entendra gronder de plus en plus ce chœur lamentable :

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel;
La terre nous doit des merveilles;
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

PIERRE DUPONT.

Entre les défaillances européennes et la somnolence asiatique, l'attitude vivace et éveillée de l'Amérique (abstraction faite de ses anomalies) est belle à voir. C'est l'Amérique, et non pas toi, France égarée, qui porte le sceptre du progrès. Elle hâte l'amélioration humanitaire, non pas par de vaines paroles, reniées du jour au lendemain, mais par des actions. Chacun de ses mouvements consolide sa puissance et contribue au bien-être général. Ainsi, par elle, la Californie est devenue une terre cosmopolite.

Cet asile, qui ne compte qu'environ 250,000 âmes (1), est capable d'en contenir dix millions et davantage. Il y a place pour beaucoup, beaucoup de convives encore. Venez donc vous asseoir à ce banquet, qui procure joie et abondance, vous qui vivez dans l'ennui et la gêne; venez tous, capitalistes et ouvriers!

Capitalistes! votre argent fructifiera.

Ouvriers! vos bras vous donneront l'aisance ou la fortune. Quel que soit votre pays, vous le retrouverez avec ses mœurs, ses coutumes, ses souvenirs, ses aspirations! Toutes les

(1) Il y en aura probablement plus de 300,000 quand ce livre sera publié.

nationalités coexistent en Californie, empreintes de leurs couleurs locales. C'est la patrie commune de tous les peuples de la terre.

Noble patrie! car tout homme qui a le sentiment de sa dignité comprend que la liberté constitue à elle seule une vraie patrie :

Ubi libertas, ibi patria.

Généreuse patrie! car ses mamelles fécondes ne demandent qu'à nourrir les déshérités des autres nations.

L'ISTHME DE NICARAGUA.

I

DE SAN-JUAN DEL SUR A SAN-JUAN DEL NORTE.

De la locomotion aérienne. — Navigation à vapeur. — Les deux compagnies rivales. — Le steamer *Pacific*. — Mauvaise nourriture. — San-Juan del Sur. — Pittoresque cavalcade. — Beauté du lac de Nicaragua. — Antiquités indiennes. — Baie de la Vierge. — Le steamer du lac. — Famine à bord. — Rapides du Castillo. — *Bongos*. — Premières armes de Nelson. — Le vieux château-fort espagnol. — Philosophie des ruines. — Halte de trois jours. — Scène d'ivrognerie. — De la réforme des steamers. — Rencontre avec les passagers de New-York. — La rivière San-Juan. — Ilot de Bartola. — Rapides de Machuca. — Rochers et bas-fonds. — Accident. — Sinuosités. — Courants tributaires. — Voisinage inexploré. — Épisode de l'usurpation anglaise. — San Juan del Norte. — Le *Prometheus*. — Seconde visite à la Havane. — Le général Lopez.

Aucune découverte ne me semble aussi désirable que
…lle de la direction des ballons. « Voilà l'enfant qui naît, »
dit Franklin, lorsque Montgolfier s'éleva pour la première
… dans les airs; et l'enfant, toujours au berceau, n'a pas
…di depuis soixante et dix ans qu'on le produit comme
…vole curiosité.
…ducation de ce vain jouet des vents s'achève, et il
… transfiguration de notre planète. Les douanes se-

ront anéanties, les passe-ports inutilisés, les censures impossibles. Agent de la liberté du commerce, l'aérostat intelligent se rirait des tarifs et des monopoles. Agent de la liberté d'aller et de venir, il narguerait tous les règlements inventés pour isoler les peuples les uns des autres et perpétuer leurs haines funestes. Agent de la liberté de la presse, il inonderait les villes et les campagnes d'une pluie d'écrits lumineux, sans demander d'*imprimatur,* sans se soucier des *avertissements,* sans songer seulement qu'il puisse exister, ici ou là, un tribunal de juges ou de jurés : servilité ou ignorance, qui condamnent le génie et la vérité.

Des flottes aériennes, ramenant des bataillons de proscrits au sein de leurs foyers, feraient éclater partout de salutaires révolutions. Des flottes aériennes, inaccessibles à la baïonnette, au fusil, au canon, paralyseraient tous les efforts des armées permanentes, ces atroces machines qui écrasent le droit sous la force. Des flottes aériennes, vengeresses de la vertu, s'abattraient sur les palais de la tyrannie, surprendraient dans son antre la brute couronnée, renverseraient l'abjecte idole au fond de son sanctuaire, où fume l'encens des plates adorations.

L'homme qui saura nous faire voguer dans l'atmosphère, comme nous voguons sur l'eau, à voiles ou à vapeur, par un procédé connu ou nouveau, n'importe, cet homme sera le plus grand bienfaiteur de ses semblables, car il aura changé le Pandemonium actuel en un véritable paradis terrestre. Plus sauveur que le Christ, à qui nous devons de consolantes mais vagues promesses de félicité, rejetées au delà de notre sphère, il pourra se vanter de nous avoir donné immédiatement toute la félicité que comporte l'humaine nature. Par la conséquence immanquable de la glorieuse révolution, l'histoire cesserait, une bonne fois pour toutes, d'être la continuelle répétition du fratricide de Caïn, se renouvelant d'une manière fatigante de race à race, de

nation à nation, d'individu à individu. Qui sait? peut-être ce régénérateur du monde existe-t-il déjà. S'il en est ainsi, que l'étoile du mage me conduise vers lui. Fût-il gisant sur un lit de fumier, je l'adorerai comme une incarnation de la Divinité, en lui disant :

— Salut, destructeur de la guerre, fondateur de la paix, inaugurateur de la république universelle!

Et la science, cette manne nutritive du cerveau, combien ne deviendrait-elle pas plus féconde! Les sources du Nil sur lesquelles Hérodote interrogeait en vain les prêtres d'Égypte, mystérieusement cachées aujourd'hui comme alors à la curiosité avide des géographes, se dévoileraient. L'intérieur de l'Afrique, presque inconnu malgré les glorieuses tentatives faites depuis Mungo-Park jusqu'à Lander, martyrs tous les deux de ce dévouement du voyageur, mille fois plus digne d'admiration que celui du soldat, tout cet intérieur si vaste et si intéressant apparaîtrait à notre vue étonnée, avec ses mœurs étranges, ses animaux singuliers, ses produits utiles aux arts ou à la médecine. Un capitaine Franklin n'aurait plus besoin d'aller se perdre avec son expédition dans les glaces polaires, afin de chercher la solution d'un problème qui ne mérite pas, je vous assure, les sacrifices qu'on lui a faits en hommes et en argent, au profit jusqu'ici des ours blancs et des phoques. La circumnavigation du globe se pratiquerait dans tous les sens, et il ne resterait bientôt plus le moindre morceau de terre inexploré, île ou continent.

Dans les courants d'air tout à fait favorables, à ce que prétendent certains aéronautes, on ferait environ 160 milles à l'heure. Admettant ce calcul : New-York se trouverait à 20 heures de Liverpool; et à 32 heures, si nous prenons pour base la vélocité ordinaire du vent. Quel progrès sur la vapeur! Une locomotive, sur le chemin de fer, est susceptible, dit-on, de parcourir 80 milles à l'heure; mais alors elle

échappe à tout contrôle, comme un cheval ayant pris le mors aux dents, et ce n'est pas sans quelques risques qu'elle est poussée à la moitié de cette vitesse. On voit les steamers accomplir sur les fleuves jusqu'à 30 milles, et sur mer de 14 à 15 milles par heure.

Certes, il y a de quoi se féliciter du rapprochement des distances opéré par la vapeur, et ne fût-ce qu'à cause d'elle, je m'estimerais heureux d'être né au XIX[e] siècle plutôt que dans tout autre siècle antérieur, à mon choix. — C'est aussi avec un pieux respect que ma pensée se porte sur Fulton, dont la sublime invention, contemporaine des stupides batailles de l'Empire, en est le plus saisissant contraste. Tandis qu'un brutal despote, que des légendes menteuses ont absous de ses méfaits, travaillait de tout son pouvoir à diviser les peuples qu'il lançait les uns contre les autres, un véritable grand homme trouvait dans le silence de la méditation le moyen d'établir une union plus intime entre les membres dispersés de la famille humaine. Personne n'ignore que Napoléon, à qui la servitude a attribué un génie pour comprendre tout, ne comprit pas l'ingénieur Fulton (1).

Il devait en être ainsi. L'émissaire du mal renvoya comme un idéologue (songe-creux d'après sa traduction) l'émissaire du bien. Comment la discorde incarnée n'aurait-elle pas repoussé la manifestation de la concorde? Si l'intelligence du Corse avait pu saisir l'utilité de la découverte de l'Américain, elle se serait efforcée de l'appliquer à des vues pure-

(1) Fulton demandait, par l'intermédiaire de Louis Costaz, président du tribunat, qu'un bateau à vapeur, dont il avait fait l'essai sur la Seine, fût soumis à l'examen de l'Académie des sciences :

— Il y a dans toutes les capitales de l'Europe, répondit Bonaparte, encore premier consul, une foule d'aventuriers et d'hommes à projets qui courent le monde offrant à tous les souverains des découvertes imaginaires. Ce sont autant de charlatans ou d'imposteurs, dont le seul but est d'attraper de l'argent. Cet Américain est du nombre; ne m'en parlez pas davantage.

ment égoïstes. La vapeur eût commencé par être l'esclave d'un tyran. Il valait mieux qu'elle grandît dans la gêne, mais fille de la Liberté. J'ai comme le pressentiment que le Fulton des airs, s'il doit venir, apparaîtra quelque part en Amérique (1).

A la supériorité de vitesse des ballons sur les steamers se joindra l'avantage de n'avoir pas de longs détours à décrire. A vol d'oiseau, San-Francisco est à 2,000 milles environ de New-York, au lieu que la distance parcourue au moyen de la vapeur entre les deux cités est de 6,600 milles par la voie de Panama, et de 6,300 milles par la voie de Nicaragua. Cette dernière voie fait perdre par terre ce qu'on gagne sur

(1) Le fameux vers de Voltaire :

« Chaque peuple à son tour a régné sur la terre, »

n'est rien moins que le résumé de l'histoire universelle. Dans la plus haute antiquité, la civilisation se montre en Éthiopie et dans les Indes. Dès lors, on la voit toujours aller d'orient en occident dans une direction septentrionale. Par l'Égypte d'une part, et de l'autre par l'Asie, elle arrive en Grèce et s'intronise pour de longs siècles à Rome. De la cité éternelle, en passant à Byzance, elle ne donne pas un démenti à la loi qui la dirige; elle laisse l'empereur Constantin s'établir sans elle sur le Bosphore. Au milieu des invasions des Barbares, elle se couche comme la dormeuse de Shakspeare, assoupie dans le cercueil, mais non pas morte. Après un long sommeil pourtant, c'est en Italie qu'elle s'éveille; elle se transporte de là en Espagne et en Portugal. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, elle resplendit en France. Le coup d'État du 18 brumaire la chasse de cet asile où elle semblait se complaire. En attendant, elle avait trouvé refuge chez la race anglo-saxonne. L'Amérique nous la montre aujourd'hui marchant à pas de géant. C'est de là qu'il faut attendre les grandes découvertes révolutionnaires et les transformations sociales.

Par rapport à l'Asie, les États-Unis sont l'orient, qu'on le note bien. Si donc la civilisation doit continuer à suivre la même direction que par le passé, elle ranimera des peuples engourdis ou pétrifiés. S'ouvrant le commerce du Japon, elle n'en fera qu'une étape pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine et de la Mantchourie. Elle remontera le fleuve Amour, et cette navigation la mettra en contact avec la Sibérie. Comment la Russie recevra-t-elle les Varègues de la liberté, qui, bon gré mal gré, envahiront ses vastes domaines?... Sera-ce le signal d'une lutte sanglante? sera-ce le baiser de la paix universelle?

eau. On est exposé à plus de fatigues, d'ennuis, de délais, qu'en prenant l'autre voie. Quoique je susse tout cela, il m'importait d'explorer cette route nouvelle, afin de la comparer à celle que j'avais étudiée.

Deux compagnies rivales, celle de Howland et Aspinwall, et celle de Vanderbilt, exploitent avec quelques steamers indépendants la navigation californienne. L'une s'est emparée du trajet par Panama, l'autre du trajet par Nicaragua. La seconde ne peut se comparer à la première, ni pour la régularité de son service, ni pour la dimension de ses steamers. Les départs de San-Francisco ont lieu le 1er et le 15 de chaque mois.

Le 1er janvier 1852, date à laquelle il faut rapporter mes impressions d'un pays qui change continuellement de face, en s'améliorant à vue d'œil, je le quittai, non sans regret, après un séjour de trois mois environ. Ils sont à envier, ceux qui y restent en permanence, sous un ciel radieux et sous une bannière républicaine! Vivant dans le bien-être, animés d'une activité qui accroît le sentiment de l'existence, ils n'éprouvent en aucune façon le malaise physique et moral qui tourmente comme un ver rongeur les habitants des sociétés en décadence ou en transformation. — *O fortunatos nimium!* — Mais où l'homme est-il complétement content? Nulle part. Que la raison donc, habitants de la Californie, vous fasse accepter, en guise de bonheur, une mesure de maux inférieure à celle que supporte la majorité des enfants d'Adam.

Le steamer *Pacific*, sur lequel je me trouvais en compagnie de 250 passagers, en prend souvent le double, et je ne sais vraiment où l'on parvient à les fourrer alors, car il me sembla déjà fort difficile de circuler sur le pont, et de rencontrer un banc, un siége, n'importe quoi, pour m'asseoir. Dès les premiers jours, peut-être cent passagers eurent de diarrhées ou des fièvres. La transition d'une températur

agréablement fraîche à une chaleur tropicale contribue à développer les gerbes morbifiques qu'on emporte des mines, à la suite de l'excès du travail ou des excès de l'intempérance. Tous les malades cependant, hormis un seul qu'on *ensevelit* dans la mer, guérirent, moins par les soins du médecin que par les bontés de dame Nature, extrêmement indulgente envers les émigrants de la Californie.

Quelques-uns de mes compagnons, embarqués ivres à San-Francisco, ne cessèrent pas un instant d'entretenir leur ivresse jusqu'à New-York, et pourtant ils arrivèrent sains comme les autres, réservés sans doute à payer avec usure, un jour ou l'autre, leur folle imprudence.

La nourriture du bord était détestable. Du porc, du porc, toujours du porc : voilà le déjeuner, le dîner, le souper. Je n'eus qu'à me rabattre sur quelques tranches de bœuf, dur comme une semelle de soulier. En fait de légumes, nous avions des fèves, digne accompagnement du porc, et des pommes de terre, remarquablement gâtées. Le luxe des volatiles, poules et canards, ne nous fut octroyé que les deux premiers jours. Quelles poules et quels canards ! plus coriaces que le bœuf susmentionné.

Dans une relâche à Acapulco, nos provisions s'augmentèrent d'une cargaison d'œufs qui, métamorphosés en omelettes, révélaient au goût et à l'odorat leur vieillesse. Les Californiens, chez qui ces deux sens ne sauraient être accusés de délicatesse raffinée, dévorèrent cet extra ajouté à nos repas, avec une émulation digne d'un meilleur objet; ce qui produisit parmi eux un grand nombre de douleurs gastriques. La plupart rejetèrent sur le climat la cause de leur indisposition. Pauvre climat! toujours accusé par les hommes du résultat des plus évidentes infractions à l'hygiène!

Le vin valait les comestibles. De mauvais *brandy* (cognac), fardé d'ingrédients mystérieux, était vendu deux dollars la bouteille, sous le nom de madère, sherry, porto. Le

champagne avait été fabriqué dans quelque pharmacie. Je ne saurais dire de quelles combinaisons sortait le claret ou bordeaux, drogue colorée, qui usurpait son titre. Toutes ces falsifications étaient d'autant plus inexcusables, que le marché de San-Francisco surabondait de bons vins de toutes qualités, à des prix excessivement bas. Par une prévoyance divinatoire, j'avais apporté avec moi une douzaine de bouteilles de sauterne. Je vous apprendrai, en passant, d'après une longue expérience, que les vins blancs légers sont plus salutaires, dans une longue traversée par mer, que les vins rouges, ces derniers étant lourds pour l'estomac débilité.

Les mauvais repas et une société où prédominaient les ivrognes, me faisaient souhaiter d'atteindre au plus tôt la première étape de notre voyage. Le *Pacific,* il faut lui rendre cette justice, marchait bien. En moins de douze jours, il nous amena sur la plage de San-Juan del Sur. Distance : 3,800 milles, 300 milles de moins que pour arriver à Panama (qui est à 4,100 milles de San-Francisco).

San-Juan del Sur est un petit port assez insignifiant. Le *pueblo,* collection de chétives cabanes dispersées en désordre, est noyé dans la verdure d'une végétation tropicale. Les habitants, race mêlée comme celle d'Acapulco, portent sur leurs traits hâves et décharnés les traces des fièvres auxquelles ils sont en proie, la majeure partie de l'année. La *malaria* attaque également, sinon davantage, les étrangers qui ont établi des restaurants-tentes, ou qui servent d'agents à la compagnie de Vanderbilt.

Chagres m'a paru moins insalubre que San-Juan del Sur, où partout s'offraient à ma vue de véritables spectres, couchés dans des hamacs. Cependant nous étions en janvier, « mois comparativement sain, » au dire d'un Français souffrant lui-même, qui tient une espèce de café, et qui me servit un excellent déjeuner à la fourchette. Une supériorité qu'on ne disputera jamais aux concitoyens de Vatel et de Carême,

c'est celle de la cuisine. Il y a plus de science gastronomique dans une humble gargote française que dans un hôtel américain somptueusement tenu. Aussi je recommande au voyageur qui visitera les contrées par lesquelles je le fais passer en imagination, d'aller de préférence dans les établissements de bouche surmontés d'un drapeau tricolore. Il y mangera mieux et plus à son aise, car la majorité des passagers se précipite, par patriotisme d'estomac, vers la bannière américaine. Je regrette d'avoir oublié le nom de mon excellent hôte de San-Juan del Sur, et celui des estimables petits poissons dont il me régala.

Occupé à calmer une faim de douze jours, j'attendis avec patience le signal du départ. Quatre à cinq cents montures, destinées à nous transporter, nous et nos effets, faisaient sur la plage un pittoresque attroupement. Quand messieurs les agents de la compagnie jugèrent à propos de nous délivrer enfin des *tickets* échangeables contre une ou plusieurs des susdites montures, nous nous distribuâmes en une suite de joyeuses cavalcades, dont la plupart ne ressemblaient pas mal à des troupes de bandits. Chemise de laine rouge, chapeau de paille ou de feutre, à larges bords, pistolets à la ceinture, ornée de plus d'un long coutelas : telle était la tenue de presque tous mes compagnons de route. Me voyant assez protégé de la sorte pour un trajet de 12 à 15 milles, je crus pouvoir me dispenser d'imiter leur équipement belliqueux. Cet étalage d'armes, auquel se complaît le Californien, est d'ailleurs superflu dans l'État de Nicaragua, tout à fait exempt de cette chevalerie errante dont le Mexique est constamment tributaire. Mais l'Anglo-Américain s'imagine qu'il y a des brigands partout où se parle la langue espagnole.

Nos *ladies*, vêtues en hommes, montaient à califourchon. Nous en comptions une demi-douzaine ; intrépides écuyères, qui faisaient caracoler leurs chevaux choisis entre les

meilleurs, et témoignaient avec mille folies leur satisfaction d'échapper, pour un moment, à la monotone reclusion d'un steamer. Vivent les femmes aguerries par le séjour de la Californie ! Rien ne les effraye ; rien ne les effarouche ! En pantalons, elles deviennent espiègles comme des écoliers, et gardent pourtant, quoi qu'elles fassent, l'attrait mystérieux attaché à leur sexe.

Le pays, qui plonge de bosquet en bosquet, s'étale dans toute la splendeur d'une végétation tropicale. Quoi qu'il y ait assez fréquemment des montées et des descentes, le chemin, lorsqu'il n'a pas plu la veille, ne présente pas de difficultés sérieuses. Ce n'était presque pas la peine d'entreprendre une grande route planchéiée, qui permettra d'aller en voiture de la mer au lac de Nicaragua. Je n'eusse vraiment pu que donner des éloges à la voie frayée par Vanderbilt et Ce, en opposition à celle de Panama, si le reste du voyage à travers l'Isthme avait été aussi agréable que cette divertissante promenade à cheval. Mais à cette première journée, dont le souvenir me sourit, devaient succéder les quatre journées les plus maudites de ma vagabonde existence. Ce serait être ennemi de mes lecteurs que de leur conseiller de préférence au trajet par Panama le trajet par Nicaragua. De menteuses réclames continuent à égarer l'opinion publique à cet égard, et il me semble nécessaire de rétablir la vérité. C'est là mon excuse de quelques détails peut-être minutieux.

Nous n'étions pas encore en vue du lac qu'il s'annonça par une brise délicieuse. Nos coursiers haletants, s'il est permis de poétiser de maigres et chétives rossinantes, se sentirent ravivés. Les Californiens, qui n'avaient cessé de boire du brandy tout le long de la route, saluèrent le premier terme de l'itinéraire, en donnant un libre cours à une bruyante hilarité. Les vociférations et les coups de pistolet retentirent dans les airs. Il s'improvisa de comiques *steeple-*

chases, et quelques chutes, peu sérieuses, provoquèrent les rires de nos dames.

Des exclamations brèves exprimèrent notre enthousiasme à l'aspect du lac de Nicaragua. Représentez-vous la mer à Naples, mais avec deux cônes comme le Vésuve, au lieu d'un seul; confondez cette image avec la plus belle nappe d'eau de la Suisse, en substituant aux sapins les arbres des tropiques; donnez à la réalité le prestige d'un rêve, et vous aurez une vague notion du spectacle qui surgit devant nos regards enchantés. Un tel paysage ne trouve pas de paroles dignes de lui. Sa vue vous fait dire : C'est beau! son souvenir vous fait répéter : C'était beau ! Quand la nature se surpasse elle-même dans de merveilleux sites, elle envahit, élève, absorbe l'âme humaine, qui demande en vain un autre langage pour exprimer ses impressions. Passer de détail en détail, c'est refroidir, décolorer, détruire l'ensemble de la conception, et il arrive toujours que l'imagination, lorsqu'elle en réunit tous les fragments éparpillés, les recompose d'une manière erronée. L'écrivain placé vis-à-vis d'une sublimité qui défie ses efforts, doit candidement avouer son impuissance. Est-ce la peine de se frapper le front afin d'aboutir à un triste avortement?

Les deux magnifiques cônes, sur lesquels s'arrête l'attention, se dressant du fond des eaux comme des obélisques, appartiennent, quoique entièrement séparés l'un de l'autre, à la même île. Cette île a huit lieues de circonférence et s'appelle Ometepec, c'est-à-dire les deux montagnes (1). Le plus élevé des deux géants a 5,100 pieds et l'autre environ 1,000 pieds de moins. Leur hauteur abrupte, que l'œil embrasse de la base au sommet, est imposante. La cordillère de l'Amérique du Sud offre peu de pics qui frappent davantage. L'effet optique des montagnes ne dépend point de leur

(1) *Ome* signifie deux, et *tepec* montagne, en vieux langage mexicain.

élévation mathématique, mais de la hardiesse de leur élancement soudain. C'est pourquoi tel tronçon des Alpes semble plus majestueux que le vénérable Chimboraço lui-même.

L'île d'Ometepec, embellie, dit-on, de charmants paysages, est d'une fertilité remarquable. Elle a plusieurs villages habités, et l'on y découvre des vestiges de la vieille et curieuse civilisation des Aztèques. Sous le rapport des antiquités, témoignages d'une parenté inexpliquée entre le nouveau monde et l'Égypte des Pharaons, l'île voisine de Zapatero paraît plus intéressante. M. Squier y a fait des fouilles et a déterré des idoles, des vases, des inscriptions et des fragments d'édifices : reliques sur lesquelles la tradition ne présente aucune donnée. Les récits des chroniqueurs espagnols, tels qu'Oviedo, Herrera, Torquemada, ne s'occupent même pas de ces souvenirs d'un état social antérieur à la conquête. Les statues taillées en pierre et les ustensiles en poterie dénotent une certaine habileté artistique, qui suppose une culture d'esprit, barbare si l'on veut, mais présentant comme une réminiscence confuse d'une civilisation plus avancée. D'où venait-elle cette civilisation? combien de temps a-t-elle duré? comment s'est-elle éteinte? A ces questions nul ne peut répondre. En cherchant à accroître son savoir, l'homme n'ajoute souvent que des énigmes nouvelles à son ignorance. Quoi qu'il en soit, la similitude entre la sculpture de l'Amérique centrale et la sculpture des bords du Nil ne manque pas d'éveiller d'involontaires quoique stériles conjectures. Les poses calmes, les attitudes accroupies, les symboles bizarres, les ornements prodigués à la tête, en laissant le reste du corps presque toujours à nu : tout cela se ressemble beaucoup. L'île de Zapatero a fourni des idoles qui sont comme des imitations grossières du fameux colosse de Memnon, type connu de cette impassibilité réfléchie que les Égyptiens donnaient à leurs dieux.

Le lac de Nicaragua mérite d'être visité en détail, autant,

sinon plus, qu'aucun autre lac dans le monde. Il a environ 120 milles de long et 50 à 60 milles dans sa plus grande largeur. Sur sa rive occidentale, surgissent deux villes d'une grande importance commerciale : Granada et Rivas, ayant l'une 10,000 et l'autre 8,000 âmes. Dans le voisinage de la première se trouve le volcan éteint de Momobacho (1), qui se projette en cap et dont les éclaboussures ont semé une innombrable quantité d'îlots, formant un pittoresque archipel à la charmante baie de Granada. Sur la côte orientale, il n'y a pas de ville remarquable ; mais le sol, d'une merveilleuse fécondité, est consacré aux pâturages. On y voit des haciendas avec des milliers de bêtes à cornes, de chevaux et de mules. La population est très-rare sur ces rives où le café, le cacao, l'indigo, le tabac, cultivés sur une petite échelle, sont susceptibles d'un développement immense. Vers le sud, dans la direction de Costa-Rica, s'étendent des forêts vierges, où errent des sauvages « bravos, » c'est-à-dire indomptés, qui en connaissent seuls les issues.

La navigation sur le lac se fait par des « bongos, » canots effilés, et par de légères goëlettes. La profondeur varie de 8 à 40 brasses. Les vagues, fréquemment soulevées par un vent impétueux du nord-est, se brisent contre la plage avec une impétuosité et une régularité qui simulent le flux et le reflux de l'Océan, avec lequel le lac ne communique en tout temps que du côté de l'Atlantique par la rivière San-Juan. Le plus souvent sa jonction avec le lac voisin de Managua est bouchée, mais les traces de cette jonction sont visibles dans le lit d'un torrent, qui parfois s'emplit d'eau.

Les eaux du lac sont bonnes à boire, limpides et salubres. Elles abondent en excellents poissons. Engageantes pour le bain, il est fâcheux qu'elles contiennent des caïmans et des requins. Ces derniers, très-redoutés des habitants, ont reçu

(1) 1,800 pieds d'élévation.

le nom de *tigrones* (1), à cause de leur voracité qui égalerait celle du tigre.

La bahia de la Virgen (Virgin-Bay, baie de la Vierge), notre point d'embarquement, est un village couché tout près du lac. A écouter le bruit des vagues qui se suivent en lançant leur écume, on se croirait sur la plage d'une mer agitée. Le steamer se tient à une distance d'un mille de terre, à cause de ce continuel flux et reflux. Il s'adosse contre une petite île, où le mouillage est plus sûr.

La population du village, sortie de ses cabanes de roseaux, offrait un assemblage de toutes les couleurs. Sur cette Amérique centrale, où le noir et le blanc se combinent en nuances innombrables, se déteint déjà l'Amérique du Nord, représentée par les agents de la compagnie Vanderbielt et quelques cabaretiers. L'apparence des habitants en général dénote la santé. La malaria de San-Juan del Sur ne s'étend pas jusqu'à la bahia de la Virgen. Parmi les femmes indigènes qui vinrent nous proposer des fruits et des gobelets qu'elles fabriquent elles-mêmes avec de grosses noix tropicales, il y en avait d'une superbe complexion. Elles portaient pour unique vêtement une chemise drapée sur des formes arrondies ; et encore quelques-unes se plaisaient à étaler leurs bras en dehors des manches, exposant ainsi un buste souvent admirable. Ces belles, qu'un climat tiède rend insouciantes aux rites prescrits par la vénérable matrone vulgairement connue sous le nom de pudeur, ces belles, dans leur mol abandon, exhibaient à plaisir des bracelets, des colliers, des épingles en bijouterie vraie ou fausse. Mais leurs plus réels ornements, c'étaient des regards de feu et des dents d'ivoire.

L'étude de cette naïve désinvolture de mœurs qui n'excluait pas la courtoise affabilité castillane, et la contempla-

(1) Grands tigres.

tion d'un panorama ravissant, m'eussent fait faire volontiers une halte de quelque durée dans la baie de la Vierge. Je sentais aussi une vive curiosité de visiter les îles d'Ometepec et de Zapatero, dont je suis réduit à parler d'après les renseignements d'autrui; Granada, où le commerce a créé une société agréable; Masaya et Managua, deux villes considérables, et enfin Léon, antique cité de 30,000 âmes, capitale de la République de Nicaragua. Cette tournée, qui exigeait une quinzaine de jours, m'aurait révélé un pays presque inconnu des Européens, et destiné à jouer bientôt un rôle marquant dans la géographie du monde. Malheureusement, ayant pris un *ticket through* de San-Francisco à New-York, pour 300 piastres payées d'avance, il m'aurait fallu sacrifier une partie de cette somme, et il était douteux que je pusse la remplacer sans écrire aux États-Unis. Ce motif financier m'obligea, bien à contre-cœur, à suivre le courant des Californiens qui ne se soucient guère de flâner en chemin, et tendent à arriver le plus vite possible au terme définitif du voyage.

Notre embarquement s'opéra au moyen d'une large chaloupe de fer, communiquant au steamer par une grosse corde, qu'il s'agissait de tirer comme dans un radeau. C'était un procédé lent, pénible, dangereux, mais le seul dont on pût se servir ; car le simple emploi des rames n'aurait pu vaincre le vent impétueux qui soufflait contre terre. On transporta d'abord les bagages. La nuit était venue quand ce fut le tour des passagers. Placés à la file, comme dans une queue de théâtre, sur une étroite jetée contre laquelle s'amarrait la chaloupe de fer, nous y entrions un à un, chaque fois qu'un soulèvement des vagues l'élevait à la hauteur de cette jetée. Il fallait une heure pour la remplir, et une heure de plus pour chaque trajet. Dans un espace où trente auraient pu tenir commodément, on nous entassa soixante ou quatre-vingts à la fois. Au supplice d'être serrés les uns contre les autres, comme des nègres que le barbare trafi-

quant arrache à la côte d'Afrique, se joignait le désagrément d'avoir les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, d'être baignés par l'écume des vagues et de craindre à chaque instant que la corde, craquant sous le poids, ne se rompît tout à coup. En ce cas, un large tribut de cadavres aurait été offert au mauvais génie du lac; l'embarcation, emportée avec violence par l'onde courroucée, serait sans doute arrivée vide sur le rivage. Le désastre qui me sembla imminent n'était pas, à ce qu'il paraît, marqué sur les pages du destin.

Nous nous trouvâmes ainsi à bord du steamer, vivants, quoique mouillés jusqu'aux os, fatigués d'une gêne affreuse, éprouvant des frissons et suant à grosses gouttes. Un anathème universel sortit de nos poitrines contre la compagnie Vanderbielt; mais nous n'étions pas au bout de nos ennuis.

A minuit, le steamer se mit en marche, malgré la bourrasque, qui augmentait et nous ballottait comme en pleine mer. Le pont se métamorphosa en un tapis d'hommes, où les plus heureux purent s'étendre de tout leur long, tandis que d'autres, en grand nombre, trouvèrent juste assez de place pour s'accroupir. Deux cent cinquante passagers encombrèrent complétement le steamer qui, étant le seul du lac, en prend parfois cinq ou six cents. Je m'imagine ce que doit être alors la souffrance de ces malheureux; car la nôtre, comparativement moindre, ressemblait déjà à une violente torture. Le sommeil m'accablait, et je me félicitais de posséder le privilége d'un petit coin où j'espérais, grâce au roulis, qui d'ordinaire contribue à m'endormir, sortir pour quelques heures de la misérable réalité et me perdre dans la région des rêves. Mes paupières s'étaient à peine fermées, qu'un froid glacial, appliqué sur une de mes joues, me réveilla soudain. Qu'était-ce? Un Californien avait tout bonnement pris ma tête pour point d'appui d'une jambe incommensurable qui se terminait par un soulier, ferré comme le sabot d'un cheval. C'était l'impression des clous

que j'avais sentie. Comme je repoussais le pied importun, son propriétaire, qui comprit de quoi il s'agissait, grommela poliment un *beg pardon* et se replia un peu sur lui-même. De celui-là je n'eus plus à me plaindre ; ce fut le tour d'un autre.

Pour me garantir d'une pluie qui m'atteignait dans mon gîte, je m'étais enveloppé, en guise de couverture, dans un *sarape,* autrement dit *poncho ;* si vous avez lu n'importe quelle description de l'Amérique espagnole, vous ne pouvez ignorer que le par-dessus-tout, appelé *sarape* dans le Mexique, et *poncho* dans les républiques plus méridionales, est simplement une pièce de laine ou de toile, percée d'une ouverture pour enchâsser le cou. Cet accoutrement primitif, dont l'invention est attribuée aux Indiens, garantit mieux de l'air, des ondées et de la poussière, que le paletot ou le manteau d'une civilisation qui gâte les modes sous prétexte de les perfectionner. Le sarape ou poncho, porté universellement partout où vivent les descendants des *conquistadores*, diffère de pays à pays, de province à province, voire même de ville à ville. A Chiloé, île appartenant au Chili, il se fabrique avec la laine fine et moelleuse du *llama* (1) ; gardant l'unique couleur du noble animal, il est d'un jaune fauve. A Quito, on le fait en coton blanc, et on l'embellit de raies rouges et bleues. Au Mexique, on le tisse comme un tapis, avec la toison des brebis, et on y mêle dans de fantastiques dessins toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un élégant sarape de cette dernière espèce coûte de 2 à 6 onces (de 170 à 510 francs) : imperméable comme un *mackintosh*, il dure dix ans et davantage. Le mien, qui eût frappé par son éclat sur le fond noir des mises européennes, quoique seul de son espèce, pâlissait parmi les chemises rouges, à la californienne, dont j'étais entouré. Qui m'aurait dit qu'une de ces chemises rouges me reprocherait mon sarape ?

(1) Qu'on prononce liama, et que les Français, dans leur insouciance de conserver la prononciation étrangère, appellent lama.

— Hé ! articula une voix rude, pendant qu'un bras lourd me secouait.

— Que me voulez-vous ? demandai-je au perturbateur qui m'arrachait à mon second somme, et dans lequel je reconnus un Mississipien constamment abreuvé de *brandy*.

— Je veux dire que vous avez l'air diablement ridicule avec votre costume mexicain.

— Fâché qu'il vous déplaise ! Mais si cela vous est égal, nous en parlerons quand il fera jour.

— Vous avez donc l'intention de dormir ? Il me semble plus agréable de causer. J'ai une question à vous faire : Pourquoi portez-vous vos pantalons sur vos bottes, au lieu de porter, comme moi, vos bottes sur vos pantalons ?

— Chacun a son goût.

— C'est vrai ; il se trouve, par exemple, des gens qui n'aiment pas à boire : c'est leur idée. Je les plains et je suis fier d'être glorieusement ivre, comme à présent. Qu'en pensez-vous ?

— Rien.

— Bonne nuit !

Je me flattais déjà d'avoir terminé pacifiquement ce dialogue, qui avait commencé comme par une insolence, et je m'attendais à voir partir le Mississipien. Vain espoir ! S'emparant de la moitié de ma place, il me dit :

— Comme vous êtes bon garçon, je compte rester à côté de vous.

Dans l'espace étroit qu'il m'avait laissé, je ne me sentis guère mieux que dans la chaloupe négrière de la baie de la Vierge. D'ailleurs, le voisinage d'un butor, qui endormi ronflait comme une locomotive et se penchait avec le dessein de prendre mon épaule pour oreiller, un tel voisinage mettait le comble au désagrément. M'étant levé et ne sachant trouver, entre les corps agglomérés dans toutes les positions imaginables, aucun interstice où me blottir, j'allai sur le

devant du steamer, et je passai le reste de la nuit à fumer, assis sur une malle. Admirable invention que le cigare pour consoler le voyageur de ses ennuis!

Au jour, les aiguillons d'un vif appétit commencèrent à me tourmenter. Au *bar-room,* où l'on se bousculait déjà, je demandai quelque chose en guise de déjeuner. Le *bar-keeper* me tendit une tasse de mauvais thé et un biscuit sec, en déclarant qu'il n'avait pas d'autres comestibles.

— Toute ma provision de cinq cents œufs, me dit-il, a été épuisée cette nuit en *egg-nogs* (1), et nous n'avons pas l'habitude de nous fournir de viande, ni de fruits.

Force me fut de me contenter du biscuit : quant au thé, dont la composition me parut suspecte, je lui préférai un verre d'eau avec quelques gouttes de *brandy*.

Quel *brandy!* C'était un infâme usurpateur de la gloire du cognac, dont il osait porter le nom, pompeusement inscrit sur les bouteilles. Mais les Californiens le vantaient tout de même, semblables à ceux qui ne savent pas faire de différence entre un tableau original de grand maître et une ignoble copie, — entre un héros et un charlatan.

Au bout du lac, s'élève, dans une position pittoresque, le fort de San-Carlos, qui est occupé par une petite garnison de l'État de Nicaragua. Le *pueblo,* sur ce point stratégique, se compose d'une vingtaine de cabanes. Le steamer, après deux heures de marche, s'arrêta dans la rivière de San-Juan devant les rapides du Toro. Nous devions y trouver, pour franchir cet obstacle, un steamer plus petit; mais il n'arriva que le lendemain, ce qui nous fit stationner vingt-quatre heures au milieu de la rivière. Si l'on avait eu un peu plus d'égards pour les passagers, la plupart dépourvus de vivres, on

(1) L'*egg-nog* est une espèce de lait de poule à l'américaine, où il entre plus d'eau de vie que d'eau.

nous eût laissés attendre à San-Carlos : malheureusement, il paraîtrait qu'il était indifférent aux barbares agents de la compagnie Vanderbielt de voir quelques-uns d'entre nous mourir de faim. Un brave tailleur allemand, plus prévoyant que moi et que beaucoup d'autres, me donna deux œufs. Ce fut là tout mon dîner, avec quelques croûtes de pain, achetées au *bar-room*.

La deuxième nuit à bord ressembla à la première ; il me fut également impossible de dormir au milieu d'un tas d'individus ivres, et j'eus à subir — tristement éveillé — les attaques des *mosquitos*, qui, eux du moins, ne jeûnèrent pas.

Le second steamer, sur lequel on nous transborda, n'accomplit que le court trajet des rapides du Toro aux rapides du Castillo, distance de 7 milles environ. Nouvelle halte de trois jours, à terre cette fois-ci, pour attendre que deux steamers, encore plus petits, nous prissent à la place des passagers qu'ils amenaient des États-Unis.

Les rapides du Castillo embarrassent plus que tous les autres la navigation de la rivière San-Juan. Ils interrompent la navigation à vapeur, et les steamers qui voguent sur le lac ont beaucoup de peine à les remonter à vide. Les *bongos* même, qui ne sont que des gondoles fabriquées le plus souvent avec un seul tronc d'arbre, doivent être allégés de leurs cargaisons, par un portage de trois cents toises environ, et sont, pendant tout cet espace, traînés à la cordelle. Rien de plus sauvage que l'apparence de ces *bongos*, avec leur *chopa*, ou toiture couverte de peaux qui infectent l'atmosphère, et avec leur équipage de matelots noirs ou cuivrés, entièrement nus comme s'ils vivaient dans l'âge d'or. Allez donc leur demander, ô vous qui prenez les coutumes de la civilisation pour des instincts de la nature, à ces naïfs sans-culottes, ce qu'ils pensent de la pudeur. Ils vous répondront, bien qu'ils soient à moitié sortis de l'état sauvage, que cette chaste inspiratrice,

à laquelle on attribue l'embarras d'Adam et d'Ève après le péché, leur est tout à fait inconnue (1)...

Le Castillo, ou château fort, qui donne son nom aux rapides, couronne une colline pyramidale; sa construction date probablement du temps de la conquête, mais il fut réparé en l'année 1747, comme l'indique une inscription lapidaire. L'emplacement était bien choisi pour la défense de la rivière, tant contre les Indiens que contre les ennemis du dehors. Les Anglais, en guerre avec les Espagnols, prirent le Castillo en 1780, malgré la vigoureuse résistance de la garnison, et ils ne l'abandonnèrent qu'après quelques mois d'occupation, l'année suivante. Cette attaque avait pour but de s'emparer du lac de Nicaragua et de couper ainsi toute communication entre le nord et le sud des colonies de S. M. Catholique. Sous ce rapport, l'expédition avorta complétement, mais elle est restée mémorable par la coopération d'un des grands hommes de l'Angleterre, celui que l'histoire citera avec reconnaissance pour avoir le premier remporté des triomphes sur le despotisme militaire de Napoléon. Le futur vainqueur de Trafalgar, alors commandant du vaisseau le « *Hinchinbrook* » et simple capitaine, se distingua au siége du Castillo. Il y réunit son équipage aux troupes de terre que commandait le colonel Polson. Une effrayante mortalité décima les Anglais. Nelson perdit presque tous ses matelots et faillit lui-même devenir victime du climat. Mais

(1) Qu'on ne prenne pas ce passage, comme plusieurs autres, pour une attaque préméditée contre les salutaires conventions établies par le progrès moral des peuples. C'est justement parce que je respecte le progrès que je veux lui rendre ce qui lui appartient et ce qu'on attribue par erreur à je ne sais quelle inspiration primitive. D'où provient cette assertion produite si souvent contre le témoignage unanime des voyageurs? De plusieurs raisons, sans doute; mais l'histoire du père et de la mère du genre humain a engagé les théologiens à faire de la pudeur un argument en faveur du péché originel. Que dirai-je? C'est qu'une mauvaise cause fait flèche de tout bois.

la destinée, ou la Providence, comme on voudra, ayant besoin de lui, le préserva d'une fin vulgaire et prématurée. Qu'on suppose de moins ce seul héros, et les événements décisifs du XIXe siècle prenaient une tournure sans doute différente.

Le Castillo est bien conservé en dehors, ses murailles étant debout. A l'intérieur ce sont des ruines, que la fertilité du sol a transformées en un curieux jardin. Les arbres croissent au milieu des salles abandonnées. On ne voit partout qu'herbes grimpantes. Le plancher bouleversé accuse, comme la plupart des ruines, la visite des chercheurs de trésors.

Les travaux de la vieille Espagne porteraient un durable témoignage de sa puissance, si la végétation exubérante des tropiques ne les enterrait plus profondément que la lave du Vésuve n'a enterré Herculanum et Pompeia. Les conquérants du nouveau monde visaient, par la solidité de leur architecture, à bâtir pour l'éternité, comme les vainqueurs du monde antique : folle présomption ! Ce que le temps respecterait pendant des siècles, les hommes le détruisent en un petit nombre d'années, et quand ce ne sont pas les hommes, c'est la nature. Il y avait quelques mois à peine qu'une garnison était casernée, au nom de la République de Nicaragua, dans un compartiment du Castillo, et déjà le sentier qui y conduit, à travers une double rangée d'arbrisseaux, tend à disparaître. Je m'ensanglantais les mains en me frayant un passage parmi les branches qui se projetaient d'un côté à l'autre pour s'entrelacer. La montée n'est pas longue, mais pénible par son escarpement. Une délicieuse vue me récompensa de mes fatigues. Tout autour de la colline, une riante forêt tropicale ; à mes pieds, la rivière San-Juan, pliée et repliée sur elle-même, comme un serpent d'argent : voilà tout le paysage, qui me prouva cependant que les grands effets sont produits souvent par les moyens

les plus simples. Assis sur la muraille, auprès d'une guérite de sentinelle, je jouissais de cet inexplicable plaisir que l'homme, orgueilleux animal qu'il est, éprouve toujours à regarder du haut en bas,—quand une pluie torrentielle, soudainement survenue, me força de chercher un abri. Du dehors, mon attention fut attirée sur l'intérieur. A l'expansion d'un orgueil momentané succéda un instant d'humiliation. Renfermé dans la solitude des ruines, il me sembla entendre le lugubre « *Memento mori!* » du trappiste. La mélancolie s'emparait de moi, lorsqu'un rayon de soleil, en éclairant mon cerveau comme les grises dalles de mon réduit, vint tout à coup me rappeler le « *Carpe diem!* » d'un chanoine païen, qui complète la pensée monacale et lui enlève ce qu'elle a de funèbre et de menaçant. La folie moderne, si vous en cherchez l'origine, est fréquemment la sagesse antique défigurée. Souviens-toi qu'il faut mourir; c'est juste, mais pourquoi? — Pour jouir de la vie, dans la mesure équilibrée de tes moyens moraux, intellectuels et physiques, répond la raison. — Pour mourir tout vivant, en annulant le cœur, l'esprit et le corps, dit au contraire la théologie. Adopte qui voudra, en se réduisant à l'état de cadavre, cette dernière prescription : elle me choque, comme l'imposture la plus palpable en face de la réalité. « Vivons tant que nous vivons, » n'est-ce pas la loi claire et nette de notre destinée? Vaines et subtiles religions qui, en évoquant par vos paroles la fantasmagorie de l'enfer, vous efforcez de rendre les hommes plus malheureux qu'ils ne le sont, arrière avec votre épouvantail usé! La conscience le repousse ;—le ciel, dont la tyrannie terrestre s'est fait un complice, renie toute communauté avec elle... Que le lecteur développe ce thème; qu'il supplée à mes réticences, et surtout qu'il ne m'accuse pas, à cause de mes brèves sorties, de l'entraîner d'une idée à une autre. Pour moi, voyager c'est penser. Mon itinéraire n'est qu'une série de réflexions; je ne le

comprends pas autrement et je ne prétends pas qu'il soit autrement compris.

Entre la colline du Castillo et la rivière, il n'y a qu'une étroite plate-forme, d'où les huttes indigènes ont disparu tout récemment, pour faire place à trois ou quatre maisons en bois et au même nombre de tentes, occupées les unes et les autres par des Nord-Américains, qui tous logent et nourrissent les voyageurs. Les auberges en planches ou en toile ont pour tout ameublement des bancs et des tables. Veut-on avoir une couche tant soit peu confortable, il faut être muni de son matelas et de son hamac. Veut-on ne pas être à la merci d'une détestable et insuffisante cuisine, il est bon d'apporter quelques provisions. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires qu'on ne sait pas combien de jours on sera condamné à rester aux bords du rapide de Castillo; car c'est la halte, mal choisie, où les passagers de New-York et de la Californie s'attendent les uns les autres, selon que ceux-ci ou ceux-là arrivent les premiers. On m'a dit que la chose était arrangée de manière à donner toutes les chances de l'attente aux argonautes qui reviennent de la région de l'or.

Ma mauvaise étoile me condamna à rester trois jours cloué dans un endroit où ma curiosité n'aurait pas demandé au delà d'une heure d'arrêt. Les souvenirs de ce long campement, à part la visite faite au vieux fort espagnol, me sont déplaisants.

Chaque heure apportait deux ou trois ondées. On divise l'année à Nicaragua, comme partout sous les tropiques, en saison sèche et en saison humide, mais le lac et la rivière qui en découle ne tiennent aucun compte de cette division. Il pleut constamment pendant les douze mois, avec le seul privilége, pour l'époque dite sèche, que ses pluies sont moins copieuses. Le soleil apparaissant et disparaissant tour à tour, de minute en minute, n'avait pas le temps de durcir

la terre marécageuse qui nous environnait. Que doit-ce être durant la saison humide? se demandaient les deux cent cinquante victimes de la compagnie Vanderbielt, forcées de patauger au milieu d'une boue grasse, qui ressemblait à du gruau noir. La promenade d'une gargote à l'autre était pénible, quoiqu'elles se touchassent presque. La reclusion prolongée dans des espaces étroits, où la faible minorité réussissait à s'asseoir, me parut encore moins attrayante. L'ivrognerie à laquelle se livrait la grande majorité, se traduisait en scènes ignobles. Je n'en rapporterai qu'une seule.

Un individu de fort mauvaise mine, rendu comme fou par les innombrables *drinks* qu'il venait d'avaler, donna sans provocation aucune un soufflet à un de ses voisins, et pocha d'un coup de poing, sans plus de motif, l'œil d'un autre; puis tirant à l'instant de sa ceinture son menaçant revolver :

— Voilà cinq balles pour vous autres, dit-il en dirigeant son arme contre un groupe.

Les spectateurs prudents s'esquivèrent, mais un robuste ex-gouverneur de l'Illinois se jeta sur le maniaque, le terrassa et le garrotta à l'aide d'une corde, trouvée fort à propos. On avait réduit à l'impuissance un redoutable membre de la société, et je croyais qu'on se bornerait à le laisser sous bonne garde jusqu'à ce qu'on pût le délivrer sans danger. Un bizarre épisode suivit l'acte frénétique.

Environ quarante ivrognes s'organisèrent en tribunal, et leurs orateurs dirent que le salut public exigeait un exemple éclatant, et qu'il serait conforme à toutes les règles de la justice de pendre le délinquant. Le *Lynch Law*, pratiqué sous l'influence de l'alcool, allait commettre un meurtre. Le docteur à l'œil poché et le colonel gratifié du soufflet, étant naturellement les plus irrités de la bande, déclarèrent qu'ils sortaient pour chercher un lieu favorable à l'exécution.

J'étais presque le seul individu sobre, présent à cette scène ; il était donc de mon devoir de combattre une détermination irréfléchie.

— Gentlemen, leur dis-je en m'élançant sur une chaise, certes l'accusé a mérité au plus haut degré l'indignation publique, et la peine terrible que vous voulez lui infliger lui revient de droit. Mais la justice populaire est d'autant plus solennelle qu'elle s'exerce au grand jour. Maintenant le soleil est sur le point de se coucher. Je propose de reprendre notre séance demain matin.

On se fait toujours écouter par les Nord-Américains, ivres ou non, quand on a l'air d'être d'accord avec eux. Je fus applaudi, et ma proposition, appuyée par l'ex-gouverneur de l'Illinois, aussi généreux que vaillant, fut acceptée à l'unanimité. Pendant la nuit, le prisonnier mal gardé rompit ses liens et s'échappa. On le crut caché dans les bois, et il ne fut plus question de lui jusqu'à ce que nous le vissions reparaître sur le steamer. Il vint humblement demander pardon au colonel qui ne sentait plus son soufflet et au docteur dont l'œil était guéri. Tous les trois trinquèrent ensemble. Les ivrognes ne sont pas rancuniers.

Les provisions des gargotiers, qui ne consistaient qu'en jambons, saucissons et biscuits, s'épuisèrent vers le troisième jour. Nous étions menacés de famine, si les steamers avec les passagers de New-York avaient tardé plus longtemps. Mon régime culinaire fut différent de celui de mes compagnons. Fraternisant avec les mariniers des *bongos,* qui passaient de temps en temps, je réussis à obtenir d'eux pour quelques réaux une certaine quantité d'œufs, et de la *chancaca,* mélasse de sucre, dont les indigènes sont très-friands. Quand on est condamné à vivre sans exercice, il est non-seulement facile, mais même salutaire de s'abstenir de viande. Mes œufs et mon sucre me soutinrent très-bien pendant trois journées. Pour le reste du trajet, plus pré-

voyant qu'à Virgin-Bay, je me procurai, moyennant deux dollars chacune, deux vieilles poules qu'il m'aurait fallu rôtir moi-même, si je n'eusse pas rencontré, dans notre caravane, un nègre qui se chargea de l'opération. Tout nègre, comme tout Français, s'entend en cuisine. En partant de là pour aboutir à la haute politique, quel parallèle naturel entre la France et Haïti!...

Les deux steamers, qui s'arrêtèrent en deçà des rapides de Castillo, avaient la dimension des petits steamers qu'on voit sur la Tamise; chacun était pourvu d'une seule roue par derrière; ils apportaient ensemble environ cinq cents passagers. Comment tout ce monde, qui croyait sans doute avoir éprouvé le pire, allait-il être entassé sur le steamer du lac, où j'avais été si mal à mon aise dans une cohue moitié moins nombreuse? Comment les comprimerait-on sur le steamer océanien, que nous remplissions en entier?... La solution de ce double problème, qui m'aurait embarrassé, n'arrête en aucune façon certaines compagnies américaines, très-insouciantes du confort, de la santé, de la vie même, des individus qu'elles transportent. Leur unique souci est de gagner le plus d'argent possible. Des règlements, promulgués par le congrès et exécutés sous une surveillance sévère, pourraient seuls mettre un terme à ces abus, provenant d'une cupidité insatiable comme celle des négriers. Depuis bien des années on parle d'une loi pour déterminer le nombre d'émigrants qu'il sera permis de prendre, sur chaque navire à vapeur ou à voiles, d'après son tonnage. Quelque mesure dans ce sens est émanée, je crois, de la sagesse des pères conscrits de Washington, mais la chose est comme non avenue. La navigation californienne est trop lucrative pour ne pas à la longue corriger l'abus dont on se plaint, objecte-t-on. Je le pense aussi, mais en attendant que les *lignes d'opposition* (*opposition lines*) viennent dépouiller du monopole les compagnies régnantes,

combien n'y aura-t-il pas de victimes d'une inhumaine avarice!

On se garderait de violer une loi qui prononcerait une amende équivalente à tout le profit de la traversée de New-York à San-Francisco, et l'emprisonnement de l'agent comptable du steamer incriminé. Grâce à cette loi, le nombre des steamers se proportionnerait bientôt à la quantité des passagers. De plus, la concurrence tendrait à diminuer le prix de la traversée. Qui s'en plaindrait? Les compagnies peut-être? Habituées, sur la route de Californie, à récupérer en deux voyages la valeur totale d'un steamer, on comprend qu'elles seraient fâchées de la diminution de leurs exorbitants bénéfices. Mais du public, n'a-t-on pas à s'en soucier? La faculté laissée à des oligarques de la finance d'étouffer (à la lettre) des masses d'individus, jure avec les institutions des États-Unis, où, mieux que partout ailleurs, l'intérêt du grand nombre prévaut sur les appétits accapareurs de quelques-uns.

C'est à l'espace étroit où ils sont parqués durant la traversée de New-York à San-Francisco, et *vice versâ,* autant qu'à l'intempérance, qu'on doit attribuer les fièvres et les dyssenteries, qui attaquent beaucoup d'émigrants. Exposés sans défense tantôt aux rayons d'un soleil brûlant, tantôt aux pluies tropicales, ils subissent les effets délétères d'un climat qui n'aurait rien de redoutable dans d'autres conditions d'existence. Parmi les passagers de première classe qui réussissent à se ménager de spacieuses cabines, les maladies sont comparativement beaucoup plus rares, par cela même qu'ils sont garantis davantage du soleil et des pluies, ces deux grands agents de la mort sous la zone torride. L'Européen des régions froides ou tempérées ne saurait se faire une juste idée des dangers qu'il y a surtout à rester longtemps exposé aux rayons éclatants du jour — entre les tropiques. La lune aussi — ceux qui ne l'ont pas constaté de

leurs yeux le croiront à peine — occasionne, entre ces latitudes, d'étranges altérations dans la constitution humaine. Les pâles lueurs de cet astre mystérieux des amants, lorsqu'elles tombent d'aplomb sur la figure, la gonflent et la déforment à faire peur; elles déterminent aussi de terribles ophthalmies. Pour prévenir de tels accidents, on devrait obliger les steamers, dans les régions chaudes, à dresser une tente, jour et nuit, de la poupe à la proue.

A cela ne se bornerait pas la réforme, si la société tenait à s'affranchir de la meurtrière parcimonie des spéculateurs en navigation. L'architecture des steamers, telle qu'elle existe actuellement, ne convient qu'aux climats froids. Faute d'ouvertures, pour renouveler l'air brûlant, et de ventilation suffisante, les miasmes des haleines accumulées se condensent et engendrent les épidémies de tout genre, que l'ignorance ne manque jamais de rapporter à quelque autre cause.

Les voyageurs qui écrivent des livres ont beaucoup trop négligé d'indiquer les améliorations, révélées à chaque instant à leur expérience, pour ménager la vie, conserver la santé et augmenter le bien-être de ceux qui suivront leurs traces. Leur égoïsme ne s'inquiète guère de laisser subsister les abus dont ils n'auront plus à souffrir. Quelquefois même, dans des vues coupables, ils pallient, excusent et justifient le mal. Un mensonge leur coûte peu, quand il arrondit une phrase, ajoute un trait à une coquette peinture, ou paye une dette de reconnaissance individuelle. Agir de la sorte, c'est s'éviter sans doute un fastidieux devoir, mais c'est trahir la confiance du lecteur sérieux. Je comprends autrement ma mission, et je l'accomplis, au risque de déplaire à la curiosité légère et frivole.

Unanime fut notre joie de pouvoir enfin nous remettre en route. Les Californiens saluèrent d'un *hourra* immense les New-Yorkiens, qui leur rendirent leur salut. Ensuite, sans

se connaître, on s'aborda, afin d'échanger les nouvelles de la région de l'or, contre les nouvelles d'Amérique et d'Europe. Dans cette rencontre, j'appris le fameux coup d'État du 2 décembre, qui devint le sujet de toutes les conversations. L'entrée triomphale de Kossuth, reçu par un peuple libre, fit diversion à de tristes commentaires sur la trahison accomplie en France vis-à-vis de l'humanité. Deux *meetings* consécutifs s'improvisèrent parmi nous, l'un pour témoigner l'indignation, l'autre pour épancher l'enthousiasme. Ce dernier en l'honneur du héros magyar, auquel la calomnie n'osait pas encore jeter la boue, se termina par le cri retentissant de : « Vive Kossuth! »

Les Nord-Américains, pénétrés du sentiment de la vie publique, en colportent partout les usages. C'est par des meetings continuels sur des sujets frivoles, quand manquent les sujets sérieux, qu'ils se forment à l'éloquence dès leur plus tendre jeunesse. L'habitude d'exprimer hautement et franchement la pensée du moment contribue, plus que tout, à leur faire aimer les institutions républicaines. La parole, cette démarcation infranchissable entre l'homme et la brute, la sainte parole est redoutée par le despotisme. Et pourquoi? parce qu'en s'échappant libre hors de la conscience, elle conclut nécessairement à la liberté, ce besoin impérieux de tout être intelligent.

Le signal du départ ayant été donné, le caractère nord-américain se déploya sous une autre de ses faces saillantes. Ce fut à qui escaladerait celui des deux petits steamers qu'on faisait partir un peu avant l'autre. Je crois que celui-ci n'aurait pas eu plus d'une douzaine de passagers, si le premier, après en avoir reçu cent quatre-vingts environ, n'avait brusquement quitté le rivage. Connaissant, par mainte et mainte expérience, cette invincible impulsion qui pousse les Nord-Américains les uns sur les autres, toutes les fois qu'il s'agit de locomotion, je laissai passer le torrent sans

m'y joindre. Qu'arriva-t-il ?... C'est que je me trouvai à bord du second steamer avec soixante et quelques passagers seulement.

Si le capitaine de cette barque fumante ne m'a pas induit en erreur, il y a quatre-vingt-dix milles de Castillo à San-Juan del Norte. Notre trajet ne s'accomplit qu'en vingt-quatre heures, en y comprenant quelques haltes accidentelles.

A une lieue environ de Castillo se trouve une île inhabitée, qui porte les traces de quelques fortifications; on l'appelle Bartola. Elle marque dans l'expédition anglaise de 1780 contre Nicaragua : Nelson en chassa les Espagnols et révéla pour la première fois sa bravoure. Cette île servit de cimetière aux nombreux Anglais qui périrent de blessures ou de maladie, durant une campagne courte, mais meurtrière, dont la Grande-Bretagne ne retira pas d'autre profit que de reconnaître, à l'épreuve, l'éclatant génie qui devait la couvrir de gloire dans de mémorables circonstances.

Au delà de Bartola sont les rapides de Machuca, qu'on franchit avec beaucoup de précaution. Un steamer nord-américain reste depuis un an échoué au milieu d'eux. Il est tellement encloué sur des rochers pointus, que tous les efforts pour l'en retirer ont été inutiles. Nous faillîmes lui servir de pendant, car nous fûmes arrêtés sur quelque chose de dur; heureusement, l'impétuosité du courant, aidée de la vapeur, nous tira de cette difficulté.

La rivière de San-Juan, outre ses récifs, a beaucoup de bancs de sable, qui, à plusieurs reprises, retardèrent notre marche. On se dépêtre du gravier en forçant la vapeur au risque d'une explosion. Ce moyen ne réussit pas toujours, et il nous arriva une fois de recourir à un autre système passablement sauvage. Tant pour alléger le steamer, que pour ajouter la puissance d'une centaine de bras à celle de la machine, le capitaine invita, sans façon, les passagers à

descendre dans l'eau. La proposition ne scandalisa nullement mes compagnons et leur parut une simple réminiscence des mines. Quelques-uns se déshabillèrent en gardant pudiquement la chemise; mais les autres, en énorme majorité, avec une précipitation toute nord-américaine, se jetèrent à la rivière, entièrement habillés, sans songer ni aux rhumes, ni aux fièvres que pouvait engendrer un bain jusqu'à la ceinture, pris dans de semblables conditions. Aux caïmans qui abondaient autour de nous personne ne donna le moindre souvenir; mais il faut dire que ces flegmatiques amphibies, affectionnés au recueillement et au repos, ne se dérangent pas facilement de leurs couches de roseaux où ils font de longues siestes. Le bruit, qu'ils détestent en véritables sybarites, les éloigne au lieu de les attirer. Les jambes des voyageurs transformés en travailleurs aquatiques n'avaient donc presque rien à craindre des dents acérées des crocodiles américains; il y avait à redouter davantage les morsures des requins, qui, dans leurs excursions hors du lac où ils vivent, pouvaient se heurter contre l'attroupement des bipèdes humains; mais on se renfermerait dans une inerte poltronnerie si, au moment d'agir, on faisait toutes ces prudentes réflexions, qui ne me viennent qu'en écrivant.

Quant à moi, je me dispensai, ainsi qu'une demi-douzaine d'individus, d'aider le steamer à reprendre sa marche, d'autant plus qu'il me sembla assez allégé. Le capitaine avait ajouté à son exhortation l'amendement suivant: « Ceux qui se sentent malades n'ont pas besoin de se déranger. » Ayant égard à l'égalité républicaine qui prévalait parmi nous, j'appuyai mon abstention sur une fièvre que je n'avais pas, mais que j'aurais pu avoir. L'excuse fut suffisante aux yeux de tout le monde.

Après une heure de laborieuse association, les Californiens réussirent à remuer notre navire. Un surcroît de

prudence nous épargna une seconde corvée du même genre. Le capitaine se chargea du gouvernail pour le restant du chemin, et remplaça le timonier, sujet à de périlleuses distractions, à cause de la fièvre violente qui le tourmentait. Ce timonier et deux hommes préposés à la machine formaient tout notre équipage. Évidemment, la compagnie Vanderbielt comptait, le cas échéant, sur le concours des passagers, et on a vu comment ce concours ne lui faisait pas défaut. On est amené à se demander si un steamer, qui spécule sur les muscles de ceux qu'il porte, remplit son but. Supposé que j'eusse de nouveau à remonter ou à descendre la rivière San-Juan, je préférerais un *bongo* à un steamer manœuvré de la sorte.

Entravée de rapides, remplie de bas-fonds, semée de récifs, la rivière San-Juan offre obstacle sur obstacle. Les îles se pressent les unes contre les autres, au point que le steamer se fraye avec peine un passage entre elles. Gare aux rencontres! Quelle que soit la légèreté de la coque des embarcations, elle ne leur épargne pas les échouements. L'habitude prise, dans ce cas, de chauffer sans miséricorde une fragile machine, expose les passagers à devenir victimes d'une désastreuse explosion. Sans aucun doute, on entendra parler un de ces jours de quelque terrible accident dans ces parages, où la concurrence s'efforce en vain de supplanter la voie de Panama. Qu'au chemin de fer de celle-ci, elle oppose un chemin de fer, à la bonne heure! Des programmes imposteurs ne rendront pas la rivière San-Juan plus apte que la rivière Chagres à supporter de vrais bateaux à vapeur. Les prôneurs intéressés du transit par Nicaragua abusent étrangement du langage, lorsqu'ils appellent *steam-navigation* la lente progression au moyen de petites chaudières, qui n'ont pas même sur les *bongos* l'avantage assuré de la vitesse.

Les soi-disant géographes ou les rédacteurs de journaux,

qui ouvrent du fond de leur cabinet un canal entre les deux océans, se sont aussi singulièrement mépris en voulant obliger la rivière San-Juan, moyennant des travaux insignifiants, à subir le poids des navires de n'importe quel calibre. Illusion chimérique! Il est plus facile et moins coûteux de creuser un canal depuis l'Atlantique jusqu'au lac, que d'utiliser la rivière San-Juan; mais je reviendrai sur cet important sujet, qui est la partie utilitaire de ce livre.

Le courant du San-Juan se déroule en mille replis tortueux. Au milieu de la verdure qui vous cerne de tous les côtés, vous passez, sans distinguer d'issue, comme d'un petit lac dans un autre. Les arbres, avec leurs racines sous l'eau, forment une vaste muraille de chaque côté, et rendent la terre, pour ainsi dire, inabordable aux naufragés. On cherche vainement quelque espace défriché; c'est une nature riante par le luxe de la végétation, mais sauvage autant qu'elle pouvait l'être quand elle s'étala, en l'année 1529, devant les yeux de don Diego Machuca, son premier explorateur civilisé. De pittoresques berceaux s'ouvrent quelquefois au milieu de l'inextricable forêt, et permettent à des courants subalternes de venir apporter leur tribut plus ou moins généreux. San-Carlos et Sérapiqui sont les plus importantes de ces rivières vassales. Navigables toutes les deux pour les *bongos* à trente ou quarante milles de leur embouchure, elles prennent leur source au pied du volcan de Cartago, dans l'État de Costa-Rica. Les régions qu'elles traversent restent aussi isolées aujourd'hui qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique. Des sauvages indépendants, dont on exagère probablement la férocité, y dominent en maîtres souverains. Ils se montrent de loin en loin à la population des blancs; mais ceux-ci sont dans une ignorance absolue, suppléée par des fables, sur les retraites qu'occupent ces peaux cuivrées. Malgré cela, le gouvernement de la

Grande-Bretagne les réclame ingénieusement presque tous, comme sujets du prétendu souverain du fantastique royaume de Mosquito. Tout ce qu'on sait de ces Indiens « bravos, » — indomptés, — c'est qu'ils sont divisés en plusieurs tribus, qu'ils parlent différentes langues complétement distinctes les unes des autres, et qu'ils mènent, les uns une vie nomade, les autres, en moindre nombre, une vie agricole. Leur territoire inexploré appartient de droit aux diverses républiques de l'Amérique centrale, comme héritières de l'Espagne.

Ne semble-t-il pas étrange au voyageur qui parcourt la rivière San-Juan, sillonnée depuis plus de trois siècles par la civilisation, que la géographie ne puisse le plus souvent rien lui dire de positif sur ce qui se trouve derrière la double muraille de verdure qu'il traverse, et qu'il lui soit loisible aujourd'hui même, comme au XVIe siècle, de fouler à droite ou à gauche un sol où aucun blanc, avant lui, n'aurait mis le pied ? Vaste est encore le champ de l'inconnu dans le nouveau monde. Les conquistadores ont partout laissé des découvertes à faire. En frétant quelques *bongos,* un homme tant soit peu entreprenant pourrait divulguer les secrets de cet isthme de Nicaragua, où la curiosité a encore tant à apprendre.

Dans le voisinage de la jonction des eaux du Sérapiqui à celles du San-Juan, les habitants de la République de Nicaragua tentèrent, en 1848, de s'opposer à l'usurpation anglaise au nom du roi de Mosquito. Celle-ci, représentée par 300 marins des vaisseaux de guerre « *Alarm* et *Vixen,* » triompha naturellement de 120 citoyens mal armés. Il y eut de part et d'autre des blessés et des tués. La mort de M. Walker, consul britannique, et véritable proconsul à Mosquito, consola en partie les vaincus de leur défaite. C'était M. Walker qui avait suggéré une attaque indigne d'une glorieuse nation. Néanmoins, la société est encore

constituée de telle sorte que les forts s'enorgueillissent des coups qu'ils portent aux faibles. Un avantage obtenu par la supériorité du nombre et de la discipline, s'intitula dans le rapport de l'Amirauté anglaise: « la brillante affaire de Sérapiqui. » Suivant ce rapport, M. Walker aurait été accidentellement noyé ; suivant les versions locales, il aurait été tué dans la mêlée.

Les rives du San-Juan présentent, presque tout le long du parcours de ce gracieux torrent, des collines gentiment ondulées. Les crêtes des hautes montagnes apparaissent au loin. Vers l'embouchure, le paysage change complétement. Le terrain s'aplatit. On ne se trouve plus au milieu d'une forêt vierge ou quasi telle. On n'a devant soi que la monotonie d'un archipel d'îles marécageuses, dépourvues d'arbres, qui sont remplacés par des cannes à sucre ou de gigantesques roseaux, connus dans le pays sous le nom de *gamalote*. Puis, sur une plage sablonneuse, tellement basse qu'elle ne semble pas même au niveau de l'eau, on aperçoit un groupe de misérables huttes, recouvertes de feuilles de palmier. La rivière élargie y forme une espèce de baie. C'est la ville et le port de San-Juan del Norte.

Là, un beau steamer, le *Prometheus*, attendait seulement notre arrivée pour prendre la direction de New-York. Je n'étais pas fâché d'être arrivé au terme d'un voyage aussi lent qu'incommode à travers l'isthme de Nicaragua. A cause des retards de tout genre, il nous avait fallu plus de cinq jours pour faire les 215 milles qui séparent l'océan Pacifique de l'Atlantique. Une meurtrière administration s'était plu à me donner l'expérience de la souffrance des nègres dans le parage du milieu; elle m'avait comprimé dans quatre étouffoirs à vapeur successifs ; elle m'avait traité en chose plutôt qu'en homme; elle n'avait pourvu ni à ma faim, ni à mon sommeil; elle m'avait livré sans merci, tantôt à la chaleur intense, tantôt aux averses tropi-

cales (1); et il n'a pas tenu à elle, car elle a fait tout son possible pour cela, que tous mes désagréments ne fussent couronnés par une sérieuse maladie. Une prudence extrême, aidée d'une bonne constitution, m'épargna, comme par miracle, les indispositions légères ou les douleurs graves dont presque tous mes compagnons avaient à se plaindre. Maudit soit le vil et avare esprit de gain de quelques hommes, qui ne voient qu'une bonification de dollars dans les tortures qu'ils infligent de sang-froid à leurs semblables !

Puisque je suis sorti cependant sain et sauf des serres d'une spéculation inhumaine, je me félicite d'avoir ajouté à mes connaissances l'idée nette et claire d'une des principales routes interocéaniques. La mémoire me reporte avec charme sur la vue splendide et suave d'un lac qu'on peut admirer après les lacs de l'Écosse, de la Suisse et des États-Unis. Quant à la rivière San-Juan, j'aurais pu me passer de la voir. Elle a exactement le même aspect que la rivière Chagres : qui connaît l'une connaît l'autre. Mêmes festonnements des rivages, même végétation, même zoologie. Les traits caractéristiques qui dans mon itinéraire manquent à la peinture de l'une, se retrouvent dans la peinture antérieure de l'autre.

Ayant fait de mon existence une continuelle flânerie à travers le monde, nul plus que moi ne doit être satisfait de la locomotion par l'intermédiaire de la vapeur, en attendant l'utilisation des ballons. Je vais d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe avec autant d'insouciance que le Parisien va à Saint-Germain ou à Saint-Cloud. Sous ce rapport, grâces te soient rendues, génie sublime de Fulton ! Accom-

(1) Perpétuelles, comme je l'ai dit, quoique les programmes menteurs de la compagnie Vanderbielt parlent d'une saison sèche, qui n'existe, par une singulière exception dans les tropiques, ni sur le lac de Nicaragua, ni sur la rivière San-Juan.

plis sur des bâtiments à voiles, mes voyages eussent été des travaux et non pas, comme à présent, des promenades. Mais à côté des avantages d'un merveilleux progrès, j'ai quelquefois à me plaindre d'un inconvénient. Les steamers, qui n'ont en vue que le transport rapide, lésinent beaucoup trop sur les heures et même les minutes, pour ne pas contrarier parfois ma curiosité de flâneur. Ainsi, le capitaine du *Prometheus,* à bord duquel je passai sans toucher à terre, me déclara, sur ma demande de descendre pour une heure ou deux à San-Juan del Norte, qu'il pourrait partir d'un moment à l'autre et qu'il ne s'engageait pas à m'attendre. Nous restâmes encore trois ou quatre heures avant de lever l'ancre; mais la menace d'être abandonné sur un rivage assez peu attrayant, m'obligea d'étudier du dehors ce qu'il ne m'était pas permis de visiter en dedans.

San-Juan del Norte ne compte qu'une population de quelques centaines d'habitants, répartis dans des cabanes de roseaux, que des toitures de feuilles de palmier garantissent mieux qu'on ne le croirait contre les pluies incessantes. C'est l'unique débouché commercial sur l'Atlantique de la fertile région à laquelle le lac de Nicaragua donne son nom. C'est aussi l'unique point de départ qu'on puisse assigner à un chemin de fer ou à un canal qui joindrait les deux océans. Ce double privilége donne à la chétive bourgade une immense importance aux yeux de la géographie, comme aux yeux de la politique internationale. Son port étroit, exposé à tous les vents, difficile à trouver au milieu de la contrée basse qui le renferme, a une grande valeur relative, à défaut de tout autre lieu de débarquement meilleur sur la côte orientale de l'Amérique centrale. Aussi est-ce par là que s'importent, depuis trois siècles, les marchandises manufacturées d'Europe, et que s'exportent les barres d'argent, l'indigo, les cuirs et les bois de Brésil, que les États de Nicaragua et de Costa-Rica envoient en échange.

On attribue à Christophe Colomb la découverte de l'emplacement de San-Juan del Norte, dans un voyage, en 1502, du cap Honduras jusqu'à Nombre de Dios (Chagres d'aujourd'hui), quand le grand homme se nourrissait encore de l'illusion de frayer une nouvelle route vers les Indes orientales. Vingt-sept ans plus tard, le capitaine Diego Machuca partit de la ville de Granada sur le lac de Nicaragua, explora tout le cours de la rivière qui en découle et en atteignit l'embouchure, d'où il fit également voile pour Nombre de Dios. Selon le récit de l'historien Oviedo, ce navigateur projeta l'établissement d'une colonie à l'entrée du San-Juan dans l'océan; mais l'exécution de cette idée, entravée par la jalousie du commandant de Nombre de Dios, Robles, ne fut accomplie que beaucoup plus tard. On ignore la date précise de la fondation du port, qui, par suite d'une invasion des Anglais, en 1665, fut fortifié. Au XVIIIe siècle, les Espagnols, en y comprenant cette première station militaire, avaient échelonné des garnisons sur douze points différents de la rivière San-Juan, depuis la mer jusqu'au lac. Ces vigoureuses mesures tinrent en échec la persévérante ambition des Anglais, de s'établir au cœur de l'Amérique centrale. La République de Nicaragua se trouva trop faible en face de la même hostilité. En janvier 1848, la puissance britannique lui arracha San-Juan del Norte. Un agent anglais y règne et gouverne au nom du roi des Mosquitos. Les principaux emplois sont dévolus à des nègres ou à des mulâtres de la Jamaïque. Deux steamers anglais gardent cette conquête, et c'est en vain que protestent contre elle le droit des gens, violé vis-à-vis d'un État faible, et le sentiment d'indépendance de l'Amérique entière, foulé aux pieds. L'opinion publique aux États-Unis s'élève de temps en temps avec chaleur contre la prétention de la Grande-Bretagne, de se créer, à l'aide d'une fiction, un empire nouveau sur le continent américain ; mais en attendant, la prudence di-

plomatique du cabinet de Washington signe des traités en opposition flagrante avec l'indignation populaire. Tout navire entrant dans le port de San-Juan, que les possesseurs appellent *Grey-Town*, est tenu à payer des droits à la douane, gérée au nom de Sa Majesté mosquitienne. La mauvaise plaisanterie est, au besoin, renforcée de coups de canon, et le steamer *Prometheus*, qui m'amenait à New-York, avait eu à essuyer le feu des canons, pour avoir méconnu les règlements qui émanent du protectorat. L'insulte au drapeau américain n'a pas eu de suites.

Le *Prometheus* me transporta en neuf jours de San-Juan del Norte ou *Grey-Town* à New-York. Nous relâchâmes quelques heures seulement à la Havane, encore fumante du sang de Lopez et de ses compagnons. Quoique peu sympathique à cette entreprise, qui, en émancipant les blancs, aurait resserré les fers des noirs, je n'en trouve pas moins barbares des exécutions à mort pour des délits politiques, qui ne seront jamais des crimes aux yeux de la saine raison, tant que le pouvoir répresseur ne sera lui-même que la sanction des plus atroces abus. Ce n'est pas en gouvernant dans des intérêts égoïstes, qu'on a la justice pour soi vis-à-vis d'autres égoïsmes. Malgré la tuerie de cinquante *flibusteros*, ainsi qu'on appela les envahisseurs, le capitaine général Concha était considéré comme un homme doux, comparé à ses prédécesseurs. On s'accordait à dire que, dans cette immolation horrible, il avait eu la main forcée par les Catalans, à la fois ennemis de l'indépendance des blancs indigènes et actifs promoteurs de la traite des noirs (1).

(1) C'est aussi à leur influence, puissamment soutenue à la cour d'Espagne, qu'on attribue la destitution du même capitaine général, pour avoir voulu mettre quelques entraves à l'odieux trafic, source pour ces Catalans d'une impure richesse. Le successeur du général Concha favorise de tout son pouvoir l'importation des esclaves, d'accord dans cette infamie avec la reine Christine.

Le général Lopez, homme irréfléchi en politique, était un brave militaire ; affrontant sans pâlir le supplice du garote, les dernières paroles qu'il prononça furent : « *Adios, Cuba querida!* Adieu, Cuba bien-aimée! » Cette exclamation, proférée à l'heure suprême, a fait de Lopez un martyr dans l'opinion des Cubanos blancs, et augmenté leur haine du joug espagnol. De nouvelles trames, mieux combinées, préparent une nouvelle invasion de l'île. Dans ce but, une formidable association, sous le nom d'*Étoile solitaire,* s'est formée aux États-Unis. Son succès est-il à désirer au point de vue humanitaire? Je n'ai point hésité à répondre : Non, dans les pages de ce livre, auxquelles je renvoie, et qui me semblent prouver que la liberté largement comprise perdrait plutôt qu'elle ne gagnerait, par l'annexion à la fédération américaine, d'un territoire à esclaves. Mais ce succès est-il probable ? Je répondrai : Oui. Car, malheureusement, la métropole, obéissant à des idées rétrogrades, se plaît à accroître par de fausses mesures le mécontentement de la colonie. Ainsi une aveugle folie entraîne les gouvernements comme les individus à hâter les décrets de la destinée.

> Οταν δε Δαιμον ανδρι πορσυνῆ κακα,
> Τον νουν εϐλαψε πρωτον,

dit l'expérience des âges par la voix d'Euripide.

II

DÉCOUVERTE DU NICARAGUA (1).

Le conquistador G. de Avila. — Son entrevue avec le cacique Nicaragua.— Les barbes, les habits et les chevaux des Espagnols. — L'or et le baptême. —Révolte des indigènes.— H. de Cordova.—Guerre entre les conquérants. — Rébellion de Contreras. — Cruautés à l'égard des Indiens. — Récit d'Oviedo. — Mœurs et coutumes sauvages. — Le maïs arrosé de sang. — Mélange des races.—La capitainerie générale de Guatemala.—Population des cinq républiques.

L'océan Pacifique avait été révélé depuis dix ans à Vasco Nuñez de Balboa, quand Gil Gonzalès de Avila fit voile de Panama vers le nord, sur de légères goëlettes, à la recherche de régions inconnues. Son expédition ne consistait qu'en cent hommes et en quatre chevaux. On suppose qu'il débarqua dans la baie de Nicoya, ainsi nommée en l'honneur d'un cacique de ce nom, qui le reçut avec la franche hospitalité que les Indiens déployaient partout à leur premier contact avec les conquérants espagnols. Après avoir obtenu de Nicoya une certaine quantité d'or et six idoles du même métal, en échange de quelques hochets et du baptême, Gonzalès pénétra dans le domaine d'un cacique plus puis-

(1) Beaucoup de recherches longues et fastidieuses m'ont été épargnées, dans la rédaction de ce chapitre, par l'excellent et consciencieux travail de M. Squier, intitulé : *Nicaragua, its people, scenery, monuments and proposed interoceanic canal*. L'auteur de cet ouvrage remarquable a su très-bien mettre à profit un long séjour dans les républiques de l'Amérique centrale, auprès desquelles il a résidé en qualité de chargé d'affaires des États-Unis. (Voir à la fin du volume la note C.)

sant, qui s'appelait Nicaragua et vivait aux bords du lac où se perpétue sa mémoire. La capitale de ce chef était sur l'emplacement de la ville actuelle de Rivas. Les présents mutuels établirent l'harmonie entre les aventuriers et leurs hôtes.

Tout sauvage qu'il était, Nicaragua, au dire des historiens, possédait une remarquable finesse d'esprit. Il embarrassa les Espagnols par ses questions morales et religieuses. En leur offrant un tribut d'or, il leur demanda comment il se faisait qu'un si petit nombre d'hommes semblât insatiable dans l'acquisition de ce métal. Tandis qu'on le catéchisait pour le baptême : « D'où vous est venu, dit-il, la connaissance si détaillée des affaires du ciel? Vous est-elle arrivée de haut en bas sur l'arc-en-ciel, ou par quelque autre moyen aussi extraordinaire? » A propos du déluge, il ne comprenait pas, qu'en admettant son universalité, elle eût pu être vérifiée par qui que ce fût.

On ne donne pas les réponses de Gonzalès; mais il paraît qu'il appuya ses assertions théologiques principalement sur la puissance du diable. Il décrivit l'enfer comme l'inévitable séjour de tous ceux qui ne veulent pas se laisser instruire dans la foi catholique, qu'il était de son devoir à lui, par ordre du puissant monarque d'Espagne et des Indes, d'établir de gré ou de force.

La diabolique menace contribua probablement plus que le diable à la conversion de Nicaragua et de neuf mille de ses sujets.

Gonzalès parcourut ensuite le pays en divers sens. Il passa par six villes indigènes, convenablement bâties, et pouvant avoir chacune près de deux mille maisons. Partout, des multitudes s'attroupaient pour contempler les barbes, les habits et les chevaux des Espagnols : trois choses fort surprenantes, en effet, pour une race d'hommes n'ayant presque pas de poil sur le visage, dispensés de vêtements

compliqués à cause de la chaleur, et ignorant l'existence de quadrupèdes propres à servir de montures.

Au milieu de ces excursions, le cacique Diriangan se présenta au capitaine de la bande guerrière. Accompagné de cinq cents hommes et de dix-sept jeunes femmes, il souhaita la bienvenue à Gonzalès en lui touchant la main, ce que fit aussi sa suite mâle et femelle. En même temps, au son de trompettes sauvages, chaque homme présenta aux Espagnols une couple de dindons, chaque femme vingt pièces de vaisselle en or.

Deux mobiles, comme on sait, dirigeaient dans leur audacieuse carrière les aventuriers errants du xvie siècle : la soif des richesses et le fanatisme religieux. En satisfaisant cette double passion, ils s'assuraient, dans leur calcul, ici-bas tous les plaisirs que convoitait une sensuelle imagination, là-haut toutes les joies promises par une croyance grossière. S'arrogeant sans remords le droit sur les trésors des idolâtres, ils s'étaient astreints au devoir de leur apporter en compensation le baptême, et pensaient rendre généreusement de la sorte beaucoup plus qu'ils ne prenaient.

Lors de la première entrevue avec Diriangan, Gonzalès s'empressa de l'engager à se convertir au catholicisme. Celui-ci, d'un caractère moins souple que Nicoya et Nicaragua, répondit qu'il ne pouvait répondre affirmativement sans avoir consulté ses femmes et ses prêtres, ce qui exigerait au moins trois jours d'absence. Au bout de ce temps, il revint, décidé non pas à recevoir une aspersion d'eau bénite, mais à repousser l'invasion étrangère. Sa troupe consistait, dit-on, en plusieurs milliers d'Indiens, armés d'épées en bois et de flèches, couverts de cuirasses de coton et de casques étranges. Les Espagnols, ayant soupçonné quelque ruse, étaient sur leurs gardes. Ceux d'entre eux qui étaient imberbes s'appliquèrent des barbes postiches. Cette mascarade et les chevaux lancés avec impétuosité jetèrent la ter-

reur dans les rangs d'une masse indisciplinée, qu'étourdissait d'ailleurs le bruit des armes à feu.

Gonzalès remporta une victoire brillante; mais, craignant de ne pas être toujours aussi heureux à la tête d'une poignée d'hommes, il résolut d'évacuer le pays où il comptait revenir mieux préparé à toutes les éventualités. Dans sa retraite, il retrouva son vieil ami Nicaragua tout à fait hostile, et dut se frayer un passage que lui disputa le cacique. De retour à Panama, il donna au gouverneur Pedrarias une haute idée de la région qu'il avait explorée, espérant être chargé de la coloniser. Mais ce fonctionnaire, qui, par une basse envie, avait fait assassiner judiciairement Vasco Nuñez de Balboa, prit ombrage de la gloire de son subordonné. Il envoya à Nicaragua Hernandez de Cordova, qui fonda les villes, aujourd'hui marquantes, de Granada et de Léon. Ce conquistador eut moins à lutter contre les Indiens que contre ses compatriotes. Gonzalès, désappointé mais non pas découragé, alla équiper une expédition en Espagne et retourna par la baie de Honduras. Il se jeta comme un furieux sur le rival qu'il accusait de l'avoir supplanté injustement. Dans l'esprit des conquistadores, la découverte établissait comme un droit de propriété. Que la couronne et ses lieutenants reconnussent ou ne reconnussent pas ce droit, il n'en n'était pas moins sacré aux yeux de ceux qui tenaient à honneur de le maintenir. De là, les incessants conflits qui ensanglantèrent partout la conquête de l'Amérique. La guerre civile entre Gonzalès et Hernandez ne se termina qu'à la suite de plusieurs batailles acharnées.

Quelques années après cette guerre, dont il importe peu de rechercher aujourd'hui les détails fastidieux et les résultats insignifiants, l'isthme de Nicaragua fut le théâtre d'une véritable révolte contre la mère patrie. Rodrigo de Contreras, gendre et successeur de Pedrarias, n'ayant pas tenu compte du décret royal qui prohibait de réduire les

Indiens en esclavage, se vit appelé à Séville devant l'audience ou corps suprême, institué pour la gestion des affaires coloniales, et il obéit à cette injonction. Pendant l'instruction du procès, le fils de l'accusé, Hernandez de Contreras, qui stationnait sur le lac de Nicaragua, prenant à cœur l'injure faite à sa famille, réussit à inspirer son indignation à ses compagnons d'armes, tous plus ou moins complices de l'abus dont Rodrigo avait été censé responsable : ils étaient de ces gens qui considèrent comme une insupportable tyrannie toute entrave mise à leur licence. A leur tête, H. de Contreras s'empara de la région de Nicaragua et de la ville de Panama. Il ne visait à rien moins, dit-on, qu'à envahir le Pérou et à l'ériger en vaste royaume indépendant, avec plusieurs autres provinces arrachées au roi d'Espagne. Mais, en allant attaquer Nombre de Dios (Chagres), il subit des revers qui causèrent sa mort.

Sans dérouler la série des événements qui n'ont pas de rapports avec la découverte de Nicaragua, il est nécessaire de constater que la conquête de ce pays, racontée brièvement par les historiens, est entachée d'autant de cruautés et d'infamies que celles du Mexique et du Pérou. Suivant le témoignage de Las Casas, cet apôtre égaré au milieu d'une bande de brigands en robes de moines ou en cuirasses de chevaliers, cinquante à soixante mille Indiens auraient péri dans les premières années, par suite des guerres de Gonzalès, de Hernandez de Cordova et du gouverneur Pedrarias, que le pieux évêque stigmatise comme le plus atroce oppresseur :

« Les Indiens de cette province, dit-il, étaient naturellement d'un caractère doux et paisible ; malgré cela, le gouverneur ou plutôt le tyran et les ministres de sa cruauté les traitaient de la même manière qu'on les traitait dans les autres royaumes. Ils commettaient des meurtres et des vols en quantité plus grande que la plume ne saurait les enre-

gistrer. Sous le moindre prétexte, les soldats massacraient les habitants, sans égards pour l'âge, le sexe ou la condition. Ils exigeaient d'eux un tribut en blé et en esclaves, et les tuaient impitoyablement pour un simple retard à s'exécuter. Nobles, femmes, enfants étaient obligés de travailler jour et nuit; il en périt des masses sous les fardeaux dont on les accablait. Ces malheureux, entre autres corvées, se trouvaient astreints à porter sur leurs épaules, quelquefois pendant trente lieues, les troncs d'arbres et les planches nécessaires à la construction des navires. »

Au travail pénible, aux massacres, aux famines qu'amenait le pillage, il faut, d'après Las Casas (qui voyagea lui-même dans la province de Nicaragua, sous l'administration de Pedrarias), ajouter une autre cause puissante de dépopulation d'une contrée, qui, dit-il, « était des mieux peuplées en Amérique. » Des milliers d'Indiens en étaient annuellement exportés pour Panama et le Pérou, où on les vendait comme esclaves. Suivant le calcul approximatif du pieux évêque, cinq cent mille victimes auraient ainsi passé des champs de leurs pères sur le sol étranger.

Un autre témoin oculaire, Oviedo, montre à quel point le traitement des Indiens était barbare : « En 1528, rapporte-t-il dans son Histoire, le trésorier Alonzo de Peralta, un gentilhomme appelé Zurita et les frères Ballas, sortirent de la cité de Léon afin de visiter les villages et les Indiens qui leur appartenaient; aucun d'eux n'en revint, et ils furent dévorés (1) par leurs propres vassaux.

« Pedrarias Davila envoya un capitaine et des soldats pour s'emparer des malfaiteurs; on arrêta dix-sept ou dix-huit caciques que Pedrarias fit étrangler par les chiens. L'exécution eut lieu de la manière suivante, le mardi 16 juin

(1) Cette anthropophagie ne s'accorderait pas, d'après nos idées, avec le caractère doux et paisible que Las Casas attribue aux Indiens du Nicaragua, mais ne justifie en aucune façon la cruauté raffinée des Espagnols.

de la même année, sur la place publique de Léon. On donna à chaque individu un bâton dans la main, et on lui fit dire par un interprète de se défendre contre les chiens et de les tuer à coups de bâton, s'il le pouvait. On lançait ensuite contre lui cinq ou six jeunes chiens que leurs maîtres voulaient dresser à la chasse. Comme ces animaux étaient sans expérience, ils couraient en aboyant autour de l'Indien qui les écartait facilement avec son bâton ; mais au moment où il se croyait vainqueur, on lançait contre lui une couple de mâtins ou de lévriers bien dressés, qui le terrassaient en un instant ; les autres chiens se jetaient alors sur l'Indien, l'étranglaient, le déchiraient, lui arrachaient les entrailles et le dévoraient. On expédia de cette manière ces dix-huit malfaiteurs, qui étaient de la vallée d'Olocaton et des environs. Quand les chiens furent rassasiés, les cadavres restèrent sur la place, car on avait défendu de les enlever sous peine d'être traité de la même manière ; sans cela, les Indiens les auraient enlevés le soir même pour les manger dans leurs maisons. On les avait laissés dans cet endroit pour effrayer les naturels ; mais comme le pays est chaud, dès le second jour ils commencèrent à répandre une odeur qui devint insupportable ; le quatrième, comme j'étais obligé de passer par là pour me rendre à la maison du gouverneur, je le suppliai de permettre qu'on les emportât. Le gouverneur céda à nos prières, d'autant plus volontiers qu'il y était intéressé lui-même, puisque sa maison était située sur la place. Il ordonna donc d'enlever les cadavres. A peine cet ordre fut-il donné que les Indiens des environs qui viennent chaque jour au Fianguez, ou marché qui se tient sur cette place, les coupèrent en morceaux et les emportèrent dans leurs maisons, sans en laisser de vestiges. Ils prétendaient qu'ils les emportaient dans les champs, parce qu'ils savaient que les chrétiens ont la chair humaine en horreur et qu'ils leur avaient défendu d'en manger ; mais

il est certain que l'ordre du gouverneur leur valut ce soir-là un bon souper (1). »

C'est assez l'habitude des tyrans de calomnier leurs victimes; aussi est-il possible que les actes anthropophagiques dont Oviedo alimente son récit soient des hors-d'œuvre de son imagination. Cet écrivain a été sévèrement traité par Las Casas, qui, dans son Histoire inédite des Indes, dit : « Oviedo aurait dû écrire en tête de son Histoire : Ce livre a été écrit par un conquérant, un voleur, un assassin et un ennemi cruel des Indiens, dont il a fait périr une quantité dans les mines. » Un tel homme, s'il exagère la férocité des indigènes d'Amérique, ne peut pas exagérer la barbarie de leurs bourreaux. Sa haine et ses préjugés rendent plus précieux son témoignage.

C'est un coadjuteur de Pedrarias qui parle. L'indifférence et le sang-froid avec lesquels il raconte le supplice des dix-sept ou dix-huit caciques (un de plus ou de moins, que lui importe?) montre que la chose n'a rien d'horrible à ses yeux, qu'elle était de fréquente occurrence, et qu'il semblait aussi naturel aux Espagnols de faire dévorer les Indiens par des dogues qu'aux réacteurs de l'Europe actuelle de pourchasser les républicains.

Et voilà l'époque que nous vantent les écrivains catholiques! voilà la société idéale des Donoso Cortès et des Montalembert!

La condition des Indiens de Nicaragua, si lamentable jadis, s'est améliorée depuis la proclamation de l'indépendance. Ils ne sont pas réduits, comme au Mexique, à vivre en vrais serfs, sous le nom de *peones*. Ils jouissent des mêmes droits que les blancs et peuvent aspirer à n'importe

(1) *Histoire de Nicaragua*, par G. J. Oviedo, traduite par Ternaux-Compans, dans ses *Voyages, relations et mémoires pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, p. 224 et suiv. (Paris, 1840.)

quelle position, quelque élevée qu'elle soit, et dans l'Église et dans l'État.

Les habitants originaires de l'Amérique centrale appartenaient la plupart à la souche toltecane, comme les Aztèques du Mexique. Au centre du pays, sur le lac Nicaragua, appelé Cocibolca par les indigènes, vivaient les Niquirans, qui ne se distinguaient en rien des sujets de Montezuma. Leur civilisation paraît avoir été plus avancée que celle de leurs voisins immédiats, et c'est à eux qu'il faut probablement attribuer les principaux monuments de sculpture et d'architecture qu'on rencontre dans ces régions. Au nord, sur le lac de Managua, vers la baie de Tonsera, et au sud vers la baie de Nicoya, dominaient diverses tribus qui parlaient la langue chorotegane. On admet qu'elles y étaient fixées avant les Niquirans, qui, par violence ou par concession, seraient venus s'établir au milieu d'elles. Au nord-ouest du grand lac, les Chondals occupaient le district montagneux appelé encore aujourd'hui *Chontales*, d'après eux. Leur idiome n'avait aucun rapport avec celui des Niquirans ni avec celui des Chorotegans. Enfin, sur les bords de l'Atlantique, erraient des peuplades sauvages, appartenant à la famille caraïbe, qui mêlèrent fréquemment leur sang à celui des flibustiers anglais et des nègres de la Jamaïque, sans sortir d'une misérable abjection. Ce sont les Mosquitos des Anglais.

Les mœurs et coutumes de ces divers Indiens étaient très-variées. La plupart se gouvernaient par des caciques, mais quelques-uns, organisés républicainement, ne reconnaissaient que l'autorité d'une assemblée élective. Les Espagnols s'empressèrent de détruire cette dernière forme gouvernementale. Les notions religieuses paraissent avoir été assez vagues, mais identiquement les mêmes. Un être suprême, un malin esprit, sous des formes multiples, avec l'idée d'une existence future, quelque part en haut pour les

bons et les braves, dans l'intérieur de la terre pour les méchants ou les lâches, voilà en quoi se résumait cette théologie, qui semble faire pitié à des écrivains catholiques, quoique, au bout du compte, leur prétention à connaître davantage soit fort contestable. Les Niquirans, comme les Aztèques du Mexique, croyaient se rendre propices le dieu (1) ou les dieux qu'ils invoquaient, en immolant des victimes humaines, que les chefs seuls avaient le privilége de manger. L'anthropophagie a presque toujours été, comme de raison, un privilége royal. Les hommes, les femmes, les enfants qu'on sacrifiait recevaient préalablement une nourriture des plus recherchées et s'habituaient longtemps à l'avance à leur sort, au point de le subir avec indifférence, sinon avec joie (2). On trouve aussi dans le culte des nations centro-américaines une cérémonie tout aussi mystique, quoique plus rationnelle, symboliquement parlant, que la communion. Le maïs, arrosé du sang des organes génitaux, se distribuait d'une manière solennelle pour être respectueusement avalé. C'était là le rit du Phallus, dont toutes les religions conservent la trace.

Il reste aujourd'hui peu de traces de toutes ces superstitions, qui ont été englouties par la grande superstition papale. Les langages indiens ne se conservent qu'en quelques endroits isolés de l'isthme, l'espagnol étant seul parlé dans les villes et villages de la République de Nicaragua. Les peuplades se sont mêlées entre elles et avec les dominateurs de race européenne. Comme sur toute la surface de l'Amérique espagnole, une seule nation tend à se former par une agglomération générale, à laquelle l'Afrique apporte sa quote-part.

De ce mélange qui répugne à d'absurdes préjugés, mais

(1) *Teot* en Niquiran, et *Teotl* en mexicain. Cela ne sonne-t-il pas étrangement comme Θεος, dont les Latins ont fait *Deus?*

(2) Voyez à la fin du volume la note D.

qui hâte le progrès universel, sortira une belle race. Les femmes de la charmante ville de Granada, portant l'empreinte de la triple origine, sont, même de l'aveu des Nord-Américains, on ne peut plus attrayantes. Magnifiques chevelures, regard vif et voluptueux, pieds à mettre sous verre, molle désinvolture de la taille, peau brune, soyeuse et lisse : tel est, en peu de mots, leur portrait.

Nicaragua était, sous la domination espagnole, une province de la capitainerie générale de Guatemala, ainsi que Honduras, San-Salvador et Costa-Rica. Toutes ces intendances, comme on les appelait, se constituèrent, en 1821, en cinq républiques indépendantes, qui s'unirent ensuite pour quelque temps en une seule confédération, sous le nom de « République de l'Amérique centrale. »

L'espace occupé par les États de Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica, embrasse, si l'on ne tient pas compte du royaume de Mosquito, environ 150,000 milles carrés, de 8° à 17° de l'hémisphère du nord. Le sol y est d'une rare fertilité; les bestiaux s'y propagent facilement; les métaux y abondent. Le climat de l'intérieur, grâce à de nombreuses élévations de terrain, est aussi salubre qu'il peut l'être sous les tropiques. Les côtes seules sont réellement malsaines, mais moins sur le Pacifique que sur l'Atlantique.

L'État de Nicaragua, si l'on rejette les prétentions de la Grande-Bretagne qui lui enlèveraient la moitié de son territoire, possède à lui seul, sur 59,000 milles carrés, une population de plus de 250,000 âmes. Le nombre des habitants est réparti de la manière suivante pour les autres États :

Guatemala.	600,000	âmes.
Salvador	280,000	»
Honduras	236,000	»
Costa-Rica.	95,000	»

C'est donc une population totale de 1,500,000 âmes,

disséminée sur un espace où 30,000,000 laisseraient encore des terres en friche. Quel champ immense pour l'émigration! N'est-il pas triste de songer que la propriété du sol soit ici le privilége d'un si petit nombre d'individus, tandis que là-bas de vastes régions, qui n'appartiennent qu'à la nature sauvage, seraient susceptibles de rendre propriétaires tous les habitants du globe? Est-ce un état de choses rationnel? Non! doit répondre, du fond de sa conscience, quiconque a sondé le prolétariat d'Europe et vu les campagnes d'Amérique.

III

LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

La révolution sud-américaine. — Avantages de la mobilité. — Colonisation espagnole. — Les créoles. — Serment de Bolivar. — Brillante épopée. — — L'esprit rétrograde.—Protestation contre le passé. — Pronunciamento de Guatemala. — Impérialisme américain. — Retour à la République. — — Assemblée constituante. — Abolition de l'esclavage. — Intrigues des prêtres. — François Morazan. — Victoire sur les Serviles. — Bienfaits de la liberté. — Coup d'État contre le clergé. — Hostilité de l'Angleterre.— Dissensions intestines. — Préjugés contre les étrangers. — Le choléra attribué aux patriotes. — Carrera. — Miracles opérés en sa faveur. — Brigandage des amis de l'ordre et de la religion. — Défaite de Morazan. — Son exil. — La force morale et les baïonnettes. — Retour de Morazan. — Sa mort.—Monomanie napoléonienne de Carrera.—Idée générale de l'histoire de l'Amérique espagnole.

Rien n'est plus injuste dans les jugements précipités des hommes, que le reproche sans cesse adressé aux quinze républiques hispano-américaines (1) (dont on excepte parfois une seule, le Chili) d'être indignes de la liberté qu'elles ont su si bravement conquérir. Les luttes intestines qui les agitent donnent lieu aux Européens de prôner les formes monarchiques, et aux Anglo-Américains de déclarer leur

(1) Ces quinze républiques sont : le Mexique, Honduras, Guatemala, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica, Nouvelle-Grenade, Venezuela, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Confédération argentine, Montevideo et Paraguay. Le Yucatan, qui s'est presque détaché du Mexique, peut de plus être considéré comme un État indépendant.

propre race seule capable de comprendre et de pratiquer le *self-government*. Ignorance d'un côté, préjugé de l'autre.

Les Européens s'exagèrent, d'après des récits mensongers, les proportions et les résultats des guerres civiles; ils oublient, s'ils l'ont jamais su, ce qu'était le régime colonial; ils se créent une fantastique idée du présent, défiguré par la distance, et une idée plus fantastique du passé, effacé par le temps. Tandis que le passé, envisagé à travers le prisme des préjugés, se purifie, le présent, superficiellement étudié, reste souillé. Apparente souillure, fausse purification. Si le désordre actuel qui travaille une vaste portion du nouveau monde devait ne point avoir de terme, il serait encore préférable à l'ordre d'autrefois. Le malade attaqué périodiquement des accès d'une fièvre intermittente n'est-il pas en meilleur état que le malade cloué sur sa couche par une léthargie perpétuelle? Que l'on compare, d'ailleurs, n'importe laquelle de ces jeunes républiques, brusquement émouvées, à une de ces vieilles monarchies, auxquelles la tranquillité semble inhérente; moins la première ressemblera à la seconde, plus elle accordera de sécurité personnelle, de bien-être et de bonheur, en comprenant le bonheur comme l'horizon de l'espérance élargi, le bien-être comme le développement libre des forces humaines; la sécurité personnelle comme l'exemption de cette tutelle, plus menaçante que protectrice, qui s'appelle police en France, en Autriche ou en Russie. La mobilité qu'on impute à crime aux États hispano-américains leur donne un immense avantage sur l'immobilité européenne; car un simple *pronunciamento*, qui n'ébranle le pays qu'à la surface, accomplit là-bas un changement qui nécessiterait ici une révolution violente.

La proclamation de l'indépendance n'a été pour les descendants des *conquistadores*, mêlés aux indigènes indiens, que le préambule de leur rénovation sociale. L'Espagne a

laissé parmi eux les deux appuis de son lourd gouvernement : la superstition et l'ignorance. Refoulé quelquefois, pour revenir sans cesse à la charge, le progrès est obligé de combattre ces revenants monarchiques au sein des institutions républicaines. De là, ces crises fréquentes dont les Nord-Américains concluent orgueilleusement que des populations qui n'ont pas de sang anglo-saxon dans les veines ne sauraient comprendre la liberté. Présomptueuse assertion, qui, si elle était prouvée, condamnerait à une servitude sans fin la majorité immense du genre humain ! Heureusement, l'histoire la dément, et les événements contemporains dans les deux hémisphères ne lui donnent raison qu'en apparence. Quand les Nord-Américains opposent leur gouvernement régulier et fixe aux gouvernements trop souvent déréglés et éphémères des Sud-Américains, ils voient à tort une infériorité générique dans ce qui prouve un point de départ différent, et rien de plus.

Les États-Unis furent colonisés par des émigrés politiques ou religieux, qui se constituèrent comme bon leur sembla, sous le protectorat tolérant de l'Angleterre. Même du temps de la métropole, ils vécurent en véritables républiques, et en s'affranchissant de tout contrôle extérieur, ils n'eurent qu'à constater un fait accompli. La révolution sociale, ils l'avaient apportée avec eux, les puritains de Cromwell en débarquant sur le rocher de Plymouth, et les quakers de Penn en s'établissant autour de Philadelphie. La foi vive de ces glorieux sectaires (1), protestante et vis-à-vis des Églises officielles, et vis-à-vis des pouvoirs dynastiques, s'implanta sur un sol vierge, comme une double négation. Et comme toute négation implique une affirmation, il en résulta une

(1) Parmi lesquels il faut compter deux forces auxiliaires : les sociniens ou unitaires de Pologne, dont plusieurs familles vinrent à Jersey, et les huguenots de France, qui se réfugièrent dans la Caroline du Sud, les uns et les autres dans la première moitié du XVII[e] siècle.

formule organique, qui, par l'émancipation de la conscience, aboutit à l'égalité civile. Telle est la puissance irrésistible de la vérité nettement proclamée, qu'elle se fit agréer jusque parmi les catholiques du Maryland, qui vénéraient l'autorité papale et royale, et gardaient au fond du cœur des principes rétrogrades : mais leurs idées se modifièrent autant par la contagion de l'exemple que par le calcul de l'intérêt. Lorsque les États-Unis rejetèrent avec une imposante unanimité la souveraineté de leur mère-patrie, acte à jamais glorieux, ils ne firent que déduire les conséquences des principes qui les régissaient. Le système politique qui en sortit, date donc, en réalité, non pas des premières batailles gagnées sur les Anglais par Washington et la Fayette, mais des premiers arbres abattus par des proscrits de la Grande-Bretagne dans les forêts du Massachusetts et de la Pensylvanie.

L'Amérique espagnole ne se peupla pas, comme les États-Unis à leur origine, d'hommes pacifiques, intelligents, laborieux, demandant un asile contre la persécution ; elle fut, dès sa découverte, livrée à une engeance grossière, débauchée et belliqueuse au point de dédaigner toute autre occupation que la guerre. Ces *conquistadores,* héros dignes d'Homère par leur indomptable courage, étaient, en outre, les instruments aveugles du fanatisme catholique du XVI[e] siècle, d'autant plus féroce qu'il surgit comme une réaction contre les tendances protestantes. Soldats, missionnaires ou inquisiteurs armés, comme on voudra, leur argument unique de prosélytisme, ils l'apportaient à la pointe du glaive. Avec une violence inouïe peut-être jusqu'alors ailleurs que dans les invasions des Huns et des Mongols, ils soumirent les empires du Mexique et du Pérou. Ils massacrèrent par milliers les vaincus, et il n'aurait tenu qu'à eux d'ériger sur leur passage des pyramides de crânes humains, à l'instar de Tamerlan. Un seul régime pour le moment allait à des caractères ainsi trempés : le despotisme. L'Espagne se hâta de

l'organiser, et voulut le perpétuer. Ce gouvernement colonial enchaîna et le corps et l'âme : un lieutenant envoyé de Madrid, vice-roi ou capitaine général, devint maître arbitraire d'emprisonner le corps, qu'il était loisible aux prêtres de brûler pour le salut ou la damnation éternelle de l'âme. Craignant que l'adoucissement des mœurs, produit par la cessation de la guerre, ne fît trouver insupportables de telles rigueurs, l'Espagne s'évertua à isoler du reste du monde ses sujets d'outre-mer et leur défendit tout commerce direct avec les nations étrangères, mesure qu'elle renforça jusqu'à ces derniers temps au moyen des dispositions les plus minutieuses et les plus chicanières. Conformément à ce système de séquestration, elle prit à cœur de maintenir dans tous les rangs l'ignorance la plus profonde. Il ne lui suffit pas de confier l'éducation au clergé ; d'autres précautions parurent encore nécessaires; il y eut, sous la surveillance de l'Inquisition, une censure particulière pour les livres envoyés aux colonies. On y prohiba l'entrée des romans et de la Bible, pieusement confondue dans le même ostracisme. Il n'y eut de presses à imprimer que dans les vice-royautés, telles que Lima ou Mexico. Une vaste province comme le Chili, simple capitainerie, ne connut, chose incroyable, si elle n'était avérée, l'art divin de Guttemberg, réputé invention diabolique, qu'en l'année 1811, où se forma la junte révolutionnaire de Santiago. Qui aurait dit que des ilotes traités de la sorte inspireraient à l'Espagne une méfiance insurmontable ? Ils furent soigneusement écartés de tous les emplois importants. Ces créoles inoccupés, énervés, abâtardis, s'adonnèrent à tous les plaisirs sensuels. Le jeu et les femmes devinrent leurs seuls passe-temps. Comme il leur fallait de l'or pour assouvir ces passions, ils continuèrent, à l'exemple de leurs pères, à opprimer les Indiens, qui cessèrent d'être livrés en pâture aux dogues, mais demeurèrent presque esclaves, tant que dura la domination espagnole.

L'agriculture ne prit quelques faibles développements que dans les provinces dépourvues d'or, et là encore, les blancs, *jente de razon,* gens raisonnables, auraient cru déroger à leur noblesse en se saisissant, comme les colons de l'Amérique septentrionale, de la hache et de la bêche. Les travaux des champs furent exclusivement assignés soit aux Indiens, dressés à tout faire, soit aux esclaves nègres dont l'importation reçut les plus grands encouragements. Au milieu d'un tel genre de vie, il n'y eut ni vertus domestiques, ni vertus sociales, et tous les vices affluèrent au sein d'une société corrompue jusqu'à la moelle des os.

Cependant, la philosophie française du XVIIIe siècle, semblable au soleil dont les rayons se glissent parfois à travers les grilles des cachots, éclaira de fugitives lueurs les ténébreux domaines de l'Espagne. Quelques créoles voyagèrent en Europe, et rapportèrent chez eux, avec les noms immortels de Voltaire et de Rousseau, les germes de la saine raison. L'Inquisition persécuta ces hommes exceptionnels, et ne leur permit pas de faire beaucoup de prosélytes aux doctrines progressives. Les bûchers et les emprisonnements tuèrent la sainte propagande. Les masses, surveillées par le soldat et abruties par le prêtre, restèrent inaccessibles aux lumières de l'époque; ni la révolte des colonies anglaises, ni la Révolution française, ne réussirent à raviver une apathique torpeur. Il y avait de quoi désespérer d'une race si acclimatée à sa honte. Deux ou trois intelligences d'élite n'en désespérèrent point.

Bolivar quitta de bonne heure le sol de Caracas, son berceau, pour parcourir quelques-unes des contrées civilisées du globe. Il s'arrêta en Suisse, et au milieu de ces montagnes, où la tradition place le serment de Guillaume Tell, *il* jura, jeune homme de vingt ans, d'être le libérateur de l'Amérique du Sud (1). L'élan soudain de son âme dévouée

(1) Cette scène sublime m'a été racontée en détail par Simon Rodriguez, qui y prit part, en qualité de compatriote, d'ami et de compagnon de

devint sa pensée de chaque jour : elle mûrit dans la méditation, et pour se transformer en fait, elle n'attendit que l'occasion opportune.

Une preuve consolante du progrès de l'humanité, c'est que le mal l'accélère, à défaut du bien. L'injustifiable attaque de Napoléon contre l'Espagne, dont la famille royale fut traînée captive en France, émut profondément non-seulement l'Espagne elle-même, outrageusement blessée dans son orgueil national, mais encore — qui le croirait? — les colonies que tyrannisait l'Espagne. Un irrésistible sentiment chevaleresque s'empara des créoles; ils oublièrent pour le moment leurs souffrances, et se rappelèrent qu'ils étaient les descendants des *conquistadores*. Des juntes, dites conervastrices, à l'imitation de celle de Cadix, se formèrent en divers endroits de l'Amérique du Sud, afin de sauvegarder le trône des Bourbons contre l'insolente usurpation de Bonaparte. De cette protestation généreuse, quoique servile, date le réveil de ces populations; une fois initiées à la vie politique, dans un but contraire même à leurs intérêts bien entendus, elles s'éclairèrent bientôt sur leurs propres droits, sentirent leur force, et comprirent leur devoir. La manifestation royaliste, détournée peu à peu de sa tendance primitive, se transforma en guerre d'indépendance. Je n'ai pas à tracer ici cette brillante épopée, encore si faiblement appréciée en dehors de son gigantesque théâtre. A côté de Bolivar, que le monde antique pourrait envier au monde nouveau, figurèrent un San-Martin, qui traversa les Andes, comme autrefois Annibal avait franchi les Alpes; un Sucre, dont on ne sait si l'on doit admirer davantage les exploits ou le caractère; et tant d'autres enfin, dignes d'être honorés

route, de Bolivar. M. Rodriguez, vieillard de quatre-vingt et quelques années, vivait à Latacunga dans l'Équateur, lors de mon passage par cette ville en 1851. Je compte faire connaître dans un prochain ouvrage ce vétéran de la liberté sud-américaine.

soit pour leurs vertus civiles, soit pour leurs vertus militaires.

Il est vraiment prodigieux le nombre d'hommes éminents qui sortirent d'entre ces créoles efféminés chez lesquels toute virilité semblait morte. Si de tels hommes avaient pu élever leurs concitoyens à la hauteur de leurs pensées, quel beau spectacle offriraient, à l'heure qu'il est, les républiques espagnoles! Cette fédération méridionale qu'avait projetée le *libertador*, en convoquant un congrès général à Panama, si elle s'était organisée suivant sa conception grandiose, développerait aux regards de l'univers étonné une liberté plus logique, plus complète, plus féconde que la fédération septentrionale. Je dis plus logique, car Bolivar et ses amis n'admirent pas un instant que la liberté des blancs fût conciliable avec l'esclavage des noirs ; et sous ce rapport, la liberté (1) sud-américaine s'est élevée en réalité au-dessus de la liberté nord-américaine. Mais de même que les promoteurs de celle-ci firent pacte avec les planteurs, auxquels ils reconnurent le droit monstrueux de posséder comme des choses inertes leurs frères en humanité, de même les promoteurs de la liberté dans l'Amérique du Sud eurent à transiger avec deux éléments hostiles : la superstition et l'ignorance, l'une représentée par le clergé, l'autre par les masses populaires. Le clergé colonial, opulemment doté par l'Espagne qu'il chérissait de tout son cœur, se para de la cocarde libérale, afin de continuer à gouverner les fidèles qui lui étaient soumis et demandaient sa bénédiction pour se soulever. Qu'en arriva-t-il? L'intolérance catholique s'inscrivit

(1) L'affranchissement des esclaves a été accompli depuis longtemps à Buenos-Ayres, au Chili, au Mexique et dans l'Amérique centrale. La Nouvelle-Grenade, le Venezuela et l'Équateur sont entrés dans la même voie tout récemment. Le Pérou et la Bolivie sont les seules républiques espagnoles qui n'ont pris encore aucune mesure pratique et efficace pour l'extirpation de la plus criante des injustices ; mais là même elle subsiste contrairement à la décision d'un congrès constituant.

en tête des constitutions républicaines, promulguées par les patriotes; une réforme sociale indispensable n'accompagna pas la réforme politique ; enfin, à l'ombre d'une caste puissante, les idées rétrogrades purent se consolider en un parti.

Les troupes espagnoles se virent obligées d'évacuer le sol américain. Mais le vieil esprit espagnol y resta, sauvegardé par la sacristie. C'est cet infernal esprit, qui, prenant pour base de sa croyance l'autorité, c'est-à-dire l'arbitraire, vise à rendre la politique aussi exclusive que la religion. Sur la terre comme dans le ciel, il ne comprend que le despotisme. Il inspire, soutient, favorise toutes les ambitions personnelles qui troublent la paix, entravent les progrès, faussent la marche des jeunes républiques. Il est le vampire de la liberté; il est l'hydre du crime ; il est la discorde personnifiée. Ennemi acharné du génie bienfaisant des réformes, il lui oppose ou des réactions rampantes, ou de violents coups d'État. Par malheur, il trouve aussi des auxiliaires et dans la minorité éclairée où souvent l'égoïsme parle plus haut que la conscience, et dans la majorité à la stupidité de laquelle il n'a pas de peine à rendre odieux ses meilleurs amis. L'Amérique méridionale serait, en effet, indigne de son indépendance et de sa forme gouvernementale, s'il n'y avait pas en elle une constante protestation contre d'aussi tristes retours au passé. Cette protestation engendre ces luttes fréquentes, qui ne sont que le duel acharné entre l'avenir républicain, réclamant sa place, et le passé monarchique, voulant vivre sous un masque plus ou moins trompeur.

Le duel dure depuis plus d'un quart de siècle. Loin d'être une marque de dépérissement, par sa persistance il témoigne d'une vitalité qui honore les pays où le combat a lieu. Si les patriotes progressistes et libéraux se résignaient à subir patiemment les dictatures que leur imposent de

temps en temps les conservateurs serviles et rétrogrades, c'est alors qu'il faudrait désespérer de la régénération des vieilles colonies des rois d'Espagne et des deux Indes. Mais comme il surgit toujours, ou du sein de la foule avilie, ou du sein de la classe privilégiée, des individus qui renversent ces parodies du royalisme, et que le mouvement républicain, arrêté pour quelques heures, reprend toujours sa marche en avant, tout promet une victoire définitive au bien sur le mal, à la lumière sur l'obscurité, à la démocratie sur l'absolutisme.

La démocratie contre l'absolutisme! L'histoire universelle n'est pas autre chose que ce procès. Là où il a commencé depuis longtemps, comme chez la race anglo-saxonne, il prend les armes courtoises de la discussion et du vote. Là, au contraire, où le droit commence à peine à s'essayer contre la force, le procès est une guerre avec le glaive. Tout le continent d'Europe et toute l'Amérique, hormis les États-Unis (1), sont dans ce cas. C'est triste! mais qu'y pouvons-nous faire? N'est-ce pas la destinée de l'humanité d'enfanter dans la douleur? Quelle vérité s'est jamais intronisée sans résistance? Quelle erreur a jamais abdiqué volontairement?

La Colombie, Buenos-Ayres, le Chili, le Mexique étaient déjà soulevés depuis plusieurs années contre leur métropole, quand Guatemala, capitale de la vice-royauté de ce nom, proclama son indépendance, le 15 septembre 1821. Ce pronunciamento, auquel adhérèrent les cinq provinces de l'Amérique centrale, s'accomplit sans la moindre effusion de sang. Quelques-uns des partisans de l'Espagne évacuèrent le pays, et les autres en plus grand nombre travaillèrent à

(1) Actuellement. Mais qui sait si la plaie honteuse de l'esclavage pourra être extirpée seulement par la parole et l'écriture? J'en doute pour ma part. Les États à nègres sont tellement sourds à la persuasion qu'ils semblent convier leurs adversaires à leur faire violence.

reconstituer, avec divers éléments, un parti conservateur, composé de monarchiens en livrée républicaine, qui, à cause de leur goût pour la servitude, furent très-convenablement appelés *les Serviles*. La junte révolutionnaire convoqua, malgré leurs efforts, une assemblée constituante, contre laquelle ils ameutèrent une populace égarée, en représentant comme des impies les patriotes ou les libéraux, élus en grande majorité. Les membres désignés furent brutalement assassinés ou emprisonnés. Alors les Serviles, complétement maîtres des délibérations, décrétèrent l'annexion de l'ancienne vice-royauté de Guatemala au Mexique, où l'empire éphémère d'Iturbide venait d'être proclamé. Semblables aux légitimistes de France de 1852, ces Serviles, fâchés de ne plus avoir leur Bourbon, se donnaient à un plagiaire de Napoléon.

Le despote corse a eu trois imitateurs en Amérique : deux nègres et un blanc : Dessalines, Soulouque et Iturbide. Le premier, qui prit le titre d'empereur d'Haïti, le 8 octobre 1804, fut tué le 17 octobre 1806, par un jeune soldat mulâtre, âgé de quinze ans, qui lui tira un coup de fusil à bout portant. Le second règne comme un vrai Bonaparte, depuis le 26 août 1849. Le dernier, après quelques mois d'orgie impériale, fut arrêté, jugé et fusillé.

Mais l'impérialisme commença par ensanglanter la province, qui s'était affranchie de l'Espagne sans avoir à déplorer la perte d'aucune vie humaine. Les habitants de San-Salvador, de Nicaragua et de Costa-Rica s'armèrent en faveur du gouvernement républicain. Les Serviles réprimèrent ces résistances avec l'aide de l'armée d'Iturbide. « Les soldats de cet empereur, dit M. Squier, répandaient partout la terreur; le viol, les rapines, le meurtre signalaient leur présence. On les voyait dans un état d'ivresse totale, parcourir les villes, les rues et les places publiques, en s'amusant à blesser et à tuer les passants. Le drapeau noir

de l'empire était l'emblème du pillage, et l'assassinat un synonyme au cri de : Vive l'Empereur! Le trésor public fut épuisé, les hommes riches dépouillés, et les établissements de charité publique confisqués au profit de féroces mercenaires; le peuple ne jouissant plus de la protection de la loi, et victime d'une brutale soldatesque, se vit obligé de défendre individuellement ses droits et de se venger en détail de ses oppresseurs, aggravant ainsi les horreurs du désordre et de l'anarchie. »

Le triomphe du *servilisme* produit, comme on le voit, les mêmes infamies en Amérique qu'en Europe. Ici et là, ce sont ceux qui crient le plus contre l'anarchie, qui l'établissent sous sa face la plus hideuse, en lâchant contre les populations des cités et des campagnes, des prétoriens en débauche, comme autrefois les Espagnols lançaient leurs dogues contre les Indiens. Horrible épreuve pour l'humanité que le cruel égoïsme de quelques hommes !

La chute d'Iturbide entraîna celle de ses amis les Serviles ; ils exploitaient, depuis deux ou trois années, à leur seul avantage, une révolution qu'ils avaient maudite en secret, mais qu'ils étaient parvenus à détourner de son cours naturel. Ne dirait-on pas encore que c'est une histoire toute récente? Quelle ressemblance entre la France depuis 1848 et le Guatemala d'il y a trente ans !

Les députés de Nicaragua, Guatemala, San-Salvador, Honduras et Costa-Rica se réunirent en une nouvelle assemblée constituante, qui promulgua une constitution républicaine sur une base fédérative. Les Serviles, faisant patte de velours, à cause du changement de l'esprit public, votèrent avec les patriotes, en faveur d'un principe franchement représentatif, de l'*habeas corpus,* de la liberté de la presse, de toutes les garanties enfin d'un gouvernement rationnel.

Les actes de cette assemblée rappellent ceux des grandes

assemblées de la France révolutionnaire. Tous les titres et les priviléges de la noblesse furent abrogés, y compris le titre de *don;* on défendit la vente des bulles papales; on encouragea l'émigration par de sages mesures; les étrangers obtinrent une protection des plus libérales; le drapeau national reçut pour inscription ces trois mots: Dieu, Union, Liberté! Par un glorieux décret, en date du 17 avril 1824, l'esclavage fut aboli d'une manière immédiate et absolue, et le trafic des nègres assimilé à la piraterie, avec des châtiments sévères pour ceux qui y seraient impliqués directement ou indirectement. L'Amérique centrale, sous la domination des libéraux, ne donna jamais un démenti à la reconnaissance solennelle des droits imprescriptibles et sacrés de l'homme, en sa qualité d'être humain, et sans discernement absurde de couleur, quoique à cet égard elle eût à passer par une difficile épreuve. Afin de n'être pas accusé de dénaturer, en l'abrégeant, un fait honteux pour le gouvernement britannique, je laisserai parler un auteur anglais : « En l'année 1840, le gouvernement britannique réclama la restitution à l'esclavage (*the return to slavery*) de quelques Africains qui avaient repris leur liberté en quittant le Honduras britannique, et allant vivre sous la protection de la République. La demande d'extradition fut faite par le consul général, M. Chatfield, et appuyée par les officiers britanniques civils et militaires, qui furent envoyés à Guatemala pour ressaisir ces pauvres noirs, et voulurent se prévaloir de la présence d'un vaisseau de Sa Majesté la reine sur les côtes. Mais quoique le gouvernement de la République fût alors faible et démembré, il eut assez de droiture et de dignité pour se refuser à la prétention d'une puissance à laquelle il avait la longue habitude de céder, dans toutes les autres questions internationales. Dans sa réplique, il déclare que l'existence des esclaves n'est pas reconnue sur son territoire qu'il considère comme inviolable, quelque

pénétré qu'il soit, du reste, de sa faiblesse physique vis-à-vis d'un si redoutable ennemi (1). »

La belle constitution publiée en 1824, malgré les incessantes attaques des Serviles, dura dix ans. En accordant l'exercice sincère de la liberté de la presse, elle opéra un avancement sensible dans l'intelligence des masses. Cette éducation salutaire, le clergé l'entrava de tout son pouvoir, convaincu que le raisonnement sape de plus en plus une dégradante crédulité, qui lui donnait influence et richesse. Ame et tête du parti servile, le clergé réussit à insurger la ville de Léon contre ces républicains probes et dévoués dont l'amour pour le peuple allait jusqu'à convertir toutes les casernes de soldats en autant d'écoles à la Lancaster. Le conflit entre les habitants de l'importante cité, où l'évêque fut le véritable chef des mutins, se prolongea pendant cent quatorze jours. L'incendie, le meurtre et les excès de tous genres marquèrent ces nouvelles saturnales de l'implacable esprit de caste. L'arrivée des troupes de San-Salvador assura cependant le triomphe du bon sens sur le catholicisme. Cette province, il faut le noter, se distingue au milieu de ses compagnes par son zèle pour les institutions républicaines. De Guatemala, au contraire, sont partis la plupart des mouvements réactionnaires.

Cette divergence d'opinions entre les fractions d'un pays, unies en un seul gouvernement, engendra une guerre civile. Alors apparut un grand homme, éternelle gloire de l'Amérique centrale. Sa vie, pour être écrite dignement, exigerait la plume d'un Plutarque; car l'antiquité n'offre rien de plus beau dans ses pages patriotiques.

François Morazan, à qui il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre pour faire retentir de son nom les cent bouches de la Renommée, naquit à Honduras, en 1799, d'un père fran-

(1) *Gospel in central America*, p. 122.

çais créole, et d'une mère de Tegucigalpa (ville du Honduras). Son éducation ne fut ni meilleure ni pire que celle de ses concitoyens, dans des écoles dirigées par des prêtres ignorants; mais sa conception rapide, unie à la soif du savoir, conquit bientôt une instruction remarquable ailleurs même que dans une colonie espagnole. Son caractère franc et ouvert en même temps qu'impétueux, décidé, persévérant, et ses manières nobles, le marquèrent de bonne heure de cette auréole que portent au front ceux qui sont véritablement dignes de diriger les destinées des peuples. Il sortait du moule généreux dans lequel furent formés Kossuth et Mazzini. Secrétaire général de Honduras en 1824, il en devint ensuite gouverneur. La carrière civile ne mettant pas assez en relief ses brillantes capacités, il embrassa la carrière militaire.

Trahi par le général Arce, président de la République, le parti des patriotes, de défaites en défaites, se trouvait aux abois, quand Morazan vint le ranimer. Le coup d'essai de Morazan fut une éclatante victoire, à la tête de quelques volontaires de Nicaragua et de San-Salvador. En moins de deux mois d'escarmouches, de batailles, de siéges, il parvint à mettre en fuite le président rebelle, qui alla se réfugier au Mexique. Les Serviles tentèrent de modifier sinon de changer le cours des choses. Ils se fortifiaient, comme en un dernier rempart, dans la dévote cité de Guatemala. Morazan les en chassa, à la pointe de la baïonnette. Terroristes, comme le sont toujours les lâches, ils avaient profité de leur domination dans l'ancienne capitale de la vice-royauté, siége d'une église grassement dotée et d'une espèce d'oligarchie nobiliaire, pour se venger du jacobinisme, par des exils, des emprisonnements, des exactions et des meurtres. Mais non contents d'exercer leur rage sur les hommes et les femmes, ils se ruèrent sur les livres, et brûlèrent tous ceux que l'Inquisition avait jadis prohibés. Livres ou hommes,

c'était toujours la pensée qu'ils persécutaient, cette pensée qui proteste, et contre les distinctions iniques, et contre les religions menteuses. Les meneurs de la bande combattaient donc *pro aris et focis,* obstinés à ne pas abdiquer devant l'égalité et devant le libre examen leurs priviléges usurpés.

Mais la multitude qui les secondait, égarée et abrutie, que faisait-elle ? Elle s'insurgeait en faveur de son esclavage ; elle se révoltait au bénéfice de ses ennemis ! Pauvre multitude, je ne t'appellerai pas vile, mais avoue que tu te montres stupide quand tu te précipites, meute inintelligente, contre tes propres droits ! Si tu ne prêtais pas la force matérielle aux éternels ennemis de ton émancipation, il y a longtemps qu'on dirait d'eux : *Vixerunt!* Pauvre multitude ! tu as des oreilles et tu n'entends pas, tu as des yeux et tu ne vois pas !

Maîtres de tout le pays pour la seconde fois, les patriotes se vengèrent, par le pardon, des abominables traitements qui leur avaient été prodigués. La Liberté se montre toujours généreuse.

Comme de raison, le Congrès déclara nuls tous les actes de la faction rétrograde, de 1826 à 1829. Il élut pour président, à la place du fugitif Arce, un honnête citoyen, J. F. Barrundia, et décréta des honneurs extraordinaires au restaurateur de la République, le général Morazan, dont le portrait fut placé dans la salle des séances.

Un écrivain de l'Amérique centrale parle ainsi de l'élévation de ce vrai « sauveur du pays, » — titre qu'usurpent quelquefois de ridicules saltimbanques, — et des bienfaits dont il fut le promoteur :

« En ce temps, surgit un homme, destiné par le ciel à être le sauveur de son pays. La Liberté le ceignit de son glaive et le plaça à la tête du corps civil. Il connaissait les hommes, le peuple et la révolution. L'opposition disparut devant lui ; il marcha de victoire en victoire, et portant haut

la constitution, il entra, la constitution à la main, dans la capitale (1). Il rétablit la loi fondamentale et réunit les autorités dispersées. Aucune goutte de sang ne coula ailleurs que sur le champ de bataille. Les Serviles s'évanouirent de la scène publique. La presse garrottée fut délivrée. L'ordre reparut. Le patriotisme, la valeur, l'intelligence d'un seul homme avaient opéré ce changement à vue, et cet homme était Morazan.

« Durant la paix qui suivit leur triomphe, quelle fut la conduite des libéraux? Non-seulement ils relevèrent la République avec ses institutions éclairées, mais ils l'enrichirent de nouvelles mesures pour améliorer le sort du peuple. Confiants dans l'honnêteté du pays, ils se gardèrent de recourir au système de l'espionnage, quoiqu'ils sussent parfaitement que les réactionnaires continuaient leurs trames occultes. Ils souffrirent l'expression des opinions les plus hostiles, soit par la parole, soit par la plume. Ils établirent la tolérance religieuse la plus absolue, et accordèrent une égale protection à toutes les formes du culte. Ils étendirent les droits du vote à tous les mâles adultes, sans distinction de classe ni de couleur. Ils assurèrent de la manière la plus réelle les droits individuels, en établissant le principe de l'innocence présumée dans les accusations criminelles, l'*habeas corpus*, et le jury. Ils réformèrent le code pénal et l'adoucirent. Ils donnèrent une attention toute particulière à l'éducation publique, en rendant les écoles accessibles à tous, et les perfectionnant au point qu'il en sortit une jeunesse éclairée comme le pays n'en avait pas encore vu. Ils ne négligèrent pas les progrès matériels. Des routes et autres ouvrages d'utilité générale furent projetés ou entrepris; une étude de l'isthme de Nicaragua s'accomplit sous la pro-

(1) Ceci est littéralement vrai. Une copie de la constitution était portée avec le drapeau de la République à la tête de l'armée.

tection du gouvernement, et un contrat pour ouvrir un canal interocéanique se conclut avec le roi des Pays-Bas. »

Ne connaissez-vous pas, lecteurs, un pays de par le monde qui aurait grand besoin d'un Morazan en ce moment? Si l'âme intrépide et magnanime de ce général, qui avait pourtant du sang français dans les veines, pouvait, quelque part où vous savez, renaître par les lois de la métempsycose, sous quelque uniforme à grosses épaulettes, quel sauve-qui-peut ne verrions-nous pas dans le vaste camp des faux sauveurs qui perdent l'humanité en la déshonorant?

Hormis le bannissement prononcé contre le traître Arce, ex-président de la République, contre le dictateur qui le remplaça à Guatemala et quelques autres, il y eut amnistie des plus généreuses à l'égard des Serviles. Beaucoup d'entre eux, de bêtes fauves devenus reptiles, se glissèrent dans des emplois importants. Toujours les mêmes, ces disciples de M. Tartufe passent de la violence à la ruse, pour revenir par la ruse à la violence! Toujours les mêmes aussi, ces trop indulgents disciples de la philosophie du Christ admettent dans leur large fraternité ceux-là mêmes qui songent à devenir leurs bourreaux.

Morazan unissait à un cœur vraiment bon une remarquable fermeté de caractère. Comprenant que le catholicisme, tel que l'Espagne l'a légué à ses colonies, était le principal sinon le seul obstacle au progrès démocratique, il résolut de lui faire une blessure mortelle. Les intrigues serviles de l'archevêque Ramon Casaus donnèrent un motif valable à un plan sagement mûri. Investi à cette occasion d'un pouvoir dictatorial, il se saisit, dans la nuit du 11 juillet 1829, du prélat conspirateur et des supérieurs de tous les ordres monastiques, qui furent escortés jusqu'au port le plus rapproché de Guatemala et embarqués immédiatement hors du pays. Les moines dominicains, franciscains, capu-

cins et *tutti quanti* reçurent l'ordre d'évacuer sans délai le territoire de la République. Le Congrès confirma un acte pour lequel il avait donné carte blanche, bannit l'archevêque et abolit toutes les congrégations religieuses. Les portes des monastères de femmes s'ouvrirent à grands battants, afin de laisser revenir à la vie les infortunées recluses, qu'une barbare superstition empêchait d'accomplir la douce mission confiée par la nature à leur sexe charmant. Une louable précaution interdit dorénavant la prise de voile. Les propriétés des fainéantes associations de la béate crédulité servirent à donner un plus grand essor à l'éducation, et à doter les institutions charitables. Le vaste couvent des Dominicains à Guatemala se changea en prison modèle, à l'instar de celles des États-Unis ; d'autres couvents se métamorphosèrent en écoles mutuelles ou en hôpitaux.

A ces mesures s'en joignirent d'autres également utiles et sensées. Le Congrès s'attribua le droit, de concert avec le président, de nommer aux charges ecclésiastiques comme à toutes les autres charges; il astreignit à son approbation la promulgation des bulles et dispenses papales, qui étaient pour les prêtres comme un papier-monnaie que les Serviles mettaient fort en crédit; il abrogea toutes les lois antérieures, qui déclaraient la religion catholique seule permise et seule protégée par l'État.

L'acte vigoureux de Morazan contre le clergé montra à tous les gouvernements de l'Amérique du Sud comment il fallait déblayer le terrain et le rendre propre au développement des institutions républicaines. Son exemple n'a pas été perdu. Il peut paraître fâcheux que le principe de liberté prenne ainsi la forme d'un expédient absolutiste; mais ce qui justifie pleinement l'emploi d'un moyen tant soit peu violent et arbitraire, c'est qu'il était le seul efficace et sûr, qu'il frappait un abus monstrueux, et qu'il réintégrait la société dans ses droits. L'intolérance, abritée comme

en une citadelle au sein d'une caste qui la personnifie, opprimait les consciences, auxquelles, en matière de foi, doit être laissée la plénitude de l'indépendance; il s'agissait de détruire cette citadelle, et pour la détruire, il fallait l'attaquer brusquement. C'est ce que fit Morazan, et c'est sa plus belle gloire dans l'opinion de sa patrie.

Le seul système national et équitable vis-à-vis de la religion, c'est celui des États-Unis : on y laisse croître et multiplier tous les cultes aux frais de leurs adhérents respectifs, sans que jamais le gouvernement dépense un sou en leur faveur, mette des entraves à leurs prédications contradictoires, ou encourage l'un aux dépens des autres. La concurrence la plus libre règne entre les sectes, qui sont très-bien entretenues par les gens aisés ou riches, et ne grèvent pas les pauvres d'un impôt onéreux, comme il arrive partout ailleurs où l'État se fait l'architecte et le bedeau des églises. Celles-ci n'en sont pas moins ouvertes à tout le monde, car chacune d'elles travaille à augmenter le nombre de ses fidèles payants, ou non payants.

Pour arriver à séparer de la politique la religion, un mode transitoire peut être nécessaire, là où une croyance a régné longtemps à l'exclusion de toute autre, et où son expulsion du budget passerait pour une révoltante énormité. Ce mode transitoire consiste à accorder la même protection à toutes les théologies. C'est ce que la France révolutionnaire a accompli sans oser aller plus loin, et c'est à quoi ont toujours tendu les républiques espagnoles. Quelques-unes des principales n'y sont pas parvenues; les constitutions du Mexique, du Pérou, du Chili, etc., ne tolèrent pas même, à l'heure qu'il est, l'exercice de toute religion qui s'écarte de la catholique, apostolique et romaine. Des cinq républiques entre lesquelles est fractionnée actuellement l'Amérique centrale, le Guatemala seul est revenu à cette tradition espagnole. San-Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica

conservent la liberté de tous les cultes et n'ont pas songé, depuis 1829, à rappeler, comme l'a fait le Guatemala, les moines chassés.

La République continua à progresser pendant les premières années de sa restauration, grâce à la réforme hardie et importante, opérée par Morazan. Des universités furent fondées, l'une à Léon, l'autre à San-Salvador. La culture de la cochenille fut introduite avec de grands avantages à Guatemala ; celle du café se développa à Costa-Rica ; celle de l'indigo enrichit San-Salvador.

Trois causes travaillaient cependant, au milieu d'une paix heureuse, à rallumer la discorde : la pénurie du trésor, l'ambition d'une puissance étrangère, et, il faut le reconnaître, la division entre les républicains victorieux.

La fortune publique avait été gaspillée par le parti servile. Le gouvernement, obligé de recourir à des taxes, mécontenta les masses, dont l'ignorance, même dans les contrées intellectuellement plus avancées que celles de l'Amérique espagnole, ne sait pas comprendre la nécessité de l'impôt. N'a-t-on pas vu en France, après la révolution de 1848, le peuple commencer à murmurer contre son propre ouvrage, quand le gouvernement provisoire décréta les malheureux centimes additionnels, supposés indispensables à l'équilibre du budget? Ces murmures habilement exploités ont été la planche de salut du servilisme philippiste d'abord, bonapartiste ensuite. Il en fut de même dans l'Amérique centrale : les taxes qui auraient rendu aux contribuables, en améliorations de toute espèce, le décuple d'un sacrifice momentané, les taxes qui n'étaient que des placements lucratifs, préparèrent, surtout parmi les Indiens, une rébellion sous laquelle la liberté devait succomber une troisième fois.

Il convenait aussi à une des nations européennes que la faction abattue se relevât. Les Anglais ayant obtenu du gou-

vernement espagnol l'autorisation de couper des bois d'acajou à Belize, dans le Honduras, sous la réserve expresse de ne pas y faire d'établissement permanent, n'avaient cessé de viser à la conquête réelle de l'importante province où ils étendaient de plus en plus les limites de leur juridiction. Ils proposèrent à la république de l'Amérique centrale un traité par lequel ils s'attribuaient cette colonie, et en fixaient les frontières. A leur grande surprise, le patriotique gouvernement répondit qu'il ne pouvait pas admettre leurs prétentions à occuper autrement qu'à titre temporaire un territoire sur lequel leurs droits n'avaient aucun fondement valide. Les autorités de Belize, blessées de rencontrer tant de fierté dans un État dont elles méprisaient la faiblesse, vouèrent une haine implacable au parti libéral et à son chef reconnu, le général Morazan : elles entrèrent en ligue ouverte avec les Serviles, les approvisionnèrent d'armes, et les excitèrent à de nouvelles rébellions. Comme pour montrer qu'elles méprisaient une souveraineté sans troupes, elles se saisirent de l'île de Roatan, appartenant à l'État de Honduras. Mais sur une protestation formelle, adressée directement au cabinet de Saint-James, cette île fut restituée à ses possesseurs légitimes, pour être ressaisie plus tard.

Le mécontentement de la populace et l'hostilité anglaise étaient des périls sérieux, auxquels s'ajoutèrent les dissentions intestines des libéraux. Ils se scindèrent en deux fractions : les uns réclamant une union plus complète entre les États fédérés, les autres, au contraire, une indépendance mutuelle, moins gênée par le lien commun. Les premiers s'appelèrent *centralistes*, les seconds *fédéralistes*. Les Serviles flottèrent entre ces deux partis, les poussèrent à la discorde, et appliquèrent ici comme toujours leur vieux précepte : « *divide ut imperes.* »

Profitant de toutes ces complications, ils firent envahir leur patrie par l'ex-président Arce, et soutenir ce traître

par des révoltes militaires dans l'une desquelles le drapeau espagnol fut arboré. Mais le mouvement n'était pas encore bien décidé, et les patriotes le réprimèrent sans peine. Arce, complétement battu avec ses soldats mercenaires, rentra au Mexique ; quelques-uns de ses acolytes, criminels envers l'indépendance comme envers la liberté, furent fusillés; le drapeau de l'oppression séculaire, qui avait été hissé sur les murailles de la citadelle d'Omoa, on l'attacha à la queue d'une mule, et on le traîna dans la boue.

Morazan, depuis sa première victoire, en 1827, sur les Serviles, à Sabina Grande, dirigeait, on peut le dire, les destinées de la République, tantôt par la juste influence que lui méritait le génie uni à la probité, tantôt armé de pouvoirs spéciaux comme dans le cas où il reçut la mission de supprimer les ordres religieux. Pendant la présidence de Barrundia qui acceptait toutes ses pensées, il fut toujours l'ange gardien de la patrie. En 1832, ses concitoyens, sans pouvoir l'élever davantage, l'élurent président, et ses pouvoirs n'expirèrent qu'en 1838.

Les circonstances étaient périlleuses au moment de son inauguration. Le triomphe de la fraction fédéraliste sur la fraction centraliste avait amené une véritable dislocation des États, dont chacun, s'exagérant ses droits individuels, annulait le lien fédéral. Morazan, caractère à la fois conciliant et énergique, réussit à faire cesser une division qui profitait seulement aux détracteurs du système républicain. Il transporta le siége du gouvernement à San-Salvador, afin de paralyser le contrôle pernicieux qu'exerçait sur les affaires une cité comme Guatemala, incorrigiblement dévouée aux velléités du passé. L'ex-capitale de la vice-royauté espagnole devint encore plus hostile aux patriotes, par suite de cette mesure, qu'on a blâmée, selon l'habitude vulgaire de juger des actes d'après leurs résultats heureux ou malheureux. La mesure par elle-même était conforme au sys-

tème franchement républicain, qui ne doit pas tenir compte, en principe, de la suprématie aristocratique qu'une ville prétend s'arroger sur le reste du pays, et qui, en pratique, perd plus qu'il ne gagne en sacrifiant sa foi sur l'autel d'une peur méticuleuse. Si Guatemala se plaignit, et des plaintes passa à une guerre déclarée, les quatre autres États s'attachèrent davantage au maintien d'un gouvernement qui les délivrait d'une sujétion locale, soufferte avec impatience et, disons-le, avec une légitime jalousie. Il y a plus : loin d'être reconnaissante de la prolongation de son antique privilége, la cité, encroûtée dans ses préjugés, n'eût probablement payé que par le mépris une complaisance qu'elle aurait pu interpréter comme une faiblesse. Or, il vaut mieux, quand on en a le choix, se faire haïr que mépriser. Le libéralisme oublie trop souvent cette maxime où le Servilisme puise sa force.

L'idée du bien général, que Morazan ne perdait jamais de vue, ne cessa de se traduire en innovations salutaires. La législation espagnole, émanant de la tyrannie monarchique, s'harmonise mal avec un régime de liberté ; elle fut proscrite dans sa partie la plus barbare. A l'ancien code pénal, hideux reflet d'un triste passé, se substitua un code pénal à la hauteur des progrès modernes, et conforme aux sentiments de la vraie justice, qui, considérant le crime comme une maladie morale, adopte du châtiment ce qu'elle croit indispensable pour préserver la société de la récidive du criminel, rarement considéré comme incurable. Cette glorieuse manifestation de la vérité, c'est aux États-Unis, source féconde de pensées philosophiques, que l'Amérique centrale alla l'emprunter. La France n'aurait eu à lui présenter, dans son code Napoléon, beaucoup trop sottement vanté, qu'une foule d'erreurs surannées, rajeunies par un style tranchant. L'ex-président Barrundia, homme savant, fit passer dans la langue espagnole le code pénal de Livingston, que le Congrès

adopta avec quelques légères altérations. L'ignorance de la multitude ne sut pas apprécier une œuvre si bienfaisante, et décria surtout l'introduction du jury, qui passa pour une ennuyeuse corvée, tomba en désuétude, et finit par être formellement aboli. Fatale ignorance! elle ne comprit même pas la substitution de prisons saines à d'infects cachots. Les travailleurs requis pour construire ces nouveaux édifices s'insurgèrent et refusèrent un concours qu'ils auraient accordé de bon gré, s'il se fût agi d'ériger des cellules de moines ou des niches de saints.

Depuis longtemps partait du sein de cette ignorance, soigneusement cultivée par les Serviles, un cri de réprobation contre les patriotes, accusés d'hérésie. Ceux-ci n'en persévérèrent pas moins à poursuivre leur tâche révolutionnaire. Complétant la réforme religieuse, ils abolirent en totalité les dîmes payées au clergé, qui étaient déjà réduites de moitié; ils donnèrent aux émigrants étrangers une liberté illimitée des cultes, firent du mariage un simple contrat civil et réduisirent aux dimanches et à cinq solennités annuelles les innombrables fêtes du catholicisme. Le Congrès, inspiré par cet esprit libéral qui détermina l'assemblée constituante de France à prendre autrefois le deuil de Franklin, accorda la même marque de respect à Jérémie Bentham, le plus pratique des socialistes, si socialistes doivent être appelés tous ceux qui suggèrent des remèdes aux souffrances sociales.

Les prêtres, furieux de la diminution de leur revenu, se prévalurent avec habileté de ces honneurs qu'obtenait du gouvernement un étranger hérétique, et de l'appel sympathique que faisait en même temps le gouvernement à l'émigration étrangère. Ils prétendirent avoir découvert le projet arrêté de détruire les Indiens pur-sang, et de les remplacer par une population européenne. Un soulèvement sauvage éclata; les cris : Mort aux étrangers! mort aux hérétiques! retentirent dans les campagnes. Beaucoup d'Européens, de

créoles, de métis, furent massacrés. Ce n'est pas sans peine que Morazan étouffa cette insurrection de 1832, prélude d'une autre insurrection formidable qui mit cinq ans à mûrir.

En 1837, le choléra parut dans l'Amérique centrale. Décimés de préférence, les aborigènes se persuadèrent qu'ils mouraient victimes de la haine des patriotes. Les hommes représentés comme les ennemis des saints et de leurs ministres, n'étaient-ils pas capables de commettre tous les crimes? Ils ont empoisonné les rivières, répétèrent à l'envi la malveillance et la crédulité; ils sont les auteurs du fléau épidémique.

A Saint-Pétersbourg, la populace, quelque temps auparavant, avait attribué le choléra à l'empoisonnement de la Néva et des canaux de la ville par les Polonais, alors en guerre avec les armées du Czar. Des suppositions semblables se produisirent également, comme on sait, dans des pays où la basse classe est plus éclairée que les mougiks russes ou les Indiens du nouveau monde. N'est-ce pas un singulier phénomène qu'une aberration d'esprit si uniforme sur le même objet chez des races différentes par les mœurs, la culture, les préjugés? C'est que l'ignorance assimile les hommes dans le mensonge, plus que les lumières intellectuelles ne les identifient dans la vérité.

La racaille indienne se mit, comme la canaille d'Europe, à punir de l'impuissance de la médecine les médecins que lui envoya le gouvernement; elle les força d'avaler leurs fioles et leurs poudres, à des doses tellement fortes, que beaucoup en moururent. Ce résultat fut admis comme une preuve certaine de l'existence du poison, et par conséquent de l'intention des patriotes d'exterminer tous les bons catholiques... La décroissance du choléra aurait fait cesser probablement ces bruits diffamatoires, et les émeutes se seraient apaisées, si tout à coup un homme aussi ambitieux qu'habile ne fût pas sorti des rangs infimes de la société.

Un métis de vingt et un ans, chez lequel le sang aborigène prédominait sur le sang espagnol, se distingua au milieu des bandes insurgées, autant par son impitoyable cruauté que par son talent à discipliner le désordre. Il était simple gardien de pourceaux, ne savait ni lire ni écrire, et croyait, de la meilleure foi du monde, à la fable répandue au sujet de l'épidémie. Il s'appelait Carrera, et son nom allait devenir fameux dans les annales de son pays.

Dès son début, il réussit à mettre en déroute avec des Indiens rustiques un corps de troupes régulières. De cette rencontre à Santa-Rosa date la fortune extraordinaire de ce bandit, qui devint l'instrument de la chute fatale de Morazan, de la défaite de la liberté et du troisième triomphe du Servilisme, abreuvé, comme les deux premières fois, du sang le plus pur et le plus généreux de la République.

Les prêtres, ces vedettes réactionnaires, comprirent tout d'abord les avantages qu'ils pouvaient retirer d'une intelligence rétrécie, jointe à un caractère énergique. Afin d'augmenter le prestige de Carrera auprès de la tourbe qui le suivait, ils n'eurent aucun scrupule à le déclarer l'archange Raphaël en personne, envoyé du ciel par le Très-Haut. Sa mission était de venger l'Église persécutée et de rendre aux Indiens, fidèles enfants de cette Église, la splendeur antique qu'embellissaient de vagues traditions orales. Ils accréditèrent la bizarre assertion, ces saltimbanques en soutane, en produisant des tours grossiers qui passèrent pour des miracles. Entre autres farces, une lettre descendit, un jour, du plafond d'une église, sur une vaste congrégation en prière; le papier déployé et lu par le prêtre portait la signature de la vierge Marie et ordonnait à Carrera, son lieutenant, d'attaquer hardiment un gouvernement d'hérétiques, contre lequel il aurait l'appui des principaux saints du paradis.

Toutes ces inventions sacerdotales contribuèrent énormé-

ment à propager la barbare insurrection. Carrera, dont les bataillons grossissaient chaque jour et que des défaites partielles ne décourageaient pas, finit par s'emparer de Guatemala. Les forfaits de toute espèce qu'il laissa commettre par sa soldatesque indisciplinée, exaspérèrent même ses propres partisans dans la ville réactionnaire. Il en fut chassé, et Morazan, son antagoniste, y rentra. Une clémente amnistie succéda à une cruauté systématique. On les assassine, et ils pardonnent : tels sont toujours les républicains.

Au fond des âmes les plus vicieuses s'éveille parfois l'admiration pour la vertu. En comparant la conduite du chef patriote à la conduite du bandit indien, les Serviles éprouvèrent une soudaine répulsion pour Carrera et un invincible entraînement pour Morazan. Ils conçurent l'idée de gagner ce dernier à leur parti. L'entourant d'adulations, ils lui proposèrent, en retour de la répression des tendances libérales, la dictature absolue de la République. L'incorruptible citoyen rejeta le marché avec dédain ; l'intérêt personnel dans son âme noble était inséparable de l'intérêt public.

Morazan réalisait ainsi la plus sublime légende de l'Évangile. Satan transporte au sommet d'une montagne Jésus-Christ, et lui montrant tous les royaumes de la terre à ses pieds : « Ils sont à toi, dit-il, si tu renonces à ta mission. —Arrière, tentateur ! *Vade retro, Satanas!* » répond simplement le futur crucifié.

Or, le martyre attendait Morazan ; mais, comme son divin modèle, il préférait le martyre à la grandeur acquise au prix de l'infamie ! Il n'a fait que son devoir, pensera quelque honnête lecteur. Certes, rien de plus ! Mais c'est cette stricte adhérence au devoir, opposée à la violation arbitraire du devoir, qui établit toute la différence entre les grands hommes et les petits hommes, entre les bons et les

méchants, entre les républicains et les monarchiens; c'est sur cela seul que repose le dualisme symbolique de Dieu et du diable, si devoir signifie accomplissement des lois de la nature et de la raison, auxquelles Dieu conforme sa volonté, tandis que le diable en trouble sans cesse la paisible harmonie.

Devoir! Pesez bien ce mot! Passé au creuset d'une conscience éclairée, il renferme la science de la vie et le mépris de la mort! Devoir! Il n'est pas si facile qu'on le pense de lui obéir. Les calculs de la peur l'amoindrissent; la méticuleuse prudence en modifie l'expression; le sophisme fausse sa portée; le doute désolant suit parfois son exécution. Brutus, au bras duquel une lucide philosophie avait révélé son devoir, Brutus, à ses derniers moments, lui lançait un anathème. Il oubliait, ce glorieux meurtrier de César, qu'il ne faut pas juger du devoir par ses résultats immédiats. Il ne voyait que Rome qui retombait sous la tyrannie, et oubliait l'humanité, à laquelle il léguait de siècle en siècle un immortel exemple, avec un nom que les tyrans craignent d'entendre prononcer.

Repoussés par le «*Vade retro, Satanas!*» de Morazan, les Serviles se prosternèrent de nouveau devant Carrera. Ils parvinrent à produire sur la scène un autre scélérat, Francesco Malespin, qui excita une révolte dans l'État de San-Salvador, jusqu'alors inébranlablement attaché aux idées républicaines. Morazan se porta vers le théâtre de l'insurrection avec les troupes fédérales; à peine était-il sorti de Guatemala que Carrera y entra de vive force.

Le second séjour du gardien de pourceaux dans la vieille capitale s'entacha de plus de crimes encore que le premier. Un écrivain de l'Amérique centrale en parle ainsi :

« Qui pourrait décrire l'agonie de Guatemala sous la furie du sauvage et l'oppression de sa horde? Il est effrayant de rappeler les continuelles attaques des soldats qui tiraient en

guise d'amusement contre les portes et les fenêtres des maisons, tuant et blessant les locataires inoffensifs, sans distinction ni d'âge ni de sexe. L'assassinat se commettait au milieu des rues, à la grande clarté du jour. Et quelles n'étaient pas les horreurs de la nuit, quand les lugubres chants des sauvages, les vociférations avinées, les cris des femmes violées et les gémissements des époux, des frères et des pères, massacrés dans une inutile résistance, s'unissaient en un chœur affreux pour terroriser les âmes!...

« Les Serviles, exemptés de ces barbaries, jouissaient de la protection du monstre. Il reçut les hommages de la noblesse ; l'encens lui fut offert dans les temples, et dans la grande cathédrale il fut salué du titre d'ange envoyé de Dieu. »

Ne croirait-on pas qu'en 1852 le clergé de France est le plagiaire du clergé de Guatemala, tant les viles flatteries et les plats blasphèmes de ces deux corps religieux se ressemblent ? Quoi d'étonnnant ? L'église salariée sera toujours prodigue d'éloges envers le pouvoir dont elle devient complice en signant un contrat par lequel elle dit : « A toi les corps, à moi les âmes ; à nous deux l'argent. »

Carrera devait encore éprouver de sérieux revers. Le général Salazar surprit une masse d'insurgés, qui revenaient du pillage d'une ville, les attaqua brusquement et en tua, dit-on, au delà de cinq cents. Leur chef, épouvanté d'une perte aussi sensible, se hâta d'évacuer Guatemala et s'enferma dans la forteresse de Mita.

Il était perdu sans ressource, si le général Salazar eût pu poursuivre son succès. Mais l'état-major des troupes fédérales contenait des officiers secrètement dévoués à l'ennemi, et les Serviles, déguisés en patriotes, firent prévaloir un système de temporisation, qui permit à Carrera de se relever de son échec et d'opérer de fréquentes sorties. L'Indien astucieux, ayant appris cependant que Morazan se préparait

à entrer en campagne contre lui, crut mieux réussir par la diplomatie que par la guerre. Il offrit de se soumettre aux autorités légales, et de désarmer ses affidés, à condition qu'ils fussent complétement pardonnés, et que lui-même fût confirmé dans le commandement de Mita et du district autour de cette forteresse.

La paix, — une paix perfide ! — se conclut sur ces bases. Bientôt après, Morazan quitta le pouvoir, expiré aux termes de la constitution ; les États semblèrent n'avoir attendu que cet éloignement pour briser tout à fait les liens relâchés de la fédération, maintenue à force de génie et de patriotisme.

Le congrès général tenta de modifier un fait accompli, en gardant au moins la centralisation des douanes et des affaires étrangères. Les républiques disloquées ne tinrent même pas compte de cette réserve. Nicaragua, Honduras, Costa-Rica se donnèrent chacune une administration complétement indépendante. Carrera rentra une troisième fois à Guatemala et l'érigea en capitale d'un État souverain dont il prit la dictature. Morazan demeura chef du gouvernement de San-Salvador, et mettant son courage à la hauteur des circonstances, il marcha avec douze cents hommes contre la bête féroce, enfermée dans sa tanière favorite. Glorieux représentant d'une fédération qu'il avait fait vivre dix ans, il lui aurait semblé honteux d'abandonner sans coup férir la cause incarnée, on peut le dire, dans sa personne. Il comptait sur les libéraux restés à Guatemala ; mais quand il s'approcha de la ville, ces libéraux n'existaient plus. Carrera les avait égorgés ou proscrits. Il vint attaquer sur les places publiques et dans les rues la faible colonne de Morazan, que les Indiens, arrivant à flots pressés, cernèrent. Les champions du droit combattirent héroïquement : la moitié périt les armes à la main ; les autres, par des prodiges de valeur, se firent jour à travers la multitude. Au nombre de

ces derniers se trouva Morazan lui-même. San-Salvador, où il arriva en fugitif, ne lui offrit aucune espérance d'un nouvel effort en faveur de la liberté. Au milieu d'une consternation générale, il se vit isolé. Son existence ne fut plus en sûreté, abandonnée qu'elle était au poignard des satellites mercenaires du Servilisme. Un homme comme Morazan ne craint pas de mourir, mais il évite la mort tant qu'il croit encore, dans un avenir plus ou moins rapproché, pouvoir se dévouer à l'humanité. Pénétré de cette conviction, l'ex-président de l'Amérique centrale, accompagné d'une poignée d'amis dévoués, quitta par une nuit sombre et orageuse sa terre natale. Un navire transporta les vaincus de la sainte cause du progrès à Valparaiso, où ils restèrent deux ans.

L'année 1841 nous montre les cinq républiques fragmentaires complétement bouleversées. Carrera tenta vainement de conquérir San-Salvador. Il fut obligé de se contenter d'exercer sur Guatemala un despotisme sans frein ni conscience. Les Serviles n'avaient voulu faire de ce sauvage qu'un instrument aveugle ; ils rencontrèrent en lui un maître suprême. D'accord avec eux tant que cela lui convenait, il n'hésitait pas à les contrarier quand son ambition personnelle était en conflit avec la leur.

— Vous avez la force physique, lui dit un jour en pleine assemblée un des législateurs du pays, mais la force morale est avec nous, monsieur le général.

Sans rien répondre, Carrera quitta la salle des délibérations, l'entoura de quelques centaines de soldats, et rentrant brusquement sous un faisceau de baïonnettes :

— Voilà, s'écria-t-il en s'adressant au membre qui l'avait apostrophé, voilà mes Indiens ! Où est votre force morale ?

La conduite de Carrera vis-à-vis du clergé prouve qu'on hérite parfois de quelques idées de ceux qu'on assassine. Il accorda le rétablissement de plusieurs couvents, mais quand

les moines demandèrent la restitution de leurs propriétés rentrées dans le domaine public, il se montra sourd à leurs exigences. Il ne consentit même pas à rendre obligatoire le payement des dîmes que le sacerdoce réclamait à grands cris.

— Que celui qui a besoin des services d'un prêtre le paye !

Telle fut sa brève réponse à un décret de l'assemblée qui contrariait ses vues à ce sujet et qu'il biffa d'un trait de plume. Ainsi quelques étincelles du progrès contre lequel il avait combattu, et dont il apparaissait comme la négation, s'étaient faufilées dans l'âme sombre du sauvage. Mais à part cette honorable résistance aux empiétements du clergé, les actes de sa dictature n'ont aucune tendance civilisée. Régnant par la terreur la plus barbare, son seul mobile est la satisfaction d'une ambition égoïste. Il respecte moins le genre humain que le vil bétail qu'il conduisait paître, au temps de son adolescence.

Costa-Rica tomba sous le contrôle absolu d'un certain Carillo. Ce dictateur gouverna du moins en homme éclairé et s'efforça de développer les ressources matérielles d'un petit pays, aujourd'hui des plus prospères, surtout par l'essor que la culture du café y a pris (1).

Nicaragua, San-Salvador et Honduras, quoique constitués en trois républiques séparées, méditaient cependant de renouer à trois le lien brisé de la fédération. Un congrès se réunit même avec cette intention à Chinandega (2), au commencement de l'année 1842. Mais Carrera d'un côté, Carillo de l'autre, entravèrent par leurs intrigues et leurs menaces la réunion projetée, qui n'aboutit à rien et prouva seulement que l'esprit fraternel d'État à État n'était pas

(1) Voir la note E à la fin du volume.

(2) Dans l'État de Nicaragua.

complétement éteint dans l'Amérique centrale. Vienne Morazan, ce symbole vivant du pacte fédéral, — se dirent les amis du grand homme, — et son influence rétablira tout à fait la concorde entre des sœurs séparées, mais désireuses de vivre en une seule famille. Sous l'impression de cette pensée, les citoyens bien intentionnés mandèrent de bonne foi au chef proscrit que les principaux obstacles à son retour se trouvaient aplanis et qu'il obtiendrait une réception enthousiaste.

Obéissant à une telle invitation, qui dut faire battre de joie son cœur patriotique, Morazan quitta le Chili, avec ses compagnons d'exil, et débarqua, au mois d'avril 1843, dans le port de *la Union,* dans l'État de Salvador. Il revenait, ce chevalier de l'humanité militante, non comme autrefois le reclus de l'île d'Elbe, qui songeait à reprendre, au prix du sang de la France et de l'Europe versé par torrents, sa despotique couronne; — non comme ce Murat, héros plus digne de Franconi que de l'histoire, qui ne visait qu'à recommencer de royales parades; il revenait, guerrier pacifique, sans ambition étroite et sans vanité puérile, afin de réorganiser l'ordre et la liberté.

Relancer une vaste portion de l'Amérique espagnole sur la voie du progrès : telle était son ambition ; vivre ou mourir pour le bien public : telle était sa vanité.

Tandis que l'insignifiance comparative de certaines contrées étouffe, en un cercle rétréci, la gloire de leurs illustrations, l'importance d'autres contrées prête, par expansion, des formes colossalement exagérées aux personnages qui y figurent. L'équité rationnelle ne doit pas se plier à une injustice géographique, ni craindre, quand l'occasion se présente, de redresser de fausses appréciations, eût-elle à mettre hardiment un républicain comme Morazan au-dessus d'un empereur ou d'un roi. Otez la pourpre, reste l'homme; et il est toujours permis de comparer entre eux des

êtres de chair et d'os, parmi lesquels la renommée universelle des uns renferme souvent moins de valeur intrinsèque que la réputation toute locale des autres.

De la côte de San-Salvador, Morazan passa à celle de Costa Rica, dans le port de Calderas, ce second État lui paraissant mieux disposé que le premier à soutenir une révolution régénératrice. Le succès couronna son espérance, au commencement, comme pour mieux le leurrer. Recrutant des soldats dans sa marche, il arriva jusqu'au siége du gouvernement de Carillo, déposa ce dictateur, et fut élu gouverneur à sa place par les chambres constitutionnellement réunies, qui abrogèrent en même temps l'acte de séparation de Costa-Rica d'avec les républiques voisines.

L'association fédérale restaurée par l'État même que ses préjugés en avaient le plus écarté jusqu'ici, c'était une initiative d'excellent augure. Morazan pouvait croire que l'exemple entraînerait tous les autres États, lassés les uns du despotisme, les autres de l'anarchie. Il s'occupait à enrôler des troupes pour se porter en avant, lorsque survint parmi ces troupes un événement étrange et imprévu, qui mit fin à ses nobles projets et à sa carrière.

Un jeune officier de famille honorable, nommé Molina, enleva de force, de la maison paternelle, une demoiselle également distinguée par sa naissance. Son commandant supérieur, le général Rivas, le mit aux arrêts. Regardant comme une insulte un châtiment justement mérité, Molina suscita une révolte parmi les soldats, et fit assassiner le général. La discipline militaire, autant que la simple justice, ne pouvait amnistier un semblable crime. Appréhendé dans le port de Calderos, le provocateur du meurtre fut condamné à être fusillé. Morazan, malgré les instances de la famille de Molina, se crut obligé de confirmer la sentence; et comme le peuple paraissait disposé à en empêcher l'exécution, il envoya la majeure partie de ses troupes pour maintenir la

loi. Les agents du Servilisme, adroits à saisir les occasions opportunes, fomentèrent dans la ville de San-José une insurrection contre Morazan que l'éloignement des soldats laissait à la merci d'une population irritée. Cinq mille bandits vinrent l'assaillir, et il ne trouva que deux à trois cents militaires ou citoyens à opposer à cette masse brutale. Avec cette poignée d'affidés, il résista pendant deux jours et deux nuits à des attaques réitérées ; ensuite, l'épée au poing, il se fraya passage à travers la foule révoltée, et atteignit la ville de Cartago. Là, les secours sur lesquels il comptait n'arrivant pas, il tomba aux mains de ses ennemis, qui le ramenèrent à San-José, et le fusillèrent, sans forme de procès, le 18 septembre 1842.

Ainsi mourut, immolé par un crime collectif qui a déshonoré l'État de Costa Rica, le plus intègre patriote de l'Amérique centrale.

Sa vertu exemplaire lui avait valu une fin de scélérat !

Le sort de Morazan fut celui des réformateurs que les gardiens d'une société vermoulue se plaisent à tuer par des supplices infâmes, partout et toujours. Épouvantables sacrifices que commande le cruel égoïsme, et que sanctionne et accomplit la béate ignorance ! Quiconque se dévoue à l'amélioration de l'humanité doit s'attendre au martyre, témoignage de la vérité, scellé du sang de la victime. Tel est le triste enseignement qui ressort de l'histoire ancienne, moderne et contemporaine. Dans mille lieux différents, Jésus de Nazareth, symbole du pur républicanisme, est sans cesse attaché à la croix. Sans cesse aussi ses bourreaux jettent la calomnie sur sa tombe, et se disent, ironie blasphématoire ! les sauveurs des peuples qu'ils oppriment.

Après la mort de Morazan, les dissensions civiles et les guerres d'État à État se multiplièrent d'une manière fastidieuse. Carrera se maintint à Guatemala, d'où Malespin, le chef de San-Salvador, qui s'éleva par la réaction, mais s'at-

tacha au libéralisme dans des vues personnelles, tenta vainement de l'expulser. Carrera. à son tour, attaqua Malespin avec tout aussi peu de succès (1).

En 1847, les trois républiques les plus attachées à l'union firent une tentative infructueuse pour la renouer. La politique des États-Unis, contrairement à celle de la Grande-Bretagne, les encouragea, l'année suivante, à un nouvel effort dans ce sens. Nicaragua, Honduras et San-Salvador conclurent enfin un pacte fédéral, avec la faculté pour Guatemala et Costa-Rica de s'y adjoindre. En 1851, ces trois républiques élurent un président en commun. Des troubles ont éclaté depuis dans le Nicaragua, sur lesquels les renseignements me manquent.

Les traits principaux de l'esquisse qui précède donnent l'idée de l'histoire de toutes les républiques espagnoles de l'Amérique. Ces jeunes nations tendent, par leurs luttes incessantes, non pas à se plonger dans le chaos, mais au contraire à en sortir. Semblables à Sisyphe, elles soulèvent sans cesse la pierre qui les écrase. Cette pierre, nous l'avons dit, c'est la superstition et l'ignorance, léguées par une mère

(1) Quelques mots de plus sur ce personnage singulier ne seront pas hors de propos dans une note : Carrera, comme l'empereur Soulouque, n'a appris à lire et à signer son nom que depuis qu'il est au pouvoir. Il y a un autre rapport entre Sa Majesté haïtienne et le tyran de Guatemala : c'est la monomanie napoléonienne. Dans sa demeure, du reste très-simplement meublée, Carrera est entouré de mauvaises gravures représentant les batailles de l'empire, auxquelles il compare modestement ses propres exploits. On ne saurait vraiment décider si le meurtrier de la première république française a fait plus de mal par lui-même ou par les imitations et les parodies qu'il a provoquées dans les deux mondes. Le fameux Santa-Ana, dictateur du Mexique à plusieurs reprises, s'est hardiment mis en avant de tous ces copistes ridicules dont la liste ne laisse pas d'être longue : après avoir perdu le Texas, dans la bataille de San-Jacinto, il dit au général Houston : — « Votre gloire est grande, car vous avez triomphé du Napoléon de l'Ouest ! » Devant ces paroles pompeuses, pâlit l'apostrophe de Soulouque à son armée défaite par les Dominicains : — « Soldats, je suis content de vous ! »

patrie qui se conduisit en marâtre. Mais est-il dans l'univers une nation chez laquelle le passé ne pèse pas sur le présent (1)? Quand on me la montrera, je comprendrai qu'on prenne en pitié ces républiques nouvelles, qui, après tout, sont plus près de leur délivrance que les monarchies surannées d'Europe.

(1) Les États-Unis ! dira-t-on étourdiment; — mais qu'est-ce, s'il vous plaît, que l'esclavage des noirs qui souille la contrée la plus libre de la terre pour les blancs, sinon le vestige hideux, monstrueux et menaçant du passé ?

IV

LE ROI DES MOSQUITOS.

Usurpation anglaise sur l'Amérique centrale. — Origine des Mosquitos. — Licence des mœurs. — Le droit indien. — Fidélité à la couronne britannique. — Chronique royale. — George. — George-Frédéric. — Napoléonisme et soulouquisme. — Robert-Charles-Frédéric. — Influence politique du rhum. — George-William-Clarence. — San Juan del Norte changé en Grey-Town.—Pourquoi l'Angleterre tient à protéger le roi de Mosquito. — A quoi se réduit le prétendu royaume.

Une ambition européenne s'est implantée dans l'Amérique centrale; excroissance parasite, qui vicie la séve d'un arbre naissant. Cette intrusion maintient les discordes civiles, retarde le développement intellectuel, annule la vigueur nationale, au sein d'un pays qu'elle trouble, qu'elle meurtrit, qu'elle dépèce! Hypocrite au suprême degré, elle donne à la violence, à l'abus de la force, l'apparence de l'humanité et de la justice. Sous le masque d'une compatissante tutelle envers un peuple imaginaire, elle opprime des peuples réels.

La question de Mosquito, confusément comprise par le public en général, se résout en une iniquité. On y voit l'Angleterre, quelquefois si noble dans ses procédés, imiter ces puissances qui mettent leurs canons au-dessus de tous les droits, leurs intérêts au-dessus de tous les principes, leurs caprices au-dessus de tous les devoirs.

La totalité du territoire de Mosquito, avec la colonie

Anglaise de Belize (1), autre tronçon arraché à l'Amérique centrale, comprendrait, suivant M. Mac-Gregor, 48,500 milles carrés (2) ; mais depuis cette évaluation approximative, lord Palmerston a jugé à propos d'étendre de plusieurs milliers de milles carrés l'empire du souverain que la Grande-Bretagne protége, en enlevant à la république de Nicaragua les deux tiers de la rivière San-Juan depuis son embouchure. Cette ligne de démarcation taille, en outre, sans façon, dans les républiques de Honduras, de Guatemala de Costa-Rica et de la Nouvelle-Grenade. A quel titre? Vous allez en juger. Dans quel but ? Vous allez le voir.

La population de la côte dont on prétend constituer une monarchie légitime se compose d'une quantité de tribus, la plupart originaires des îles Caraïbes. Isolés les uns des autres, ces sauvages, au milieu de marécageuses lagunes, de rivières impropres à la navigation et d'épaisses forêts, ont été plus ou moins abandonnés à eux-mêmes sous la domination espagnole. Parlant diverses langues distinctes, ils sont éparpillés en petits groupes, parfaitement indépendants les uns des autres. Une de ces peuplades, fixée à l'embouchure de la rivière dite *Blue-fields,* eut de fréquents rapports avec les flibustiers qui venaient chez elle réparer leurs navires et avec les nègres marrons de la Jamaïque, auxquels elle accordait asile. De telles relations formèrent une race très-bariolée qui fit des incursions chez ses voisins restés purs de tout mélange, afin de capturer des Indiens, et de les vendre comme esclaves. C'est pourquoi les tribus des Coukras, des Woulwas et des Toacas se retirèrent devant ces bâtards de triple origine, qu'on appelait

(1) Voir la note F à la fin du volume.

(2) *Progress of America,* London, 1847, t. Ier, p. 739. M. Crow, écrivain anglais plus récent, porte le territoire protégé ou possédé par la Grande-Bretagne à 66,600 milles carrés, ou 38,784,000 acres. La côte de Mosquito seule a 300 à 400 milles de long et environ 150 milles de large.

Moscos ou Mosquitos, sobriquet dont les Espagnols baptisèrent d'abord, sans distinction aucune, les habitants d'une côte remplie de moustiques ou cousins (en Espagnol *mosquitos*). Ce nom appartint bientôt exclusivement à un ramassis d'hommes parmi lesquels prévalut peu à peu la langue anglaise, avec un relâchement de mœurs, remarquable même sous les tropiques.

Les choses sont, dit-on, aujourd'hui dans le même état qu'il y a une trentaine d'années, lors de la visite de M. Roberts. — « Je n'ai jamais vu, dit ce voyageur, un mariage célébré parmi eux conformément aux coutumes anglaises, ou suivant les rites des églises chrétiennes; ces unions sont tout à fait tacites et se brisent quelquefois par un accord mutuel. Les capitaines de navires de commerce, habitués à venir chaque année de la Jamaïque, baptisent tous les enfants nés en leur absence, et qui leur doivent souvent plus que la cérémonie religieuse. En preuve de ceci, je pourrais énumérer plus d'une douzaine de rejetons, reconnus seulement de deux de ces capitaines, qui semblent avoir adopté sans scrupule l'idée indienne de la polygamie dans sa plus grande extension. »

Les Mosquitos sont censés les maîtres de ce vaste pays, non parce qu'ils auraient conquis et subjugué toutes les tribus qui l'habitent, mais parce qu'ils en ont rançonné quelques-unes. Malgré cela, ils restent comme noyés au milieu d'une quantité d'Indiens, peu disposés à se reconnaître vassaux. Ils n'ont jamais exploré la plus grande partie des domaines qu'on leur attribue; de vastes espaces y sont, pour la géographie elle-même, une *terra incognita;* mais la politique anglaise, confondant à dessein les Mosquitos avec la côte dont ils prirent le surnom, les en proclama possesseurs, et leur accorda son puissant protectorat. Les écrivains comme Mac-Gregor, chargés de prouver la validité de ces prétentions, avancent fièrement que l'Espagne n'a ja-

mais subjugué les habitants de cette côte, et concluent à un droit territorial que, par parenthèse, les nations européennes n'ont jamais reconnu auparavant : le droit des indigènes sauvages. En l'admettant cependant, il n'y aurait pas une nation unique sur le territoire de Mosquito, mais une innombrable quantité de nations indépendantes les unes des autres. Il y aurait non pas un seul royaume, mais une fourmilière de royaumes. Voici un autre argument :

« Quelque temps après la conquête de la Jamaïque par l'expédition qu'envoya Cromwell en 1656, le roi, les chefs et le peuple de Mosquito se placèrent sous la protection de Charles II ; et le gouverneur de la Jamaïque, au nom de son souverain, accepta cette union en promettant la protection royale. Ils restèrent fidèles au pacte, et toutes les fois que la couronne britannique déclarait la guerre à l'Espagne, ils agissaient, comme de fidèles alliés, avec empressement, vigueur et succès contre l'ennemi commun. »

Ainsi, M. Mac-Gregor (1) gonfle sa voix comme s'il parlait d'une grande nation. Qu'étaient les Mosquitos, en effet ? Ce que j'ai dit : Une peuplade caraïbe, mélangée avec les blancs et les nègres.

Son roi était alors, comme aujourd'hui, quelque garçon mulâtre que le gouvernement de la Jamaïque décorait de ce titre pompeux, et revêtait d'un bel uniforme anglais. Mais prenons ce roi au sérieux, avec ses chefs et son peuple ; il ne s'ensuivra pas, en continuant toujours à admettre le droit indien, que cette majesté ait pu soumettre à la couronne britannique d'autres peuplades que la sienne. Or, en ce cas, il n'y aurait à enregistrer dans un protectorat pompeusement octroyé, que les lagunes de *Blue-fields,* et non pas tout le pays, qui comprend une innombrable quantité de peuplades, insouciantes jusqu'à ce jour de cette bienveillante tutelle.

(1) *Progress of America,* t. Ier, p. 741.

En entendant prononcer ce nom de roi, ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un personnage civilisé? Voyez, d'après les renseignements fournis par leurs défenseurs, défiler quelques-uns des membres de la royale dynastie de Mosquito. Tout est sauvage en eux, hormis les noms anglais dont ils s'affublent.

Le roi George, qui régna au commencement de ce siècle, avait un caractère cruel, barbare et vindicatif. Il réduisit en esclavage un grand nombre d'Indiens des tribus limitrophes. Comme tous les chefs mosquitos, il avait un harem de femmes ou de concubines, qu'il fouettait souvent avec tant de rigueur que quelques-unes en mouraient. Le meurtre d'une de ces femmes, accompagné de circonstances atroces, occasionna une émeute, pendant laquelle le monarque fut tué par une arme à feu.

Le successeur de ce tyran, justement puni, fut George-Frédéric, qui reçut le voyageur Roberts au milieu d'une orgie, où il s'enivra avec toute sa cour. C'est en buvant, au point de rester étendu sans connaissance, qu'il croyait implanter parmi ses sujets la civilisation anglaise, non moins qu'en portant un uniforme rouge, avec des pantalons et un chapeau. Parmi les chefs qui dirigeaient ce roi, se bornant à régner sans gouverner, il y en avait qui s'appelaient le duc de Wellington, l'amiral Nelson, le duc d'York, etc.

La coutume parmi les Mosquitos de se revêtir de titres pompeux, et d'y accoler les noms illustres de la Grande-Bretagne, a été importée par leurs princes, dont plusieurs ont été à Londres, à différentes époques, et en sont revenus entichés d'aristocratie. Bonaparte, oncle et neveu, et Soulouque, qui ont eu la fantaisie d'improviser des noblesses, ont été devancés par les monarques de Mosquito dans cette façon d'entendre le progrès. La mascarade d'un empereur noir et d'un roitelet caraïbo-mulâtre paraîtra ridicule à ceux-là mêmes qui admirent la mascarade napoléonienne.

Cette dernière inspire une pitié plus grande cependant, quand on songe qu'elle se produit, non pas parmi des esclaves tout récemment émancipés, ou parmi des sauvages qui n'ont reçu encore, en guise de civilisation, que du rhum et des habits de couleur éclatante, mais chez une nation qui, depuis soixante ans par ses actes, et depuis des siècles par la pensée, combat contre les retours à la féodalité.

Le père du jeune roi actuellement régnant s'appelait Robert-Charles-Frédéric. Il avait, comme ses ancêtres, un attachement prononcé pour l'eau-de-vie et les liqueurs fortes. Ses maîtresses lui persuadèrent de céder à deux Anglais qu'elles favorisaient, en échange de quelques gallons de rhum, tout le territoire entre la rivière Blue-fields et la rivière San-Juan. Il apposa à un acte de cession en règle un cachet et une croix, en guise de signature; car il ne savait pas écrire. Ses ministres ont constitutionnellement contre-signé le diplôme, soit de leurs propres mains, soit par intermédiaire. Les spéculateurs s'empressèrent de traiter avec une compagnie prussienne pour la vente d'une partie des régions immenses dont ils se regardaient comme les légitimes propriétaires, lorsque le gouvernement anglais, de crainte d'être entravé dans ses vues politiques, fit révoquer la concession du feu roi par son fils George-William-Clarence. Celui-ci, en annulant la donation de son père, déclara respectueusement que « Sa Majesté était complétement ivre, quand elle fit présent à de simples particuliers de la plus grande partie de ses États. »

Ivre ou non, Robert-Charles-Frédéric avait rendu hommage à la vérité, en reconnaissant que les vastes possessions qui lui étaient attribuées par ses puissants protecteurs n'avaient aucune utilité réelle pour lui. De là, sa préférence philosophique donnée à quelques tonnes de rhum, sur plusieurs milliers de milles carrés de terres que, dans son opinion, il ne pouvait pas mieux utiliser.

Quand le marché s'était conclu à la satisfaction des deux parties contractantes, l'agent britannique, chargé d'entretenir les relations amicales entre la puissance protégée et la puissance protectrice, était absent. dit naïvement M. Mac-Gregor, comme pour nous apprendre que cet agent guide et dirige les potentats de Mosquito, et que la volonté royale est nulle sans l'approbation du proconsul anglais.

Cet aveu ne prouve-t-il pas que l'Angleterre s'amuse à jouer une comédie, dont elle rit elle-même sous cape? Si encore, après avoir produit les titres de son mannequin royal à posséder tous les parages où l'Espagne n'avait dominé que nominalement, elle s'arrêtait là! Mais non! Elle arrache violemment à la République de Nicaragua le port de San-Juan del Norte, qu'elle travestit en Grey-Town, et s'empare de la navigation de la rivière San-Juan, quoique la rivière et le port conservent les traces de la possession permanente par cette même Espagne d'un pays d'où il a fallu, en 1848, chasser à main armée ses successeurs reconnus. Ici, la farce fait place à la tragédie. L'odieux succède au ridicule. La pantalonnade se rougit de sang. — L'ambition, qui tout à l'heure se couvrait de prétextes spécieux que le sophisme métamorphosait en arguments, apparaît dans sa froide et cynique brutalité.

On avait présenté comme possesseur légitime d'une côte, mal connue de la géographie, le chef, par la grâce du gouverneur de la Jamaïque, d'une poignée d'Indiens, de nègres, de blancs, fondus en un type jaune-noirâtre ; à la faveur du nom assumé par les vagabonds, on leur avait attribué la propriété totale d'une contrée dont ils n'occupaient qu'un petit coin ; des brigandages, inspirés par le sang de pirates qui coulait dans les veines de ces mécréants, ont été produits comme des preuves de suzeraineté sur les tribus voisines ou éloignées, quoique ces brigandages eussent été d'embrasser toute l'étendue du royaume de Mosquito.

Tout cela était extravagant et ne comportait pas une analyse sérieuse. Mais en accordant à l'Angleterre la faculté d'établir un titre territorial indien, qui n'a jamais été admis par le code des nations civilisées et que l'Angleterre n'a jamais reconnu elle-même dans ses colonies, on se demande de quel droit on vient, à coups de canon et à la pointe de la baïonnette, dépouiller la République de Nicaragua du port de San-Juan del Norte, qui fut le débouché du commerce espagnol pendant trois siècles, et de la rivière de San-Juan, encore échelonnée de vieux forts espagnols.

A un acte qui viole d'une manière flagrante le droit international, on ne saurait donner, en guise de réponse, aucune raison que la diplomatie la plus menteuse puisse élaborer en semblant de légalité. Rejetez les broderies de la fiction, au moyen de laquelle un mythe a pris, par de grands efforts d'imagination, une apparence de réalité, et vous comprendrez les vrais motifs qui font agir l'Angleterre d'une manière si cocasse et si violente à la fois.

Par les flibustiers elle connaît depuis longtemps une contrée riche en cèdres, en acajou, en bois de rose, etc., susceptible de produire du sucre, du café, du tabac, de l'indigo, du riz, du maïs, etc., et de multiplier dans ses immenses savanes un innombrable bétail. Les gouverneurs de la Jamaïque eurent en vue toutes ces ressources, quand ils tentèrent, à différentes reprises et malgré les protestations de l'Espagne, de fixer des colonies permanentes à la Belize et sur la côte de Mosquito, sous prétexte de faire seulement des coupes de bois.

Plus tard, au moment où elle perdait ses colonies du Nord, l'Angleterre rêva de les remplacer par une vaste compensation dans l'Amérique centrale. De là, l'expédition malheureuse de Nicaragua en 1780, à laquelle Nelson prit une part active. La région convoitée acquit, dès lors, une nouvelle importance aux yeux de la politique anglaise. Il

lui sembla avantageux de dominer sur la presqu'île dont les deux océans sont tributaires et dont la nature a fait comme un pont entre les deux grandes sections du nouveau monde. L'idée d'un canal, ouvrant au commerce universel une route que la civilisation rendrait de plus en plus réalisable, attacha chaque jour davantage l'Angleterre à un isthme, destiné peut-être à un rôle grandiose. Porte-clefs des mers, comment en cette qualité n'aurait-elle pas tendu à s'emparer au moins d'une des trois voies projetées, sinon des trois ? Aussi ne cessa-t-elle, sous le masque d'un prête-nom, d'élargir progressivement son usurpation sur les républiques centro-américaines et sur la Nouvelle-Grenade vers l'isthme de Panama. De ce côté, les États-Unis arrêtèrent par les flots de leurs émigrants l'ambition de leur honorable mère. Rejetée du sud, elle se porta sur le centre.

Lorsque la conquête de la Californie rendit plus prochaine l'ouverture d'un canal et augmenta la valeur des régions adjacentes, lord Palmerston n'hésita pas un instant, sans tenir compte d'un tiers qui ne pouvait pas se défendre, à planter le drapeau britannique (ou mosquitien, c'est tout un) sur la rivière San-Juan. Par là, l'Angleterre s'est mise à même de disputer aux États-Unis une suprématie qu'elle voudrait en vain leur ravir sur les affaires mercantiles, qui vont affluer de plus en plus dans l'Amérique centrale. Telle est la signification du protectorat efficace, accordé à quelques sang-mêlés du territoire de Mosquito. Sous les dehors d'une tutelle, le vieil esprit européen s'obstine à régner autant qu'il peut sur le nouveau continent, en l'exploitant autant que le permettent les circonstances. Voilà à quoi se réduit une question très-claire, sitôt qu'on la débrouille d'une chimérique superfétation.

Dupe un instant moi-même des géographes anglais, qui parlent du royaume de Mosquito comme si le royaume existait ailleurs que dans des notes diplomatiques, j'ai failli

aller dans les lagunes de Blue-fields chercher la capitale de S. M. George-William-Clarence. Un ami qui en revenait m'apprit qu'en fait de ville, je trouverais quelques misérables huttes, construites à jour; en fait de monarque, un garçon mulâtre, homme de paille d'un agent britannique ; en fait de peuple, quelques centaines d'individus de toutes les couleurs, comme à Chagres ou à Panama. Il m'aurait été impossible de pénétrer dans l'intérieur du pays, inexploré à quelques milles de Blue-fields et parcouru, d'après ce qu'on en sait, par des Indiens hostiles, vivant comme s'ils ignoraient qu'ils sont les sujets d'un roi protégé par l'Angleterre.

DE LA JONCTION DES OCÉANS.

PROLÉGOMÈNES.

Unité future de l'Humanité. — M. de Humboldt et le prince Albert. — Signes de transformation sociale. — La dernière guerre. — Obstacles géographiques à la fraternité des peuples.—L'isthme de Suez et l'isthme de Panama.—Le chemin du « pays des épices. »—Correspondance entre Cortez et Charles-Quint. — Extrait du chroniqueur Gomara. — Politique ombrageuse de l'Espagne. — La compagnie écossaise. — Bolivar. — Le roi de Hollande et le général Morazan.—M. Guizot et l'envoyé de Nicaragua. — Le prisonnier de Ham. — Compagnie Vanderbielt. — Santa-Ana et M. Garay. — Culpabilité de la France, de l'Angleterre, des États-Unis. — Traité Clayton. — Nécessité d'une étude comparée. — Configuration de l'isthme centro-américain. — Sa triple subdivision.

L'illustre auteur du *Cosmos* s'approprie les paroles suivantes de son frère, Wilhelm de Humboldt : « S'il est une idée qui, à travers tout le cours de l'histoire, a de plus en plus étendu son empire, et qui prouve mieux qu'aucune autre la perfectibilité mal comprise encore et trop souvent contestée de toute la race humaine, c'est l'idée qui tend d'une manière irrésistible, en franchissant toutes les barrières que lui opposent les préjugés étroits de religion, de

nationalité et de couleur, à établir parmi les hommes une grande communauté, une fraternité universelle, ayant pour objet le développement libre et indépendant de nos forces intellectuelles. C'est là le but élevé et définitif de la société. »

Donnant une autre forme à la même pensée, le prince Albert, le généreux promoteur de l'Exposition des arts et de l'industrie de toutes les nations, s'exprimait ainsi :

« Quiconque a observé attentivement les traits caractéristiques de l'ère actuelle, ne doutera pas un instant que nous vivons dans une période de la plus merveilleuse de toutes les transitions, qui doit réaliser cette grande fin, — qu'indique toute l'histoire : — L'unité de l'Humanité. »

La conclusion à laquelle quatre-vingts ans de travaux encyclopédiques ont conduit l'homme le plus savant du siècle, et que la vérité a mise dans la tête pratique de l'époux d'une reine, cette conclusion, proclamée à différentes époques par ceux qu'on appelait utopistes, est désormais incontestable pour tous, comme elle l'est depuis longtemps pour quelques-uns. C'est la glorieuse moralité de l'histoire, qui, sans elle, s'éparpille en une série de contes amusants ou fastidieux, tandis qu'avec elle, chaque événement explique sa signification rationnelle et sa nécessité, comme chaque rouage dans une machine bien ordonnée.

Quand, au berceau de la civilisation, les tribus errantes formèrent des agglomérations nationales ; quand, plus tard, des conquérants tels que Rhamsès le Grand, Alexandre, ou les généraux de Rome, envahirent et subjuguèrent les contrées lointaines ; quand les barbares du Nord bouleversèrent à leur tour de fond en comble le monde des Césars ; quand enfin les doctrines religieuses de Bouddha, de Christ et de Mahomet se répandirent comme des torrents, et entraînèrent les consciences par millions dans une même foi ; qu'était-ce que tout cela, sinon le triage des peuples en vastes

groupes? Que veulent dire, en outre, ces liens commerciaux qui s'étendent, les régions inconnues qui se révèlent aux navigateurs, les inventions qui uniformisent l'intelligence; les langues qui constituent ici un monde latin, là un monde arabe, ailleurs un monde quichua; plus tard un monde espagnol, un monde anglais, un monde français; ces trois derniers se répandant partout sur le globe? Ne sont-ce pas autant de témoignages manifestes de l'expansion de ces groupes?

Sans regarder le passé, regardons le présent : la vapeur, qui rapproche les cinq parties de la terre les unes des autres plus que ne l'étaient naguère les provinces d'une même contrée; le génie révolutionnaire, qui passe parfois de peuple à peuple comme un courant électrique; les États-Unis d'Amérique, qui, après avoir recruté des citoyens dans les vieilles monarchies d'Europe, vont les chercher aujourd'hui jusqu'en Chine, ne demandant pas à l'attachement au sol, mais à l'amour de la liberté, le principe de cohésion, et rejetant même tout nom national distinctif, comme une contradiction à leur cosmopolitisme : voilà les préambules certains et évidents de la fusion en une fraternité universelle des groupes séparés jusqu'ici; voilà les commencements significatifs de la réalisation de l'unité de l'Humanité.

Aveugle eût été Humboldt, sourd eût été le prince Albert, si au lieu de proclamer ce fait qui saute aux yeux, et qui bourdonne aux oreilles, ils eussent voulu le nier. Leur autorité est précieuse cependant : par leur organe, l'érudition positive d'une part, et d'autre part le privilége social, disent à l'idéalisme républicain : Tu as raison! On ne pouvait pas mieux confirmer l'éloquente expression des sentiments d'un orateur de Boston :

« L'homme a marché à travers une mer rouge de sang; il a erré, pendant quarante siècles, dans un désert de misère et d'erreurs; mais il est debout enfin sur le sommet du

Pisgah, d'où il peut voir les ruisseaux de lait et de miel; comme l'aventurière espagnole, il a péniblement gravi les hauteurs élevées, d'où il découvre le vaste, l'indompté océan Pacifique; comme le hardi Portugais, il est sûr de doubler le redoutable cap des Tempêtes, destiné à être appelé dorénavant le cap de Bonne-Espérance. Mais que je ne vous paraisse pas trop confiant; je ne sais pas si les nations se fondront avant peu, comme des gouttes identiques, en une seule; ni si elles s'entrelaceront et se mélangeront comme les *banyans* des Indes, de manière à former d'un arbre une forêt; mais ce dont je suis sûr, c'est que, sans renoncer à aucune qualité essentielle de l'individualité et de l'indépendance, elles s'arrangeront, même de nos jours, en une harmonie semblable à ces bagues de fer magnétisé dont Platon emprunta jadis une image, et qui, sous l'influence de la puissante et invisible attraction, cohèrent toutes, chacune gardant sa forme particulière, en une chaîne unie de cercles indépendants. De la naissance de ce nouvel ordre de choses, sortira non-seulement le repos international, mais encore la tranquillité domestique; et la paix sera la directrice permanente des États chrétiens (1). »

Pour que la paix s'intronise, non-seulement parmi les nations chrétiennes, mais parmi toutes les nations, quelles que soient leurs théologies, il ne leur faut que la conscience de la solidarité de leurs intérêts. Si la discorde règne encore entre elles, c'est qu'elles sortent à peine de l'isolement où les avaient parquées les mauvaises constitutions gouvernementales, maintenues par l'ambition monstrueuse d'une poignée d'individus, et par l'ignorance abjecte des masses. Les nations se haïssent encore, quoique beaucoup moins

(1) *Address before the American Peace Society*, by Charles Sumner. Boston, 1849. L'auteur de ce discours, à qui l'on doit un travail remarquable sur l'esclavage dans les États barbaresques, est aujourd'hui un des sénateurs les plus distingués du congrès de Washington.

qu'autrefois, parce qu'elles ne se connaissent pas assez. Le jour où rien ne s'opposera plus à la liberté de leurs rapports, naîtra leur entente fraternelle, leur union harmonieuse, leur fusion intime. L'Éden, tel que l'homme peut le concevoir ici-bas, aura été retrouvé. Nous sommes à sa porte. Il ne s'agit, pour y entrer, que d'anéantir les obstacles politiques ou géographiques qui nous en barrent le passage.

Les obstacles politiques ne peuvent être vaincus malheureusement que par la guerre sainte des peuples contre leurs usurpateurs dynastiques. Quelques grandes batailles sont encore nécessaires. L'année 1848 n'a été qu'une Fronde européenne ; car elle s'est bornée à ériger des barricades. Cette guerre, si elle est vigoureusement faite, assurera à jamais la paix internationale, en la fondant sur la liberté, et l'on pourra dire avec le poëte, si énergiquement inspiré par les nobles élans de notre époque :

O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour (1).

L'esprit commercial, puissamment aidé par la vapeur sur terre et sur mer, travaille de son côté à aplanir les obstacles géographiques. L'échange des produits a amené des relations plus amicales entre les membres dispersés de la famille humaine en quelques décades de ce siècle qu'en plusieurs siècles antérieurs. Glorifions-nous de ce qui a été accompli, mais voyons ce qui reste à accomplir pour multiplier, accélérer, resserrer davantage ces salutaires, bienfaisantes et fécondes relations internationales.

Un coup d'œil jeté sur la carte de notre planète nous montre d'un côté une petite langue de terre, qui sépare la

(1) *Le Chant des nations*, par Pierre Dupont. Ce chant prophétique a été composé en 1847.

mer Méditerranée de la mer Rouge; et d'un autre côté, une petite langue de terre, qui empêche l'océan Atlantique de confondre ses eaux avec l'océan Pacifique. La nature a érigé un pont, ici entre les deux Amériques, là entre l'Afrique et l'Asie. Dans les temps primitifs, quand l'homme n'osait encore s'aventurer que sur le plancher des vaches, on comprend que ces deux ponts aient joué un rôle civilisateur en facilitant les migrations des tribus sauvages ou barbares. Grâce à l'isthme de Suez, Moïse a pu traverser à pied sec la mer Rouge, à la recherche des pâturages de Chanaan; et grâce à l'isthme de Panama, les peuplades indiennes ont pu passer sans difficulté d'une presqu'île continentale à l'autre. La jonction continentale ne cessa pas d'être favorable au développement social, tant que la navigation, encore dépourvue de la boussole, fut astreinte à côtoyer les terres. Les somptueuses trirèmes de Cléopâtre pouvaient au besoin être transportées à bras d'homme, comme les modestes canots des indigènes du nouveau monde; et si, dans l'antiquité, un canal fut entrepris sur l'isthme de Suez, cette œuvre inachevée, dont on croit avoir découvert les traces, témoigne d'une fastueuse vanité royale plus que d'un besoin public, réellement senti. Le commerce de ce temps-là ne s'étendait que jusqu'à l'Arabie-Heureuse, qui aimait mieux envoyer ses parfums par des caravanes de chameaux que sur de frêles embarcations exposées à périr à tout moment.

Les avantages d'une communication ininterrompue avec les opulentes régions de l'Asie ne commencèrent à être compris et désirés que lorsque le commerce éleva Venise et Gênes à une prospérité enviée des grandes puissances d'Europe. Faute d'une scission de quelques lieues à travers un morceau de terre devenu importun, les deux républiques marchandes perdirent leur brillante suprématie. Vasco de Gama leur suscita, par une longue circumnavigation au-

tour du cap de Bonne-Espérance, la concurrence des Portugais dans ces Indes orientales où les Espagnols, les Hollandais, les Français, et enfin les Anglais, qui devaient supplanter tous leurs rivaux, se précipitèrent comme sur une source intarissable de richesses.

Un grain de sable du désert fit abandonner au commerce son ancienne voie par la mer Rouge, et c'est en voulant tourner ce grain de sable que Colomb tomba sur les vastes régions d'un continent inconnu. Si l'isthme de Suez avait été percé dans l'antiquité, l'histoire universelle aurait pris un cours différent de celui qu'on lui connaît, et le xve siècle, qui ne cherchait pas l'Amérique, mais seulement un passage occidental aux Indes, n'aurait probablement pas ajouté à la géographie une quatrième partie du monde.

Bercé de l'espérance comme Colomb de trouver une route vers l'Asie, Cortez pénétra au cœur du Mexique. Dans une lettre écrite en 1523 par Charles-Quint au conquérant de la monarchie de Montézuma, l'empereur recommande à son lieutenant de ne pas perdre de vue le « secret du détroit, » *el secreto del estrecho*, qui devait, suivant les suppositions de l'époque, raccourcir des deux tiers le trajet de Cadix « au pays des épices » et aux rivages du Cathay. L'imagination européenne, renchérissant sur les récits de Marco-Polo, embellissait de brillantes chimères ces contrées peu connues. Cortez, en réponse au monarque, manifeste une ferme confiance d'accomplir l'importante découverte, « au moyen de laquelle, dit-il, le roi d'Espagne serait maître de tant de royaumes, qu'il pourrait se considérer comme le dominateur de l'univers. »

Mais une connaissance exacte des deux rives de l'Amérique centrale démontra bientôt que la muraille interocéanique n'avait pas de brèches, et que par conséquent « le secret du détroit » disparaissait du nombre des mystères à éclaircir. Dès lors, l'idée de creuser un canal à travers le

continent se présenta à l'intelligence de ceux qui s'occupèrent de l'histoire et de la géographie des récentes acquisitions espagnoles. Un des premiers chroniqueurs de la conquête indique clairement les principaux projets de percements dont s'occupe aujourd'hui la curiosité publique. Voici ce chapitre de l'histoire des Indes, par Gomara (1), qui l'intitule : « De la possibilité d'un plus court passage aux îles Moluques. »

« Le voyage d'Espagne aux îles Moluques, par le détroit de Magellan, est si long et si hasardeux, qu'ayant eu fréquemment l'occasion de discuter le sujet avec des hommes revenus des Indes, aussi bien qu'avec d'autres personnes versées dans l'histoire, et douées d'un esprit investigateur, j'ai entendu discuter beaucoup un autre passage, qui, s'il était fait, ne serait pas moins honorable qu'avantageux à ses auteurs. Il s'agirait de l'ouvrir d'une mer à l'autre à travers la terre ferme, en choisissant une des quatre lignes censées les meilleures. La première profiterait de la rivière de Lagartos (2), qui prend sa source à quatre lieues de Panama et débouche à Nombre de Dios. La seconde utiliserait le canal (3) qui met en communication le lac de Nicaragua avec l'Atlantique. Par l'une ou l'autre de ces rivières, le passage est déjà à moitié tracé et à moitié fait. Il y a une autre rivière qui coule de Vera-Cruz à *Tecoantepec* (*sic*), où les habitants de la Nouvelle-Espagne remorquent des barques qu'ils traînent ensuite d'une mer à l'autre. La distance de Nombre de Dios à Panama est de dix-sept lieues, et du golfe de Uraba au golfe San-Miguel, de vingt-cinq; ces deux lignes sont les plus difficiles. Il y a des montagnes, c'est vrai, mais il y a aussi des bras; qu'on se décide seulement

(1) *La Historia de las Indias*, fo LVIII.

(2) La rivière Chagres, ainsi appelée à cause de ses nombreux caïmans. *Lagarto* en espagnol signifie caïman.

(3) Il veut parler de la rivière San-Juan.

à faire le passage, et il sera fait. Les moyens ne lui manquent pas; les Indes (1), qui profiteront du travail, les fourniront. Pour le roi d'Espagne, qui dispose de la richesse des Indes, ceci est possible et aisé, d'autant plus que l'objet en question est le commerce des épices.

« Il semblait que ce fût une impossibilité, en effet c'en était une, de joindre Brindes à Belona par une chaussée sur vingt lieues de mer; cependant Pyrrhus et Marcus Varron tentèrent de l'exécuter, afin d'aller, par terre, d'Italie en Grèce. Nicanor commença à ouvrir un canal sur plus de cent lieues de terre, sans compter les rivières, pour pouvoir transporter les marchandises de la mer Caspienne à la mer Noire; mais ayant été mis à mort par Ptolémée Ceraunus, son dessein grandiose et royal fut abandonné. Nitocris, Sésostris, Psammeticus, Darius, Ptolémée et autres rois projetèrent l'union de la mer Rouge avec le Nil, au moyen d'un canal, dans le but de transporter directement de l'Océan dans la Méditerranée les parfums, les épices et les médicaments; mais craignant que la mer, en brisant les digues, n'inondât l'Égypte, ou qu'il n'y eût une surabondance d'eau nuisible au fleuve nourricier d'Égypte, ils furent dissuadés de leurs entreprises.

« Si le passage dont j'ai parlé était accompli, la navigation aux Moluques serait raccourcie d'un tiers de distance, et les bâtiments qu'on y enverrait vogueraient dans une latitude chaude, sans sortir des domaines de la monarchie espagnole, et ne craindraient pas de rencontrer des ennemis. Nos Indes (2) auraient à se louer de ce que les marchandises seraient expédiées pour le Pérou et les autres provinces, sur les navires mêmes qui les auraient chargées en Espagne. Beaucoup de frais et d'embarras seraient évités. »

(1) C'est-à-dire les colonies espagnoles d'Amérique et d'Asie.
(2) Les colonies d'Amérique.

Herrera mentionne également les quatre lignes qu'indique Gomara pour le creusement d'un canal, et il ajoute qu'elles furent proposées à Charles-Quint. Il paraîtrait même, d'après quelques paroles de cet historiographe de la cour, que c'était plaire à l'empereur que de mettre ce sujet sur le tapis. Néanmoins ni lui ni ses successeurs ne songèrent à exécuter aucun des plans suggérés. Ils ne se désistèrent pas, on peut le conjecturer, de la pensée d'entreprendre un si important travail, à cause de ses difficultés, mais parce que, toute réflexion faite, ils le trouvèrent inconciliable avec leur politique ombrageuse et jalouse. Leur système, qui consistait à isoler du reste du monde les colonies des deux Indes, n'osait se résoudre à rien de ce qui en eût rendu l'accès plus facile aux nations étrangères. Ouvrir une porte gigantesque au commerce de l'Espagne, à travers l'Isthme, c'était comme ouvrir une brèche dans son propre domaine qu'il deviendrait alors nécessaire de garder contre les autres puissances, avec un surcroît de précautions. Les avantages d'une telle mesure n'en compensaient pas les dangers, aux yeux d'un gouvernement inspiré par l'esprit de monopole, qui réglait sa conduite civile, comme l'exclusivisme catholique réglait sa conduite religieuse.

L'Espagne, en approvisionnant de marchandises l'Amérique du Sud pendant deux siècles par l'isthme de Panama, et en recevant, par la même voie, l'or et l'argent des mines du Pérou, n'améliora presque pas le chemin de ce transit continuel. Elle se borna à paver grossièrement le sentier de six à sept lieues qui va de la ville de Panama à la ville de Lagartos ou Chagres, et se servit de cette rivière, sans y faire la moindre amélioration. L'art, sous le despotisme monacal, était consacré tout entier à ériger des forteresses ou des églises. Les vice-rois de Sa Majesté catholique laissèrent se perdre, faute d'entretien, la route, digne des Romains, qui traversait tout l'empire des Incas. Ils ne songèrent

même pas à rendre convenables les abords des cités où rayonnait leur splendeur. Jusqu'à ces derniers temps, Lima fut séparée de Callao, son port de mer, par trois lieues de sable profond. Comment, avec une semblable incurie pour tout ce qui n'accroissait pas la force militaire ou l'influence ecclésiastique, une œuvre d'utilité commerciale seulement aurait-elle été entreprise?...

Ce que l'Espagne n'aurait jamais fait, il est présumable que la fameuse Compagnie écossaise l'aurait tenté, si le temps ne lui eût pas manqué. Son fondateur Paterson, homme à conceptions aventureuses, avait projeté de ravir aux conquérants du nouveau monde l'isthme interocéanique, en y établissant une colonie de marchands et de soldats. Dans son idée, ainsi qu'il l'exprime, « la possession absolue de la porte des mers et de la clef de l'Univers devait en rendre les propriétaires, arbitres du commerce universel, comme l'étaient autrefois Alexandre et César. » Sur la foi de ces promesses, l'Écosse entière contribua à fréter une première expédition de douze cents hommes, qui arriva dans le golfe de Darien, appela Nouvelle-Calédonie et Saint-André les localités où elle s'établit, mais en fut promptement expulsée par les armes espagnoles. Une aussi désastreuse conclusion a rangé parmi les extravagances humaines une entreprise qui, dégagée de ce qu'elle avait d'imaginaire, partait d'un point de vue vrai : l'importance d'une colonisation active et laborieuse au centre de l'Amérique, entre les mers d'Europe et les mers d'Asie (1).

La navigation avait depuis longtemps adopté le long trajet par le détroit de Magellan et le cap Horn, quand Humboldt attira l'attention de la science sur la possibilité de

(1) M. Warburton, une des victimes du steamer l'*Amazon* qui périt incendié à son passage de Southampton à Saint-Thomas, a raconté d'une manière intéressante, dans un roman intitulé *Darien*, l'histoire de Paterson et de ses compagnons.

percer un canal entre les deux Amériques. Sans cesse occupé de cette pensée, il la suggéra à Bolivar, qui fit accomplir par l'ingénieur anglais Lloyd, en 1827, l'étude de l'isthme de Panama. Si alors la spéculation anglaise s'était sentie disposée à engager ses capitaux dans une entreprise aussi belle qu'utile, elle eût été assurée de la protection la plus complète du Libérateur et de ses successeurs au pouvoir.

C'est une erreur et une calomnie de mettre au nombre des difficultés éventuelles de l'œuvre grandiose l'état politique des républiques hispano-américaines. Malgré la mobilité du gouvernement, il y a chez elles plus de bon sens qu'on ne pense. L'esprit de parti ne s'aveugle pas jusqu'à méconnaître des avantages évidents et incontestables. Les progressistes, — patriotes ou libéraux, — appellent de tous leurs vœux l'extension des rapports avec le monde civilisé, comme le meilleur moyen d'avancer l'éducation populaire. Les Serviles, — conservateurs ou rétrogrades, — sortent de leurs idées étroites, lorsqu'il s'agit d'un profit matériel pour la propriété territoriale. Le canal n'aurait rien à redouter des dissensions intestines, que d'ailleurs la fantaisie européenne exagère démesurément.

Au milieu de ses troubles, la République de l'Amérique centrale, passant tour à tour des Serviles aux patriotes, ne cessa de négocier avec les puissances étrangères pour obtenir d'elles le transit d'une mer à l'autre, à travers le Nicaragua. La première de ces négociations remonte à l'année 1824. La maison de Londres, Barclay, Herring, Richardson et Ce, et la maison de New-York, A. H. Palmer, promettaient de fournir les fonds nécessaires à l'exécution d'un canal, qui devait porter les gros navires, si la chose était possible, ou de simples bateaux, faute de mieux. Après trois ans de négociations, l'affaire tomba dans l'eau. Elle fut repêchée par ce vieux roi de Hollande, qui cherchait sans cesse à accroître sa fortune privée. Il envoya à Guatemala, en qualité d'agent

plénipotentiaire, le général Verveer. La république Centro-Américaine accueillit avec empressement les offres de l'envoyé. Il en résulta un traité, signé de part et d'autre, où se révèlent les idées larges du général Morazan, le président d'alors. L'article 1er porte que le canal projeté sera ouvert, aux mêmes conditions, à toutes les nations en paix avec l'Amérique centrale, à l'exclusion des navires négriers. L'article 9 promet la fondation, sur les bords du canal, ou à l'une de ses entrées, d'une ville qui devra avoir, outre la liberté commerciale la plus absolue, la tolérance religieuse, un gouvernement municipal, le jury, et l'exemption du service militaire.

Tout promettait que ce projet allait se réaliser, lorsque la révolution belge vint malheureusement détourner l'attention du roi de Hollande sur les périls de son royaume. N'espérant rien de ce côté-là, le général Morazan ne continua pas moins à s'occuper activement du vaste dessein dont il comprenait toute la grandeur. Il conçut la pensée de faire un appel aux capitaux d'Europe et des États-Unis, après leur avoir démontré qu'il ne s'agissait pas, comme le prétendait une peureuse routine, d'une folle chimère. Sous ses auspices, John Baily inspecta la côte entre le lac de Nicaragua et l'océan Pacifique, ainsi que la rivière San-Juan. Cette étude resta inachevée, à cause de la chute soudaine de Morazan (1).

Le petit État de Nicaragua, constitué en république indépendante, ayant lieu de croire que M. Guizot serait disposé à se faire le promoteur d'une œuvre dont la paix aurait tant à se féliciter, expédia un ministre en France. C'était en 1844: l'homme de la paix partout, de la paix toujours, à l'apogée de sa puissance, avait là une belle occasion de mettre ses

(1) M. Baily a consigné les résultats de son exploration incomplète dans son ouvrage intitulé : *Central America* (London, 1850), et dans la meilleure carte que je connaisse de l'Amérique centrale.

actes à la hauteur de ses paroles. Mais lorsqu'il fallait avancer, il ne savait que reculer. Aussi répondit-il par un refus net aux instances de l'envoyé de Nicaragua, d'autant plus surpris d'être éconduit, qu'on lui avait fait espérer un résultat tout différent. M. Guizot désirait sincèrement prendre sous son patronage la jonction des Océans ; ses agents secrets avaient parcouru dans ce but l'Amérique centrale, et c'est à leur instigation qu'était expédiée l'ambassade. D'où vint donc le soudain revirement de l'homme d'État? De la peur de froisser la jalousie de l'Angleterre.

L'envoyé de Nicaragua vint de France en Belgique, où il signa un traité avec une compagnie, sous la protection du roi Léopold. Ces nouveaux engagements écrits n'aboutirent à rien.

Deux ans plus tard, un autre chargé d'affaires de la même république visita L. N. Bonaparte, prisonnier à Ham, sur la demande de celui-ci. Ils convinrent d'un contrat dont la condition principale était que le canal s'appellerait « le canal Napoléon de Nicaragua. » Le prétendant impérial aurait été embarrassé de fournir le premier million de l'entreprise; aussi n'y songeait-il pas sérieusement. C'était un prétexte pour obtenir une réclame bonapartiste. Il se la fit lui-même, en publiant une brochure en anglais sur la jonction des mers. Ces quelques pages, qu'on attribue à un ingénieur distingué, aidèrent à la réputation d'universalité que le neveu prétend avoir héritée de l'oncle.

La série des pourparlers oiseux durerait encore, si la soudaine découverte de l'or de la Californie n'eût fait sentir aux grandes nations la nécessité de plus en plus urgente d'une voie aquatique à travers l'Isthme. Là-dessus, M. Wheelwright, l'actif promoteur de la navigation à vapeur anglaise dans l'Amérique du Sud, fit des offres au gouvernement de Nicaragua, pendant que la Grande-Bretagne se saisissait du port de San-Juan et du cours de la rivière du

même nom, jusqu'aux rapides de Machuca, afin de tenir dans ses mains la clef du canal projeté. D'un autre côté, vinrent les propositions de MM. Vanderbielt et Ce, de New-York, et celles-ci furent acceptées de préférence auxpremières. Le traité, signé et légalement confirmé, stipule la confection d'un canal assez large pour recevoir les navires de toutes les dimensions, et accorde douze ans à son entier achèvement. La propriété n'en passe à l'État qu'après quatre-vingt-cinq ans de jouissance, accordée à la compagnie. De telles conditions étaient très-avantageuses; néanmoins, en y souscrivant, M. Vanderbielt et ses associés songeaient seulement à jeter de chétifs steamers sur la rivière San-Juan, et à rendre carrossables les quatre lieues de terre ferme entre la baie de la Vierge et le port de San-Juan del Sur. Cela suffisait à leur but, qui était d'établir une route nouvelle entre New-York et San-Francisco. Ce but, ils l'ont atteint; le transit des voyageurs s'effectue de manière à rapporter des bénéfices considérables; mais le commerce a été désappointé, le traité faussé dans son esprit et dans sa lettre. Fâcheuse occurrence, et pour la république contractante, et pour le monde en expectative!

Le Mexique n'a pas négligé non plus de faire valoir sa communication interocéanique par l'isthme de Tehuantepec. Dès 1824, des citoyens du pays, très-instruits, Orbegozo et Ortis, reçurent du gouvernement de Vera-Cruz la commission d'étudier simultanément l'importante question, et publièrent, dans des rapports remarquables, les résultats de leurs recherches. En 1842, sur la demande de don José de Garay, de construire un chemin de fer d'abord, et plus tard un canal, le président Santa-Ana lui en donna l'autorisation avec les avantages les plus lucratifs. Le concessionnaire obtint pour lui, ou pour les personnes auxquelles il transmettrait son titre, la propriété du railroad pendant cinquante ans, et celle de toutes les terres inoccupées sur une

largeur de vingt lieues. L'article 10 de la convention stipulait expressément que, pendant la durée semi-séculaire du privilége exclusif, aucune proposition de percer un canal ne serait admise sans le consentement de M. Garay ou de ceux qui auraient acquis ses droits. D'après une autre clause, l'étude de la localité devait être faite en dix-huit mois, et les travaux commencés dix mois plus tard. Un ingénieur italien, M. Moro, accomplit de la manière la plus satisfaisante l'inspection topographique; mais M. Garay ne se mit pas à l'œuvre dans le terme convenu. De délais en délais qui lui furent accordés, il finit par vendre son contrat à des Anglais habitant le Mexique, et ceux-ci le revendirent à leur tour à M. P. A. Hargous (de Pensylvanie), associé à des capitalistes de la Nouvelle-Orléans. Cette compagnie a commandé une nouvelle étude de l'isthme de Tehuantepec, au point de vue du chemin de fer seulement (1); elle est très-pressée de livrer sa route au public, mais quelques difficultés avec le gouvernement mexicain, à cause de l'illégalité du dernier délai octroyé à M. Garay, arrêtent malheureusement l'exécution d'une entreprise qui promet d'être lucrative pour la compagnie et utile au public.

Ce rapide résumé montre assez que les gouvernements de l'Amérique espagnole ont tâché d'obtenir, chacun pour sa voie respective, le concours des puissances européennes ou des États-Unis, et que, du côté de ces républiques, tout ce qui pouvait avancer la réalisation de la grande jonction maritime a été fait. C'est à Bolivar, à Morazan, à Santa-Ana, qu'on doit les connaissances les plus positives sur les trois isthmes qu'ils ont fait explorer, et s'il n'avait tenu qu'au

(1) Le rapport a été publié sous le titre de : *The isthmus of Tehuantepec*, being the results of a survey for a railroad to connect the Atlantic and Pacific oceans, made by a scientific commission, under the direction of major Barnard. New-York, 1852. L'ouvrage est enrichi de cartes et de dessins. C'est dommage qu'il ne soit pas mieux rédigé.

bon vouloir de ces chefs révolutionnaires, le canal universel existerait aujourd'hui. Ce n'est pas eux qu'il faut accuser de s'être montrés apathiques, ou hostiles à ce travail. Les grandes puissances sont seules coupables.

Qu'a fait la France? — M. Guizot s'écrie avec chaleur que le percement de la muraille qui divise les Océans ne peut manquer de s'effectuer ; il ajoute que son pays aura à se féliciter alors des colonies polynésiennes, dont la valeur s'accroîtra énormément ; persuadé que le commerce des deux mondes doit passer sur le Nicaragua, il inspire à la petite république en possession de l'emplacement l'idée de s'aboucher avec lui. Un ministre arrive de l'Amérique centrale à Paris. Tout à coup, M. Guizot se ravise : « Si l'Angleterre allait être mécontente de moi ! » se dit-il, et il brise une négociation entamée à sa propre instigation. Cette brusque retirade démentait des phrases pompeuses, mais n'était pas en contradiction avec la couardise qui caractérisait toujours et partout les amis de Louis-Philippe. Paix soit à leurs cendres !

L'Angleterre (on ne le croirait pas en lisant les nombreux mémoires de la Société Royale géographique de Londres) a entravé beaucoup plus qu'elle n'a favorisé une entreprise dont elle aurait recueilli les plus beaux résultats. Singulière manie, provenant de la traditionnelle habitude de cette puissance de s'attribuer, à tout propos, des priviléges sur les autres nations et de vouloir agir comme le roi des animaux, *Quia leo sum*. De longue main, elle se mit en mesure de jouer ce rôle à propos de la route interocéanique, que les suppositions les plus probables, sinon les mieux fondées, marquaient comme devant couper l'isthme de Nicaragua. Elle en retarda l'exécution, d'abord en empêchant le gouvernement de Morazan de se consolider ; plus tard, en se découpant un royaume dans l'Amérique centrale, sous un prête-nom, elle se prépara à devenir la gardienne suprême

de ce que Paterson appelait « la porte des mers et la clef de l'univers. » Son ambition surannée l'empêche de voir que les derniers vestiges de toute suprématie européenne sont destinés à disparaître bientôt sous le souffle républicain des États-Unis, et que toute vieille monarchie du vieux continent qui rêve des conquêtes en Amérique ne doit s'attendre qu'à des déceptions honteuses. Les agents de lord Palmerston ont travaillé avec zèle à obtenir pour l'Angleterre le contrôle éventuel de la navigation d'un océan à l'autre; ils se sont flattés d'écarter, suivant leur expression, « la concurrence de la race aventureuse des Nord-Américains (1). » Vains efforts! illusion folle! ce contrôle, le nouveau monde ne le cédera à aucune puissance européenne. Quant à annuler la prépondérance des États-Unis dans une question vitale, sur leur propre continent, toutes les flottes coalisées n'y parviendraient pas.

Cette race aussi *aventureuse* qu'intrépide ne se laisse pas intimider, comme M. Guizot et son pays, par le fantôme des protocoles diplomatiques. Ce sont là des toiles d'araignée que cette fière engeance brise dans sa marche civilisatrice, mais qui néanmoins peuvent la gêner momentanément, surtout quand ces tissus compliqués sont ourdis de connivence avec son propre gouvernement. C'est ce qui est arrivé du traité conclu au mois d'avril 1850, entre M. Clayton, secrétaire d'État du président Fillmore, et M. Bulwer, ministre de Sa Majesté Britannique à Washington. Ce traité, indigne de la politique franche des États-Unis, n'est rien moins qu'un mensonge mutuel. L'article le plus important du parchemin porte « qu'aucune des parties contractantes ne recherchera pour elle-même le contrôle exclusif du canal interocéanique et n'exercera, de quelque manière que ce soit, sa

(1) Dépêche de M. Manning, consul de Sa Majesté Britannique à Nicaragua, adressée à lord Palmerston, le 4 avril 1849.

domination sur Nicaragua, Costa-Rica, les côtes de Mosquito ou toute autre terre de l'Amérique centrale. » M. Clayton interpréta ces paroles comme entraînant de la part de la Grande-Bretagne l'abandon virtuel de l'immense colonie qu'elle s'est adjugée en qualité de tutrice. « Son protectorat, écrivait-il à M. Squier, le 17 mai 1850, sera réduit à devenir une ombre. *Stat nominis umbra.* Car elle ne peut ni occuper, ni fortifier, ni coloniser, — ni exercer aucune espèce de domination et de contrôle sur aucune partie de la côte de Mosquito ou de l'Amérique centrale. Tenter de faire l'une de ces choses, après l'échange des ratifications, produirait une rupture inévitable avec les États-Unis. D'après les termes, aucune des parties ne peut occuper pour protéger, ni protéger pour occuper. »

M. Bulwer, écrivant plus tard à M. Webster, le successeur de M. Clayton, contredit l'explication de ce dernier. Il maintient la position prise de longue date par la Grande-Bretagne, relativement à la côte de Mosquito ; il voit dans les termes ambigus de l'article la reconnaissance formelle du protectorat établi, et prétend que son gouvernement n'a songé à l'abandonner que sur la question du canal.

Il fallait s'attendre à cette réplique. Malgré ce qu'en pensait M. Clayton, le traité oiseux qu'il avait conclu n'impliquait pas la renonciation de l'Angleterre à dominer dans l'Amérique centrale. Les termes étaient trop ambigus pour avoir une semblable portée, et à cause de leur ambiguïté même, ils ne signifiaient rien. C'est ce que prouve la note de M. Bulwer.

La diplomatie des États-Unis a embrouillé la question d'un canal, si importante pour l'Amérique, en tolérant d'abord, en sanctionnant ensuite, d'une manière tacite, l'usurpation anglaise sur les républiques de Guatemala, Honduras et Nicaragua. Du côté de l'isthme de Panama, cette diplomatie a été plus intelligente ; elle réussit à conclure, malgré les

rivalités hostiles, un traité avec le gouvernement de la Nouvelle-Grenade pour la confection du chemin de fer, dont le progrès doit se féliciter, en attendant mieux.

Les reproches qui incombent à chacune des trois principales puissances intéressées à abolir le cap Horn et ses tempêtes, peuvent se résumer ainsi : La France a péché, comme d'habitude, par hésitation ; l'Angleterre, par égoïsme; la République nord-américaine, par négligence. La première a suivi la pente fatale, qui la mène rapidement à une pitoyable décadence ; la seconde s'est trop conformée à ses vieux préjugés ; la troisième a été infidèle au principe proclamé à diverses reprises, entre les nations du nouveau monde, de ne plus tolérer aucune prétention monarchico-européenne sur leur sol républicain. La poltronnerie de M. Guizot et l'aristocratisme international de lord Palmerston ont été d'accord avec l'indifférence du cabinet de Washington pour retarder une œuvre d'utilité commune. Si tous ces empêchements moraux n'avaient pas existé, il est à croire que les difficultés physiques seraient vaincues à l'heure qu'il est, ou que du moins on aurait su lequel des nombreux projets de canalisation est le plus exécutable. Beaucoup de rames de papier n'eussent pas été barbouillées par les géographes, les publicistes et les voyageurs, ayant chacun sa préférence absolue et venant dire à la spéculation, indécise au milieu des plans contradictoires : — Prenez mon ours ! Votre ours vaut-il mieux que celui de votre antagoniste ? — Voilà la question qui se présente, à la lecture de ces mémoires dont l'un recommande l'isthme de Tehuantepec, l'autre celui de Nicaragua, un troisième celui de Panama ou de Darien. Pourquoi cette divergence d'opinions ? Parce que les ingénieurs ont naturellement vanté outre mesure, et au détriment des lignes qu'ils ne connaissaient pas, celle qu'ils avaient étudiée ; parce qu'une commission scientifique n'a pas été appelée à constater les avantages et les inconvénients

des localités rivales, afin d'en faire le parallèle, non au point de vue d'une compagnie quelconque ayant déjà arrêté son choix, mais au point de vue de la réalisation plus ou moins aisée de l'œuvre elle-même. Les rapports monographiques de Moro, Baily, Lloyd, auraient dû être ramenés à une analyse unique par des hommes à la fois compétents et désintéressés, passant d'un isthme à l'autre, le compas et l'équerre à la main.

Un tel travail, consciencieusement accompli, aurait seul pu dissiper les doutes, détruire les objections, et déterminer enfin, d'après les devis comparés, d'après les obstacles plus ou moins vincibles et les bénéfices plus ou moins réels, la meilleure voie à entreprendre. Il n'y avait pas à espérer que trois républiques, avides chacune de posséder le précieux privilége du transit des deux hémisphères, fissent cette investigation impartiale. C'était à la France, qui se vante si souvent de donner l'essor au progrès humanitaire, c'était à l'Angleterre, qui a dépensé des sommes si folles à chercher un chemin navigable à travers les glaces du pôle, c'était surtout aux États-Unis, qui, en rapprochant les mers, rapprochent leurs propres rivages et en font le centre de l'univers, que revenait le devoir de tracer le prologue lumineux d'un sublime ouvrage. Ces puissances ont manqué à ce devoir qu'elles étaient à même d'accomplir individuellement ou collectivement.

Grâce à une aussi déplorable lacune, les géographes ont eu beau jeu pour couper l'Isthme à leur fantaisie, et sans sortir de leur cabinet, sur des cartes imparfaites; les publicistes, pour délayer en phrases rédondantes les fausses conclusions de leurs lectures mal digérées; les voyageurs, qui parlent *de omni re scibili et quibusdam aliis,* pour jeter en pâture aux publicistes et aux géographes, des données superficielles ou erronées.

J'essayerai d'éviter les égarements que je reproche à mes

devanciers, et de présenter sous une forme succincte et populaire les divers plans de canalisation interocéanique. Dégager quelques faits positifs du fond de conjectures hasardées, distinguer ce qu'on sait de ce qu'on suppose, tirer la vérité d'un labyrinthe d'erreurs, voilà la tâche que je me suis prescrite.

Le grand isthme de l'Amérique centrale, chaîne étroite entre deux continents, est surtout excessivement restreint à son extrémité méridionale, où sa courbe semi-circulaire forme la baie de Panama. Il s'élargit en s'étendant au nord ; mais avant de décrire à sa droite une espèce de bosse de chameau, il paraît disposé à se laisser scinder par la nappe d'eau que forment de l'ouest à l'est les lacs de Managua et de Nicaragua, avec la rivière San-Juan. Le territoire de Mosquito simule d'autant mieux une bosse de chameau, que le golfe de Honduras dessine un cou. La brusque projection du Yucatan ajoute une tête à ce cou, et par cette saillie sépare le golfe du Mexique de la mer des Caraïbes. Les caractères du quadrupède et du serpent sont confondus dans cet isthme gigantesque et bizarre. Attentivement examiné sur la carte, il évoque, en effet, l'idée des monstres antédiluviens. Prêt à se confondre avec la masse continentale, il se rétrécit une dernière fois, moins cependant qu'à son point de départ. Des quatre rétrécissements énumérés, celui de Guatemala, à cause de ses abruptes montagnes, invulnérable comme les écailles d'un mastodonte, défie les forces humaines, impuissantes à séparer ce que la nature aggloméra en un corps solide. La scission est considérée comme possible sur les trois autres points de l'isthme centro-américain, qui s'appellent, en allant du nord au sud :

1° L'isthme de Tehuantepec,
2° L'isthme de Nicaragua,
3° L'isthme de Panama et de Darien.

§ I

ISTHME DE TEHUANTEPEC.

Topographie. — Plan de M. Moro. — Le Coatzacoalcos. — Les ports de Tehuantepec et de Ventosa. — Tableau comparatif de la distance entre San-Francisco et les trois sections de l'Isthme. — Voie strictement américaine.

La distance à vol d'oiseau entre les deux océans est, par cet isthme, de 143 milles. « Sur ce point, dit M. Michel Chevalier (1), le plateau mexicain se déprime à un degré extrême. D'une hauteur semblable à celle des pics pyrénéens, le sol s'abaisse à un niveau qui est presque pareil à celui de la Beauce, et il est creusé par la vallée d'un fleuve large et profond, le Coatzacoalcos (2), qui coule d'abord dans une direction parallèle au double littoral, c'est-à-dire de l'orient à l'occident, et ensuite se dirige du nord au sud jusqu'à ce qu'il se décharge dans le golfe du Mexique. Le port que forme l'embouchure du Coatzacoalcos est l'un des meilleurs qu'offrent les rivières du pourtour du golfe du Mexique ; il vaut celui que donne le Mississipi lui-même (3). »

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1844. Ce travail, considéré comme un aperçu général, est un des meilleurs qui aient été faits sur la canalisation interocéanique.

(2) M. Chevalier écrit *Guasacoalco*. Mais la véritable orthographe du nom est Coatzacoalcos. Cette petite inadvertance n'ôte rien au mérite de l'étude publiée par le savant ingénieur.

(3) Cette profondeur invariable depuis F. Cortez, suivant des affirmations

Une barre obstrue l'entrée du fleuve dans la mer, mais cette barre fixe et courte offre toujours six mètres d'eau et une fraction, d'après le rapport de M. Moro. Cet obstacle, qui n'en serait un que pour les navires lourdement chargés, étant une fois franchi, on aurait assez d'eau pour les gros bâtiments du commerce, pendant 30 milles (ou quarante kilomètres). La profondeur du Coatzacoalcos varie, dans cet espace, de 8 à 10 mètres. Sa largeur la plus rétrécie est de 120 à 180 mètres et acquiert jusqu'à 7,000 mètres, depuis le confluent de la rivière Tierra-Nueva jusqu'au golfe du Mexique. M. Moro propose de naviguer sur le Coatzacoalcos jusqu'à sa jonction avec la rivière Malaturgo, ce qui fait un parcours de 110 milles. Aussi comme la plupart des ingénieurs qui se sont occupés du mariage des océans, il semble perdre de vue que ce couple réclame un vaste lit nuptial, et, pour parler sans métaphore, qu'il ne s'agit pas seulement d'établir une route aquatique pour les pirogues et les goëlettes, mais pour les plus larges steamers, pour les plus grands vaisseaux. Quoi qu'il en soit, et en admettant qu'on pût faire au fleuve — sur une étendue de 80 milles — les améliorations indispensables dans ce but, il y aurait encore à creuser un canal de 30 milles ou 80 kilomètres, avec 30 kilomètres de rigoles alimentaires, à travers des élévations, depuis le Malaturgo jusqu'au golfe de Tehuantepec. D'après le devis de M. Moro, tout l'ouvrage (amélioration des ports sur les deux mers, de la rivière Coatzacoalcos, rigoles et canal) ne coûterait qu'une somme de 88 millions de francs.

« On aurait à remédier, comme le remarque très-conve-

positives, assurerait la permanence de toute amélioration que la science lui apporterait. Un vaisseau de ligne tirant 7 à 8 mètres d'eau, il faudrait que la barre lui fournît 9 à 10 mètres. Il y aurait donc à creuser de 3 à 4 mètres de plus, si l'on voulait une communication maritime dans les dimensions requises pour toute espèce de navigation.

nablement M. Chevalier, à l'absence d'un port passable sur l'océan Pacifique. Tehuantepec mérite à peine le nom de rade. On y arrive par deux lagunes successives, profondes d'environ 5 mètres, dont l'une est très-allongée parallèlement au littoral; l'autre, placée en arrière de celle-ci et beaucoup plus courte, a encore 17 kilomètres. Depuis le xve siècle, Tehuantepec est très-peu fréquenté; la mer se retire journellement de ses côtes; l'arrivage y devient, d'année en année, plus mauvais; le sable que charrie le Chimalapa augmente la hauteur et l'étendue des bancs sablonneux, placés au débouché de la première lagune dans la seconde et de celle-ci dans la mer; et déjà Tehuantepec n'est plus accessible qu'à des goëlettes. »

La compagnie qui a hérité des privilèges de M. Garay pour la jonction des océans, soit par un canal, soit par un chemin de fer, et qui s'est arrêtée à ce dernier projet, déclare Tehuantepec tout à fait impropre à recevoir les steamers; elle a choisi la baie de la *Ventosa*, exposée à la violence des vents, comme l'indique assez son nom, mais présentant, en somme, autant si ce n'est plus de sécurité que Valparaiso ou Monterey. « L'immense bassin de la Ventosa, dit le rapport récemment publié (1), offre un mouillage commode aux navires de toutes les dimensions. Fermé à l'ouest par le bassin du Morro, il est ouvert au sud et à l'est. Cette configuration de la baie permet aux navires d'entrer et de sortir, sans se soucier de quel côté souffle le vent. Il n'y a pas de bas-fonds dans toute sa vaste étendue : partout l'ancrage est bon. Son fond est un sable compacte, mêlé en partie de chaux. La profondeur est presque régulièrement graduée; elle présente, à une distance de 350 à 500 pieds du rivage, un courant progressif de 17 à 53 pieds, donnant en moyenne un accroissement de 2 pieds par 100 pieds pour les mille premiers pieds, et environ

(1) *Isthmus of Tehuantepec*. New-York, Appleton, 1852, p. 106.

6 pouces par 100 pieds pour les mille pieds suivants. »

Dans sa condition actuelle, Ventosa peut recevoir les navires de tous les calibres. Avec une somme d'environ deux millions cinq cent mille francs, on pourrait améliorer ce port au point de permettre de charger et de décharger les marchandises contre le rivage même, s'il faut en croire le rapport que nous venons de citer.

Plaidant en faveur de la jonction maritime par la voie de Tehuantepec, les explorateurs ajoutent :

D'Europe ou des États-Unis à la Californie, c'est la route la plus courte, comme le démontre le tableau suivant :

VOYAGE A SAN-FRANCISCO.

	PAR LE CAP HORN. — Milles maritim.	PAR PANAMA. —	PAR NICARAGUA. —	PAR TEHUANTEPEC. —
D'Angleterre . .	13,624	7,502	7,041	6,671
De New-York. .	14,194	4,992	4,531	3,804
De la Nouvelle-Orléans . . .	14,314	4,505	3,767	2,704

DISTANCE ÉPARGNÉE SUR LE CAP HORN.	PAR PANAMA. — Milles maritim.	PAR NICARAGUA. —	PAR TEHUANTEPEC —
Pour l'Angleterre	6,122	6,583	6,953
Pour New-York.	9,202	9,668	10,390
Pour la Nouvelle-Orléans. . .	9,809	10,547	11,610

La Californie est seule prise en considération dans ce tableau ; or la Californie, quelle que soit son importance, n'existe pas seule au monde. Par l'isthme de Tehuantepec, l'Europe et les États-Unis seraient plus éloignés de l'Amérique du sud et de l'Australie que par les deux autres isthmes. Donc, en envisageant Sidney, au lieu de San-Francisco,

comme but principal, Nicaragua et Panama peuvent rétorquer le chiffre en leur faveur. La navigation aussi est moins exposée aux tempêtes dans les latitudes qu'elle traverse en prenant l'une de ces deux dernières directions qu'en se dirigeant, soit de l'océan Atlantique, soit de l'océan Pacifique, vers l'isthme de Tehuantepec.

Cette voie a *été* appelée la voie *américaine* par excellence ; car elle fait gagner sur la route par Panama, 1,188 milles, de la Californie à New-York, et 1,800 milles, de la Californie à la Nouvelle-Orléans. C'est une économie considérable de temps pour les passagers qui vont des États-Unis à San-Francisco, et *vice versâ :* raison puissante de désirer un chemin de fer entre l'embouchure du Coatzacoalcos et Ventosa. Quant au canal, qui ne doit pas être une voie simplement *américaine,* sa place est marquée ailleurs, je n'en doute point.

§ II

ISTHME DE NICARAGUA.

Apparences favorables au canal. — Obstacles de tout genre. — Difficulté d'améliorer la rivière San-Juan. — Élévation du lac de Nicaragua. — Tunnel projeté par M. Baily. — Port de San-Juan del Sur. — Baie de Salinas. — Baie de Nicoya. — Le lac de Managua. — Baie de Fonseca. — La ligne à préférer. — Résumé des travaux à faire; longueur et devis.

En contemplant la côte qui, après un court interstice de terre, montre deux magnifiques lacs accolés l'un à l'autre et une rivière qui aboutit à la mer, ne dirait-on pas que la Providence a marqué sur ce point la future jonction des océans? A l'isthme de Nicaragua, l'œuvre semble tellement facilitée par la nature, que l'art n'aurait en apparence presque rien à faire pour la compléter. Cette nappe d'eau que quelques lieues séparent de l'océan Pacifique a fasciné l'imagination de tous ceux qui, sans bouger de place, ont hardiment fendu le continent américain. Lord Palmerston, amoureux d'une communication qu'on croirait presque accomplie, s'est vite empressé d'en revendiquer la propriété, au nom du plus mirobolant de tous les potentats, le roi de Mosquito. M. Bonaparte, comme si le canal n'attendait pour exister que son souffle impérial, le baptisait du nom de son oncle et du sien. — Trompeuse illusion des cartes géographiques, qui égare ainsi l'esprit d'un grand homme d'État

d'Angleterre et provoque une fantaisie de plus dans le cerveau rêveur du prisonnier de Ham !

Le percement de l'isthme de Nicaragua n'est pas une chimère; mais bien que la chose soit simple, comme on l'a cru et comme on le croit encore, nulle part les empêchements ne sont plus compliqués et plus sérieux. Il en coûterait peut-être moins de peine et d'argent pour canaliser les deux autres isthmes (Tehuantepec et Panama) que celui-ci seul. L'erreur est dans la supposition contraire. Si un jour les exigences du commerce réclament plus d'un passage interocéanique, il est certain que la ligne superficiellement jugée la plus faisable sera la dernière à venir.

La rivière San-Juan, prise de son embouchure, ne saurait être rendue accessible aux gros bâtiments, même au moyen des gigantesques travaux que propose M. Baily. Pour se servir de cette rivière, il faudrait, suivant ce topographe : 1° fermer l'issue de la rivière Colorado, qui, à 10 milles environ de l'Atlantique, occasionne d'immenses dommages au courant suzerain, en apportant de la boue et du sable; 2° élargir le lit de la rivière, si basse par endroits que les pirogues indiennes elles-mêmes sont arrêtées dans leur marche; 3° faire sauter les rochers parsemés le long du courant et anéantir les rapides, tâche aussi pénible que coûteuse.

Resterait encore, — et ici je parle d'après mon expérience personnelle, — l'inconvénient de ces îles et de ces îlots, qui rétrécissent tellement la rivière, que notre légère barque à vapeur, dépourvue de tambours, avait peine à se faufiler entre ces encombrements de verdure. Ajoutez les zigzags capricieux de la rivière, qui se ferme à tout moment comme un petit lac, et la pente très-inclinée du courant.

C'est aussi fort raisonnablement que M. Squier déclare : « que le San Juan ne pourra jamais être rendu navigable aux bâtiments de quelque importance. De petits steamers,

avec des améliorations dans le chenal, pourront être employés sans beaucoup de difficultés, et *c'est tout* ce qu'on peut espérer de ce courant d'eau. »

Partisan, malgré cela, d'une communication interocéanique à travers l'isthme de Nicaragua, M. Squier propose d'employer la rivière seulement à nourrir un canal latéral de 70 milles environ, qui joindrait l'Atlantique au lac de Nicaragua.

Ce lac surgit à 128 pieds et 3 pouces au-dessus du niveau de l'océan Pacifique, et à 121 pieds et 9 pouces au-dessus de l'Atlantique, en admettant une différence d'élévation de 6 pieds et 6 pouces entre ces deux mers (1). Pour hisser les navires à cette hauteur, il serait indispensable de construire une innombrable quantité d'écluses. Le lac lui-même, agité continuellement par des bourrasques, sujet à un véritable flux et reflux, ayant des côtes peu accessibles, offrirait à la navigation des dangers et des inconvénients de plus d'un genre. Aux dépenses déjà énormes d'autre part, il y aurait à ajouter la construction de quelques ports sur cette petite mer intérieure, longue de 130 milles et large de 60 milles, suivant M. Squier (2). Les navires y éprouveraient de trop fréquentes avaries pour pouvoir se passer de lieu de refuge et de réparation, qui manquent actuellement.

Quel chemin prendrait la jonction Atlantico-Pacifique, en

(1) D'après Lloyd et quelques autres. C'est sans doute par erreur que M. L. Bonaparte porte cette différence à dix-neuf pieds et demi. Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que la chose fût vérifiée par des personnes compétentes. Jorge Juan et Ulloa, les deux savants compagnons de La Condamine, ne soupçonnèrent nullement qu'un océan fût plus élevé que l'autre. Humboldt ne paraissait pas s'en être douté jusques en ces derniers temps.

(2) M. Baily porte la longueur du lac de Nicaragua à 90 milles seulement, et la largeur à 40. L'évaluation de M. Squier est plus conforme à la vérité, si j'en juge par les renseignements que j'ai recueillis de vive voix sur les lieux.

passant de la nappe d'eau douce à l'eau salée de l'océan Occidental? *That is the question.* Le plus court chemin entre le lac de Nicaragua et la mer, conduit de l'embouchure de la petite rivière de Lajas au port de San-Juan del Sur. La distance est de 16 à 17 milles à peine; mais il y a en travers une chaîne montueuse qui obligerait d'élever le canal à 615 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, 487 au-dessus du lac; encore serait-il nécessaire de percer le canal sous un tunnel long de 3,833 *yards*, suivant le calcul de M. Baily. Les difficultés du travail sautent aux yeux. Combien ne faudrait-il pas d'écluses pour donner au canal son abrupte ascension! Quelle dimension colossale exigerait un tunnel où des navires de 1,200 tonneaux devraient pouvoir passer avec leur mâture! Ce n'est pas tout encore. Le lac et la rivière de Lajas ne subviendraient pas complétement à l'alimentation du canal. M. Baily, battant la campagne à la recherche de l'eau, propose de former des réservoirs au moyen de chétifs ruisseaux qu'on détournerait de leurs cours, et de creuser, en outre, des puits artésiens. Quand même la science et l'argent triompheraient de tous ces obstacles, on n'aurait pas trop à se féliciter du résultat, car le port de San-Juan del Sur, auquel la ligne aboutirait, est un misérable mouillage, assez spacieux tout au plus pour une flottille de pirogues, et impropre à recevoir un grand nombre de bâtiments à la fois. Ce port est, en outre, exposé à des vents très-incommodes, appelés *Papagayos* (perroquets) (1), et l'insalubrité de la plage mal aérée en fait un des plus redoutables charniers de l'océan Pacifique.

Deux autres routes plus au sud ont été proposées à défaut de celle-ci: l'une de 13 milles et demi, dit-on, arriverait de

(1) Ces vents changeants et capricieux soufflent sur la côte occidentale de l'Amérique parallèlement au lac de Nicaragua. Ils gênent beaucoup l'entrée et la sortie des navires. On les attribue au conflit entre le vent du N.-E. et les courants d'air qui viennent d'un sens opposé.

l'embouchure de la rivière Sapoa à la baie de Salinas. On prétend qu'il n'y aurait à franchir qu'une élévation de 130 pieds au-dessus du lac, et le double environ au-dessus de la mer ; qu'on pourrait utiliser la rivière à peu près à la moitié de son cours, et qu'il ne resterait à creuser qu'un canal de 7 milles, débouchant dans un des plus excellents mouillages de l'Amérique centrale. M. André Oersted, de Copenhague, a fourni ces données ; on ne saurait ni les admettre ni les rejeter, en l'absence d'un rapport circonstancié. Le voyageur danois paraît avoir examiné (1) à la hâte cette ligne qui est peut-être la meilleure de toutes celles de l'isthme de Nicaragua.

L'autre route, encore moins connue, lierait la baie de Nicoya, vaste et magnifique débarcadère, soit au lac de Nicaragua, soit à la rivière San-Juan par la rivière San Carlos. A juger d'après la carte, ce qui plaide contre ce projet, c'est un intervalle de terre long à peu près d'un degré et obstrué de montagnes.

La canal serait moins court en traversant le lac de Managua, mais il atteindrait l'océan Pacifique avec moins de peine qu'en partant du lac de Nicaragua. Les deux lacs communiquent entre eux. L'*estero* de Panaloya, long de douze milles et d'une profondeur qui varie de 6 à 15 pieds, s'étend comme un bras ami d'un lac à l'autre ; ensuite vient une rivière de quatre milles, d'ordinaire à sec, mais par laquelle les eaux du Managua descendent quelquefois en cascades ou en cascatelles, d'une hauteur de 28 pieds, dans le lac de Nicaragua (2). Tout cet espace devrait être canalisé !

Après avoir navigué cinquante milles sur le lac de Managua, on aurait à choisir entre trois voies canalisables : la

(1) En 1848.

(2) L'élévation du lac de Managua est de 155 pieds au-dessus du niveau de l'océan Atlantique (Baily).

première aboutirait au petit port de Tamarinda, la seconde à Realejo, la dernière au golfe de Fonseca ou de Conchagua. Aucune de ces lignes n'obligerait le génie de l'homme à se surpasser lui-même, par un travail de Titans; car toutes elles traversent des vallées faiblement élevées au-dessus du lac et descendant à la mer en pente doucement ménagée.

Du lac de Managua au port de Tamarinda on compte environ 16 milles. Cette ligne a le mérite d'être plus directe que les deux autres; mais les mesquines proportions du mouillage océanique auquel elle arrive, ne répondent pas à la grandeur de l'œuvre, telle qu'on doit la concevoir.

En revanche, le port de Realejo, au confluent de deux rivières et protégé du côté de la mer par deux îles, est excellent. L'opinion de Juarros, cité par M. Michel Chevalier, est parfaitement d'accord avec les renseignements récents : « Il n'y a peut-être pas, dit le vieil historien de l'Amérique centrale, un meilleur port dans la monarchie espagnole; et dans le monde connu, il est bien peu de ports qui lui soient préférables. D'abord il est assez vaste pour que mille vaisseaux y soient à l'abri; l'ancrage est bon partout, et les gros vaisseaux peuvent venir à quai sans courir le moindre risque. L'entrée et la sortie sont extrêmement faciles, et nulle part on ne rencontrerait une pareille abondance de matériaux de construction. »

Outre l'avantage d'un débouché satisfaisant sous tous les rapports, le canal qui joindrait le lac à la mer par Realejo s'épancherait à travers une des contrées les plus populeuses et les plus fertiles de l'Amérique centrale. La magnifique plaine de Léon, avec l'antique cité de ce nom, se trouverait sur le parcours du canal, qui n'aurait pas de colline à gravir, la Cordillère étant ici complétement interrompue. C'est la voie recommandée par M. L. Bonaparte, d'après les études de M. A. Garella. Elle n'a réellement contre elle que sa longueur de 45 milles. Il faudrait non-seulement canaliser

tout cet espace (1), mais amener les eaux du lac par une tranchée de 70 à 80 pieds de profondeur. La distance entre le lac de Managua et la baie de Fonseca est considérablement plus grande encore, mais il y aurait à faire un canal moins long, à en croire M. Squier, qui préfère, non sans des raisons valables, cette issue aux deux autres.

La baie de Fonseca mesure une longueur de 70 milles sur une largeur de 40. Toutes les flottes de l'univers y tiendraient à l'aise, comme dans la baie de San-Francisco, dont elle est le digne pendant. Trois États, San-Salvador, Nicaragua et Honduras, ont des ports sur cet admirable lac salé, qui possède plusieurs îles, où la profondeur de l'eau permet aux plus gros vaisseaux de s'appuyer contre le rivage. Les productions tropicales et les bois de construction abondent tout à l'entour. On doit aussi prendre en considération que les steamers pourraient trouver du combustible à bon marché : à 60 milles de La Union, le mouillage le plus important du golfe, il y a de riches gisements de charbon de terre, sur les bords du Rio Lempa, qu'on atteint par une route facile.

Un bras de la baie de Fonseca, appelé *Estero Real,* se projette fort convenablement dans la direction du lac de Managua. Le capitaine Beecher l'a exploré en 1838 et l'a trouvé navigable à trente milles de son embouchure pour les navires qui font dix pieds d'eau. Les mêmes navires remonteraient, dit-on, à 30 milles plus haut. Le canal qu'il resterait à creuser ensuite pour marier les eaux de l'Estero à celles du lac, serait de vingt milles tout au plus, et sa confection, comparativement aisée, ne forcerait pas à sortir de la routine ordinaire de la science.

Certes, si l'isthme de Nicaragua est destiné à devenir le

(1) Car il n'est pas probable qu'on puisse utiliser les quelques milles de la rivière Telica, que M. Bonaparte appelle par erreur *Tosta*. Faute d'impression peut-être.

point d'union des deux océans, la route qui l'emportera sur toutes les autres conduira à la baie de Fonseca. Mais en se rappelant les difficultés de l'itinéraire, l'imagination recule effrayée devant des travaux aussi formidables que compliqués : la rivière de San-Juan ne pouvant pas être rendue navigable, nous avons d'abord un canal de 70 milles au moins à creuser entre l'Atlantique et le lac de Nicaragua, avec une quantité d'écluses ; un autre canal ensuite de 5 à 10 milles entre les deux lacs ; puis, un dernier canal de 20 milles, du lac de Managua à l'océan Pacifique. Sur les lacs, nécessité de construire des jetées et des docks.

Avant tout, on aurait à remédier à l'inconvénient principal. Le port de San-Juan del Norte, que les protecteurs du roi de Mosquito appellent Grey-Town, est semé de basfonds, sans cesse renouvelés par le sable que charrient des rivières torrentielles. Ce ne serait pas assez d'avoir détruit ces amoncellements incommodes; il faudrait prendre encore des mesures pour en prévenir le retour. Ce serait comme une lutte continuelle de la patience humaine contre le mauvais vouloir de la nature. Ce n'est pas non plus un des moindres défauts de l'isthme de Nicaragua que d'imposer, bon gré mal gré, un port si peu satisfaisant à l'ouverture du canal sur l'Atlantique; car hormis San-Juan del Norte, il n'existe sur la côte aucun port adaptable à ce canal. Ne pourrait-on pas aussi se révolter contre la longueur comparative du trajet, deux fois et demie plus long que celui de Tehuantepec, et cinq ou six fois plus long que celui de Panama ? La distance de la baie de Fonseca à l'embouchure de la rivière San-Juan est au moins de 330 milles; quels ennuis et quels délais, avec la fréquence des écluses qu'on aurait à gravir ou à descendre ! Cette diversité même de navigation d'un canal à un lac, de ce lac par un autre canal à un autre lac, et par un troisième canal à la mer, que produirait-elle ? Aux matelots un surcroît de labeur, au com-

merce et aux passagers une perte énorme de temps.

La fusion des mers par l'isthme de Nicaragua, d'après une estimation probable, coûterait 400 à 500 millions de francs ! Le même travail dans l'isthme de Tehuantepec s'accomplirait avec la cinquième ou la sixième partie de cette somme. Ce rapprochement de chiffres parle assez hautement en faveur de cette dernière ligne ; car la question financière est d'une importance majeure. L'isthme de Nicaragua, il est vrai, a l'avantage d'une position plus centrale que l'isthme de Tehuantepec, dans le mouvement commercial de l'humanité, où l'on doit tenir compte de l'Australie et de l'Amérique du Sud, à l'égal de la Californie ; mais en revanche cet avantage lui est victorieusement disputé par l'isthme de Panama.

§ III

ISTHME DE PANAMA.

Subdivision de l'isthme. — a) *Isthme de Panama proprement dit.* — Abaissement de la Cordillère. — Abondance d'eau. — Projets de M. Garella et de M. Morel. — Amélioration du port de Panama. — L'emplacement du canal dans le voisinage du railway. — b) *Isthme de Darien.* — Ligne mise sous le patronage de Humboldt. — Le fleuve Atrato et Philippe II. — Prédilection mal fondée du capitaine Fitzroy. — Absence de ports convenables.

Lorsque Balboa découvrit l'océan Pacifique (1), l'isthme qu'il venait d'explorer s'appelait Darien, comme la province soumise à son commandement. Après la fondation de Panama par Pedrarias, cet isthme reçut le nom de la cité qui en devint comme la clef principale, et les deux noms lui furent appliqués indistinctement. L'unité de l'isthme est établie par une seule vaste baie, celle de Panama, où débouche le golfe de San-Miguel; mais un dédoublement géographique est facilement suggéré, au 79° de longitude, parce que de ce point partent les deux sections d'un demi-cercle; la déclivité orientale, c'est l'isthme de Darien, d'historique mémoire; la déclivité occidentale, c'est l'isthme de Panama, réduit à ses plus étroites limites. On les confond dans la

(1) Qu'il appela la mer du Sud, car sa marche avait été du nord au midi; ce n'est que cinq ou six années plus tard que Magellan, entrant par le détroit, qui l'immortalise, dans cette même mer, y éprouva, entre les tropiques, un calme si long, qu'il lui jeta, comme un reproche, l'adjectif *Pacifique*.

assant l'ensemble du fer à cheval; on les
au milieu de ce demi-cercle une ligne de
: à l'Atlantique. A nos yeux, il n'y aura
parallèle avec les deux autres isthmes de
Tehuantepec; mais nous le subdiviserons
projets de canalisation.

Panama proprement dit. — Nulle part la
anique ne se rétrécit comme entre Chagres
l'idée de faire usage de la rivière Chagres,
lé M. Lloyd, est inadmissible. Cette rivière,
ut-être à améliorer que celle de San-Juan,
ais être approfondie au point de porter les
u commerce des Indes et de la Chine. Le
ne mérite pas non plus d'arrêter les regards
puis que Navy-Bay ou Aspinwall (1), débar-
du chemin de fer, offre au canal un dé-
venable du côté de l'Atlantique. De ce port
ance n'est que de 33 milles à vol d'oiseau.
ocalités, la Cordillère s'abaisse en chétives
je l'ai observé moi-même. On peut y faire
cielle, sans avoir de grandes difficultés de
:, et avec la certitude d'obtenir une ample
les rivières qui sillonnent le pays.

ı de M. Garella, la plus haute élévation à
le 150 pieds; tandis que M. Morel dit avoir
rivières Trinidad et Caimito une surface
t en aucun endroit à plus de 40 pieds. Le
ngénieurs complique son travail d'un tun-
pieds, large de 97 pieds et long de trois
l, qui ne s'enfonce pas sous terre, déclare
ır même d'écluses, « si ce n'est à chaque
orriger l'effet des marées, en retenant, au

s.

moyen des portes dont toute écluse est munie, les eaux à un niveau fixe pendant le flux et le reflux (1). »

Dans le tracé de M. Morel, « il suffirait, dit M. Michel Chevalier, que la mer montât de la hauteur d'une des maisons les plus basses de Paris pour que les deux océans fussent joints naturellement et que l'Amérique méridionale devînt une île entièrement séparée de l'Amérique du Nord. Et comme rien n'est plus facile ni plus usuel que de creuser des tranchées de 15 à 16 mètres de hauteur, et qu'on va même sans très-grands efforts jusqu'à 20 mètres, on voit qu'en restant dans la limite des travaux habituels, on pourrait creuser le canal, même en donnant à sa cuvette la grande profondeur de 7 mètres, de telle façon qu'il s'alimentât, au moment même des plus basses marées, avec les seules eaux de la mer. Un canal situé de la sorte devrait requérir d'ailleurs un faible approvisionnement d'eau, quelles qu'en fussent les dimensions, car les filtrations, qui de toutes les causes de dépense d'eau sur les canaux sont les plus actives, n'y seraient aucunement à craindre. »

Le canal, suivant la proposition de quelques ingénieurs, aboutirait à Chorera, village de 4,000 âmes, à l'orient de Panama ; suivant une opinion plus générale, et, à mon avis, mieux fondée, il irait à Panama même. Dans son état actuel, cet endroit fameux est plutôt une rade qu'un port ; les navires ne peuvent jeter l'ancre qu'à une distance d'un ou deux milles de la ville, à cause de l'enfoncement lent et graduel de la plage dans la mer. Cet inconvénient serait corrigé par la construction de docks, auxquels la conformation de cette rade se prête admirablement. Un petit archipel fait face à Panama, et présente dans ses îles et ses îlots des mouillages assez sûrs. Taboga, que les flibustiers surnommèrent l'île enchantée, est devenue le rendez-vous favori

(1) Michel Chevalier.

des navires, qui vont s'y approvisionner d'une excellente eau douce. Là aussi les steamers ont leur approvisionnement de charbon. Le voisinage de cette île dispenserait de créer des docks à Panama, s'il ne s'agissait pas d'éviter le transbordement des marchandises qui s'accomplit aujourd'hui sur des pirogues.

M. Lloyd et d'autres explorateurs ont trop souvent perdu de vue ce grand but à atteindre, et n'ont cherché, en quelque sorte, qu'un pis-aller, obtenu déjà par la confection du chemin de fer qui traverse l'isthme de Panama. Il est donc parfaitement inutile de s'occuper des rivières qui ne comportent à présent que des pirogues de sauvages, et qui ne pourront jamais servir de passage aux géants flottants de la civilisation ; c'est pourquoi l'analyse minutieuse de projets de canalisation, sur une échelle amoindrie, est devenue rétrospective. Mais l'inaptitude de la rivière Chagres à devenir navigable étant constatée, il suffit d'avoir obtenu de divers rapports la certitude que la terre ferme, dans l'isthme le mieux situé géographiquement, oppose à une large et profonde trouée moins d'obstacles que les isthmes de Nicaragua et de Tehuantepec. Il suffit de savoir qu'aux deux extrémités de la ligne la plus courte et la moins coûteuse, on aura des ports meilleurs en somme que sur les autres lignes. Il suffit enfin de reconnaître que l'isthme de Panama a sur ses rivaux l'incontestable supériorité de pouvoir être canalisé avec beaucoup moins d'argent et de temps.

Le tracé de M. Hughes, aujourd'hui sillonné de rails, n'est pas aussi avantageux pour le grand canal que celui de M. Morel (en admettant l'exactitude contestée du rapport de ce dernier), à cause d'une élévation du sol qui irait à 300 pieds de hauteur. Il est probable qu'en déviant un peu d'une ligne rendue aussi droite que faire se pouvait, on rencontrerait un niveau beaucoup plus favorable. La juxta-

position du canal et du chemin de fer serait d'un avantage mutuel. Diminution des frais d'entretien, accroissement rapide des colons, culture augmentée, pays assaini en moins de temps : tels seraient les résultats de ce voisinage. Combien aussi les passagers ne trouveraient-ils pas agréable et commode de rompre la monotonie de la navigation, et de précéder par terre les navires qui les auraient apportés !

L'emplacement du canal me semble avoir été trouvé, du jour où, sous les auspices du savant voyageur Stephens, la compagnie Aspinwall a choisi, de préférence à toute autre localité, celle que la locomotive traverse aujourd'hui. Le mieux est l'ennemi du bien, et je ne vois pas pourquoi on s'efforcerait d'exécuter ailleurs ce qui est exécutable ici. Je ne puis qu'acquiescer de la manière la plus complète aux paroles d'un membre de la Société géographique de Londres : « Je crois, dit-il en substance, que les raisons qui ont déterminé M. Stephens à établir son chemin de fer de Navy-Bay à Panama, savoir : la brièveté de la distance, l'abaissement des élévations hypsométriques, la quantité comparativement moindre des empêchements et l'excellence des ports à chaque issue, décideront à faire suivre au canal, autant qu'il sera possible, le même parcours (1). »

Cette idée étant admise, tous les projets qui embrouillent une question qu'il est temps de simplifier, sont réduits à néant. Il ne reste qu'une seule exploration à entreprendre, afin de découvrir le plus près possible du railway une ligne convenable au canal. — Le problème devant, dans mon opinion, être réalisé de la sorte, c'est uniquement par acquit de conscience que je parlerai de l'isthme de Darien.

(b) *Isthme de Darien.* Le juste et profond respect atta-

(1) *Notice on the Isthmus of Panama*, by Alexander Dunlop. London, 1852.

ché à l'autorité du nom de Humboldt a attiré une attention particulière sur la route proposée entre le golfe de Darien et la baie de Cupica. On a donné beaucoup trop de portée aux paroles du célèbre voyageur qui n'a jamais prétendu recommander, d'une manière toute spéciale, cette voie, mais en provoquer seulement l'inspection scientifique. Lui-même ne la mentionne que par ouï-dire, n'ayant pas été sur les lieux. On l'avait assuré de la disparition totale des Cordillères, de l'aptitude des rivières à devenir navigables, etc., et il témoigne le désir (1) de voir ces faits vérifiés.

Une exploration savante et minutieuse de l'isthme de Darien n'a pas été jusqu'à présent exécutée. Néanmoins, il résulte des informations d'hommes compétents, que Humboldt a été mal informé (2). Le fleuve Atrato et la rivière tributaire de Naïpipi comporteraient tout au plus des barques de trente tonneaux; l'un et l'autre sont hérissés de rochers. Du débarcadère de Naïpipi à Cupica, au lieu d'une dépression complète du sol, on a trois rangées de hautes collines. Pour cette raison et plusieurs autres, M. Chevalier déclare *impossible* l'établissement d'un canal d'Astrato à Cupica.

Néanmoins, le capitaine Fitzroy est venu reprendre le projet discrédité, et il a voulu le placer sous le patronage de la Société géographique de Londres (3). En guise d'argument, il rapporte l'anecdote suivante : Un pilote biscayen, nommé Gogueneche, proposa au roi Philippe II de percer l'isthme entre la rivière Naïpipi et Cupica; on y envoya deux ingénieurs flamands *qui rencontrèrent des difficultés insurmontables*. Le conseil des Indes représenta, en outre, au

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne* (écrit en 1803).

(2) Captain Cochrane, *Travels in Columbia*, during the years 1823 and 1824. Vol. II, p. 449.

(3) *Considerations on the great Isthmus of central America*, 1850.

monarque les dangers qui pourraient résulter, pour son empire, de la communication libre des Océans. Il fut défendu, sous peine de mort, de naviguer dorénavant sur l'Atrato. Une telle sévérité en harmonie avec les principes du despotisme espagnol, capricieux et fantasque, ne justifie aucunement la prédilection de M. Fitzroy; et il aurait dû, ce semble, s'arrêter devant les *difficultés insurmontables* que rencontrèrent les ingénieurs flamands (1), au lieu de passer outre, comme il l'a fait. Comment voudrait-il établir un canal portant des trois-mâts, dans une localité où les explorateurs du XVIe siècle reculèrent à l'idée de lancer des *galions?*

Il serait fastidieux de détailler les autres projets relatifs à l'isthme de Darien. *Ab uno disce omnes.* La ligne en vogue, après celle de l'Atrato, va de *Puerto Escoces* à la baie de San-Miguel. Pour la condamner, ne suffit-il pas de savoir que le canal aboutirait de chaque côté à un port très-médiocre?

L'intérieur de l'isthme illustré par Balboa est redevenu une *terra incognita,* où l'imagination a beau jeu; mais ses bords ont été étudiés. On a constaté le manque absolu de mouillages comparables à ceux que possède l'isthme de Panama proprement dit. Une telle lacune ne devrait-elle pas faire évanouir tous les rêves de jonction maritime à travers l'isthme de Darien (2)?

(1) *Pero encontraron difficultades insuperables.* (Alcedo, *Diccion. geograf. hist. de las Indias occidentales,* ad. verb. *Istmo.* Cité par Fitzroy dans son mémoire.

(2) Néanmoins, tandis que ces pages sont sous presse, les journaux anglais annoncent la formation d'une société au capital de quinze millions de livres sterling, pour établir un canal maritime de Puerto Escoces à la baie de San-Miguel. La route projetée n'a point été dûment explorée. Les deux voyageurs qui la recommandent, le docteur Cullen et M. Gisborne, n'ont pas pu pénétrer dans l'intérieur de l'isthme de Darien. Leurs rapports, très-favorables, n'aboutissent, en fin de compte, qu'à des suppositions. Il faut attendre que ces suppositions se confirment, avant d'en tirer une idée claire et nette.

CONCLUSION.

Avantages de la ligne de Panama sur les autres lignes. — Le climat sous les tropiques.—Moyens de se procurer des travailleurs. — Les invalides civils. — Pêle-mêle des nations. — Autres routes interocéaniques. — Le projet de Whitney.— Prévision de l'avenir.— RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE.

De cette promenade topographique, depuis Tehuantepec jusqu'à Cupica, les conséquences sont elaires. Si des communications interocéaniques d'utilité locale peuvent être opérées par beaucoup de points, l'isthme de Panama proprement dit fournit seul toutes les conditions nécessaires pour une véritable grande voie maritime entre l'ancien et le nouveau monde. Ces avantages multiples se réduisent surtout à trois principaux :

1° Une situation toute cosmopolite et toute centrale au milieu des habitants de la terre.

2° La brièveté du parcours qui se présente ainsi en chiffres ronds :

Par Tehuantepec, 150 milles.
Par Nicaragua, 330 »
Par Panama, 40 » (la déviation de la ligne la portera peut-être à 60 milles).

3° Le bon marché comparatif d'un travail qui coûtera la

moitié ou le tiers de ce qu'il coûterait à Tehuantepec, et le cinquième ou le sixième de ce qu'il coûterait à Nicaragua.

Le reproche ordinairement adressé à la ligne de Panama par ceux qui plaident en faveur de Tehuantepec ou de Nicaragua, reproche reproduit de livre en livre et de brochure en brochure, n'est aucunement fondé. Les uns et les autres décrivent le climat de la partie méridionale de l'isthme centro-américain comme plus pernicieux que celui des sections septentrionales. La vérité est que le climat est de la même nature. Depuis Vera-Cruz jusqu'à Carthagène, toute la côte atlantique est infectée de *malaria,* comme la campagne romaine ou les ruines de Pæstum. Chagres, ce prétendu *charnier* par excellence, n'est pas plus insalubre que Grey-Town. Porto-Bello, à cause de sa position particulière, convient peut-être moins à la santé humaine; mais Aspinwall, étant mieux aéré ne renferme pas autant de miasmes délétères que les trois ports susmentionnés.

La côte Pacifique est soumise également à la *malaria,* depuis San-Blas jusqu'aux confins du Chili; mais en somme, les fièvres et les dyssenteries y sont moins fréquentes que sur la côte opposée. Panama n'est pas aussi meurtrier que San-Juan del Sur, ni même qu'Acapulco. Dans cette cité calomniée, je me suis fort bien porté pendant un assez long séjour, grâce à quelques précautions hygiéniques fort simples (1). Il est certain que la mortalité qui sévit parmi les émigrants de Californie à l'aller ou au retour, doit être attribuée à l'intempérance, aux fatigues antérieures, et *à la vie étouffante à bord des steamers,* beaucoup plus qu'à la nature de l'air.

L'intérieur de l'isthme centro-américain a, sous le rapport du climat, une similitude dans toutes ses localités.

(1) Dont j'ai parlé plus haut, et qui consistent à ne pas s'exposer au soleil, à ne pas abuser des fruits ou des liqueurs fermentées, et à ne pas manger de viandes salées et indigestes.

Là où les rivières coulent au milieu d'inextricables forêts, le gaz hydrogène et l'acide carbonique se dégagent de la décomposition d'une végétation abondante. Dans les endroits peuplés, défrichés, ouverts aux vents, exempts de marécages, règne une température favorable non-seulement aux indigènes, mais même aux Européens assez sages pour ne pas sacrifier sans cesse à Bacchus et à une autre divinité de l'Olympe également dangereuse.

Je ne puis parler par expérience de l'isthme de Tehuantepec, mais s'il y a une différence à établir entre les deux autres isthmes, que j'ai traversés, je dirai qu'il faut préférer le parcours climatérique de Panama à celui de Nicaragua. Tandis que, dans ce dernier isthme, la division des saisons en sèche et humide est embrouillée, au point qu'il y pleut toute l'année,—dans l'autre isthme, au contraire, il y a six mois de sécheresse totale. Or, sous les tropiques, les chances de maladies sont proportionnelles à l'humidité.

Les Européens qui n'ont pas voyagé hors de l'Europe s'imaginent souvent que la chaleur va en augmentant de degré en degré à l'approche de l'équateur. Il n'en est rien.

Du 25° nord et du 25° sud jusqu'à la ligne, l'ardeur plus ou moins suffocante de l'atmosphère dépend un peu de la latitude, mais surtout de conditions complétement locales (1). L'isthme de Panama, situé au 9°, n'est pas plus enflammé par les rayons du soleil que l'isthme de Nicaragua ou celui de Tehuantepec, placés l'un sous le 11° et l'autre entre le 16° et le 18°. Dans tout ce territoire intermédiaire

(1) Les endroits où règne la chaleur la plus insupportable en Amérique ne sont pas sous la ligne. Ils sont entre le 20° et le 25° nord, savoir : la Havane et Vera-Cruz. Personne n'ignore que Quito, situé juste sous l'équateur, jouit, à cause de son élévation, d'un printemps éternel ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que la ville de Guayaquil au 2° sud, couchée dans un terrain bas, n'offre pas une température aussi embrasée que celle de certaines places dans les Antilles.

qui lie les deux Amériques, on a, en moyenne, la même température; quand elle varie, c'est à cause de l'élévation ou de l'abaissement du terrain, de la fréquence ou de la rareté des brises. Panama, avec sa baie largement ouverte aux vents, reçoit des fraîcheurs vivifiantes dont San-Juan del Sur, séquestré au milieu de hautes collines qui font de son port un chétif étang, est presque entièrement privé.

Si l'on compare les variations du même climat sur les trois lignes canalisables, ce n'est pas l'isthme de Panama qu'on devra accuser d'être livré à la chaleur la plus intense et à l'insalubrité la plus morbifique. Cette triste supériorité reviendra plutôt à la longue ligne de Nicaragua. Cependant, pour être juste envers l'ensemble de la contrée, je crois devoir déclarer que son climat a été calomnié en général. La fièvre jaune n'y apparaît presque jamais, au lieu d'être en permanence comme à la Havane et à Vera-Cruz, ou périodique comme dans plusieurs îles de la mer des Caraïbes et à la Nouvelle-Orléans. La fièvre de Chagres, qu'on aurait aussi bien pu baptiser du nom de fièvre de San-Juan, n'est, à tout prendre, qu'une fièvre intermittente, déterminée par des imprudences d'hygiène, sous l'influence d'un climat énervant. Les dyssenteries fréquentes, dont souffrent les Californiens à leur passage, proviennent surtout de leur ivrognerie et de leur ignoble nourriture. Le choléra a ravagé Panama aussi bien que l'Amérique centrale; mais on ne saurait rien conclure de l'apparition de cette épidémie, qui n'a pas épargné les localités les plus saines, comme l'île de Wight (1), par exemple.

S'exagérant les effets pernicieux du climat, tous les écrivains qui discutent la canalisation interocéanique, insistent

(1) A juger par sa mortalité ordinaire, l'île de Wight est le coin de terre en Europe le plus favorable à la santé. Il n'y meurt par an qu'un individu sur 58; tandis que la proportion à Londres est comme 1 à 39, et à Paris comme 1 à 32.

sur la difficulté de se procurer des travailleurs. La paresse des indigènes est malheureusement une vérité. C'est pourquoi Santa-Ana proposait à M. Garay, pour la route de Tehuantepec, 300 galériens du Mexique. D'autres ont suggéré l'idée de faire venir des nègres de la Jamaïque, des coolies des Indes orientales, ou même des émigrants de la Chine. La compagnie du chemin de fer de Panama, en employant des ouvriers des États-Unis, mêlés à des natifs de Carthagène (dans la Nouvelle-Grenade), a résolu le problème. Les blancs d'Europe ou de l'Amérique du Nord ne se refusent pas, moyennant un salaire convenable, à travailler dans l'Isthme ; on en aurait plus qu'il n'en faudrait, en ajoutant, comme prime, le transport gratuit en Californie ou en Australie.

Mais n'est-il pas cruel, se demande-t-on, de profiter de la misère et de la cupidité des hommes pour les astreindre à risquer leur existence dans un labeur qui ne convient pas à leur constitution ? Une société comme la nôtre, habituée à rétribuer le plus mal les occupations les plus pénibles et les plus périlleuses, se contredit étrangement, observerai-je d'abord, en posant une semblable question. Avant d'être admise à le faire, qu'elle cesse de tolérer l'exploitation des enfants et des femmes dans les fabriques, véritable holocauste de victimes à l'esprit de cupidité ; qu'elle ne sacrifie pas à l'infamie de la guerre la jeunesse de tant d'hommes, soumis à des coupes réglées par la conscription ou le recrutement ; qu'elle ne condamne pas la majorité de ses membres à la misère la plus imméritée ; qu'elle lave ses mains teintes de sang ; qu'elle essuie ses pieds arrosés de larmes ! Alors, et seulement alors, il sera permis à l'hypocrite société de venir s'apitoyer sur des maux légers comparativement à ceux dont elle compose ce désordre qu'elle appelle ordre, et cette masse d'infortunes privées qu'elle appelle prospérité publique.

Le sort des blancs travaillant sous le soleil tropical, fût-il même aussi à plaindre qu'on le croit, ne serait pas pire que celui des ouvriers renfermés du matin au soir dans des étouffoirs infects. Mourir du typhus, ou mourir de la fièvre, qu'importe, après tout? Mais on s'est étrangement exagéré les dangers auxquels sont exposés, dans les régions chaudes, les manouvriers des régions froides ou tempérées. Un préjugé, né de l'esclavage colonial et qui tend à disparaître avec ce crime, a faussement établi l'impossibilité pour les émigrants d'Europe de remuer la terre, soit dans les Antilles, soit dans les contrées analogues. C'était comme une justification philanthropique de l'accroissement du nombre des esclaves nègres, déclarés autrefois seuls capables de supporter, avec la fatigue corporelle, l'obliquité des rayons solaires. Aujourd'hui, on ne leur reconnaît plus ce privilége exclusif. Autres temps, autres idées. Ce revirement d'opinion n'a d'autre cause que la cupidité personnelle, et il serait inutile d'en parler, si l'abandon de l'erreur par ses propres auteurs ne révélait pas son origine intéressée. Je ne saurais cependant, à l'exemple des planteurs de la Guadeloupe, tombés d'un excès dans un autre, soutenir que la santé des blancs s'accommode parfaitement de la chaleur de la zone torride. Cela dépend beaucoup de la constitution des individus, de la saison où ils arrivent et de la salubrité, plus ou moins avantageuse, des localités qu'ils fécondent de leurs sueurs. La sobriété contribue aussi beaucoup à diminuer la brusque secousse de l'acclimatement.

Sans distinction de couleur, l'homme finit par perdre de sa vigueur en échangeant un air tonique contre un air énervant. On l'a dit, et c'est vrai, tout long exercice des facultés physiques répugne de plus en plus à la volonté, sous un ciel où la paresse semble être le bien suprême. Et ne croirait-on pas que ce penchant est encouragé dans les contrées tropicales par la nature elle-même, qui satisfait, presque sans

aucune peine, à tous les besoins essentiels à la vie, comme si la prescription faite à Adam et à sa race de manger le pain baigné de sueurs trouvait des exceptions à son universalité géographique? Mais d'un autre côté on a remarqué que la population blanche est susceptible de vaincre, quelque temps, par une énergie morale qui diminue graduellement, le dégoût qu'elle sent pour le travail, et qu'elle a ainsi un avantage prononcé sur la race noire, beaucoup moins apte à résister aux charmes du rien-faire. Dans les premiers mois de sa transplantation, le colon des États-Unis ou d'Europe, surtout s'il appartient à la souche anglo-saxonne, déploie souvent la même activité que sur le sol natal. Un tel ouvrier est capable d'accomplir la tâche de deux à trois nègres. La mollesse du climat ne l'amollit que peu à peu, s'il ne favorise pas cette influence par le relâchement de ses mœurs et de ses habitudes. Des hommes ainsi fortement trempés ont accompli impunément des engagements de six à douze mois, en construisant le chemin de fer de Panama. Si les ouvriers ont quelquefois déserté cette entreprise glorieuse, il ne faut point en accuser les effets ordinaires d'un climat, funeste seulement à la longue pour de solides constitutions, mais la venue accidentelle et soudaine du choléra. C'est beaucoup moins aux miasmes humides de l'Isthme qu'au fléau asiatique, qu'on doit attribuer la mortalité qui s'est abattue sur la phalange de trois mille travailleurs, recrutés, aux deux tiers, dans les États-Unis.

Tout bien considéré, la crainte de manquer de bras n'est pas fondée. Le scrupule de livrer les enrôlés à la décimation certaine ne l'est pas davantage; et en supposant que le blanc importé coure plus de risques que dans son propre pays, ce risque est compensé par l'élévation du salaire, et par les espérances bien fondées d'arriver à l'aisance, même à la fortune.

Une œuvre qui marquera comme la plus noble victoire

de l'Humanité sur la nature, ne serait même pas payée trop cher au prix de quelques douloureux sacrifices, s'il fallait les subir. Tant de cadavres ont jonché de stériles champs de bataille, tant d'hommes ont cimenté de leurs corps, tués par de longues corvées, des trophées absurdes de la vanité des rois, qu'il y aurait comparativement une consolation à songer, cette fois, combien la bataille sera féconde, combien le trophée sera utile aux nations!

Quand arrivera le jour où la guerre impie de l'homme contre l'homme sera remplacée par la seule guerre de l'homme contre la nature, il y aura autant d'empressement et d'émulation à combattre dans la carrière pacifique du travail qu'il y en a encore à verser le sang d'autrui et son propre sang dans une lice belliqueuse. L'honneur et la gloire d'à présent n'inspireront que le mépris, comme des fétiches hideux et ridicules. Les peuples mettront alors autant d'ardeur à se rapprocher, à se confondre, à s'aimer, qu'ils en ont mis jusqu'ici à s'isoler, à se séparer, à se haïr! De toutes parts déjà apparaissent les signes de cette transfiguration humanitaire. On les découvre dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique. Ce n'est pas attribuer une trop haute signification à la fusion imminente des océans, que de la considérer comme le symbole prophétique de la fusion des cinq parties du monde.

La compagnie qui ouvrira la grande voie des nations à travers l'isthme de Panama remplira un rôle magnifique, si elle sait s'élever à la hauteur de ce rôle. Non-seulement elle accordera à ses travailleurs, comme encouragement, le transport gratuit sur les rivages de la Californie ou de l'Australie; mais elle aura encore à fonder un asile pour les victimes de son entreprise. Il lui appartiendra de donner l'exemple d'honorer les *invalides civils*. Ses bénéfices lui permettront d'être généreuse; et sa générosité doit être novatrice, comme l'avenir qu'elle ouvrira aux générations humaines.

La grandeur de l'époque qui s'avance sera basée uniquement sur le travail; il n'y aura plus à honorer d'une manière spéciale les vétérans du meurtre collectif; les soldats seront répudiés avec les despotes, comme le bourreau avec ses aides; la guerre sera proscrite avec la peine de mort : deux infamies nées de la soif stupide de la vengeance, qui n'a été, hélas! que trop assouvie. Je me représente un avenir où le dernier militaire survivant d'une époque lointaine éveillera la même pitié, mêlée d'une rétrospective horreur, que pourrait inspirer à une peuplade sortie de la vie sauvage le dernier de ses mangeurs d'hommes. « Pardonnons-lui, dira-t-on évangéliquement, car il ne savait pas ce qu'il faisait! » On contemplera, au contraire, avec respect l'invalide civil, et au lieu de le laisser, comme aujourd'hui, pourrir de misère, on lui ouvrira les portes du prytanée.

La société actuelle qui s'en va, viciée par les absurdes préjugés du paganisme et de la féodalité, révère ce qu'elle devrait abhorrer et méprise ce qu'elle devrait respecter. A celui qui tue, les ovations; à celui qui crée, l'abjection. En présence de ce contraste, la raison condamne un tel ordre de choses, comme un chaos désordonné, une subversion absolue de la vérité et de la justice.

Ici cependant se dresse la question : Pourquoi l'Humanité a-t-elle été égarée jusqu'à présent? Parce qu'elle ne s'est pas connue dans sa totalité, parce qu'elle ne s'est pas palpée, pour ainsi dire, dans son ensemble. L'être collectif est comme l'être individuel : il erre, il tâtonne, il se perd, tant qu'il n'a pas une notion claire du but que lui assignent ses facultés. Et comment l'aurait-il avant de s'envisager lui-même comme une intelligente unité? comment l'aurait-il avant que ses membres dispersés parviennent à se rassembler en un seul corps, avant qu'il sente son âme, non plus par fragments, mais dans sa plénitude?

L'Humanité, toute l'histoire nous la montre semblable au

serpent qui cherche ses tronçons éparpillés; pour vivre d'une vie complète, elle a besoin d'opérer cette réunion, qui lui permettra d'enlacer le globe dans ses majestueux replis! La solidarité, idée entrevue par le christianisme sous une forme mystique et développée pratiquement par la science révolutionnaire, a été l'inspiration occulte et sublime de tous les temps! La solidarité sortira de l'idéal pour entrer dans la pratique, dès que la multitude qui se rend aux faits et non aux raisonnements, en aura compris *oculis et manibus* les bienfaisants résultats. Or, pour que la solidarité devienne peu à peu la religion vulgaire et générale, que faut-il? Une voie large et cosmopolite, ouverte au pêle-mêle des nations. Cette voie, nous le répétons une dernière fois, est marquée sur cet isthme qui a séparé jusqu'ici les diverses régions de la terre. Que la première muraille s'abaisse, on sentira le besoin d'abattre ensuite une à une toutes les murailles de notre géographie actuelle!

De l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, la cohue des peuples exigera bientôt d'autres communications, d'autres portes ouvertes, d'autres débouchés.

Le Mexique ne tardera pas à rapprocher ses rivages, à travers ses villes populeuses. L'Amérique centrale donnera plusieurs routes au monde. Le rapide développement de la Californie, de l'Orégon, de l'Utah, changera en réalité le rêve de M. Whitney, qui propose de construire un chemin de fer entre New-York et San-Francisco à travers les Montagnes Rocheuses (1). Qui sait même si l'empressement à

(1) Comme le chemin de fer ne pourrait pas, au moins dans le commencement, donner un intérêt suffisant au capital déboursé, M. Whitney combine très-ingénieusement avec ce chemin de fer une spéculation agronomique. Il demande au gouvernement des États-Unis, moyennant huit millions de dollars, la cession d'environ 80,000 acres de terre, traversées par la ligne. Les payements seraient faits au fur et à mesure des progrès de l'entreprise. Les lots se vendraient naturellement avec bénéfice, et ce bé-

courir de la rive orientale à la rive occidentale du nouveau monde, ne provoquera pas la création d'un chemin de fer rival de celui de Whitney, et qui coupe rait les régions neigeuses de l'Amérique, où la Grande-Bretagne possède encore des colonies (1). Un reste de rivalité nationale contribuerait ainsi à cosmopolitiser les nations.

Les nations! En réalité, il n'y en aura plus. Qu'est-ce qui parque les hommes en nationalités? La divergence des idées et les tendances contradictoires. Dans le sentiment de la solidarité universelle disparaîtront les hostilités mutuellement répulsives, et s'harmoniseront les aptitudes opposées. Quand chaque nation se dira : « Je me dois à chacune de mes sœurs, toutes se doivent à moi, » les cinq parties du monde, que seront-elles? Une vaste association de com-

néfice payerait les travaux, ou, selon les termes de l'entrepreneur : « La terre payerait le chemin de fer, et le chemin de fer peuplerait la terre. » M. Whitney pense que l'ouvrage pourrait s'achever en quinze années, et il compte qu'une région de plus de 2,000 milles, abandonnée aux sauvages errants et aux troupeaux de buffles, recevrait tous les ans cent mille colons pendant la durée des travaux. Ce magnifique projet sourit à l'imagination américaine, et tend à être mis à exécution. On en parle chaque jour, et là-bas ce n'est pas comme ici : les discours, au lieu de se perdre, comme en France, par exemple, en vains sons, aboutissent à quelque résultat pratique. Un homme d'État de premier mérite, M. Benton, a pris à cœur cette gigantesque jonction de New-York avec San-Francisco, au moyen de rails, et il propose de donner pour point de départ sur le Mississipi, la ville de Saint-Louis, qui dispute à Cincinnati son titre de reine de l'Ouest. L'honorable sénateur voudrait, de plus, des embranchements sur l'Orégon, le Nouveau-Mexique et la colonie des Mormons, au bord du Lac Salé. Pour l'accomplissement de toutes ces communications auxquelles s'ajouterait un télégraphe, il ne demande que dix années.

(1) La voie proposée dans une récente brochure anglaise par un ingénieur civil, partirait de Halifax, couperait la Nouvelle-Écosse et le Canada jusqu'à Québec, suivrait le Saint-Laurent, passerait par la rivière Ottawa, longerait la côte septentrionale du Lac Supérieur, et traverserait les Montagnes Rocheuses au 54° de latitude, où ces montagnes s'aplanissent en collines de 600 à 700 pieds de hauteur. Par ce parcours, beaucoup moindre, à ce qu'on prétend, que celui de Whitney, la route viendrait aboutir au golfe de Georgia, qui sépare l'île Vancouver de l'Orégon anglais.

munes libres, indépendantes, heureuses, autant que l'homme peut l être ici-bas!

Tels seront les résultats bienfaisants de l'exécution d'un canal interocéanique, où tant d'esprits soi-disant pratiques s'obstinent à ne voir qu'un simple avantage commercial.

Peut-être aurais-je été atteint moi-même de cette myopie bourgeoise, si mon horizon ne se fût élargi par le spectacle du nouveau monde. J'ai vu l'Humanité, ici fixée sur la croix de douleur et clouée dans un cercueil; là-bas, ressuscitée et libre. J'aurais douté que ce fùt la même humanité, s'il ne m'avait été permis de toucher ses plaies sanglantes, si je ne l'avais entendue prononcer ces paroles : *Ego sum*. Comme l'apôtre incrédule, j'ai cédé à l'évidence.

Cette apparition réelle et pourtant vague encore comme une ombre, c'est le passé qui se transfigure en avenir. Le visage du mort régénéré rayonne de sublimes prévisions. Une seule les résume toutes :

RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE.

Consolante et féconde promesse! tu n'es pas une vaine élucubration qu'enfante au sein de la solitude le dégoût du présent. T'appeler une rêve, c'est blasphémer! Je te proclame sans crainte et sans hésitation, car tu t'es révélée à moi pendant que j'écoutais battre le pouls humanitaire, là où il bat le plus fortement!

APPENDICE.

Note A. — *Les chiens dressés contre les hommes.* — « Les écrivains espagnols font une mention toute particulière d'un chien nommé *Léoncico,* qui était le compagnon fidèle et comme « le garde du corps » de Vasco Nuñez de Balboa ; ils le décrivent aussi minutieusement que s'ils parlaient d'un guerrier distingué. Il était de taille moyenne, mais excessivement vigoureux ; de couleur jaune foncé, ou rougeâtre, avec un museau noir ; son corps était tout balafré de blessures, reçues dans d'innombrables batailles contre les Indiens. Vasco Nuñez le prit toujours avec lui dans ses expéditions et le prêta parfois aux autres, en recevant pour les services de l'animal la part de butin allouée à chaque homme armé. Les Indiens avaient conçu une telle terreur de cet animal, que son seul aspect suffisait, dit-on, pour en mettre en fuite toute une armée. » (Washington Irving. *Voyages et découvertes des compagnons de C. Colomb.*)

Des chiens dressés à déchirer les hommes, comme des pièces de gibier, jouent un grand rôle dans toutes les guerres des Espagnols contre les Indiens. N'est-il pas triste de penser qu'un moyen aussi atroce a été employé, dans le siècle dernier, par les planteurs de la Jamaïque contre des nègres marrons, constitués — au milieu des mornes sauvages — en indépendante république ? Et de nos jours encore, aux États Unis, c'est avec une bande de chiens que le général Jackson réussit à exterminer ou à expulser les sauvages de la Flo-

ride. Partout où règne l'esclavage, cette insolente négation de l'équité, la même chasse se renouvelle, de temps en temps, pour poursuivre les nègres fugitifs. Les chiens de Cuba ont acquis une renommée traditionnelle par leur habileté dans ce genre d'exercice et sont importés, dans le même but, à l'heure où je parle (l'an de grâce 1853!) dans tous les États à esclaves de la fédération anglo-américaine! Du moins, les Espagnols avaient l'excuse, que leurs imitateurs n'ont pas, de vivre dans une époque comparativement barbare.

Le sang se congèle dans les veines de tout honnête homme, en lisant fréquemment dans les journaux de la Louisiane, de l'Alabama, des Carolines, etc., des annonces telles que celles-ci, textuellement copiées :

From *the Sumpter Conty* (Alabama) *Whig*.

Negro Dogs. The undersigned, having bought the entire pack of negro dogs (of the Hay et Allen Stock) he now proposes to catch runaway negroes. His charges will be 3 dollars a day for hunting and 15 dollars for catching, north of Livingston, near the lower Ines' Bluff road.

Nov. 6, 1845. William Gambrel.

From *the Madisson* (Louisiana) *Journal*.

Notice. The subscriber, living on Canoway lake, on Hoe's Bayon, in Carroll Parish, is ready with a pack of dogs to hunt runaway negroes at any time. There dogs are well trained.

Nov. 26, 1847. James W. Hall.

Je n'ai pas le courage de traduire ces infamies! Le *Léoncico* de Vasco Nuñez mettait un terme aux souffrances des Indiens en les étouffant. Les *Léoncicos* des planteurs nord-américains ramènent vivants les esclaves, qui ont voulu reconquérir leurs droits imprescriptibles d'hommes libres. Il y a plus d'inhumanité, selon moi, à imposer une existence devenue insupportable, qu'à la terminer brusquement.

Note B. — *De l'extradition des esclaves.* — La clause de la Constitution, qui ordonne aux États libres de rendre à leurs propriétaires les esclaves fugitifs, était comme paralysée par les règlements locaux de ces État avant 1850. Les malheureux, qu'une monstrueuse

iniquité prive de leurs droits d'êtres humains, en s'échappant au nord y trouvaient un asile presque assuré contre le retour à la condition des brutes. Il n'y avait que de rares exceptions à cette protection, d'autant plus efficace qu'elle s'exerçait plus loin des frontières du sud. Si, à Philadelphie ou à New-York, le planteur obtenait parfois la reddition de sa chose vivante, sous la forme d'un homme ou d'une femme, il était honteusement déçu dans son attente, lorsqu'il s'aventurait à pourchasser sa proie dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

Le fait suivant est authentique : Un nègre fut poursuivi par un maître jusque dans l'État de New-Hampshire. Là, ce dernier exhiba devant le juge ses titres à la possession de l'individu qu'il réclamait : « — Quoi qu'il en soit, dit le magistrat, je décide contre vous. — Pourquoi cela, demanda le négrier étonné ; manquerait-il au dossier une pièce quelconque, nécessaire pour attester mes droits ? — Oui, monsieur. — Et laquelle, s'il vous plaît ?— L'acte de vente signé par le Très-Haut lui-même, qui vous rendrait, vous, homme, propriétaire de votre semblable. Comme vous ne pouvez pas me fournir le seul document valable à mes yeux, je déclare libre le prisonnier ici présent. »

La loi nouvelle annule tous les règlements locaux qui gênaient et contrariaient l'extradition des esclaves. Les juges ne peuvent plus, comme autrefois, décider d'après leur conscience sans tenir compte des règlements établis. Un homme récupère aujourd'hui un autre homme, avec moins de formalités et de façons qu'il n'en faut pour ravoir un chien ou un porc échappé de la basse-cour et tombé dans des mains étrangères. Le verdict d'un juge préposé *ad hoc* détermine si l'individu, qu'un misérable quelconque dit lui appartenir, restera libre ou reprendra les chaînes de la captivité. Il n'y a pas d'appel contre le jugement. Les employés de la police sont tenus d'arrêter la victime, sur le simple mandat d'amener d'un magistrat subalterne ; le défaut de zèle à s'acquitter de cette tâche les rend passibles d'une amende de mille dollars (5,000 francs). Quiconque donne aide, appui et abri aux fugitifs, traqués de maison en maison, paye sa protestation contre l'arbitraire et sa commisération pour l'infortune, d'une amende également de mille dollars et d'un emprisonnement de six mois.

Dès que cette loi fut rendue par le Congrès et acceptée par les États du Nord, tout esclave qui s'était affranchi lui-même se trouva exposé à être rendu au joug de la servitude bestiale, habitât-il les confins les plus éloignés de l'Amérique républicaine, et eût-il vécu indépen-

dant depuis de longues années. La loi ne reconnaît pas de prescription pour le crime de liberté dans la créature déclarée esclave, et se conforme au texte du Code noir, en livrant, par exemple, la mère née dans l'esclavage avec les enfants qu'elle aurait eus sur le sol libre, et d'un père libre; car ce Code dit, comme le paganisme romain : *Partus sequitur ventrem*. Les liens les plus sacrés n'arrêtent pas l'impitoyable loi dans son exercice; elle ravit la femme à son époux, l'époux à sa femme; elle brise la famille, et affecte de sauvegarder l'ordre social par le désordre qu'elle produit !....

La population de couleur déjà si abaissée, si dégradée, si maltraitée par l'aristocratique préjugé de la peau, s'est vue condamnée à gémir dans une terreur perpétuelle; chacun de ses membres court le risque d'être arraché à ses affections les plus chères, qui le consolent dans sa triste abjection, non-seulement si sa condition antérieure le soumet à la brutalité d'un *bando* de brigands décoré du nom de loi, mais dans le cas même où cette odieuse mesure ne lui serait pas applicable. Des erreurs sont faciles à commettre, quand on ne tient pas compte des témoignages en faveur du prétendu délinquant, et qu'on écoute complaisamment l'imputation de la partie intéressée à se faire adjuger sous une figure humaine quelques centaines ou quelques milliers de dollars! Comme pour encourager ces erreurs, des primes sont accordées aux sbires qui attrapent ceux qu'à tort ou à raison, on accuse d'être des fugitifs, et aux magistrats qui déclarent la prise bonne et valable. Ainsi, il est arrivé que plusieurs nègres ou mulâtres libres ont été condamnés par jugement à devenir esclaves. La chose paraît monstrueuse, et pourtant, elle n'est que trop avérée. En y réfléchissant, on voit qu'il ne peut en être autrement avec une parodie de justice, qui emprisonne, instruit le procès, et prononce sa sentence liberticide, dans le court espace de quelques heures. Cette précipitation est recommandée par la loi, et aucune responsabilité ne pèse sur ceux qui en font une fausse application, ni sur ceux qui y cherchent un profit scandaleux. Elle n'a pas songé non plus aux moyens de réparer la faute commise. Son but a été seulement de servir les planteurs, et ce but a été atteint. Ignoble complaisance par laquelle la République américaine, mentant au principe de son existence, se met au-dessous du despotisme asiatique!

Au milieu d'une consternation générale, l'émigration a commencé parmi les habitants de couleur des États du Nord; beaucoup se sont réfugiés au Canada, où les esclaves affranchis, par leur propre courage, forment des colonies florissantes; quelques-uns sont allés chez

les sauvages de l'Ouest, plus humains peut-être à leur égard que les citoyens de New-York, de Boston ou de Cincinnati; d'autres ont cru se dérober à la poursuite des propriétaires, dans les mines de la Californie.

Ce dernier calcul a été le plus mauvais de tous. La législature de Californie, dont la majorité est indigne de représenter un si noble pays, a renchéri encore sur la loi fédérale. Elle a assimilé aux esclaves fugitifs, les esclaves introduits antérieurement par leurs propres maîtres, leur enlevant ainsi la liberté légale dont ils jouissaient, et les déclarant saisissables comme les premiers.

Nulle part cependant aux États-Unis, le sentiment de l'aristocratie de la peau ne m'a paru exercer moins d'empire sur les mœurs et les coutumes qu'en Californie. Là, j'ai vu des nègres fraternellement assis à table avec les blancs; la démarcation sociale était—scandaleux spectacle pour les hommes du Sud, fraîchement débarqués! — effacée sur les steamers, et je me souviens d'avoir voyagé sur le *Sacramento* avec une négresse couleur de jais, qui occupait une des meilleures cabines, et recevait d'un essaim de galants anglo-saxons les mêmes hommages qu'aurait pu lui valoir un teint de lis et de roses. Sur le Mississipi, on l'eût reléguée parmi les balles de coton, et sur l'Hudson, elle n'aurait pas osé s'aventurer au delà de la place assignée à l'équipage du navire. Les riches vêtements de soie dans lesquels elle se pavannait, pimpante et fière, au lieu de lui attirer une considération marquée, l'auraient exposée à de grossières plaisanteries.

J'ai vu régner dans les mines un esprit de camaraderie fraternelle entre les travailleurs blancs et les travailleurs de couleur. Des planteurs m'avouaient, chaque jour, que plus ils vivaient en Californie, mieux ils comprenaient qu'on pût se passer d'esclaves.

— L'introduction de l'esclavage, me disaient-ils, paralyserait les progrès extraordinaires de cet État, où la prospérité est basée tout entière sur le travail libre.

— Pensiez-vous ainsi, leur demandais-je quelquefois, au milieu de vos plantations?

— Non, mais on prend d'autres idées en changeant d'air, me répondaient ces hommes, convaincus, par l'évidence, de l'erreur dans laquelle ils avaient été nourris, et qui consiste à vouloir propager l'esclavage au delà de ses limites actuelles. S'ils ne sentaient pas encore tout ce qu'il y a d'infâme et de criminel dans la plus barbare de toutes les institutions, ils étaient au moins arrivés à la repousser comme nuisible.

Au lieu de se pénétrer des bons instincts de la population, la législature de Californie reçoit son impulsion du dehors. Lorsqu'elle a adopté, avec un empressement exagéré, la loi d'extradition, elle a cédé à l'influence des intrigues du Sud, qui enveloppe d'un réseau occulte tous les États, d'un bout de l'Union à l'autre.

C'est à la même influence qu'il faut attribuer la publication à San-Francisco d'un journal dévoué à la propagande de l'esclavage. Cette feuille, qui ne compte pas encore beaucoup de lecteurs, conseille la division de la Californie en deux États, dont la partie méridionale, avec la ville de San-Francisco, admettrait le labeur forcé des nègres. La malfaisante prédication reste heureusement sans échos. Il est à espérer que le bon sens public finira par l'étouffer.

La Californie, changée en marché d'hommes, serait le spectacle le plus hideux sur la surface de la terre; il répugne aux amis de cette magnifique région d'admettre la possibilité d'une transformation aussi honteuse.

Heureusement, ce n'est qu'un rêve chimérique de l'esprit du mal.

Note C. — *De la littérature diplomatique aux États-Unis.* — La louable habitude de faire connaître au public les contrées où les envoie leur gouvernement, est devenue générale parmi les agents diplomatiques des États-Unis. Ainsi, l'on doit au général Cass, ministre à Paris pendant plusieurs années, un livre piquant sur la France, et à M. Rush, ministre à Londres, une appréciation politique de l'Angleterre. M. Caleb Cushing, revenu de sa mission de Chine, se plut à la raconter dans des *lectures* à New-York et à Boston. M. Webster, (fils du célèbre Daniel Webster), secrétaire de la même mission, propagea de la même manière ses observations sur le Céleste Empire. M. Gliddon, consul en Égypte, va depuis longtemps de ville en ville, montrant le Nil et ses monuments, sur une toile qui se déroule et qu'il commente en véritable *cicerone*. M. Thompson, ministre près de la République Mexicaine, a publié un volume intéressant sur ce pays, que déjà madame Calderon de la Barca, femme de l'envoyé d'Espagne à Washington, avait décrit dans des lettres dont lady Montagu aurait pu être jalouse. Cette dame étant native de Boston, doit, par la position de son mari, être rangée dans le corps diplomatique. On n'a rien écrit de mieux sur le Mexique, me dit un jour l'illustre historien Bancroft, en me parlant du livre de madame Calderon. M. Hodgson a donné sur le Maroc, où il a été consul, de savantes recherches géo-

graphiques et géologiques. Tout récemment, M. Stiles, chargé d'affaires à Vienne, vient d'offrir une étude sérieuse de la monarchie autrichienne et de ses récentes révolutions.

J'oublie sans doute d'autres productions, également remarquables, de cette littérature diplomatique du nouveau monde, qui s'enrichit continuellement. Il n'existe rien de semblable dans l'Europe continentale. Les représentants des diverses puissances monarchiques se contentent de consigner leurs observations dans des dépêches secrètes. Fidèles à des traditions surannées, ils fondent leur importance sur la cachoterie. Serviteurs d'un empereur, d'un roi, ou d'un prince quelconque, ils croiraient trahir le maître en rendant compte à la nation de l'emploi de leur temps. Peu d'entre eux seraient d'ailleurs capables de juger sainement les contrées où ils sont accrédités. La vérité percerait rarement chez des hommes qui se sont fait une seconde nature du mensonge. Qu'ils se taisent! Ils font bien. Que les représentants de l'Amérique libre parlent ! Ils font mieux.

NOTE D. — *Anthropophagie des Indiens.* — Un des passages les plus curieux du fragment d'Oviedo, traduit sous le titre *Histoire de Nicaragua,* par M. Ternaux-Compans, donne une idée, probablement exacte, du cannibalisme des Indiens du Nicaragua. L'auteur met en scène un indigène qui répond aux questions d'un religieux espagnol, le père François Bobadilla :

« On tranche la tête à celui qui doit mourir, et on coupe son corps par petits morceaux, que l'on fait cuire dans de grandes marmites, en y ajoutant du sel et du poivre, et tout ce qui est nécessaire pour l'assaisonner. Quand il est cuit, on apporte du pain de maïs, et les Caciques s'asseyent autour, et en mangent en buvant du cacao. Quant à la tête, on ne la fait ni cuire ni rôtir, on l'expose sur un pieu devant les temples. Voilà les cérémonies que nous observons pour manger de la chair humaine, qui a pour nous le même goût que celle des porcs, des dindons, et des chiens, que nous regardons comme un mets délicieux. Nous donnons les entrailles aux musiciens que nous appelons *Escolotes.* Ce sont eux qui, dans les fêtes, jouent de la trompette pendant le festin des Caciques, quand ils soupent ou qu'ils vont se coucher, comme les chrétiens le font à l'égard de leurs principaux chefs. Ces Escolotes mangent les entrailles comme la chair. » (Ternaux-Compans, *Voyages*, *relations*, etc.)

Chez les Indiens d'Amérique, l'anthropophagie était le privilége des grands, et faisait partie des pompes du culte religieux. On ne la

voit pas se produire en coutume domestique comme à Sumatra, par exemple. Dans cette île, les Baltas, peuple assez civilisé du reste, croient accomplir un pieux devoir envers leurs pères et mères, en les mangeant. Lorsqu'un homme devient vieux et infirme, il invite lui-même ses enfants à faire un repas de son corps. Ensuite il monte sur un arbre, autour duquel se réunit la famille; on chante en chœur des stances, où se répètent ces paroles : « La saison est venue, le fruit est mûr, il faut qu'il tombe. » La victime étant descendue, ses parents les plus proches se précipitent sur elle avec des haches et des couteaux, la dépècent et la mangent. Chacun assaisonne de sel ou de citron un morceau de chair.

Aux États-Unis, plusieurs peuplades paraissent avoir conservé des habitudes de cannibalisme. Les Comanches (du Texas) dévorent parfois leurs prisonniers, car ils s'imaginent, ainsi, faire passer dans leur propre sein le courage d'autrui.

Il est triste d'arrêter sa pensée sur d'aussi barbares aberrations. Mais c'est un motif de plus pour rendre hommage au développement de la raison, qui seule met l'homme au-dessus de la brute, et tend à le faire sortir de l'anthropophagie, dont, sous une forme déguisée, la société actuelle reste encore souillée.

Le gouvernement monarchique en Europe, cette exploitation des masses au profit de quelques individus, n'est-il pas une anthropophagie policée? Ces tyrans qui proscrivent, incarcèrent, tuent sans pitié, avec la baïonnette des prétoriens ivres, ou le glaive d'une loi inique, ne sont-ils pas des consommateurs d'hommes, plus insatiables que des Caciques indiens?

La religion catholique, apostolique et romaine, jetant dans des cachots infects les hérétiques qu'elle brûlait jadis par milliers, n'est-elle pas une anthropophagie sacrée, comme l'était la religion des Aztèques? Les prêtres papistes par l'ordre desquels s'accomplissent chaque jour de féroces iniquités, ont-ils les mains plus pures que les sorciers sauvages qui frottaient de sang humain la gueule de leurs idoles?

Monarchisme, catholicisme : Telles sont les deux grandes manifestations du cannibalisme dans le monde contemporain.

Note E. — *Costa-Rica.* — Des vastes possessions de la couronne d'Espagne en Amérique, aucune ne passait jadis pour être aussi pauvre et aussi infructueuse que Costa-Rica ; c'est au point que Juarros (*Histoire du royaume de Guatemala*) écrivait que son nom lui avait

été donné par ironie. De la misère à la richesse, cet État a fait un brusque saut en 1829, en adoptant la culture du café. Il doit l'heureux changement à cette seule branche, à la fois agricole et commerciale; grâce à elle, la population est sortie de son apathie; les étrangers sont accourus sur des rivages auparavant délaissés; et par leur influence, le bien-être, l'industrie, les arts même ont pris un développement étonnant, dans l'espace de quelques années. Tel a été l'effet de l'importation d'une plante! Le café de Costa-Rica est fort recherché sur les marchés d'Europe. Il occupe, comme l'a prouvé son analyse, le troisième rang parmi ceux qu'on estime les meilleurs. En 1845, il en a été exporté pour 500,000 piastres. Le chiffre de l'année 1848-49 s'élève à 900,000 piastres (150,000 quintaux à six piastres le quintal rendu à bord). Sa production promet d'augmenter rapidement. Les yeux de l'Europe se portent avec intérêt sur Costa-Rica, et une compagnie anglaise songe à y construire soit une route macadamisée, soit un chemin de fer d'un Océan à l'autre.

NOTE F. — *Bélize.* — Belize, Balize ou Balis, ville aujourd'hui d'environ quatre cents maisons, est située à l'embouchure de la rivière du même nom, qui proviendrait d'un pirate écossais, appelé Wallas, dont les Espagnols firent Vallis et ensuite Balis, suivant leur habitude de donner le même son au V et au B. *Bluefields* aurait été également baptisée par un pirate. L'Angleterre qui poursuit, dans son royaume de Mosquito et dans sa colonie de Honduras, la politique de ces écumeurs de mer, dédaigneux du droit international, se prétend l'héritière légitime des forbans auxquels elle donna le jour. Ce qu'il y a de certain, c'est que Wallas et Bluefields, en se réfugiant dans des parages solitaires, n'avaient nullement songé à y planter le drapeau de leur patrie dont ils se considéraient eux-mêmes comme parfaitement indépendants.

La population totale de l'établissement anglais de Belize et de ses environs s'élevait, en 1845, à 10,410 habitants, parmi lesquels il n'y avait que 399 blancs, le reste étant composé de nègres, de mulâtres, et de quelques Caraïbes indigènes.

TABLE DES MATIÈRES.

L'ISTHME DE PANAMA.

I. — TRAVERSÉE DE L'ISTHME.

II. — PANAMA.

LA COTE DU MEXIQUE.

LA CALIFORNIE.

I. — SAN-FRANCISCO.

Pages.

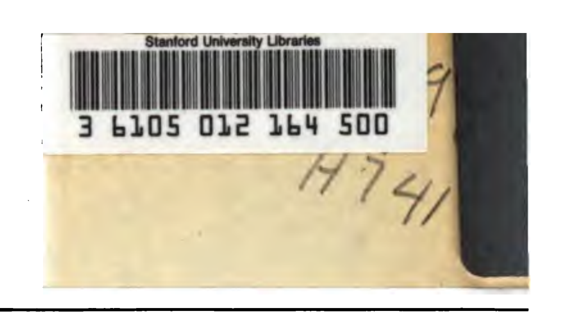
II. — DÉCOUVERTE DU NICARAGUA.

III. — LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

IV. — LE ROI DES MOSQUITOS.

DE LA JONCTION DES OCÉANS.

PROLÉGOMÈNES.



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE

